GOVERNMENT OF INDIA

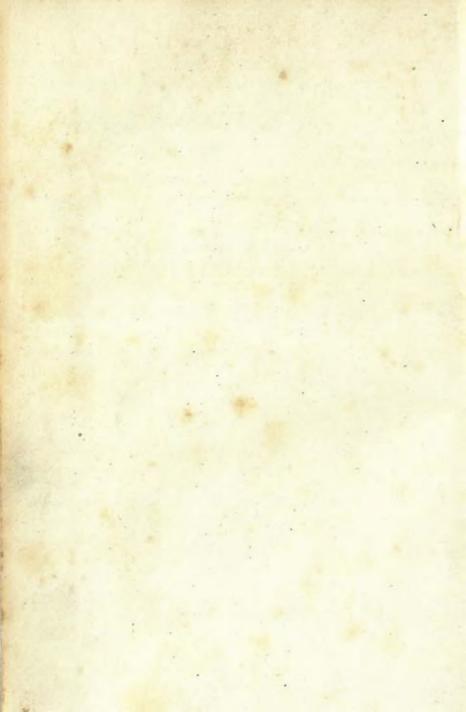
DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

### CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

CALL No. 059. 095 J.A. 26152

D.G A. 79.





# JOURNAL ASIATIQUE

QUATRIÈME SÉRIE TOME XIX

## STATE ASSETTANCE :

HERR SECTION

ZIN PROPER

# JOURNAL ASIATIQUE

### CENTRAL ARCHITO OCIGAL RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

néntak

PAR MM. BAZIN, BIANCHI, BOTTA, BURNOUP, CAUSSIN DE PERCEVAL, CHERBONNEAU D'ECESTEIN, C. DEPRÉMESY, L. DUBEUX, DULAURIER, PRESNEL GARCIN DE TASSY, GRANGERET DE LAGRANGE, DE HAMNER-PURGSTALL STAN. JULIES, MIRZA A. KASEM-BEG, J. MOHL, S. MUNE REINAUD, L. AM. SEDILLOT, DE SLANE, ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

QUATRIÈME SÉRIE

TOME XIX

26152





059.095

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

A L'IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LII

THE REVEL SELECTION E

CENTRAL ARCHISTO OGIGAS LIBERTY, N.

Aco. No

SHATELERS SEEDS



THE CHIEF AMERICA VALUE AND A COLUMN TO A

## JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER 1852.

#### ÉTUDES

#### SUR LES CHANTS HISTORIQUES

ET LES

TRADITIONS POPULAIRES DE L'ANCIENNE ARMÉNIE,

PAR M. ÉD. DULAURIER.

Dans le nombre des matériaux que le plus savant et le plus judicieux des historiens arméniens, Moyse de Khoren, a mis en œuvre dans le livre où il a retracé les annales de sa nation, figurent les poésies et les légendes conservées parmi ses contemporains par la tradition populaire. On voit, dans son ouvrage, le parti qu'il a su tirer de ces sortes de documents, soit pour nous faire connaître des faits dont le souvenir n'existait nulle part ailleurs, soit pour contrôler les récits des écrivains étrangers dont il cite le témoignage; il nous a même transmis quelques fragments de ces vieilles poésies. Tout récemment, un professeur arménien attaché à l'Institut des langues orientales, fondé à Moscou par les frères Lazaress. M. Jean Baptiste Émin, [Papunha] subtu, a en la pen-

sée d'examiner, dans un travail écrit dans sa langue nationale, et intitulé [ tue Sunju Lugunumubh ]. l'origine, la nature, la valeur historique de ces chants traditionnels. Avant d'entrer en matière, l'auteur a cru devoir rechercher la cause pour laquelle ces restes précieux de l'antiquité arménienne n'avaient pas fixé avant lui l'attention des savants, soit parmi ses compatriotes, soit parmi les Européens. Le seul motif de cette omission lui paraît être le peu de précision apportée jusqu'ici, suivant lui, à définir plusieurs mots qui, chez Moyse de Khoren, désignent les documents qu'il a puisés aux sources de la tradition<sup>2</sup>. Ces mots sont : dby, gong et manualt ou manualtile. Le premier a été rendu dans le Nouveau dictionnaire arménien des RR. PP. Mékhitharistes de Venise de la manière suivante : « Anciens récits réels ou imaginaires, histoire en prose ou en vers, parole traditionnelle ou écrite, ἔπος, verbum, carmen heroicum; Onjun, fama; tolopla, historia3. » M. Émin critique cette définition et prétend que le mot d'ay correspond au grec ἔπος entendu dans le sens moderne d'épopée, c'est-à-dire d'histoire poétique, ou plutôt

Brochure, in-8° de 98 pages, Moscou, 1850.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ըստ մեզ ըմբունու մե ջանի մի բառից, որոց նշանակու թիւն անորոշ ստուդաբանեալ տեսանի ի բառարանու մեր, Թուի լինել միակ և եթ պատ Տառ անփոյթու թե անդ Dissert, préface, page 6.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Nouveau dictionnaire de la langue arménienne, par les RR. PP. Gabriel Avédik, Khatchadour Surméliet Jean-Baptiste Aucher, 2 vol. grand in 4°, Venise, 1836 et 1837, tout en arménien.

de poeme historique, et qu'il exclut l'idée de composition en prose1. J'oserai ne pas être de cet avis, et je ferai remarquer qu'aucun des passages où l'expression précitée se trouve employée par Moyse de Khoren n'autorise cette interprétation, qui exclut l'une des deux acceptions que lui attribue avec raison, suivant moi, le Nouveau dictionnaire, celle de récit « ou composition en prose ». J'irai même plus loin et je n'hésite pas à dire que le sens de carmen heroicum a été imaginé après coup et n'est que le résultat d'une induction tirée par les modernes des textes arméniens anciens ; le sens véritable et primitif de 45 m est identique à celui du mot grec lolopla, a information, recherche, comaissance, récit, histoire. » Les composés dans lesquels entre, comme un des éléments de formation, l'expression of que, et que Moyse nous fournit, ne laissent aucun doute à cet égard. Je citerai, par exemple, le nom de l'historien grec Polyhistor \uquanuqualtuq2, et le terme de of howar pp ou chroniqueur, appliqué aux anciens écrivains qui ont raconté la création de l'univers, l'origine et le commencement des premières sociétés humaines, l'histoire du premier souverain de la dynastie divine des Égyptiens, lequel régna trente-six mille ans; celle des patriarches, du déluge, de la na-

Ruingh mya puna angus dhu h Sumanju punah gilanah dhang, ma Shudu dha gingu unitumhta, ana ma Bajim kaon myufugu mansalada kad m

vigation de Xisuthrus en Arménie, etc.<sup>1</sup>, tous sujets qui certes n'ont jamais donné lieu dans l'antiquité, que nous sachions, à la composition d'un poême épique.

Partout où Moyse de Khoren s'est servi du mot 1/4, c'est en l'associant aux expressions dumb uite « livre, » www.din. Ph. u a histoire positive ou écrite, » de manière à nous montrer qu'il a pris ce mot dans l'acception de losopla « historia, » et les circonstances de sa narration consirment pleinement ce que j'avance. Dans les trois passages où sc rencontre chez lui le mot dhummun, littéralement « narrateur, » les expressions bpq a chant, » bpqb a chanter, » qui l'accompagnent, ou les détails du récit2, montrent qu'il s'agit des auteurs de ces ballades historiques ou poésies traditionnelles, qui étaient en vogue, comme nous l'apprend Moyse, parmi les liabitants du district de Koghthen, dans la province de Vasbouragan. Mais jamais of populario n'a signifié par lui-même et exclusivement poëte épique, comme l'affirme M. Emin 3.

La seconde des deux expressions qu'il a entrepris d'expliquer, quy, lui paraît être l'opposé de qu'et signifier « histoire en prose, tradition antique transmise oralement, puis recueillie dans le cours

Moyse, Histoire, liv. I, ch. vt.

I of hymunitungi op unundfit for for fout, liv. II, ch. XLIX: stepp of hymunitungi, ibid. ibid. of hymunitush, stept in he ptime, ibid. ch. XL.

poète épique mine mitte (Dissert, préface, p. 7.)

des ages et consignée par écrit. n Ce que j'ai dit de 1/2 prouve que l'antithèse admise par le professeur de Moscou entre ce dernier mot, pris dans l'acception de composition poétique, et que que, comme composition en prose, est très-contestable. Mais j'adopte pleinement avec lui et les rédacteurs du Nouveau dictionnaire arménien le sens de « tradition, de récit circulant de bouche en bouche et passant d'une génération à l'autre. » Moyse est explicite sur ee point : il cite « les aneiens réeits et les traditions des ancêtres » q Sunficient spilie le q que vulu Soulpustus; ailleurs, il met dans la bouche de Zora, ehef de la race des Kenthounis, ces paroles : « Pourquoi, nous laissant tromper par d'anciennes traditions et de vieilles fables, croirions-nous que nous sommes originaires de la Palestine? » (Vin Ep mu) արիմը դրուցօր վաղնջուց և պառաւեալ առաո պելջը, պացեսաինացիս դժեղ վարկանելով 2. 11 serait facile de multiplier ces exemples 3.

Ces récits furent rassemblés en corps d'histoire,

Histoire, liv. I, ch. xiv.

lbid, liv. II, ch. xxiv.

Les passages extraits de Moyse de Khoren, cités dans le cours de mon travail, ont été traduits sur le texte comparé avec les trois versions de cet auteur que j'ai à ma disposition, celle en latin des frères Whiston (Londres, in-4° 1736), celle en français de M. Levaillant de Florival (Venise, 2 vol. in-8°, 1841), et celle en italien, publiée par les soins et sous la direction des RR. PP. Mékhitharistes (Venise, in-8°, même année). Je u'ai jamais vu la version russe de M. Joseph Johannès (2 vol. in-8°, Saint-Pétersbourg, 1809); très-mauvaise, au jugement de M. Émin, qui la qualifie de (Santaungh adiabanah) Huppa diabana (Lettre datée de Moscou,

puisque Moyse parle des livres de traditions qual gung finant un partie la l'histoire positive familier qual aquant aqua din plan, c'est-à-dire composée de documents consignés par écrit dans l'origine, comme le livre d'Hérodote, auquel il attribue cette dénomination .

2-14 mai 1851). Je ne connais pas non plus celle de M. l'abbé Cap-

pelletti, qui a paru il y a quelques années.

La traduction des Whiston, la première en date, sut saite sur un texte incorrect et à une époque où il n'existait aucun secours pour l'étude de la langue arménienne; elle a nécessairement bien des imperfections. Elle suppose néanmoins une rare sagacité philologique de la part de ses deux anteurs, qui sont parvenus à eutendre un bistorien comme Moyse, dont le style coneis et abrupte n'est pas sans difficultés. Elle a depuis servi de base, en grande partie, à toutes les autres qui l'ont suivic. La plus récente, la version italienne, est celle qui contient les plus notables améliorations; elle a été faite d'après la version française, sous les yeux des Mékhitharistes, par M. Gerolamo Fanti, et revue par eux sur l'original arménien. C'est à ces doctes religieux que sont dus tous les travaux qui ont été entrepris pour épurer le texte de Moyse; leur édition de 1827 (1 vol. in-18) peut être considérée comme le premier travail critique qui ait été publié sur cet auteur. M. Levaillant s'est borné à le reproduire purement et simplement. Ce texte a été de nouveau revu par eux et accompagné des variantes de plusieurs manuscrits, dans l'édition complète des Obnvres de Moyse qu'ils ont fait paraître. (Venise, in-8°, 1843.) Dans mon interprétation des passages que j'ai rapportés, je distère quelquesois du sens donné dans les versions précitées. Je n'ai pas toujours rendu compte de ces divergences, ee qui m'eut entrainé dans de longues digressions. Il me suffira, je erois, d'avoir justifié quelques-unes des plus considérables.

<sup>1</sup> Histoire, liv. 1, ch. 111.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ibid. liv. 1, ch. vii.

<sup>3</sup> Ibid. liv. I, ch. v1.

<sup>1</sup> Ibid. liv. 11, ch. 11.

ou de documents révélés, comme la Bible, mumuluré unitée neument plus punting le fine, les
expressions quint guipent 2, quint guipent plus 4, quipe quint guipent plus 5, et autres
analogues que Moyse emploie, semblent indiquer
que ces traditions furent recueillies et arrangées dans
un ordre systématique ou chronologique, mais quelquefois aussi, elles se perpétuaient à l'état oral senlement, et notre historien n'a pas dédaigné ces témoignages de la voix populaire 6.

La troisième expression sur laquelle M. Émin appelle notre attention, un un un pelle notre attention, un un un pelle ou un un un pelle, a pour sens primitif celui de « fable, mythe, ou plutôt de récit réel au fond, présenté sous le voile de l'allégorie. » Si l'on rapproche les passages nombreux où Moyse s'est servi de cette expression 7, on verra qu'elle désigue, non-seulement un mythe, une allégorie, mais aussi ce que nous entendons aujour-

<sup>1</sup> Histoire, liv. I, cls. 111.

<sup>1</sup> Ibid. liv. 1, ch. 11.

<sup>3</sup> Ibid. liv. I, ch. 111.

<sup>·</sup> Ibid.

<sup>.</sup> Ibid. liv. 1, ch. 1x.

deux fois l'expression uluque quagge a traditions non écrites, le traducteur français, et les auteurs de la version italienne, n'ont pas rendu l'adjectif uluque annéerit. Ce mot est cependant fort important pour la distinction des éléments de provenance diverse que Moyse a fait entrer dans son ouvrage. Les frères Whiston, dans leur traduction latine, ne l'ont pas négligé et ont été plus exacts.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Moyse, Hist. liv. 1, ch. 111, v, v11, x11, x1x, xxx et appendice; 11, ch. v111, L, 11, Liv. Lx1, Lxx et passim.

d'hui, dans notre laugue, par le mot légende, c'est-àilire un récit créé ou embelli par l'imagination du vulgaire et dans lequel domine le merveilleux.

Ces divers documents traditionnels, rassemblés avec soin d'après l'ordre des souverains, par les prêtres, étaient conservés dans les archives des palais royaux, phante fampunapung, et des temples de Chantul un phante 1. Moyse fait fréquemment mention de ces dépôts historiques, comme les archives de Ninive, de Nisibe ou Mědzpin, d'Édesse et de Sinope 2.

Il paraît qu'il y avait des officiers publics chargés de réunir ces matériaux et de les conserver. Moyse les nomme sous le titre d'inspecteurs des mémoriaux,

յիլողու թեանց վերակացու p.3.

L'examen des diverses expressions qui, dans l'ouvrage du père de l'histoire arménienne, trahisseut les sources originales où il a puisé une partie des éléments de son travail, donnérait lieu à des recherches, d'où jaillirait plus d'une précieuse révélation sur les institutions religieuses et civiles des

Histoire, liv. I, ch. m. v; II, ch. xxvn.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Ib. liv. I, ch. 11, 111; ll. ch. XXVII, XLIX.—Au ch. XXVII du liv. II, il est question des livres des écoles sacerdotales de Nisibe ou Médzpin, qu'imme mit un de Chrisque d'impdusqu'infin, transportés par le roi Abgar à Édesse. Plus tard, l'usurpateur Érouant ayant cédé la Mésopotamie aux Romains, ceux-ci rassemblèrent à Édesse toutes les archives qu'ils purent se procurer, et uotamment célles de Sinope, et y établirent en même temps deux écoles, l'une pour l'enseignement du grec, l'autre pour l'enseignement du syriaque. (Ibid. ch. XXXVIII.)

<sup>3</sup> Liv. I, ch. xxt.

peuples de la haute Asie dans l'antiquité, et sur le mouvement littéraire qui s'accomplit parmi cux. Mais je dois me borner ici à ce qui fait l'objet de la dissertation de M. Émin, les chants historiques de la vieille Arménic.

C'est sur ces poésies que Moyse s'est appuyé plus d'une sois, dans ses recherches sur l'histoire des aucêtres de sa nation et des princes de la première dynastic, descendants de Haig, Lughunnelep, ainsi que de leurs successeurs, les souverains arsacides, c'està-dire pendant le cours d'une période qui s'étend du xxıı' siècle jusqu'au ıv' siècle avant J. C. ou jusqu'à Vahê, le dernier des princes haiciens, et ensuite depuis Vahê jusqu'au règne d'Artabaze (Ardavaz) II, fils d'Ardaschès II, vers l'an 129-131 de notre ère1. Cette dernière époque est la limite où s'arrête, dans le livre de Moyse, cette suite de chants historiques. Dans le nombre, il en est quelques-uns qui étaient déjà passés à l'état de tradition archaique, presque effacée, sous Valarsace (Vagharschag), le premier des Arsacides arméniens, vers le milien du n° siècle

Il stoire d'Arménie (tableaux, p. 105 et 106, à la fin du tome III), et adoptées par M. Emin dans sa dissertation. Je ne pourrais, sans une digression considérable et qui m'entraînerait fort loin, discuter ces dates et le système chronologique qu'a suivi le docte Mékhithariste pour la dynastie des souverains haïciens. On peut voir, pour la chronologie des Arsacides, le travail de Saint-Martin publié par M. Lajard et intitulé: Fragments d'une histoire des Arsacides, et particulièrement les tables que le savant éditeur a ajoutées à la fin du second volume.

avant J. C. et d'autres qui étaient encore en vigueur au temps où florissait notre historien 1.

Un passage très-important de son livre a fourni à M. Émin l'occasion d'émettre une opinion toute nouvelle sur la forme de ces anciennes poésies. Comme je m'en écarte sensiblement, je vais citer ce passage tout au long:

"C'est ce que démontrent les chants métriques, hpup Pontipuy<sup>2</sup>, qui ont été conservés avec amour, ainsi que je le sais, par les habitants du district de Koghthën, qui est fertile en vin. Ces chants font mention d'Ardaschès et de son fils; ils rappellent, sous le voile de l'allégorie, la postérité d'Astyage (Ajtahag), en les qualifiant de descendants des Dragons, car le mot ajtahag correspond, dans notre langue, à l'idée de dragon<sup>3</sup>. Ils disent aussi qu'Arkavan donna un banquet en l'honneur d'Ardaschès et lui dressa des embûches dans le palais des Dragons; qu'Arta-

Hist.liv.I., ch. xxx, xxx1.—M. Emin prétend que ces poésies se maintenaient encore au commencement du vi siècle, d'après le témoignage de Moyse de Khoren, L. Ep' np hitiquité l'fit le préfer un my fin d'étale gruffiquit d'églepnen, que par nonce l'imple fingle la préfer d'émit d'émit. (Dissert. p. 10.) Mais Moyse, né vers 370, moureut en 489. (M. Émin, Chrestomathie arménienne, p. 68.)

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> J'ai essayó, plus bas, pages 25 et 26, de justifier la manière dont j'ai rendu cette expression, qui est fort obscure,

Le mot arménien offermu o serpent ou edragon o répond en esset au persan (1937), qui est le nom des serpents nés sur les épaules du roi Zohak ou Pionrash Astyage, et qui lui saisaient sous-frir des tourments assreus. De là offermumante, e descendants des dragons, c'est-à-dire d'Astyage.

u dans le texte 'hmendimphi, qui signific dans le palaise ou dans le temple. C'est ce dernier sens qu'ont suivi les frères

baze (Ardavazt), le vaillant fils d'Ardaschès, n'ayant pas trouvé d'emplacement pour construire un palais, lors de la fondation d'Ardaschad, s'en alla chez les Mars (Mèdes)<sup>1</sup> bâtir Maraguerd dans la plaine appelée Scharoura. La princesse Sarthenig (est-il ajouté) désira avec ardeur, à la table d'Arkavan, l'herbe ardakhour, upinulunt p luurupun, et l'herbe ditz, inhy luurupõh<sup>2</sup>.»

M. Emin a vu dans ce passage quatre faits à noter;

Whistou, M. Levaillant et les traducteurs italiens. M. Émin (p. 17, note 1) pense que la première interprétation est préférable, mais il ne donne aucune raison à l'appui de son opinion. Moyse ayant retracé, au ch. Li du liv. II, les détails du banquet offert par Arkavan ou Arkam au roi Ardaschès, et mentionné sommairement dans le fragment précité des chants de Koghthèn, on voit que ce repas eut lieu dans le palais et non dans le temple des descendants des Dragons, c'est-à-dire d'Astyage. Mais il est probable aussi que dans la haute antiquité les mêmes édifices servaient à la fois de palais et de temples, assimilation qui a dû produire la double acception que le mot analum à reçue en arménien.

Le mot diup, qui est le nom arménien des Mèdes, existe encore en persan, le, avec la signification de «serpent.» Cette dénomination a peut-être son origine et sa raison dans le mythe de Zohak, sur les épaules duquel poussèrent les serpents ou dragons, ou qui, suivant une autre version de ce mythe, qu'on lit dans Moyse de Khoren (liv. 1, appendice), sui transformé lui-même en dragon.

Mur était aussi le surnom de Zohak.

' J'ai rendu cette dernière phrase d'après la traduction des Mékhitharistes: La principessa Satinig, dicono ancora, bramassa ardentemente della mensa d'Arkavan l'erba ardacur e l'erbolina ditz. Ce passage, font-ils observer en note, est extrêmement obscur, car nous ignorons aujourd'hui quelles sortes de plantes ou légumes itaient l'ardakhour et le ditz. L'on pourrait supposer que Sathinig convoitait les mets les plus exquis de la table d'Arkavan, comme étaient peut-être ceux qui étaient faits avec ces deux espèces de plantes.

1° Le souvenir de l'épouse d'Astyage, Anouisch, et de ses descendants, ce qui remonte à cinq cent

soixante-cinq ans avant J. C.

Mais, si les mots du texte, namply l'Andre huy s'appliquent évidemment à la postérité des Mèdes que Tigrane le (Dikran), après les avoir défaits, transporta dans la province d'Ararad, où ils se fixèrent, et font allusion à leur premier établissement dans cette contrée avec la reine Anouïsch, rien ne prouve que les poésies dont Moyse nous donne ici un fragment remontent jusqu'à cette princesse; l'historien veut montrer seulement que les chants de Koghthën, composés dans la suite des âges, ne faisaient que confirmer une ancienne tradition relative aux populations mèdes de l'Ararad.

2° La mention du mède Arkavan, dressant des embûches au roi Ardaschès (cent vingt-sept ans après

J. C.).

3° Celle d'Artabaze, fils d'Ardaschès, qui émigra parmi les Mèdes de l'Ararad (en 129 après J. C.).

4° Celle de Sarthenig ou Sathinig, femme d'Ardaschès

Le rapprochement des dissérentes dates qui se rattachent aux noms contenus dans ce fragment, a suggéré à M. Émin la pensée que ce n'est là qu'un extrait d'un poème historique, semblable au Schah-Nameh, et embrassant le récit des événements de l'histoire arménienne, survenus depuis einq ceut soixante-cinq ans avant J. C., jusqu'en 129 de notre ère, c'est-àdire pendant un espace de près de sept cents ans. a Assurément, ajoute-t-il, il aurait été impossible de réunir dans des poésies courtes et fragmentaires les faits qui se produisirent dans le cours de sept siècles1, n Je lui en demande bien pardon, mais je dois avouer qu'une pareille conclusion ne me paraît rien moins que juste. Peut-on supposer un instant que si l'Arménie eût possédé une vaste composition dans le genre de l'épopée de Firdoussy, Moyse de Khoren en eût ignoré l'existence, n'eût pas connu le nom de l'auteur, en supposant même que ce poemme ne fût pas parvenu jusqu'à l'époque dont il était contemporain? Ne doit-on pas induire, au contraire, et du silence qu'il garde à cet égard, et des divers passages où il cite les poésies de son pays, qu'elles étaient analogues à celles des Serbes, dont Wuk Stephanowitsch nous a donné la collection, aux romanceros espagnols, aux pièces historiques de nos troubadours et aux chants populaires de la Grèce moderne, réunis par Fauriel? Il y a plus; Moyse affirme, à plusieurs reprises, que ces poésies étaient particulières aux habitants de Koghthen. Comment croire que, si elles avaient formé une grande épo-

<sup>1</sup> Ուստի Հետևցուցանի կարէ ընթերցողն և զբնղարձա կու Թիւն երգոյն, որում բազմանանան պարտեր լինել նմա Հանդոյն պատմական բանաստեղծու Թևանց Մրևելևան ազագաց՝ մանաւանդ Պարսից Մատենին Թազաւ որաց ։ Քանդի արդարև պատմեռ Թիւն անցից՝ յրն Թացս եւ Թն դարսւդ եղելոց ՝ Հայաստան, ուր գտուս Հորես արդան և արդան եւ ՝ ի կցկտուր և բրը ինն, (Dissett, p. 18-19.)

pée, célébrant les actions d'éclat des rois et des héros arméniens, elles ne seraient pas devenues un monument national, dont les vers, répandus en tous lieux, n'auraient certes pas été circonscrits dans une petite localité de l'Arménie? Si l'on pèse les termes dont il se sert, lorsqu'il dit que « les chants de Koghthën étaient conscrvés avec amour par les populations de ce pays, » ainsi qu'il le sait comme témoin contemporain, Pantelleung lepu, e que que s'light un mantelleung lepu, e que que s'light un que les poésies se perpétuaient par la tradition orale.

Je ne yeux pas dire, néanmoins, que les ballades arméniennes ne furent pas recueillies quelquefois, car nous trouvous dans Moyse de Khoren la preuve formelle que les souverains avaient compris de boune heure l'importance historique de ces documents, et qu'ils les firent rassembler dans leurs archives d'état<sup>1</sup>.

Le soin apporté par les souverains de l'Orient à recueillir et à conserver les anciennes traditions historiques date, comme on le voit, d'une haute antiquité. Il est déjà question, dans le livre d'Esther, des histoires et annales de la Perse (vit, 1 et 2; x, 2). À une époque postérieure, dans le vi siècle de notre ère, Khosroës Anouschirvan fit rassembler dans toutes les provinces de son empire les récits populaires concernant les anciens rois de la Perse et en fit déposer la collection dans sa bibliothèque. Ce travail fut repris sous le dernier des Sassauides, lezdedjerd. Plus tard, plusieurs princes des dynasties Soffaride, Samanide, et Gaznévide imprimièrent une vive impulsion à ces recherches, jusqu'à ce qu'enfin le second souverain de cette dernière dynastie. Mahinoud, cût rencontré un homme de génie qui condensa les traditions nationales de la Perse dans cette grande épopée qui a immortalisé le nom de Firdoussy. (Cf. M. J. Mohl.

L'historien syrien Mar Iba Katina (Mar Apas Gadina)<sup>1</sup>, dont Moyse a reproduit les paroles, dit : « Ces faits,

Préface du Schah-Nameh, t. I, p. vii, xvi-xx et Introduction de Fir-

doussy, p. 18-20.)

1 Au sujet de Mar Iba Katina, cet historien syrien auquel Moyse de Khoren a fait de si larges emprunts dans son premier livre et dans le second jusqu'au chapitre 1x. M. Et. Quatremère, reproduisant des arguments déjà mis en avant par Fréret (Mémoire sur l'ére arménienne, œuvres complètes, t. XII, p. 187-254), a émis dernièrement (Journal des sarants, juiu 1850) une opinion sur laquelle je lui demanderai la permission de lui sommettre quelques observations. Comme cette opinion ne tend à rien moins qu'à ruiner dans sa base l'autorité du principal historien de l'Arménie, recommandable, nouseulement par son érudition, mais par sa critique judicieuse et son amour de la vérité, on voit que la question n'est pas sans importance. Moyse raconte que le roi arménien Valarsace députs vers son frère Arsace, souverain de la Perse, Mar Iba Katina pour le prier d'ouvrir à cet envoyé ses archives et lui permettre d'en extraire ce qui avait rapport à l'histoire d'Arménie, que Mar lba Katina y trouva un livre dont le titre, dheimafet aunonçait qu'il avait été traduit du chaldéen en grec par ordre d'Alexandre le Grand et qui lui fournit les éléments de son travail (liv. I, eb. vm et ix) .- « Cette narration, dit M. Et. Quatremère, présente, à vrai dire, tous les caractères de la fable; d'abord il est fort doutens que, su temps d'Arsace, la ville de Ninive, en supposant qu'elle existat, ait renfermé des archives royales; en second lieu, Alexandre, durant sa courte carrière, n'eut ni le temps, ni probablement la volonté de faire traduire du chaldéen en gree un monument historique; 3° le nom de Mor Abbas Katina n'appartient probablement pas à l'époque d'Arsace; les mots dont il se compose ne figurent chez les Syriens que depuis l'époque du christianisme..... On peut donc croire que toute cette histoire repose sur une imposture, que le prétendu livre traduit en grec par ordre d'Alexaudre était peut-être un exemplaire de l'histoire de Bérose. Je ferai observer à mon tour que l'on ne saurait y regarder de trop près lorsqu'il s'agit

M. Quatromère a traduit, d'après M. Levaillant do Florival. Appurante par s'inscription. Ce n'est pas ici le vrai sens de ce mot, qui signific stitre, suscription.

quoique non rapportés dans les livres originaux (c'est-à-dire, des temples et des palais), ont été extraits

d'accuser d'une imposture faite sciemment ou même involontaire un écrivain comme Moyse, dont la bonne foi perce à chaque ligne de sa narration, qui vivait à une époque où il pouvait être bien renseigné, et qui fit tous ses efforts pour y parvenir. Mais puisque nous sommes sur le terrain des hypothèses, qu'il me soit permis de produire les miennes. J'admets très-volontiers avec le savant orientaliste qu'il est fort douteux qu'au temps il'Arsace la ville de Ninive, si tant ést qu'elle fût debout, renferinat des archives royales; mais qu'est-ce qui empéche d'admettre que l'ou conservait des débris de ces archives échappés à la ilestruction, passés des mains iles Séleucides dans celles des rois parthes, et possédés par ces derniers lorsque Mar tha Katina alla les consulter? Fréret pense même que ces documents avaient été transportés à Eebatane, où ils se trouvaient sons les premiers rois de Perse, au dire d'Esdras (liv. 1, ch. vi. v. 1 et 2).

Le texte de Moyse de Khoren n'infirme en rien ma conjecture; il porte an humble un paulif un 'f' Litaul, sans verbe, en sorte que rien n'empéche d'entendre ce texte au passé, c'est-à-dire que ces archives avaient été jadis à Ninive et provenaient de cette ville.

L'on peut supposer tout aussi bien que le royal élère d'Aristote, dont l'existence sut si courte, il est vrai, mais si bien remplie, ordonna de traduire du chaldéen en gree un monment historique, et que sa mort prématurée n'arrêta pas l'achèvement de ce travail, Peut-être même sut-il entrepris postérieurement, en vertu d'un vœu exprimé par lui pendant sa vie; cette conjecture n'a rien d'invraissemblable. L'on connaît le mouvement littéraire que l'expédition du conquérant mucédonien développa parmi les Grees et que savorisèrent les vues libérales de ses successeurs.

Le nom de Mar lba Katina est-il formé de mots qui ne furent en usage chez les Syriens que depuis l'établissement du christianisme? Évidenment non, puisque Moyso de Khoren attesto (l. II, ch. xxx) que le titre de mar diup, « seigneur, » était porté par l'un des deux officiers que le roi Abgar envoya auprès de Julius Marinus, gouverneur de Syrie, Mar Ihap, préfet de la province d'Aghdrnik, et que c'est dans cette mission que ces deux députés entendirent parler pour la première fois de Jésus-Christ. Il y a plus, si l'on exades chants composés par des hommes vulgaires et obscurs et consignés dans les archives royales 1, 11

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces paroles une indication de la forme lyrique qu'affecta

mine avec soin, dans le livre de Moyse, les fragments qu'il a tirés de Mar Iba Katina, on demeurera convaineu que la plupart de ces fragments, et entre autres le portrait de Haig, le fondateur de la dynastie haicienne, et les détails locaux fournis par l'historien syrieu, ont été puisés à des sources arméniennes authentiques. Ce dernier affirme avoir cu à sa disposition les documents que les rois assyrieus avaient sait rassembler en Arménie, royaume, sur lequel s'étendait leur suzeraineté, pour être déposés dans leurs archives. Si Fréret eut possédé la connaissance des antiquités arméniennes, d'après les sources origimales, au même degré que celles dont il paisait la notion dans les écrivains de la Grèce ou de Rome, il aurait éte sans doute beaucoup plus réservé dans ses objections contre Mar llis Katina et Moyse de Khoren. Je pense qu'il est inutile de démontrer l'impossibilité que Moyso ait confondu l'ouvrage de Bérose avec celui consulté par Mar Iba Katina; en effet, il a eu eutre les mains et il cite en plusieurs endroits le livre de l'historien chaldéen.

1 Moyse, Himire, liv. I, chap. xiv. - La version française porte, d'après le latin des frères Whiston : « Mais quoique non consignés dans les livres des peuples, ces faits, cependant, comme le rapporte Mar Apas Gadina, extraits des ballades et des chants populaires par quelques hommes obscurs, se trouvent recueillis dans les archives royales; » et la traduction italienne : « E sebbene non raccomandati a' libri propri, ma come Mar Abas Catina dice, questi racconti tratti dalle ballate et canti popolari, da alcuni oscuri scrittori trovansi ne regi archivi raecolti. " Ces deux versions, dont la dernière n'est qu'un calque de la première, présentent un sens qui n'est rien moins que naturel. Comment imaginer que l'on soit allé choisir précisément des hommes vulgaires et obscurs pour exécuter le travail dont parle l'auteur syrien. Dans cette phrase du texte de Moyso: 'ի փորունց ունանց և յանն չանից արանց 'ի դուսական էն my quith danaftent, an lieu de faire des mots phagaing t յաննչանից արանց et de 'ի դուսականեն deux régimes distincts à l'ablatif, il vaut mieux considérer 's finguelig.... comme étant an génitif et en rapport d'annexion avec 'h ஒடையயிடியிடி .

la poésie arménienne dès la plus haute antiquité. qu'elle avait au temps de Moyse de Khoren, et qui a été dans tous les temps son véritable caractère. Les courts fragments que cet auteur a sauvés de l'oubli tiennent évidemment, par les allures de la pensée, par la nature des images, et semblent avoir appartenu, par le rythme, au genre lyrique. Ces hallades purent être coordonnées dans un ordre chronologique ou en plusieurs cycles, suivant la convenance du sujet; mais on ne saurait douter que l'Arménie ne donna jamais naissance à une épopée. Il me semble que l'on ne pourrait mieux comparer les collections de ces anciennes poésies qu'au volume qui est connu aujourd'hui sous le nom de Scharagan on Livre des hymnes de l'église arménienne. C'est dans ce recueil, dont physicurs pièces remontent aux premiers temps de la propagation du christianisme parmi les descendants de llaig, dans les m'et n'siècles, que nous pouvons nous former une idée de ce qu'a pu être, dans l'antiquité, la poésie arménienne. Fécondée par l'inspiration chrétienne. comme elle le fut autrefois par des souvenirs d'un ordre bien différent, mais d'un caractère éminemment national, elle s'y montre à nous tantôt pleine de fraîcheur et de grâce, tantôt elle éclate en accents pathétiques ou sublimes. Ce n'est qu'à une époque comparativement récente, et lors de la décadence de leur langue et de leur nationalité, que les Arméniens écrivirent des poemes d'une certaine étendue. Mais dans ces compositions, l'inspiration soutenne fait défaut et elle ne s'y révèle que dans quelques détails. La première qui soit mentionnée est celle de Grégoire Makisdros, qui vivait dans la première moitié du xi siècle, et qui renferma, en dix mille vers, l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le xue et le xue siècle nous offrent les poêmes religieux ou historiques du patriarche saint Nersès le Gracieux et de Valiram Rapoun, secrétaire du roi Léon III. Les vers de ces poemes sont monorimes. Saint-Martin a pensé que cette uniformité d'assonnance fut une imitation du système de versification qui était en vogue chez les Français à cette époque, et une conséquence de l'influence que ceuxci exercèrent sur les Arméniens, et des rapports fréquents qu'ils curent avec eux pendant les croisades 1. Mais un poête arménien moderne et l'un des plus habiles grammairiens que possède la congrégation des Mékhitharistes de Venisc, le R. P. Arsène, croit. avec raison, que ses compatriotes prirent aux Arabes l'idée des vers monorimes 2; et ce qui tranche la

1 Élégie sur la prise d'Édesse, éd. Zohrab, Paris, in-8°, 1828; pré-

face par Saint-Martin, p 3.

<sup>`</sup> Վարծև մ թէ յայոպիսի միակերպու Թենե յանգից չափական umubunt opingh andaph in t; inn. aparpugha h 'f lingult; un Show Mer. p of Junta producty while ground Summed to plane won. Notes sur la poésie arménienne dans le Traité de versification française qui fait suite à la Grammaire arménienne-française du P. Arsène, p. 554. Vénise, in-8°, 1821. Voir aussi les ingénieuses recherches sur l'ancienue métrique arménienne, que le même auteur a consignées dans la préface de sa traduction des Géorgiques de Virgile en vers arméniens, Venise, in-4°, 1847. Ces vers sont composés de treize à seize syllabes, qui se divisent en quatre pieds; ils

question en sa faveur, c'est que cette particularité se rencontre déjà dans le poëme de Grégoire Makisdros, qui mourut en 1058 et qui, par conséquent, fut antérieur de près d'un demi-siècle aux guerres saintes de la Palestine.

Mais j'ai hâte de retourner aux poésies de l'Arménie païenne.

M. Émin en distingue deux sortes, dont Moyse de Khoren lui a fourni la dénomination. Les chants appelés true plunumburg, qui étaient, assure-t-il, de pure imagination, et les true partiturg, dans lesquels on tenait pent-être compte de l'ordre chronologique. Je ne pense pas que les premiers aient été une œuvre de fiction comme le veut M. Émin. Je ferai remarquer que cette dernière définition semble impliquer une contradiction avec celle qu'il a donnée du mot fly q dans sa préface, comme histoire poétique ou épopée. D'ailleurs, j'ai déjà prouvé que Moyse prend ce mot dans l'acception propre

n'admettent pas la rinte. C'est le mètre qui a été approprié au genre héroique, comme l'hexamètre chez les Grecs et les Latins, et chez nous l'alexandrin.

Le savant et illustre prince Grégoire Makisdros, cité par le P. Arsène, nons apprend qu'il avait étudié la métrique des Arabes, des Persans et des nations musulmanes. (Grammaire arménienne-franquise, p. 536, note.) — Cf. Sukias Somal, Quadro della storia letteraria di Armenia, p. 71.

Հրկու էին տեսակը աղդային պատմական հրդոց, յորոց ումանը սոսկ երջ Հետասար, իսկ այլը երջ բանվար Զետինըս այսորին որպես անոււանակուու Թիւն իսկ նոցին ցուցանե, Թերև իսկնորի ժամանակագրու Թեան Հետևերն, այն ինչ առաջինըն երև ակայու Թեան և եր գնային գչևու (Dissert, p. 19.)

de iolopía « histoire. » Dans mon opinion, les hpap offmunulmy ont pu être des chants historiques consacrés à célébrer des faits et des personnages réels, sans repousser toutefois la fiction; de la même manière que, chez les anciens et chez les peuples de l'Europe moderne, l'épopée et la tragédie reposent sur une donnée réelle au fond, mais présentée dans un cadre agrandi ou orné par l'imagination du

poëte.

Quant aux chants appelés trong pout jung, ce nom leur était attribué, au dire de M. Émin, parce que peut-être le poëte s'astreignait, dans son récit, à l'ordre chronologique, Phylon huppy to dintim hungen. Plente Stembetfite (p. 19). J'avoue que je ne comprends pas trop un poeme chronologique ou une chronologie en vers, à moins que l'on n'entende par là une suite de formules métriques employées, comme moyen unémonique, à fixer dans la mémoire une succession de dates et de faits remarquables. Mais un pareil travail, essentiellement didactique et véritable œuvre de rhéteur, n'a rien de commun avec les esfusions spontanées et libres de la poésie populaire et chantée. Une telle création serait tout au plus concevable si l'on admettait, avec M. Emin, que les Arméniens possédaient, dans ces siècles primitifs, des poemes de longue baleine; mais je crois avoir surabondamment démontré qu'ils n'eurent jamais rien de semblable, mais seulement des compositions d'un ordre lyrique. L'expression topp pontifing est fort obs-

cure. Les Mékhitharistes, dans une note de la version italienne de Moyse de Khoren, croient que l'on pourrait inférer du mot Ambite dérivé de Phe « nombre, » et aussi « mètre, » que ces poésies étaient rimées ou en vers 1. M. Émin a critiqué cette définition en se fondant sur ce que les chants sont nécessairement métriques par leur nature même, .թունոլի երդոյ Հարկաւ պարտ է չափարելուկան Mult, (p. 19. note), d'où il suit, d'après son opinion, que le mot fandille constituerait, dans l'expression ting & m.l. tung, un véritable pléonasme. Je regrette d'être encore forcé de me trouver sur ce point en dissidence avec lui. J'ai déjà cherché, d'après des analogies probables, dans le Scharagan on hymnaire arménien, l'indication de ce que dut être, au point de vue esthétique, la poésie dans l'Arménie païenne. Le même recueil peut nous guider aussi dans nos conjectures sur la formation et la facture de cette antique poésie. La prose paraît avoir été son point de

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Storia di Mose Corenese, versione italiana, illastrata dai Monaci armeni Mechitaristi, Venezia, in-8°, 1841, liv. I, ch. xxx, p. 82, note 2.

Dans cette version, les mots Lpq.p Machificus sont rendus par canti delle tradizioni; mais tous les chants dont Moyse de Khoren nous a conservé la dénomination, de quelque espèce qu'ils sussent, étaient traditionnels. Cette interprétation est donc incomplète et évite la difficulté. La traduction française porte les chants chroniques, par un abus de langage qui fait du mot chronique un adjectif dont le sens est tout différent dans notre langue. Je crois avoir prouvé que ces chants ne pouvaient être, en aucune manière, des chroniques on histoires arrangées suivant l'ordre des temps. Les stères Whiston ont omis le mot Machificus, ne l'ayant pas compris, disent-ils, à cause de son obseurité (p. 72, note 5).

départ; cette prose devint rythmique ou cadencée; elle fut ensuite coupée en vers ou lignes d'un certain nombre de syllabes; on divisa ces syllabes en pieds ou mesures diverses; enfin, on y introduisit la rime. Le Scharagan nous offre des pièces appartenaut à ces divers genres de compositions, et qui sout toutes appropriées au chant ou plutôt à une sorte de récitatif. Les chants nommés Luq. Puntifung par Moyse de Khoren, c'est-à-dire truq p @neutquitep on Gulmenge, me paraissent n'avoir été autre chose que des poésies dont la versification était basée sur l'observation du nombre des syllabes et pentêtre sur la division de ces syllabes en pieds, à la différence des chants qui ne consistaient qu'en une prose cadencée et qui furent sans contredit les plus anciens. Je me rapproche ainsi de la définition donnée par les Mékhitharistes de cette expression de l'historien arménien.

A ces deux classes de chants, le savant professeur de l'institut Lazarell propose d'en ajouter une troisième, pour laquelle il a créé la dénomination de chants divins ou mythologiques, lepne minimum. Superiturale on aprepulation, parce qu'ils étaient destinés à célébrer les actions des dieux et leurs luttes contre les géants. Ces poésies, ajoute-t-il, se rattachaient aux plus auciennes traditions nationales et n'existaient plus que dans les livres et dans les archives royales. Au vi siècle de notre ère, le souve-

Dissert. p. 19, note 1.

nir s'en était perdu et les habitants de Koghthen avaient cessé de les redire 1.

Il est une autre sorte de cliants que mentionne Moyse de Khoren et que je signalerai à l'attention de M. Émin, car il l'a négligée dans son énumération. Ce sont les lipape puntify on lipapentes pullum.upp, littéralement chants rationels ou raisonnés. Cette dénomination conduit à penser que l'allégorie en était exclue et que le style en était simple et naturel, ou peut-être aussi que ces chants étaient conçus dans un but moral.. Les deux endroits du livre de Moyse qui nous ossrent les deux expressions précitées semblent justifier mon assertion. Dans le premier (liv. I, ch. 111) il dit : « que, dans les ages anciens, comme de son temps, les Arméniens avaient de l'antipathie pour la science et les chants raisonnés, kpumpuite pubunnep.p. Dans le second (liv. H, ch. vin), ce sens ressort avec plus d'évidence, car, en parlant de l'arménien Dork, que Valarsace établit préfet des contrées de l'Occident, et dont la taille et la force le rendaient l'égal de Samson, d'Hercule ou de Roustem, il dit, en s'adressant à Isaac le Bagratide, auquel son livre est dédié : « Je mentirai, si tu le veux, au sujet de Dork, en rapportant sur son compte des choses étranges

<sup>...</sup> Օներդ թա դայստիկ՝ որպէս 'ի վեր անդը Հարևանցի ասա յաթ, առ. հարգայա չագեր հիգուանանիանց ունել պարա է, որթ 'ի մատևանա և յարթունի դիւանա և և թ պահպանևալ հետցին և 'ի վեցևրորդ դարու աչ ևս լիներն լսևլի 'ի չրթունա ազգի հերդ և հրդւացն Գողժուն (Dissert, p. 20.)

et absurdes, comme les Perses au sujet de Roustem (Rosdom Sakdjig), lesquels assurent qu'il avait la force de cent vingt éléphants. Car, par une idée fort mal entendue, on célébrait Dork dans un chant raisonné, où sa force et son courage étaient vantés avec exagération.»

Il est évident que notre historien a voulu mettre en contraste la tendance positive ou morale de ces sortes de chants avec le caractère fabuleux des prouesses de Dork, et faire ressortir l'inconvenance de l'application de ce genre de poésie à un pareil

sujet.

Nous avons maintenant à rechercher, dans l'ouvrage de Moyse de Khoren, les traces des poésies populaires de la vieille Arménie, et des légendes sur lesquelles elles étaient fondées ou qu'elles contribuèrent à mettre en circulation. J'emprunterai au livre de M. Émin quelques-unes de ses appréciations, en y joignant les miennes, et en tenant compte de l'ordre chronologique dans lequel se succèdent, chez l'historien arménien, les faits qui ont fourni à M. Émin et à moi ces aperçus.

La plus ancienne tradition originale dont Moyse nous ait transmis le souvenir 1, est celle qui nous représente Schamiram (Sémiramis) éprise d'amour pour le bel Ara, fils d'Aram, le huitième prince de la dynastie haïcienne. « Outrée de ses dédains, la grande reine des Assyriens vient en Arménie, à la tête de ses troupes, fondre sur lui.

Moyse, liv. I, ch. xv.

Mais au moment du combat, elle veut que ses généraux épargnent, s'il est possible, la vie de l'objet de sa passion. Cependant, les troupes de Sémiramis sont victorieuses; Ara succombe dans la mêlée. Alors elle donne l'ordre à ceux qui dépouillaient les cadavres, de chercher son corps parmi les morts, et elle le fait transporter sur la terrasse de son palais, 'h oftephumuuhn muumuhg'. Comme les Arméniens revenaient à la charge pour venger le trépas de leur souverain, elle sait entendre ces paroles : "J'ai commandé à mes dieux de lécher 2 les plaies d'Ara, et il sera rappelé à la vic. » Elle espérait, en même temps, par la puissance de ses enchantements magiques, le ressusciter. Cependant, la putréfaction avant gagné le cadavre, elle le fait jeter dans une sosse prosonde, loin de la vue de tous. Puis, prenant auprès d'elle un de ses amants qu'elle avait fait travestir en secret, elle répand cette nouvelle : « Les dieux ayant léché les plaies d'Ara, lui out rendu

Le mot étéphement signifie littéralement « la partie supérieure d'une maison, » et par suite « toit, terrasse. » Les frères Whiston ont traduit « in palatii cubiculo, » et M. Levaillant « à l'étage supérieur de son palais. » Ges deux versions faussent le sens de cette particularité du mythe, expliquée si bien par le passage de Faustus de Byzanee, que je rapporterai un peu plus loin. Les traducteurs italiens ne s'y sont pas trompés en disant : «Nel piano di sopra del suo palazzo.»

Il y a dans le texte le verbe phyne, alécher, aque M. Levaillanta rendu par a sucera, et les traducteurs italiens de la même manière, par a suceiare. Ni les premiers ni les derniers ne se sont rendus comple de la signification propre du mot phyne, et du rôle que remplissent les dieux de Sémiramis ou les Aralét pupult que dans ce mythe. Les Whiston traduisent très-exactement par alamberent.

"l'existence. " Ces bruits, propagés en Arménie, persuadent les esprits et mettent sin à la guerre. "

Cette narration de Moyse de Khoren est un écho des ballades qui, sous une forme populaire, racontaient la lutte de Sémiramis et d'Ara. Mais on y découvre aussi un témoignage bien autrement important ; c'est celui de la connexion qui rattachait le système religieux de l'Arménie à celui des Assyriens. Nous trouvons, en effet, dans les écrivains arméniens le mot jupunky, qui est écrit aussi upunky ou un fly, et dont la signification propre est « léchant continuellement, complétement, a just le faujun physition, judybyog 1, et qui paraît avoir désigné une classe d'êtres surnaturels ou de divinités nées d'un chien2, et dont les fonctions étaient de lécher les blessures des guerriers tombés sur le champ de bataille, et de les faire revenir à la vie. Un très-curieux passage d'un historien du ve siècle, Faustus de Byzance, rapporté par M. Émin, jette de nouvelles lumières sur ce mythe et corrobore les inductions que j'ai tirées des paroles de Moyse<sup>3</sup>.

Il s'agit, dans l'austus, du général en chef des Arménieus, Mouscheghle Mamigonien, qui fut calomnié

<sup>1</sup> Nouveau Dictionnaire armenien, t. 11, p. 341, au mol jupunky.
2 Eznig, Réfutation des sectes, p. 98 et 100, éd. de Venise, in-18, 1826.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Faustus de Byzance, liv. V, ch. xtv et xv, p. 235-37, éd. de Venise, in-8°, 1832. Il est très-remarquable de voir cet ancien mythe des Aralèz ou Arlèz persister en Arménie encore à la fin du tv' siècle, quoique le christianisme fût déjà devenu la religion dominante du pays.

auprès du roi arsacide Varaztad, fils de Bab (384 à 386 de J. C.), par le gouverneur de ce prince, Pad Saharouni, lequel voulait enlever à Mouschegh la charge de commandant des troupes, et qui, de complicité avec le roi, le tua dans un festin offert par ce dernier à sa noblesse.

"Lorsque l'on eut apporté, dit l'historien, de corps du général Mouschegh dans sa maison, chez ses parents, ceux-ci ne croyaient pas à sa mort, quoiqu'ils lui vissent la tête séparée du tronc. Ils disaient: "Mouschegh a affronté bien des fois les hasards de la "guerre, et jamais il n'a reçu de blessure; jamais "flèche ne l'a atteint, ni arme ennemie ne l'a percé. "Quelques-uns d'entre eux espéraient le voir ressusciter; ils réunirent la tête et lé tronc, qu'ils trausportèrent sur la plate-forme d'une tour. Ils disaient: "c'était un brave, et les Arlèz, un fla,p, descendrent et lui rendront la vie. "Ils restèrent à garder son corps, jusqu'à ce qu'enfin il tombât en putréfaction; alors ils le descendirent, et versant des larmes, ils l'enterrèrent suivant l'usage.

La mort de Sémiramis était aussi devenue un thème favori de la légende arménienne. Cette princesse avait l'usage d'aller pendant l'été, dans le nord, habiter la ville qu'elle avait bâtie en Arménie, et elle avait préposé le mage Zoroastre (Zrataschd), qui était le chef des Mèdes, à Ninive, comme gou-

Moyse, liv. II, ch. xvn et xviii.

<sup>&#</sup>x27; Schamiramaguerd et plus tard Van, à l'est et sur les bords de la mer d'Aghthamar ou lac de Van.

verneur de l'Assyrie. Il se révolta contre elle, la défit et la força de s'ensuir en Arménie. « Les fables de notre pays, dit Moyse, confirment le récit du docte Syrien (Mar Iba Katina). Elles racontent qu'ensuite eut lieu la mort de Sémiramis; elles peignent sa suite à pied, et sa soif ardente, et son empressement à trouver de l'eau et à se désaltérer; et lorsque des [soldats] armés d'épée arrivent sur ses traces, le jet du talisman dans la mer: C'est de là [que nous est restée] cette phrase : les perles de Sémiramis dans la mer. Aimes-tu les sables? il y a celle de Sémiramis changée en pierre bien avant Niobé.»

. Un portrait évidemment dessiné d'après nature, que nous a laissé cette vieille poésie arménienne, est celui du neuvième des souverains haïciens, Tigrane I<sup>re</sup> (Dikran), l'un des princes les plus braves, les plus

illustres de cette dynastie :

"Héros aux cheveux blonds, argentés par le bout, au visage coloré, au vif regard; ses membres étaient robustes, ses épaules larges, sa jambe alerte, son pied bien tourné; toujours sobre dans ses repas, et réglé dans ses plaisirs. Nos ancêtres, ajoute Moyse, célébraient au son du pampirn, pumpiput 2 sa mo-

o' Acincup Condeputury hond. o Voilà, s'écrie M. Émin, les paroles d'un ancien poète dont le nom et les vers, ainsi que les perles de la reine d'Assyrie, englouties dans la mer, sont tombés dans le gouffre du passé sans laisser de trace à nos yeux. o U. Sur phique pub démunistre nons culture à la lingue hond le partir de l'unit de l'inju pui hond le l'unit de l'un

dération dans les plaisirs sensuels, sa magnanimité, son éloquence, ses qualités utiles dans tout ce qui touche à l'humanité. Toujours juste dans ses jugements et ami de l'équité, il tenait la balance en main, et pesait avec attention les actions de chacun. Il ne portait point envie à ceux qui étaient plus grands que lui; il ne méprisait pas ceux qui lui étaient inférieurs; il n'avait d'autre ambition que d'étendre sur tous le manteau de sa sollicitude 1. »

Ces épithètes, aux cheveux blonds, argentés par le bont, au visage coloré, etc. par lesquelles un poète trèscertainement contemporain peint Tigrane, rappellent, comme le fait observer M. Émin, la manière d'Homère. Ne croirait-on pas avoir sous les yeux le portrait d'un des héros de l'Hiade <sup>2</sup>?

Le songe prophétique dans lequel le roi des Mèdes

Il résulte d'un passage de Moyse de Khoren (liv. 1, ch. xxx1), reproduit par Jean Catholicos (éd. de Jérusalem, 1843, in-8°, p. 14°), que le pampirn était un instrument monté de cordes métalliques ou en boyaux, que l'on frappait avec une baguette ou archet, fustuan

3 Moyse, liv. 1, ch. xxxv.

Tupobn Ot at abuhmirti whomist of wamph wing abhmenate of the sunder the sunder of the

Astyage entrevit sa défaite par Tigrane et sa mort de la main de ce prince, a quelque chose de l'inspiration et du style épiques. La couleur symbolique dont il est empreint, la manière si dramatique dont il est amené, attestent que c'est là une des créations de l'antique poésie arménienne. Autant le songe de Jacob, dans la Genèse, est beau de cette simplicité de l'esprit patriarchal, autant la poinpe et la grandeur du génie oriental éclatent dans le songe d'Astyage. On dirait un reflet de cette teinte sombre qui plane sur les visions apocalyptiques d'Ezéchiel et de saint Jean, une émanation de ce niême ordre d'idées qui a enfanté les monuments de la vieille civilisation assyrienne, tels qu'ils se sont montres à nos regards. dans ces derniers temps, arrachés du sein de la terre qui les recélait depuis tant de siècles.

"Un grand danger, dit Moyse, menaçait alors ce mède Astyage, par suite de la coalition de Gyrus et de Tigrane. De l'extrême agitation des pensées qui l'obsédaient, s'ortit pendant le sommeil de la mit, un songe, une apparition, où il vit ce qu'en état de veille son regard n'avait jamais vu, ce que ses oreilles n'avaient jamais entendu. Réveillé en sursaut, et sans attendre que l'ordre fixé par le cérémonial eût ramené le moment du conseil, car il restait bien des heures de la nuit à s'écouler, il appelle les grands de sa cour, et le visage triste et incliné vers la terre,

quipalintemple processes, and p of the control of t

il laisse échapper du fond de sa poitrine de sourds gémissements. Comme ses conseillers lui en demandaient la cause, il reste très-longtemps sans répondre. Enfin il entreprend, en soupirant, de leur tout dévoiler, les pensées et les soupçons nés dans le secret de son cœur, et les détails de l'horrible vision qui s'était révélée à lni.

«Il m'a semblé, dit-il, ô mes amis, que je me « trouvais aujourd'hui dans une contrée inconnue, « auprès d'une montagne qui s'élevait à une hauteur « considérable, et dont la cime apparaissait envelop-« pée d'énormes glaciers. On aurait dit qu'elle était « située dans le pays des descendants de Haig. Comme « je considérais depuis longtemps cette montagne, « une femme vêtue de pourpre et couverte d'un voile « bleu de ciel, se montra assise à l'extrémité de la « cime. Ses yeux étaient beaux, sa stature liaute, ses «joues vermeilles; elle, était dans les douleurs de « l'enfantement. Mon regard était fixé avec une at-« tention soutenue sur ce spectacle," qui me tenait « plongé dans l'étonuement, lorsque cette femme « mit au monde tout à coup trois héros qui, pour la «taille et la prestance, avaient atteint leur complet "développement. Le premier, monté sur un lion, «prit son vol vers l'occident; le second, sur un léoa pard, s'élança vers le septentrion; le troisième, aguidant un dragon énorme, se précipita avec su-« reur sur notre empire.

« Au milieu de ces visions confuses, il me sem-« blait que, debout sur la terrasse de mon palais, j'en

« voyais la plate-forme ornée de magnifiques tapis aux « couleurs variées, et que nos dieux, à qui nous de-« yous la couronne, étaient là, présents, dans tout « l'éclat de leur majesté, et moi, avec vous, leur of-« frant des sacrifices et de l'encens. Tout à coup, levant les yeux, j'aperçus le cavalier chevauchant « sur le dragon, qui accourait en volant avec la ra-« pidité de l'aigle. Il croyait, en arrivant sur nous, « exterminer nos dieux; mais moi., Astyage, me préa cipitant à sa rencontre, je soutins ce formidable « choc, et je combattis ce merveilleux héros. Nous « nous frappanies d'abord l'un l'autre de la lance. « Le sang coulait à flots, et la plate-forme du palais, « qui avait l'éclat resplendissant du soleil, devint, a par nos efforts, une large mer de sang. Puis re-« courant aux autres armes, nous continuâmes la « lutte pendant plusieurs heures.

« Mais à quoi me servirait de prolonger ce récit? inondé de sueur par l'impression du danger que i j'avais couru, je sentis le sommeil s'enfuir loin de « mes paupières, et depuis ce moment je ne sais « plus si j'existe 1. »

Ces sinistres présages reçurent un accomplissement, dont Astyage fut lui-même la cause, et que prépara la perfidie tramée par lui contre Tigrane. La guerre éclata entre eux; le monarque mède fut vaincu par le roi arménien et périt d'un coup de lance que celui-ci lui porta <sup>2</sup>. Une troupe de plus de

<sup>1</sup> Moyse, liv. 1, ch. xxvi.

<sup>2</sup> Ibid. ch. xxxx.

dix mille Mèdes captifs vint s'établir, par ordre de Tigrane, au pied du Massis ou Ararad, du côté oriental, où leur postérité continua à résider. Les chants traditionels de Koghthen, dont Moyse invoque le témoignage, et que j'ai rapportés plus haut, perpétuaient le souvenir de cette primitive migration des descendants des Dragons. Cette dénomination allégorique réveille l'idée du mythe célèbre qui est une des données principales du Schah-Nameh, et des serpents ou dragons qui naquirent des épaules de Zohak. Il peut être intéressant de placer en regard la légende persane, telle qu'elle avait cours au ve siècle de notre ère, du temps de Moyse, et telle qu'il l'a exposée dans les dernières pages de son premier livre, avec la forme sous laquelle elle a été introduite plus tard dans l'épopée de Firdonssy 1.

Le fragment qu'a inséré l'auteur arménien dans son ouvrage est, sinon une reproduction textuelle, du moins un écho fidèle des poésies, populaires qui retraçaient l'histoire de Hroutên (Féridonn) et de Piourasb Astyage (Zohak)<sup>2</sup>.

Schah-Nameh, ed. et trad. de M. J. Mohl, t. 1, p. 55-113.

En rapportant cette légende, Moyse manifeste son éloignement pour les mythes de la Perse et son admiration pour ceux de la Grèce. Gela n'a rien d'étonnant de la part de cet historien, qui avait étudié si profondément la littérature grecque et qui s'était ai bien assimilé les doctrines du monde occidental. Néanmoins, son éducation littéraire n'a pu lui faire oublier entièrement les traditions de l'Orient, où lui-même avait vu le jour, et qui, au siècle où il vivait, étaient lrès-répandues parmi ses compatriotes et fort goûlées par eux, si l'on en juge par les reproches qu'il adresse si souvent à ce sujet à Isaac le Bagratide, pour lequel il composa son livre. Cette réaction de l'esprit

"Quant à la naissance des Dragons, dit-il, on quant à Piourasb Astyage transformé lui-même complétement en dragon, voici le récit qui a cours:

"Piourasb entreprit de sacrifier aux Devs des hommes à l'infini, jusqu'à ce qu'enfin, devenu l'objet de l'exécration générale, il fût chassé par les populations; il s'enfuit dans les hautes régions dont nous avons parlé . Comme il était poursuivi avec acharnement, ses gens, se dispersant, l'abandonnèrent. Alors ses ennemis, rassurés par son isolement, s'ar-

occidental contre celui de l'Orient u'existant alors, à ce qu'il parait, que parmi la partie lettrée de la nation arménienne, et Moyse en

est le plus remarquable représentant.

1 J'ai conservé, dans ma version, le mot arménien que Ter, en persan ريو, que tous les traducteurs onl rendu par «dæmon, démon, demonio, a mot grec qui est loin de réveiller la même idée que l'expression originale. - La langue arménienne possède une foule d'autres mots qui existent aussi en persan et qu'elle a puisés à un fonds commun, le rend et le pehlvi. Mais il y a entre les deux idiomes cette dissérence que l'arménien, parlé par les rudes populations d'un pays de montagnes, est demeuré invariable et a maintenu la forme archaique, tamlis que le persan, sous l'influence d'une civilisation rassinée, l'a assouplie et altérée. L'arménien est un des rameaux les plus anciens de la souche indo-européenne, et l'un des plus rapprochés du tronc. Il présente une foule d'analogies avec le sanskrit, qui donneraient lieu à un travail de comparaison d'un haut intérél. Je signalerai, entre autres, l'application toute particulière qu'il a faite de la théorie du gouna, et la reproductiou constante qu'il offre de la loi du balancement du corps des mots avec leur terminaison. La connaissance de ces deux faits philologiques permet de ramener à un type régulier une foule de cas considérés jusqu'à présent dans l'arménien comme des anomalies.

2 Moyseentendiei la région montueuse située dans l'ancienne Médie et appelée Dembarend مرونده على المارية و ديباوند ، دنباوند ، دماريد واسف ou بيروراسف ainsi que la montagne de ce nom , dite antrenient بيروراسف.

rêtèrent dans ces lieux pour y prendre quelques jours de repos. Piourasb ayant réuni sa troupe dispersée, fond sur eux à l'improviste et leur fait beaucoup de mal. A la fin le nombre l'emporte, et il est mis en fuite. Ceux qui suivaient ses traces, l'ayant atteint, le tuent non loin de la montagne, et jettent

son corps dans un puits à soufre. »

Ce fragment paraît-se rattacher à un récit de l'insurrection nationale à la tête de laquelle se mit le forgeron Kaweh, en Perse. Il distère sensiblement de celui de Firdoussy. Ailleurs, Moyse rapporte une autre tradition qui se rapproche de celle qui a été adoptée par l'auteur du Schah-Nameh. « Les Perses racontent, dit-il, qu'un certain Hrouten (Féridoun) ayant chargé de chaînes d'airain Piourash Astyage, le conduisit à la montagne appelée Dembavend (Tempavend), que dans le chemin. Hronten s'endormit, et que Piourasb l'entraîna vers la colline. Hrouten s'étant réveillé le mena dans les cavernes de la montagne, l'enchaîna, et se posa devant lui comme une statue. Piourasb, terrifié, reste ainsi enchaîné et dans l'impossibilité d'aller dévaster le pays 1. n

L'un des fils du roi Tigrane I, Vahakën, s'est transfiguré dans la légende arménienne sons des traits qui rappellent l'Hercule des Grees. Sa naissance était célébrée dans un chant cosmogonique, où respire en plein le génie symbolique du vieil Orient. Moyse de Khoren en a retenn quelques vers, où

<sup>1</sup> Moyse, Irin, liv. 1, appendice.

l'expression, d'une concision extrême et d'une admirable beauté, nous donne une bien haute idée de la perfection à laquelle était parvenue la langue arménienne dans ces âges reculés, et du talent des poētes qui surent si bien la mettre en œuvre. Je vais hasarder une traduction de ce texte antique, quoique sachant combien je resterai au-dessous de l'original.

Le ciel et la terre étaient dans les douleurs de l'enfantement; La mer, aux reflets de pourpre, était aussi en travail; Du sein des eaux naquit un petit roseau vermeil; Du tuyau de ce roseau sortait de la fumée, Du tuyau de ce roseau jaillissait de la flamme; De cette flamme s'élançait un petit enfant;

Il avait une chevelure de feu;
Une barbe de flammes;
Ses petits yeux étaient deux soleils.

Ces vers étaient encore chantés par les populations, au siècle de Moyse de Khoren; car il affirme les avoir entendus répéter au son du pampirn. « On

<sup>1</sup> Chacune des lignes de ma traduction de ce fragment correspond à la manière dont les Mékhitharistes, dans leur version de Moyse de Khoren, et M. Émin, en ont coupé les vers. Le P. Arsène, dans les notes de son Traité de versification française (p. 580), les a divisés un peu différemment:

Երկներ երկին և երկիր, երկներ և ծիրանի ծով։

Էրկն 'ի ծովուն տւներ գկարմրիկ եղեղներ

Բնդ եղեղան փող ծուխ ելաներ

Ինդ եղեղան փող բայ ելաներ

Էս- 'ի բոցոյն պատանեկիկ վաղեր, նա հուր հեր ուներ.

Մար են բոց ուներ մուրուս.

Ու աւկունը էին արև գակունը

célébrait pareillement les hauts faits de Vahaken, ses victoires contre les Dragons, ses exploits aussi merveilleux que ceux d'Hercule. On disait qu'il avait été élevé au rang des dieux; et dans le pays des Ibériens, on lui éleva une statue, devant laquelle on offrait des sacrifices 1, p

A une époque bien postérieure à celle des personnages précédents, et qui nous reporte au temps d'Ardaschès II, fils de Sanadroug, le onzième des Arsacides d'Arménie (88-129 de J. C.), nous voyons les poêtes de ce pays s'exercer à l'envi sur les faits et gestes de ce dernier souverain, dont le règne long et prospère, et inauguré par sa victoire sur l'usurpatem Érouant, explique cette prédilection marquée. Moyse, en parlant d'Ardaschès, cite, entre autres autorités, l'Histoire des Temples, écrite par Olympien ou Olympus, Arghum, prêtre paien d'Ani, et les Annales de la Perse, mais surtont les chants historiques de l'Arménie, qui embrassaient le cycle des événements de ce règne<sup>2</sup>.

dressant à Isaac le Bagratide, te sont en grande partie commes par les poésies historiques que l'on chante à Koghthën. La fondation de la ville [d'Ardaschad]. la ligue de ce prince avec les Alains, sa postérité, l'amour de Sathinig pour les descendants des Dragons, désignation symbolique des descendants d'Astyage, qui occupent le pied du Massis, la guerre

<sup>&#</sup>x27; Moyse, liv. 1, ch. xxxi.

<sup>2</sup> Ibid. liv. II, ch. M.VIII.

contre eux, l'anéantissement de leur puissance, leur extermination, et l'incendie de leurs demeures; la jalousie qui s'alluma entre les fils d'Ardaschès et les combats qu'ils se livrèrent à l'instigation de leurs femmes; tous ces faits, comme nons l'avons dit, s'offrent à toi mentionnés dans les chants historiques 1. n

Dans le nombre de ces ballades, il y en a une dont Moyse nous a laissé un fragment, et à laquelle donna naissance la naïve et touchante histoire de la princesse Sathinig, qui devint la femme d'Ardaschès.

a Les Alains, ligués avec les montagnards du Caucase, et une partie des peuples de l'Ibérie, vinrent fondre sur l'Arménie en troupe considérable, Ardasches, ayant remni toutes ses troupes, marcha contre eux. Dans un engagement qui eut lien sur les confins des deux nations, les Alains plièrent, et avant traversé le fleuve Cyrus (Gour), vinrent camper sur la rive septentrionale, tandis que les Arméniens étaient postés sur le bord opposé; le fleuve les séparait. Le fils du roi des Alains avait été fait prisonnier et conduit à Ardaschès. Son père proposa la paix, à telles conditions qu'Ardaschès exigerait, et sons la promesse, garantie par un traité solennel, que les Alains ne tenteraient plus d'incursion sur le territoire arménien. Comme Ardaschès refusait de rendre le jeune prince, la sœnr de celui-ci, Sathinig, acconrut sur le bord du fleuve, et, montant sur un tertre élevé, fit entendre ces paroles par la bouche

Moyse, liv. II, ch. xtax.

des interprètes, dans le camp ennemi : « Écoute-moi, « valeureux Ardaschès, vainqueur des braves Alains, « consens à me rendre ce jeune homme, à moi, la fille « des Alains, la fille aux beaux yeux. Il n'est pas dans « le caractère d'un héros, pour satisfaire un désir de a vengeance, d'ôter la vie aux fils des autres héros, « ni de les tenir en servitude, en les comptant parmi a les esclaves, et de perpétuer une inimitié sans fin « entre deux courageuses nations. » Ardaschès, ayant entendu ces sages paroles, s'approcha du sleuve; il vit la belle Sathinig, écouta ses propositions pleines de sens, et s'éprit d'amour pour elle. Puis, ayant mandé Sempad, qui avait élevé son enfance, il lui découvrit le désir de son cœur, d'épouser la jeune princesse, de conclure un traité d'amitié avec cette nation de braves, et de renvoyer en paix le fils de leur souverain. Sempad, ayant approuvé ces projets, envoya demander au roi des Alains la main de la belle Sathinig. «Eh! quoi, répondit son père, le « valeureux roi Ardaschès aurait-il jamais assez de «trésors à m'offrir en retour de la noble vierge des a Alains 19 n - Le mariage se conclut. Voici maintenant comment le poête a transformé les circonsfances du récit qui précède :

Le vaillant roi Ardaschès, monté sur un beau [coursier]

Tira une longe, garnie d'anneaux d'or et faite de cuir rouge;

Il yadans le texte : Swqwpu'h Swqwpwg te phene 'h pheneng odes mille de mille et des dix mille de dix mille.

Et prompt comme l'aigle au vol rapide, il franchit le fleuve

Et lança cette longe, garnic d'anneaux d'or et faite de cuir rouge,

Autour du corps de la vierge des Alains.

Il serra très douloureusement la taille de cette délicate jeune fille.

Et l'entraîna avec rapidité dans son camp.

J'ai essayé de rétablir ce fragment de poésie dans sa forme métrique primitive.

Մրադ հասուդանելով ի բանակին իւր,

M. Émin a préféré scinder chacun de ces vers en deux parties. Mais de pareilles coupures me paraissent en opposition avec le génie de la poésie arménienne, qui exige qu'à la fin de chaque vers la pensée s'arrête, et que la cadence finale soit bien marquée. Dans le nouveau système métrique, qui prévaut depuis saint Nersès le Gracieux, on trouve des enjambements d'une ligne à l'autre, mais ils ne sont pas très-fréquents; et il est de règle qu'ils doivent être ménagés avec art et habileté, suin munul.

<sup>1</sup> Traité manuel de poésie, par le R. P. Édouard Hurmuz, Venise, 1839, in-18, 111º leçon, p. 10.

Voici comment M. Émin a divisé ce fragment (Dissert. p. 33):

Thung Sunnest mi Chunch and anylog Thungh and anylog Chungh annuite Chungh

On peut voir, dans Moyse de Khoren, l'explication qu'il a proposée de cette gracieuse allégorie qui célébrait les amours d'Ardasehès et de Sathinig 1.

Leur union avait inspiré les deux vers suivants, sorte d'épithalame destiné a être chanté, et où il est fait allusion, comme nous l'apprend notre historien, à la coutume qu'avaient les rois arméniens, lors de leur mariage, d'aller à la porte de leur palais, jeter des pièces de monnaie, qui skluma, à la manière des consuls romains, et les reines, de répandre des perles dans leur chambre imptiale.

Une pluie d'or tombait au mariage d'Ardaschès: Une pluie de perles tombait aux noces de Sathinig 4

Hist. liv. II, ch. L.

On a coutume encore, dans quelques parties de l'Arménie, de répandre des pièces de monnaies sur la tête de la mariée, lorsqu'elle

Nous devous à l'un des plus savants écrivains qu'ait produits la littérature arménienne, le prince Grégoire Makisdros, d'avoir sauvé de l'oubli un fragment de poésie qui s'était maintenu jusqu'à lui dans la tradition, et qu'il a inséré dans une de ses lettres <sup>1</sup>. Le naturel de la pensée et l'élégance de l'expression portent à croire que c'est un fragment des chants de Koghthèn. Le poête met dans la bouche d'Ardaschès monrant ces mélancoliques regrets pour la vie qui lui échappe:

O qui me rendra la fumée de [mon] foyer? Et le joyeux matin de Navasart?? Et l'élan des biches, et des cerfs

arrive de l'église à la porte de la maison de l'époux. (Trad. italienne de Moyse de Khoren, p. 192, note 2.)

Le même usage se reproduisit à Constantinople en 1834, lors de la célébration du mariage de M. Duz-Oglou, directeur de la monnaie de l'empire ottoman. (Cf. M. Levaillant de Florival, Un mariage arménien, dans sa brochure intitulée : Goup d'ail sur l'Arménie, Paris, in-8°, 1846.)

1 Ce fragment a été rapporté dans le Moyse de Khoren italien des Mékhitharistes, p. 206, note 1, lls n'en ont pas donné le texte, mais seulement une traduction en vers libres, qui est l'œuvre de M. Tommaseo, et d'après laquelle j'ai fait la mienne.

<sup>3</sup> J'ai rendu la pensée plutôt que le sens littéral de ce premier

vers; il y a dans l'italien :

'Chi mi dara del fumajuolo il fumo?

« Qui me donnera la fumée du fumeron ?»

Dans l'anrien calendrier arménien, le premier mois de l'année. Navasart, ", m. mumpq, tombait à l'équinoxe du printemps. Le premier jour de ce mois étail célébré, comme le Neuronz chez les Persans, par des fêtes et des réjouissances publiques.

La légèreté? Nous faisions retentir les trompettes (Suivant l'usage des rois), nous faisions résonner les tambours.

Une des légendes qui pénétra le plus profoudé. ment dans les couches populaires, est celle qui avait pour thème la vie et la fin tragique du fils aîné et successeur d'Ardaschès II, Artabaze (Ardavazt II), prince au caractère indomptable, d'une ambition sans bornes, et qui, au dire de Moyse de Khoren, sut atteint d'une solie surieuse, depuis le moment où il vit le jour jusqu'à sa mort '. Un bruit courait, qu'à sa naissance, les semmes des descendants d'Astyage, avaient jeté un maléfice sur lui; et la poésie des chants historiques, allégorisant cette croyance vulgaire, proclamait que les descendants des Dragons avaient dérobé l'enfant royal, et lui avaient substitué un Dev. Il y avait peu de temps qu'Artabaze était assis sur le trône 2, lorsque, après avoir traversé le pont de la ville d'Ardaschad pour aller chasser le sanglier et l'âne sauvage, non loin des sources du Kin3, égaré

Moyse, liv. II, ch. txt.

Les frères Whiston ont traduit no jum numbur. Fine une neppe Dumanunph paju, ais, pest paucos dies quam regnavit, a et M. Levaillant d'après eux, après quelques jours de règne, ainsi que les traducteurs italiens, adopo alcuni giorni di regno. Artabaze ayant occupé le trône pendant deux ans (Tchamitch, Hist. d'Arménie, t. 1. p. 352-3 et 1. III, tables, p. 106, et Saint-Martin, Fragments d'une histoire des Arsacides, t. 11, tableau 3, par M. Lajard), il est évident qu'il ne faut pas entendre iei le mol une nepy dans le sens littéral de a jours, mais comme s'appliquant à un espace de temps indéterminé, el que l'histoire nous apprend avoir été relativement assez court, implus.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Petite rivière de la province d'Ararad, appelée aussi Medzamor, par l'historien Vartau. (Cf. Indjidji, Arménie ancienne, p. 467.)

par quelque hallucination de son cerveau malade, et courant çà et là sur son cheval, il tomba dans une profonde excavation, et y périt englouti.

Ce sort suneste d'Artabaze semble être présenté comme un esset de la malédiction que sui insligea

le roi Ardaschès son père.

Les poésies de Koghthèn disaient qu'à la mort d'Ardaschès, il y eut bien des immolations [volontaires] autour de son tombeau, suivant la coutume du paganisme, et qu'Artabaze, témoin de ce spectacle, adressa avec humeur ces paroles à son père 1:

Puisque tu es parti, emportant avec toi tout le pays, Comment régnerai-je sur des ruines?

Ardaschès, irrité, maudit son fils:

Si tu vas à cheval chasser sur le libre Massis 1,

1 C'est-à-dire aux manes de son père.

Un écrivain arménien moderne, M. Mesrob Thaghitiau, dans son Voyage en Arménie (Calcutta, 1847, a vol. in-8°), pense que l'épithète de libre, noble, mymm, a été imposée au Massis ou Ararad comme à une mère délivrée des douleurs de l'enfantement, mymmet hemme d'une mère délivrée des douleurs de l'enfantement, mymmet l'hemme hemme phis hemme de l'enfantement, mymmet mère phis hemme de l'enfantement, mymmet mère phis hemme des un dessus des eaux du déluge, lorsqu'elles commencèrent à baisser (t. 11, p. 167). M. Émin a embrassé la même opinion (Dissert. p. 49). Quant à moi, je préfère m'en tenir à celle du P. Indjidji (Archéologie arménienne, t. 1, p. 6) et des RR. PP. Mékhitharistes (trad. de Moyse, p. 83, note 5), qui pensent que le Massis avait reçu l'épithèthe de mymm à cause des descendants du roi Astyage, établis auprès de cette montagne, Un passage de Moyse semble confirmer cette opinion : Pt. nemtu summent de production de la mymme de manuel de manuel de la mymme de la myme de la myme de la mymme de la mymme de la myme de la myme

Les braves 'te prendront, te méneront sur le libre Massis; Tu resteras là, et tu ne verras plus la lumière.

Voici maintenant la légende vulgaire, le conte du foyer domestique. « Les vieilles femmes disaient, an sujet d'Artabaze, qu'il est renfermé dans une caverne, chargé de chaînes de fer, que deux chiens rongent continuellement ces chaînes, tandis que le prisonnier s'efforce de les rompre, pour venir porter la dévastation dans le monde, et que le bruit du marteau des forgerons, retentissant sur l'enclume, raffermit ses liens. De là vient que de nos jours, fait observer Moyse, beaucoup de forgerons, ayant foi à cette légende, frappent sur l'enclume trois ou quatre coups le premier jour de la semaine (dimanche), afin que les chaînes d'Artabaze, disent-ils, soient consolidées 3. »

«[Nadmires-tu pas] comment nous t'avons dévoilé les choses secrètes des dragons qui sont sur le libre Massis?» (L. I, ch. xxx.)

Il y a dans le texte le mot purpe, qui, d'après M. Émin, exprimerait l'idée ames, esprits, appe. La note précédente montre suffisamment qu'il est probablement question, non point d'êtres surnaturels, mais de la postérité des nobles Mèdes qui occupaient le pied de l'Ararad. J'avoue cependant que la pensée du poête est fort obscure, et que les explications des Mékhitharistes, comme celles de M. Émin, ne sont rien moins que concluantes.

Les habitants d'Érivan, d'après M. Mesroh Thaghitian, appellent maintenant encore le Massis d'ac B'to we houps : pays ténébreux.

(Voyage, t. I, p. 167.)

La légende d'Artabaze passa en Géorgie où elle subsiste encore dans la tradition populaire, et elle a été rapportée par M. Émin; mais elle s'y est imprégnée d'une couleur chrétienne. Une femme, surprise en chemin par les douleurs de l'enfantement, mit au monde un fils, qui reçut le nom d'Amiran. Elle souhaitait ardemment pour lui le laptème; mais il n'y avait là personne qui pût le lui confé-

Après avoir relevé tout ce qui nous est resté des chants historiques et des légendes de l'ancienne Arménie<sup>1</sup>, il serait curieux de savoir dans quelles occasions, dans quelles fêtes religieuses ou nationales, les populations redisaient ces antiques ballades. Moyse de Khoren, et les autres écrivains venus après

rer. Elle était en proie à une extrême perplexité, lorsqu'un vieillard se présente à elle, qui imprime à l'enfant le sceau du christianisme, et promet, d'après le vœu de la mère, de demander à Dien pour lni une très-grande force corporelle. La prière du vieillard fut exaucée, et lorsqu'Amiran fut parvenu à l'adolescence, doué d'une viguenr extraordinaire, il accomplit les prouesses les plus extraordinaires. Son orgueil, enflé par ses succès, alla si loin, qu'il osa défier le ciel lui-même. Dieu, irrité, l'attacha avec des chaînes de fer dans une des parties du Caucase. L'épée d'Amiran git à terre, tombée près de lui. Il ne lui reste que son chien fidèle qui lèche continuellement ses chaînes pour tâcher de les amineir et de le délivrer. Le géant, au cœur endurei , attend avec impatience le moment où, dégagé de ses fers, il pourra aller assouvir sa vengeance. Mais l'œil de Dieu ne se ferme jamais. Chaque année, le jour du jeudi saint, sort des entrailles de la terre un forgeron qui vient consolider de nouveau les chaînes du captif et les fixer au, rochez plus fortement que jamais. (Dissert. p. 41-42.) - Dans une Revue mensuelle, qui parait en arménien vulgaire à Constantinople, sous la direction de M. Hisarian, et qui est intitulée Cambumily, ou le Philologue, on trouve (cahier de mai 1851, p. 239-254), une pièce de poésie qui, sous le titre de Chant de Koghthen Ang Quite bpq. contient le récit de la légende arménienne d'Artabaze. L'authenticité de cette pièce a été justement 'contestée dans le Journal Бългици, L'Europe (n° 31, année 1851) que publient les RR. PP. Mékhitharistes de Vienne.

Jai omis dans cette énumération le portrait de Sempad, tracé par Moyse de Khoren, liv. II, ch. LII, et dans lequel on pourrait peut-être apercevoir des traces de poésie, si l'on voulait admettre dans le texte de notre historien quelques remaniements; j'examinerai ce fragment dans un artiele spécial sur la métrique arménienne, que je me propose de publier.

lui, sont muets sur ce point. La seule indication que nous fournisse Moyse, est que ces poésies étaient chantées par les descendants d'Aram (Arméniens), dans des représentations solennelles, et qu'elles étaient accompagnées de danses <sup>1</sup>. Il répète bien souvent, comme nous l'avons vu, que la voix des chanteurs se mariait au son de l'instrument appelé pampirn. On pourrait aussi conjecturer de quelques paroles de Mar Iba Katina, citées par notre historien, que ces ballades circulaient de bouche en bouche, dans la vie intime et journalière des habitants de l'Arménie <sup>2</sup>.

J'ai dit précédemment que c'est au règne d'Artabaze, dans la première moitié du n' siècle de notre ère, que Moyse de Khoren cesse de faire des emprunts aux traditions poétiques et légendaires de sa patrie. La source de ces inspirations nationales commençait-elle dès lors à tarir, ou bien a-t-il négligé ou dédaigné de les rapporter dans la suite de son livre? Je erois que l'absence de ces documents, à partir de ce moment, peut être expliquée par ces deux causes à la fois. Lorsque l'on a atteint le chapitre LXVI du second livre, lequel vient immédiatement après celui où est raconté le règne de Valarse (Vagharsch). fils de Tigrane III, et à partir de là jusqu'à la fin de l'ouvrage, on s'aperçoit que l'auteur a eu à sa disposition d'autres matériaux qui deviennent de plus en plus abondants, et d'un caractère de plus en

<sup>1</sup> Hist. liv. I, ch. vt, in fine.

<sup>1</sup> Ibid. liv. 1, ch. xiv. Cf. notre page 21.

plus positif, à mesure qu'il se rapproche du temps où il vécut. Depuis les guerres de Mithridate, les armées romaines avaient foulé plus d'une fois le sol de l'Arménie, et les enfants de Haig ne cessèrent, dès ce moment, d'être en contact avec le monde occidental. La connaissance de la langue et de la littérature grecques, celle des dogmes du christianisme, commençaient déjà à se faire jour parmi eux. Ce nouveau courant d'idées dut sans doute contribuer à arrêter celui qui prenait sa source dans les inspirations du génie oriental, et éteindre la verve des bardes arméniens. Cependant le goût de ces anciennes poésics ne disparut pas tout à fait, lorsque saint Grégoire l'Illuminateur eut converti sa nation à la foi de l'Évangile. Moyse de Khoren nous apprend que les chants de Koglithen étaient encore en honneur parmi ses contemporains, et lui-même en avait entendu retentir les refrains. () puntin jutel, « comme je l'ai appris de vive voix », dit-il, en citant un fragment de ces ballades (liv. 1, ch. xxx); et un pen plus loin : anya topa topal whiting primition unife juiling full infullige definite, " Nous avons entendu de nos propres oreilles quelques personnes chanter ees vers au son du pampirn » (même livre, eh. xxxi). Les habitants de Koghthen conservaient eneore avec amour, munpo bijul, ces souvenirs de leurs pères (ibid. ch. xxx). C'est en esset parmi eux que le paganisme, écroulé partont ailleurs en Arménie, resta encore quelque temps debout. Moyse, en parlant de l'inventeur des lettres arméniennes, saint

Mesrob, qui florissait au 1v° siècle, et était allé-se fixer dans le district de Koghthen, rapporte que la secte des païens qui s'était réfugiée dans ce pays, et qui s'était tenue cachée pendant le règne de Tiridate (Dertad) jusqu'à l'époque de Mesrob, se montra à découvert, lors du déclin-de l'empire des Arsacides, et que Mesrob la détruisit avec l'aide de Schapith, chef de ce district.

La dissertation de M. Émin est écrite avec un esprit de critique et une clarté qui témoignent combien il est initié aux méthodes dont il a étudié le modèle dans les livres que l'érudition et la littérature ont produits chez les peuples de l'Europe moderne. Il a employé pour la rédiger, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le faire remarquer, l'arménien littéral, c'est-à-dire l'idiome classique de sa nation; par conséquent, il s'est adressé presque exclusivement à ses compatriotes. J'ai pensé que son travail méritait de sortir des limites de publicité restreinte, où l'aurait circonscrit parmi nous la langue dans laquelle l'auteur s'est exprimé. Sans doute avant lui la valeur esthétique de ces primitives poésies de l'Arménie avait déjà été signalée <sup>2</sup>; mais c'est lui qui, le pre-

Certains traducteurs de Moyse de Khoren, antérieurs aus au-

j

Hist. liv. III, eb. xuvii el ux. — Un écrivain arménien inédit, Étienne Qrbélian, raconte également la destruction du paganisme dans le canton de Koghthén, par S. Mesrob, aidé de Schapith, mais en mélant à son récit des faits légendaires. (Histoire de la maison satrapale de Sissagan, cli. xiv.) C'est le même ouvrage qui est intitulé inexactement Histoire de Sioanik dans un manuscrit dont M. Brosset a publié une notice dans le Bulletin scientifique de l'Académie impériale de Saint-l'étersbourg. (Mémoire lu le 30 octobre 1840.)

mier, a essayé d'en rapprocher les fragments épars dans le livre de Moyse de Khoren, de les relier à trois cycles principaux, le cycle arménien, assyrien et mède, et d'en faire ressortir l'importance historique.

dans les profondeurs des âges reculés, je me suis attaché, avec un amour filial, à rassembler les lambeaux des poésies de nos pères, vénérables reliques des siècles, éparses çà et là dans le trésor de notre nation, l'histoire de Moyse de Khoren. Il m'a été donné de pouvoir, en partie du moins, relever l'admirable édifice depuis longtemps en ruines de nos chants bistoriques, émule en cela du jeune Vartkès<sup>2</sup>, qui, snivant l'antique légende,

teurs de la version italienne, semblent u'avoir pas soupçonné que cet historien a rapporté textuelleurent les poésies historiques dont il invoque le témoignage, et croire que ces citations font partie du texte même de Moyse. Les RR. PP. Mékhitharistes, avec ce sentiment vrai et profond qu'ils possèdent du génie et des beautés de leur langue nationale, ont les premiers reconun le caractère véritable de ces antiques fragments, les ont mis en relief et out essayé d'en retrouver le mètre.

Մյսպես ահա թևամուր լե ալ ՛ր հրու թիւն դարուցն անցկոց՝ դուն դարձեցի որդիական տիրով ըստածց հնոցն հրոց՝ գներնն և դհատուկտորն, գորթագան նշխարս հացարականի որդիական արդանն նշխարս հացարահեր, դարրադան նշխարս հացարահեր, դարին ասև Մովսիսի խորհնացւրյ, ՝ի մի ժողովել (դուցե առաւն թան դրայն ձկտեցայ), համարձակեցայ դոնեայ մա տանր իւրթ ՛ի նորոյ վերականդնել դհիմն ՝ի վեր տապարևայն դարմանակերտ շինուսծ և ըդոյն վեպասանաց, նման Մանածան Մանածան իրդոյն վեպասանաց, նման Մանածան

Zwanind aplughaj .... ki

(Dissert, p. 93-94.)

Varthes, Umpqqtn, littéralement où la chevelure couleur de

Ayant émigré......

Du canton de Douh,

Près le fleuve Kassagh¹,

Va s'établir

Non loin de la colline de Schrèsch,

Dans le voisinage de la ville d'Ardimêt²,

Auprès du fleuve Kassagh

Pour tailler, et sculpter la porte

Du roi Érouant².

Dans les temps modernes, le génie poétique de

rose.» Il avait épousé la sœur du roi Érouant I<sup>ee</sup>, de la dynastie des Haïciens et que le P. Tchamitch fait régner vers le milieu du vi°

siècle avant J. C. (T. 111, tables, p. 105.)

- Rivière qui passe près du village de Garpi et de l'aucienne ville de Valarsabad (Vagharschabad) ét qui, du nom de ces deux localités, est appelée Luppan garp et Lupupy manument akun. Elle va, en sa dirigeant du nord au sud, se jeter dans l'Araxe (Éraskh). (Tehamiteh, t. III, tables, p. 195; truljidji, Arm. anc. p. 472.) M. Levaillant de Florival, dans le Dictionnaire qu'il a ajouté à sa traduction de Moyse de Khoren (sab roce Cassagh), a reudu Luppany garp apar eau de Carpi; mais garp a aussi la signification de «rivière.»
- Ardimét Lampden, ou bourg de Vartkès, η μηη η ευβ με μόν, noms primitifs de la ville de Valarsabad, autrement appelée Ville Nouvelle, ωρ εμημε, dans la contrée d'Ararad, (Moyse de Khoren, liv. 11, ch. Lxv; Οθελερόκτισία, snivant le texte grec de l'historien Agathange; Indjidji, Arménie ancienné, p. 472.)

Moyse, liv. II, ch. Lav.

la vieille Arménie n'est point éteint; il vit encore aujourd'hui dans les mêmes lieux où résonnèrent autrefois ses accents naîfs ou héroïques. M. Émin m'a transmis à ce sujet, postérieurement à la publication de son livre, quelques détails intéressants que

je transcris :

«Un des anciens élèves de notre Institut (Lazareff) établi à Tissis, homme d'une instruction solide, s'oceupe à recueillir les chants populaires de l'Arménie; il compte les publier dans peu de temps. La richesse de ces chants, auxquels personne jusqu'à ce jour n'a prêté l'attention qui leur est due; leur variété; la vivaeité de l'imagination orientale, qui s'y reflète; le coloris local, les traces profondes de la contemplation de l'univers au point de vue chrétien, unie au fatalisme de l'Orient; la manière d'Horace dans les chants érotiques; l'humour profond et fin; l'étounante variété de l'accentuation tonique; tout cela frappe l'esprit de l'observateur intelligent. Pendant le séjour que j'ai fait, en l'année 1848, dans les pays transcaucasiens, j'ai, entre autres choses, fixé l'attention de mes savants amis, sur ees chants qui depuis ce temps se recueillent, et, comme je l'ai dit plus haut, sont préparés pour la publication. Je vous en enverrai quelques exemplaires quand ils auront paru 1, »

Je prends acte, avec reconnaissance, de la promesse que veut bien me faire M. Émin, et aussitôt

Lettre datée de Moscou, 3-15 janvier 1851; elle est écrite en français.

qu'il aura pu la remplir, je m'empresserai de faire passer, dans notre langue, quelques-unes des productions les plus remarquables de la muse arménienne.

## HISTOIRE.

## DES KHANS MONGOLS DU TURKISTAN

ET DE LA TRANSOXIANE,

EXTRAITE DU HABIB ESSIER DE KHONDÉMIR,

TRADUITE DU PERSAN ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

PAR M. C.; DEFRÉMERY.

## AVERTISSEMENT.

Des quatre grandes monarchies entre lesquelles se partagea l'empire fondé par Djenguiz-Khan, la première et la dernière nous sont connues jusque dans les moindres détails de leur histoire, grâce aux sources chinoises, arabes et persanes, auxquelles sont venus se joindre, pour certaines portions, les écrits des voyageurs et des missionnaires chrétiens du xitt et du xiv siècles. Il n'en est pas de même de la seconde et surtout de la troisième dynastie l. Si, pour ce qui

Nous n'allons pas toutefois jusqu'à partager les doutes exprimés à ce sujet, il y a un peu plus de vingt ans, par le savent et ingénieux Abel Ré-

regarde le royaume du Kiptchak ou de la Horde d'or, les chroniques slaves peuvent suppléer, en partie, à l'insuffisance des documents orientaux, on ne possède aucun secours analogue pour l'histoire du royaume fondé par Djaghataí-Khan dans la Transoxiane et dans le Turkistán. Aussi le savant Deguignes avoue-t-il n'avoir trouvé que des listes peu exactes de ces princes¹, et n'a-t-il consacre que trois pages à l'histoire des vingt et un premiers, dont le nombre se trouve même réduit par lui à dix-neuf. M. le baron d'Ohsson a comblé ou rectifié en partie les lacunes et les erreurs de Deguignes. A la sin de sa belle et savante Histoire des Mongols depuis Tchinguiz-Khan jusqu'à Tamerlan, il a donné une table des princes djaghatéens, beaucoup plus exacte que celle de Deguignes. De plus il a traité, avec les détails nécessaires, les points de l'histoire de ces princes qui se rattachent à celle des grands klians de Karakoroum et des Mongols de la Perse.

Mais il nous manque encore la série chronologique des souverains du Djaghatai, depuis la fondation de cet empire, jusqu'à son démembrement, vers le milieu du xiv siècle, aiusi que des détails sur les princes du Turkistàn, qui succédérent à une portion de leur autorité. Le morceau de Khondémir dont j'offre ici le texte, suivi d'une traduction et de quelques notes, peut combler, au moins en partie, cette lacune. L'auteur, persan a conduit son travail jusqu'à

musat: «Il n'y a que la dynastie du Tchakhatai et des enfants de Djoutchi qu'il nous reste peu d'espoir de connaître, parce que, autant que nous pouvons le savoir, elles n'ont pas eu d'historien particulier, et que les traditions qui les regardent en sont devenues plus décharnées, et sujettes à plus de lacunes.» (Mélanges posthames d'histoire et de littérature orientales, p. 380.) Nous espérons bien que la découverte des trois ouvrages spéciaux mentionnés ci-densous, ne tardera pas à jeter quelque jour sue ces deux branches de l'histoire mongole. Cet espoir est au moins permis en ce qui touche le Tarikh-Arbast Olous, paisqu'un de nos confrères, M. Ch. Schefer, a découvert à Constantinople une copie de cet important ouvrage. (Voy. Journal asia-tique, janvier 1851, p. 105; ef ibidem, numéros de novembre-décembre.)

<sup>1</sup> Histoire générale des Huns, t. 1, p. 285.

<sup>2</sup> Ibidem, t. III, p. 309-311.

l'époque on il vivait. (On sait, par son propre aveu, qu'il a terminé son Habib essiier dans l'année 930 de l'hégire = 1523 de l'ère chrétienne.) Mais son récit est fort inégal; tantôt il entrera dans les plus grands détails et consacrera, par exemple, plus de deux pages à la description fort empoulée d'une bataille; tantôt, il lui suffira de deux ou trois lignes pour indiquer plusieurs règnes. Malgré ces défauts, qui sont ceux de tous les historiens orientaux, à quelques exceptions près, le chapitre du Habib essiier, que Khondémir a consacré à l'histoire du Mavérannahr et du Turkistân; sous les souverains mongols, me paraît digue de l'attention des orientalistes qui ne peuvent recourir à d'antres sources, et notamment à l'Olous Arbaa d'Olough-Beig, au Tarikhi Tachkendi, et au Tarikhi Réchidi d'Haïder Doughlat Gourkân.

Mon travail a été fait sur le manuscrit 69 du fonds Gentil (supplément persan de la Bibliothèque nationale). Le chapitre que je publie occupe, dans le tome III de cet exemplaire, depuis la dérnière ligne du feuillet 25 v° jusqu'au bas du feuillet 31 r°. Le manuscrit est copié dans une écriture nestalik, fort nette et assez élégante. Mais il est loin d'être correct, et un grand nombre de noms propres y sont ou mal écrits ou dépourvus de points discritiques. J'ai rétabli entre parenthèses la vraie leçon, toutes les sois que j'ai pu la découvrir. Eusin, je me suis attaché à reproduire le sens exact de l'auteur, aussi souvent qu'il, m'a été possible de le faire, sans présenter des images trop ridicules ou trop étrangères au goût français.

Cet extrait est le cinquième fragment tant soit pen étendu

Of, sur cet ouvrage, et sur son auteur, les Notices des manuscrits, t. MV, p. 438, 489, et aussi, p. 486 et 512; et M. Elliot, op. rap. laudat, p. 7.

J'ai déjà eu l'occasion de parler de cet ouvrage et d'en faire committre des extruits, dans mes Fragments d'historiens et de géographes arabes et persons inédits, p. 209 et suiv. Sur la vie de Khondémir et sur ses écrits, on fera bien de consulter le savant ouvrage de M. II. M. Elliot, Bibliographical index to the historians of Mahammedan India, t. I, p. 106-113 et 117-127.

du Habib essuer, qui soit publié et traduit. Puisse-t-il être accueilli avec autant d'intérêt que ceux dont on doit la connaissance au major général W. Kirkpatrick, à Jourdain, à MM. Charmoy et Bernhard Dorn. Puisse-t-il surtout inspirer à quelque autre orientaliste l'idée de consacrer ses veilles à un ouvrage important et jusqu'ici trop négligé. Khondémir mérite bien d'obtenir une partie de la faveur qui s'est portée presque exclusivement sur l'ouvrage de son père Mirkhond. Je ne crains pas de dire que l'histoire orientale, pendant la seconde moitié du xv' siècle et le premier quart du xvi', ne nous sera bien connue que lorsque nous posséderons une édition ou une traduction de la partie du Habib essiier qui s'étend depuis la mort du sultan Chah-Rokh, jusqu'à la fin du règne de, Chah-Ismail, fondateur de la dynastio des Séfis ou Séfévis. Cette portion de l'ouvrage offre d'autant plus d'intérêt, que l'auteur y raconte des événements arrivés de son temps, et dont il a pu recueillir les détails de la bouche dès principaux acteurs.

## TEXTE.

ذکر سلطنت جغتای خان بن جنکیر خان در ولایات توران وتوابع آن

(جغتای) که پسر دوم جنگیز خان بود بونور هیدت وسیاست واطلاع بر دتایق امور باسا و توره از سایر برادران امتیاز تمام داشت و جنگیز خان بهنگام قسمت ممالك حکومت ما وراء النهر وبعضی از حدود خوارزم وبلاد ایغور و کاشغر و بدخشان و بلخ و غرنسین را تا گنار آب سند بوی تغویض فرمود و در و قت و فات مقرر ساخت که

قراچار نويان بن سوغوجين بن ايرديجي برلاس ڪه پنجم پدر حضرت صاحب قران امير تمور گورکان است مدبر امور ملك او باشد وجغتاى بعد از فوت پدر بيش باليغرا دار الملك ساخته عنان اختيار مهات سياع ورعيت را بتبضه اتتدار امير قراجار كذاشت وخود بیشتر اوقات در خدمت او شدای قاآن بسر می برد وبا آنکه اوگدای بسال از وی خردتر بود در باب تعظیم وتكريم واطاعت حكم وفرمان او شرط مبالغد بجائ می آورد وچون چنکیز خان رعایت رسوم یاسای شوم وتوره مذموم خودرا بعهده جغتاى كرده بود خدمتش در تمشيت آن امور مبالغه والحاح بسياري نمود وتكاليفي كم از شرع وعقل بعدى تمام داشت نسبت بفرق انام از وی صدور می یافت چنانچه خلایق را باکل مردار الزام می کرد ونمی کذاشت که در روز بآب روان در آیند وگوسفندرا دبج شرع مایند و در تصیه کشتن گوسفند عرتبهٔ مبالغه نموده بود. که در ایام دولت او هیچ آفریده در خراسان برعلانيه كارد برحلق اغنام نمي توانست كشيد تا بما وراء النهر وتركستان چه رشد وهمينسي حکم کرده بود که هرکه در آب بول کند یا خلط بینی درآب افكند اورا بسياست رسانند وخروج محسود

تارایی وقتل او در ایام سلطنت جغتای خان دست داد وفوتش در شهور سنه ثمان وثلثين وستايه يأسنه اربعي وستمايد اتفاق افتاد از جملة اناصل ابو يعقوب السكاكي صاحب مغتاح چند گای در مضاحبتش بسر می بسرد ومهات وزارتس را حتش (حبش) عيد سر انجام ی کرد در جامع رشیدی مسطورست که جغتای خان هشت پسر داشت بدین تغصیل و ترتیب اول موی سد مادر أين پسر ڪنيزکي بود خدمتکار ييسولون خاتون بنت قبا نویان قنغرات و پیسولون خاتون بر سایر خواتین جغتای خان رتبه تقدم داشت دوم میتوکان که از ييسولون خاتون در وجود آمده ودر ظاهر تلعم طالقان برخ تیری از عالم رجلت عود سیم ملکشی کم ایسفا در زمان حیات بدر در سیرده سالگی فوت شده چهارم ساربان ينجم ييسومنكا ششم بابدار هغتم قراق هشيم تالجود چناچه عنقریب در قلم خواهد آمد بعد از وفات جغتای خان شی وچند نفر از اولاد واقرباء اورا در ولايات توران ومغولستان سعادت سلطنت دست داد وانقراض ایام دولت ایشان در زمان استعلای لوای اتبال امير تيمور كوركان اتغاق افتاد گفتار در بیان خروج محود تارابی در بخارا و ذکر کشته شدن او بنرخ تیر عرفرسا

در شهور سنه ثلثين وسمايه در قريه تاراب كه از آنجا تا بخارا سد فرس مسافت است شخصي محدود الم آغداز شيد وزرق كردة بتزوير سالك طريق زهد وعبادت شد و دعوی کرد که جنیان پیوسته با می ملاتات می نمایند ومرا از مغیبات اخبار می فرمایند وبواسطه استهاء امثال این مرخرفات جعی کثیر از جهله وعوام الناس بیای ارادت نرد تارایی بنیاد آمد شد نمودند وبعضی از مرضى بنفس آن بد نفس تمن وتبرك جستند وبحسب اتفاق درآن اوتات چند کس شفا یانتند واین معنی سبب ازدیاد اعتقاد مردم شده از اطران وجوانب خلتی کثیر بر وی جمع گشتند و شخصی از دانشمندان بخارا كه شمس الدين محبوبي لقب داشت بنابز بغضى ك با اشران واعيان آن بلدة ى ورزيد دست ارادت بآن جاهل داده گفت که پدرم در بعضی از مولغات خود آورده است که از تاراب بحارا صاحب دولتی موصون بصغات كذا بيرون خواهد آمد ومعمورة عالمرا مسخر خواهد ساخت وآن اوصان بردات شریف تــو صادق می آید عجب محود از شنیدن آن مخسن روی در تزاید نهاده هوس یادشاهی در خاطرش افتاد وزمرو از امرای مغول که در بخارا اقامت داشتند متوهم شده بهیات اجتماعی نکرد تارایی رفتند و بعد از اظهار ارادتو اعتقاد گفتند که مناسب آنست که حضرت شیخ بشهر تشریف آورند تا آن بلده ازیمن قدوم شریف خدامر ی نصیب نماند و تارایی این ملمس را اجابت فرمسوده متوجه شهركشت وداروغه واعيان بخارا باهم قرار دادند ڪه چون بسر پلي ڪه در آن راه بود برسند نارايرا بكشند وشيخ زراق برين سر وتون يافته پس از وصول بدان موضع داروغه شهر را گفت از اندیشهٔ ناسد باز گرد والا بی آنکه دست آدی در میان باشد اشارت نمایم که چشمهای ترا از کاسهٔ سر بیرون کشند داروغه وسایر امرا از اظهار این سر اندیشناك شده متعرص محود نشدند واو در بخارا بخانه مناسب فرود آمده ازدحام خاص وعام درآن منزل بمرتبه رسید که بادرا مجال عبور نبود داروغه وامرا فرصتی می جستند که شدیخ زراق را از میان بردارند اما بسبب کثرت آمد شهد خلایق مقصود قایر عی گشتند در آن اثنا یکی از مریدان اورا از قصد امرا آگاه ساخت وتارای از در غیرظاهر از سرا بیرون رفته پای در رکاب آورد وبسرعت هرچه تمامتر خودرا بتل با حلص رسانيد وعوام بحارا چون شجرا آنجا ديدند آغاز غوغا كرده كغتند خواجه ازخانه بیرون پرېده و بطرفة العینی بتل با حفص رسیده آنگاه وهنيع وشريف عنان شكيباني از دست داده روى بتارايي نهادند وچون شب درآمد تارابی مردم مخاطب ساخته كُفت اى طالبان حق تاكي اهال واغفال توان نمود روى زمين را از لوث وجود كغار خاكسار ياك مي بايد ساخت وکما ینبغی بتقویت دین مبنی می باید پرداخت جهال وعوام الناس كه از شيخ اين رخصت يافتند آلات نبرد برداشته در رکاب مجود بجانب شهر بشتانتند وداروغه وامرای مغول گربر بر ستیر اختیار کردند تارای در غایت عظمت در بخارا متمكن كشت وروز جعه خطبه بنام خود خواند واز فركس تبوهي داشتند باخراجش حكم فرمود و دست رنود واوباش را توی کردانید تا بمنازل اغنیا درآمده هرچه می خواستند بر می داشتند ودرآن ایام برزبانش کذشت که عنقریب از غیب اسلحه بما خواهد رسید قصارا در آن نزدیکی جهی از تجار شیراز در بخارا باركشاده جهار خروار شمشير بنظر آوردند وايور اتغاق سبب ازدیاد ارادت خلایق شد وبعد از چند روز از سلطنت محود داروغه وامرا که از بخارا بیرون رفته بودند بالشكر بسيار مراجعت نمودة روى بميدان تتال نهادئد وتارابي ايشانرا استقبال نموده چون بمغولان نزديك رسید صف لشکر بیاراست و خود در مصاحبت شمس الدين محبول در قلب بايستاد بنابر آنكه در ميان خلق شهرت یانته بود که تارایی بغیر جنود ظاهری از جنیان سیای دارد که در میان زمین وآسمان طیران می نمایند وهرکس تبغ وتیر در روی او می کشد دستش خشك می هود مغولان ترسان دست بتير وكان وسيف وسنان مي بردند عاتبت دو تير عر فرسا از شست قضا كشاد یافته بر مقتل تارایی ومحبوبی خورد چنایچه صردو بر خاك علاك افتادند اما بسبب شدت وزيدن بأد ووفور هيجان كرد وغبار هيچكس برين حال اطادع نيانت ولشكر جغتاى خان آن طوفانرا بركرامت شيخ جل كردة بوادى فرار شتافتند ومريدان شيخ ايشانرا تعاقب عوده قرب بهزار کس بقتل آوردند و چون بعسکر باز كشتند وتارابيرا زنده نديدند كغتند خواجه غيبتي فرموده اند وبرادرانش مجد وعلى را برنخت حكومت نشاندند و کمر مطاوعت برمیان بستند وچون اخبار معرض امیر قراجار رسید دو نوئین شجاعت اسین را با

سیام سنگین ناهرد دنع آن نتنه کرد وایشان بعد از قتل تأرابي بيك هفته خؤدرا ببخارا رسانيدند برادران تارایی در برابر مغولان صف آرای گشتند و جنگی سخت اتغای افتاده قریب بیست هرارکس از جانبی کشته شدند وبرادران تارایی نیز از پای در آمده مریدان ابشان بنقبها ويبغولها كريختند آنكاه مغولان بخيال قتل وغارت بخارا مجانب شهر توجه نمودند, وطايف از اهل اعتبار با تحفه وييشكش ايشانوا استقبال كردة التماس فرمودند كم جندان بنخريب ايس بلده مبادر منائيد كه صورت تصيه بعرض امير قراجار رسك وخبر مازآید وامرا این ملهس را قبول نمودة چون آن نوئين معدلت آئين بربن حال اطلاع يافت حكم فرمود که امرا ولشکریان باز گردند و متعرض بخاریان نشوند واز میامن توجه خاطر قراجار نویان بخاریان هم از شر فتنئه تارابيان وهم از قتل وتاراج لشكريان نجات يافتند

ذكر ابو يعقوب السكاكي وحبش عيد وبيان آنچه ميان ايشان بوتوغ انجاميد

عالم فاصل ابو یعقوب السکاکی که کتاب مغتاح در علم معانی وبیان از جهایهٔ مولغات بلاغت نشان اوست از علوم

غريبه وفنون عجيبه وتحفير جن ونسير مجات ودعسوت كواكب وطلسمات ونن سحر وسميا وخاصيت اجسام ارض واجرام سما وقون تمام داشت واین معنی از تقریر حبش عید وزیر ودیگری از نواب بایهٔ سریر سلطنت. مصير بر جغتاى خان ظاهر كشته آنجناب را طلبيد وانيس وجليس خود كردانيد وسكاكي بموسته غرايب اشبا یادشاه ی نمود وآن معنی موجب مرید اعتبقاد واعزاز واحتمرامش می گردید از جمله آنکه در روزی که جغتای خان بر صندلی نشسته بود دید که لانگی چند در فضای هوا ظیران می نمایند دست بتیر وکان برده سکاکی پرسید که پادشاه کدام یك ازبی کلنگانرا می خواهد كد بر زمين انتد جغتاي گفت أولين واخريس وآنکه در میان است سکای خطی مدور بر زمین کشید وانسوني خواند وبانگشت اشارت ڪرد في الحال آن سه کلنگ بر زمین انتاد و جغتای انگشت تحب بدندان کرنته بمرتبه مرید و معتقد ابو یعقوب شد که پیش او بدو زانوی ادب می نشست ودرآن ایام نوبتی سکاکی بعرض جغتای رسانید که درآن فرصت که در بغداد بودم از وزير خليفه رنجيده آتش را بسام چنايجه هرچند مردم سعی می کردند افروخته نمی شد وبعد

از سه شبانه روز فریاد از نهاد خلایق بر آمد خلیفه دانست کد این معنی از نتایج طبیعت منست لا جرم مرا طلبیده گفت که آتشرا بکشای گفتم وقتی می کشایم که در بغداد نداکنند که این فعل از سکای صدوریافته ووزير بوسهٔ بركون سك دهد همچنين كردند نا آتشرا بكشود القصد تقرب سكاكي نزد جغتاى بدان مرتبد رسيد که آتش رشك وحسد در صبير وزير مشتعل كيميد وهت بر استيصال آن زبده اهل نصل وكمال كماشت وسكاكي بريس قضيم وقون بافتد بروى مسابقت جست وما جغتای خان گفت که از دلایل نجوم معلوم می شود كد كوكب دولت واقبال حبش عيد بدرجة هبنوط ونحدود نحوس رسيده وازآن مى ترسم كد شقاوت وادباراو در سعادت واقبال تو سرایت کند وجغتای این سخن باور كرده في الحال حبش را از وزارت معرول ساخت وجون یك سال از عزل وزیر بگذشت واختلال در احوال ملك ومال ظاهر گشت جغتای با سکای گفت که صعف ونحوست طالع مردم دوام نمى دارد شايد كع كوكب بخت حبش توت گرفته باشد سکاکی از وخامت عاتبت خیانت اندیشید و گفت می تواند بود وجنتای بار دیگر منصب وزارت را بحبش تغويض فرمود واو كمر قنصد أبنو

یعقوب برمیان بسته زبان بغیبتش کشاد در اثنا سکاکی تسخیر مریخ کرده لشکری آتش وش که ساز وسلاح آن نیز آتش بود در خرگاه جغتای ظاهر کردانید و جغتای از مشاهدهٔ آن حال اندیشفاك شده حبش بحال سعایت یافت و گفت چون سکاکی بر ایجاد امثال این امور قدرت دارد می دواند بود که خیال سلطنت نموده بقصد پادشاه لشکر آتشین کشد واین سخی موثر افتاده جغتای خان سکاکی را محبوس کردانید واو سه سال در زندان بسر برده بعد از آن روی بعالم آخرت آورد

# ذكر سلطنت ييسومنكا وقرا هلاكو

در مقدمهٔ ظفر نامه مسطورست که چون جغتای خان رفات بافت قراجار نویان که مدبر امور عملت بود قرا فلاگو ولد بسوکان امیتوکان) بن جغتای خانرا بپادشاهی اختیار نمود ودر وقتی که کیوك خان بر مسند تاآن نشست رقم عزل بر نامیهٔ حال قرا هلاگو گشیده بیسومنکا بن جغتای را در آن الوس والی کردانید وگفت

بیت پسر تا بود چون.نبیره کلاه بسر بر نهد تا نشیند بگاه

وروزگار اقبال بیسومنکا باندک زمانی سیری شده از جهان

پرملال انتقال کرد وقراجار نویان بار دیگر قرا هلاگورا بر خت خانی نشاند

> بیت آب اتبالش بجوی بحت باز آمد دگر بر سریر پادشای سر فراز آمد دگــر

ودر ایام دولت قرا هادگو امیر قراچار بتاریخ سند اثنی وخسين وستمايد موافق توشقان ئيل بددار القسرار خرامید وازوی زوجه وچهل ونه سریت وده پسریادکار ماند مدت عرش هغتاد وند سال بود وبعد از نسوت مراجار بچند گاهی قرا هلاگو نیز از عقب رفته خاتونش ارغنه متصدى ضبط ايل والوس كشت ارغنه خاتسون بروایت مقدمهٔ ظفر نامه دختر اریق بوکا بن تولی خان بود وبتول مولف الوساربعة بنت ندور ايلجي گوركان وباتفاق مورخان ارغند خاتون از قرا هلاگو پسری صغیر داشت مبارکشاه نام بعد از فوت شوهر تاج خاني برسر نهاد وبرعايت حال مسلمانان برداخته ايل والوسرا استمالت دأد وكما ينبغي علوازم امور بادشاهي قيام مي نمود تاآن زمان که الغو بر الوس جغتای خان استیلا بافته اورا یا خود ععد مرمود

## ذكر الغو خسان

الغوولد بايداربن جغناي خان است ونامش دراصل تاليقو بود بنابر كثرت استعمال آن لغظ بالغو تبديل يافت والغو بصفت شجاعت و جلادت اتصان داشت ودروایام عنفوان جوانی مواره در ملازمت منگ قاآن بوده رایت اخلاس وهواداري مي افراشت لا جرم بمزيد عنايت والتغات تأآني از ساير شاهرادكان الوس جنگير خاني امتنیاز بافت وچون منگو قاآن بعالم آخرت شتافت اریق بوكا اورا مصاحب خود كردانيـد ودر وقتى كه ميان توبلا تأآن واربق مخالغت ونزاع انجاميد اربق انديشناك شد كه مبادا هلاگو خان بهواخواه قوبلا ناآن بماوراء النهر وتركستان آيد وابواب جنك وجدال بسر روى روزگارش بکشاید ودرین باب با امرا چانتی ۱۱) تمود ارای جله برآن قرار گرفت که یکی از شاه دادگان را بسلطنت آن ولایت فرستند تا میان ایشان ومخالفان سدی باشد بنابرآن اربق بوكا در سند ۱۹۵۸ الوس جغتاى را بالغو تغويض نمود والغو بحشمتي هزچه تمامتر بصوب مقصد روان شد چون نزديك به بيش بالغ رسيد ارغنه خاتـون طوعًا

Au lieu de ce mot, sur lequel on peut consulter M. Charmoy, Mémoires de l'Acad. Imp. de Saint-Pétersbourg, vi'série, t. 111, p. 368, le manuscrit porte (2015).

اوكرها امر سلطنت بازكذاشت والغوازالماليق تأكنارآب جیحون بحوزهٔ تسخیر در آورده باندك زمانی صد و پنجاه هزار سوار جرار جع آورد ودرآن ولا در اردوی اریق بوکا بلاى تخط وغلا شيوع يافت ايلهيان نبرد الغو فرستاده غله طلبيد والغو أكر چه خيال مخالفت داشت اما بواسطة آلكه مردم اورا بكفران نعمت منسوب نكردانند. نخست محصلان تعيين فرمود ڪه هراه فرستادگان اريق پولایات رفته اجناس بی تیاس جمع آوردنید وباردوی او رسانیدند وبعد از سرانجام اموال و اطعمهٔ فراوان الغوخان طالب بهانة شد كه دست تصرف بدان دراز کند در آن اثنا شنود که یکی از ایلچیان می گفته كه ما اين جهات را بغرمان اريق بوكا از رعايا ستانيده ايم الغوبآن چه كار دارد والغو هين مخورا بهاند ساخته بحبس وقيد اينلجيان وقسمت اموال بر لشكريان اقدام تمود و قاصدی نرد قوبلا قاآن ارسال داشته بیرلیغ ویایرد مخصوص كشت وجون اربيق بركيليت حادثه وتون یافت از قراقرم بخیال تتال عازمر تـرکستان شد و الغو نيز باتفاق ايجل بن قراجار نويان كه امير الامراييش بود روی عیدان نبرد آورده مقدمهٔ سیاه اریق بوکارا منهزم کرد اما بعد از آن اربق بسر وقتش رسیده غالب

آمد والغو بكاشغر گریخته در وتنی که اربین بطرن ختای شتافت بار دیگر بدار الملك خود بازگشت و ارغفه خاتون را در حباله عنکاح کشید وسایر (بنابر) استصواب او امر وزارت را بمسعود بیڭ بن محود یلواج مفون گردانید در خلال این احوال قیدو خان بامداد برکه خان مستظهر گشته علم مخالفت الغو مرتفع ساخت ودو نوبت بین الجانبین محاربه دست داده کرت اول آلغو مغلوب شد اما در نوبت دوم ظفر یافت وبعد از آن واقعه بیکسال فی سند ۱۹۲۲ از دار جهانی بمرض طبیعی انتقال نمود مدت سلطنتش چهار سال بود

# ذكر مباركشاه بن قرا هلاكو

چون الغو خان رخت بعالم آخرت کشید مبارکشاه بسعی مادر خود ارغنه بخاتون ویمن اهتمام امیر ایجال فی سنه ۱۹۲۲ موافق اود ئیل پادشاه الوس جغتای گردید ومبارکشاه پادشاه مومن حلیم کم آزار بود وهواره مغولان را از حیف و تعدی منع می نمود بنابر آن بعضی از آن طایغه طالب بهانهٔ گشتند که آن شاهزادهٔ عادل را از میان بردارند و فیت بر متابعت دیگری گمارند در آن اثنا براق اغلان بن بیسونتوا بن میتوکان بن جغتای

خان متظور نظر عنایت توبلا تاآن گشت ومنشور سلطنت الوس جغتای حاصل کردانیده بدار الملك جد خود شتافت اما از وهم مبارکشاه مجال اظهار آن حكم نیافت وروزی چند بتوانع و چاپلوسی گذرانیده در خغیه امرای مبارکشاه را با خود متفق ساخت و دو وقتی که آن شاهزادهٔ مبارک نام نیکو سر انجام در جام بود با دو هزار سوار خروج کرده بیک ناگاه اورا اسیر و دستگیر کردانید و جمیع خزاین و دفاین و اسپ وشتر و گه و رمه و جوشن و جبه مبارکشاهرا محیطهٔ صبط در آورد اما مجانش آسیبی نرسانید

### TRADUCTION.

RÉCIT DU RÈGNE DE DJAGHATAÏ-KHAN, PILS DE DJINGUIZ-KHAN, DANS LES PAYS DU TOURÂN ET DANS LEURS DÉPENDANCES.

Djaghatai, qui était le second fils de Djinguizkhan, se distinguait parfaitement de tous ses frères par sa grande sévérité et par sa profonde connaissance des moindres prescriptions du laça et du Tourah!. Lorsque Djinguiz-khan partagea entre ses

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ces deux mots sont mongols et désignent tous deux le célèbre code de Djinguiz-khan. (Voyez Makrizi et Abou'l Méhacin, apud S. de Sacy, Chrestomathie arabe, 2° édition, t. II, p. 150 et suiv. et p. 184.)

fils les provinces de son empire, il lui confia le gonvernement du Mavérannahr et d'une partie du Kharezm, du pays des Igours, de Cachgar, de Badakhchân, de Balkh et de Ghiznin, jusqu'à la rive du fleuve Sind. Au moment de sa mort, il établit que Garatchar Noiau, fils de Sougoudjidjen, fils d'Irdemdji-Berlas, qui était le einquième aieul de l'emir Timour Gourkan, serait l'administrateur de l'empire de Diagliatai 1. Celui-ci, après la mort de son père, prit Pich-Baligh<sup>2</sup> pour sa capitale, et laissa entre les mains de l'émir Caratchar les rênes de l'autorité, en ce qui regardait les soldats et les sujets. Quant à lui, il passait la plupart du temps à la com d'Ogodai-eaan. Quoique celui-ci fut son cadet, il mettait un soin extrême à lui témoigner de la considération, à l'honorer et à se soumettre à ses ordres 3. Comme Djinguiz-khan avait consié à la responsabilité de Djaghataï le soin de faire observer les règles de son Iaça de manvais augure et de son Tourah

<sup>«</sup>Selon les historiens mahométans postérieurs au fameux Timour, son cinquième aïcul, Caradjar, commandail les troupes de Teliagatai, possédail toute la confiance de ce prince et jouissail à sa cour de la plus grande autorité; cependant, Caradjar n'est nommé ni par Alai-uddin, ni par Raschid, qui font mention de plusieurs personnages influents sons le règne de Teliagatai, tels que Massoudbey, Habesch Amid et d'autres. Caradjar mourut en 652 (1254), âgé de soixante et dix-neuf ans.» (Histoire des Mongols, par Al. C. d'Olisson, 1. II, p. 108, 109, note.)

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> En lurc, les cinq villes. C'est l'Ouronntsi de nos jours. (Voy. Klaproth, Aperçu des entreprises des Mongols en Géorgie et en Arménie. Paris, 1833, p. 31, note 2.)

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Cf. d'Olisson, t. II, p. 101, 102.

blâmalile, ce prince montrait un zèle excessif et beaucoup d'iusistance pour l'accomplissement de cet objet. Des exigences qui étaient complétement opposées à la loi divine et à la raison, émanaient de lui par rapport aux diverses classes de la population. C'est ainsi qu'il obligeait les hommes à manger des charognes 1, et ne permettait pas d'entrer en plein jour dans l'eau courante, ou d'égorger les montons conformément aux prescriptions de la loi 2. Il avait montré une si grande sévérité en ce qui regardait la manière de ther les moutons, que, pendant la durée de sa puissance, personne, dans le Khoraçan, et, à plus forte raison, dans le Mavérannahr et le Turkistân, ne pouvait enfoncer publiquement le conteau dans la gorge de ces animaux. Il avait également ordonné de mettre à mort quiconque nrinerait dans l'eau, ou y jetterait les ordures de son nez.

La révolte et le meurtre de Mahmoud Tarabi arrivèrent sous le règue de Djaghataï-khan. Ce prince mourut dans l'année 638 (1240-41) ou dans l'aunée 640 (1242-43). Parmi les hommes distingués

2 Cf. Makrizi, loco supra laudato, p. 161, el le baron C. d'Ohsson, Histoire des Mongols, édition de la Haye, 1. 1, p. \$10; 1. 11,

p. 92.94, 100.

<sup>1</sup> On sait que les Mongols ne se faisaient pas scrupule de manger des animaux morts de maladie, ce qu'un musulman ne se permettra jamais de faire. « Indifferenter comedunt, dit Rubruquis, omnia morticina sua, et inter tot pecora et armenta non potest esse quin · multa animalia moriantur. » (Voyez ltinerarium W. de Rubruk, édition Fr. Michel et Th. Wright; Paris, 1839, in-4°, p. 29, 30.)

de son époque, Abou Iakoub Assekaki, auteur du Mistah, vécut pendant quelque temps dans sa société, et Habech-Amid était son vizir. Il est rapporté dans le Djami-Réchidi que Djaghataï-khan avait huit fils, savoir:

1° Maoudji, dont la mère était une jeune fille au service de Yiçouloun-khatoun, fille de Kaba-Noiân Kongorat. Yiçouloun-khatoun avait la prééminence sur les autres khatoun de Djaghatai-khan;

2° Mitoukan, qui était né de Yiçouloun-khatoun, et qui périt d'un coup de flèche, devant le château

de Thalékan 1;

3° Melkéchi, qui mourut également du vivant de son père, dans sa treizième année; 4° Sarban²; 5° Yiçou-Monga; 6° Baïdar; 7° Karaki; 8° Taldjoud.

Ainsi que nous le raconterons incessamment, après la mort de Djaghataï-khan, l'autorité souveraine dans les contrées du Touran et du Moghoulistan passa successivement à plus de trente de ses descendants et de ses proches. Le terme des jours de leur puissance arriva à l'époque où fut arboré l'étendard du bonheur de l'émir Timour Gourkan.

<sup>2</sup> C'est le Sireaum ou Serenum (Chiramoun) de Jean du Plan de Carpin (Relation des Mongols ou Tartares, éd. d'Avezac, p. 186,

188 et 272).

Milonkan ou Moatougan fut tué au siège de Bamian. Voyez ma traduction des Voyages d'Ibn Batoutah dans la Perse et dans l'Asie Centrale, p. 109, note, et cf. le Nochet al-Coloub, ms. persan de la Bibliothèque nationale, n° 139, p. 680.

DISCOURS CONTENANT LE RÉCIT DE LA RÉBELLION DE MAHMOUD TARABI À BOKHARA ET BACONTANT COM-MENT IL FUT TUÉ D'UN COUP DE FLÈCHE.

Dans l'année 630 (de J. C. 1232-33), dans la bourgade de Tarab, située à trois parasanges de Bokhara, un homine appelé Malimoud, ayant commencé à agir avec ruse et hypocrisie, suivit en apparence le chemin de l'abstinence et de la dévotion. Il prétendit que les génies avaient continuellement des entrevues avec lui et l'instruisaient des choses les plus secrètes. A force d'entendre de pareils contes, beaucoup d'ignorants et de personnes du commun vinrent volontiers trouver Tarabi. Quelques malades cherchèrent à obtenir leur guérison (littéralement, le succès et un heureux augure) au moyen · du sousse de ce méchant. Par hasard, quelques personnes obtinrent leur guérison à la même époque. Cela fut cause d'un redoublement de confiance de la part des populations, et une grande multitude se rassembla de toutes parts auprès de Tarabi. Un des savants de Bokhara, qui était surnommé Chemseddin Mahboubi, s'étant livré à cet ignorant, à cause de la haine qu'il portait aux chérifs et aux notables de la ville, lui tint le discours suivant : " Mon père a dit, dans un de ses ouvrages, qu'il sortirait de Tarab, près de Bokhara, un homme puissant, distingué par tels et tels attributs, et qui conquerra le monde habité. Ces signes se rencontrent

réellement sur la noble personne. » L'orgueil de Malunoud fut accru par de tels discours, et l'ambition du rang suprême se glissa dans son esprit. Phisieurs émirs mongols qui habitaient à Bokhara, ayant concu des soupçons, allèrent tous ensemble trouver Tarabi, et, après lui avoir témoigné leur bon vouloir et leur considération, ils lui dirent : « Il convient que le cheikh daigne honorer la ville de sa présence, afin qu'elle ne soit pas privée du bonheur delerecevoir. » Tarabi, ayant accueillicette demande, se dirigea vers Bokhara. Le darogah (lieutenant de. police) et les notables de Bokhara convinrent de le tuer, lorsqu'ils seraient arrivés à l'extrémité d'un pout qui se trouvait sur la route. Le rusé cheikh, ayant eu connaissance de ce secret, dit au darogah de la ville, après qu'il fut arrivé en cet endroit : « Renonce à ta mauvaise pensée, ou sinon, et sans que la main d'un homme intervienne, j'ordonnerai que l'on arrache tes yeux de leur orbite.' » Le darogah et les autres émirs furent remplis de crainte par la découverte de leur secret, et n'osèrent attaquer Mahmoud. Celui-ci descendit à Bokhara dans une maison convenable. L'empressement des grands et des gens du peuple à le visiter dans cette demeure fut tel, que le vent lui-même n'y pouvait passer. Le darogah et les émirs cherchaient une occasion de faire périr le rusé cheikh. Mais, à cause des nombreuses allées et venues des habitants, ils ne parvenaient pas à leur but. Sur ces entresaites, un des disciples du cheikh l'instruisit des manvais desseins des émirs.

Tarabi, étant sorti de la maison par une porte dérobée, monta à cheval et se rendit en toute hâte à la colline d'Aliou-Hafs. Lorsque la populace de Bokliara vit le cheikh en cet endroit, elle commenca à s'agiter et dit : « Le khodjah s'est envolé de la maison et. est arrivé en un cliu d'œil à la colline d'Abou-Hafs. » Les hommes obscurs et les nobles; ayant alors rénoncé à toute prudence, se dirigèrent vers Tarabi. Lorsque la nuit sut arrivée, celui-ci, adressant la parole à ses partisans, leur dit : « O vous qui cherchez la vérité, jusques à quand peut-on pratiquer la négligence et l'incurie? Il faut purifier la terre de la souillure que lui imprime la présence de vils infidèles et s'occuper, ainsi qu'il convient, de fortifier la religion évidente. » Les ignorants et la populace qui en obtinrent la permission du cheikh, prirent les armes et se dirigèrent en sa compagnie vers la ville. Le darogah et les émirs mongols préférèrent la suite au combat. Tarabi s'établit sortement à Bokhara, aŭ comble de la puissance. Le vendredi, il récita la khotbah en son nom, et ordonna de chasser tous ceux dont on soupconnait les intentions. Il fortifia la main des vagabonds et des vauriens, si bien qu'ils entraient dans les demeures des riches et en enlevaient tont ce qu'ils voulaient. Vers le même temps, il lui arriva de dire : « Avant peu, nous recevrons des armes du monde invisible 1, n Par lia-

غيب. Cf. sur cette expression, les observations de S. de Sacy. Journal des Savants, 1829, p. 481. On lit dans l'Anvari Sohrili, éd. de 1829, p. 154: ابن تازيانه، ابست أز عالم غيب بدست من

sard, à la même époque, plusieurs marchands de Chiraz<sup>1</sup>, ayant ouvert leurs ballots à Bokhara, en tirèrent quatre kharvars de sabres. Cette rencontre fut cause de l'augmentation du bon vouloir des habitants en faveur de Tarabi. Quelques jours après l'avénement de Mahmoud au pouvoir, le darogak et les émirs qui étaient sortis de Bokhara, étant revenus avec une armée nombreuse, se préparèrent au combat. Tarabi alla à leur rencontre, et, lorsqu'il fut arrivé près des Mongols, il rangea son armée en ordre de bataille. Quant à lui; il se plaça au centre, en compagnie de Chems-eddin Mahboubi.

Comme le bruit s'était répandu parmi les hommes que Tarabi, outre ses troupes visibles, possédait une armée de génies, qui volaient entre la terre et le ciel, et que la main de quiconque tirerait l'épée et l'arc contre lui serait desséchée, les Mongols ne portaient qu'avec crainte la main à l'arc, au sabre et à la lance. A la fiu, deux flèches mortelles étant parties de la main du destin, atteignirent la poitrine de Tarabi et de Mahboubi, et tous deux tombèrent morts. Mais, à cause de la violence du vent et de

mains. (Cl. execute qui est tombé du monde invisible entre mes mains. (Cl. execute le même ouvragé, p. 205, l. 13, et notre auteur, t. III, fol. 130 r., l. 20, et fol. 240, l. 21.)

Il s'agit ici, non de la célèbre capitale du Fars, mais d'une petité ville du même nom, située à cinq ou six lienes au nord de Samarcande, et sur laquelle on peut consulter Abderrezrak (Notices et extraits des manuscrits, t. XIV, 1° partie, p. 146, et la note de M. Quatremère, ibidém, p. 490; cf. Elphinstone, An account of the Kindom of Caubul, 3° édition, t. 11, p. 413, et Alexandre Burnes, Voyages à Boukhara, t. 111, p. 207).

la grande intensité de la poussière, personne n'ent connaissance de cet événement. L'armée de Djaglataï-khan, imputant ect ouragan à un miraele du cheikh, se hâta de prendre la fuite. Les disciples du cheikh se mirent à sa poursuite et tuèrent près de mille personnes. Lorsqu'ils furent de retour dans leur camp et qu'ils ne trouvèrent plus Tarabi vivant, ils dirent : « Le khodjah a fait une absence; » placèrent sur le trône ses frères, Mohammed et Ali, et se sonmirent à leur autorité.

Lorsque ces nouvelles furent arrivées à la connaissance de l'émir Karatchar, il désigna pour réprimer ces désordres deux noïans courageux, qu'il plaça à la tête d'une armée considérable. Ces deux chess parvinrent près de Bokhara, une semaine après la mort de Tarabi. Les frères de Tarabi rangèrent leurs troupes en ordre dé-bataille, vis-à-vis des Mongols. Un violent combat s'étant engagé, près de vingt mille personnes périrent des deux côtés. Les frères de Tarabi succombèrent aussi, et leurs partisans s'enfuirent dans des trous et des endroits retirés. Les Mongols se dirigèrent alors vers Bokhara, dans l'intention de la piller et de la mettre à seu et à sang. Mais une troupe d'hommes respectables allèrent à leur rencontre, avec des dons et des présents, et leur dirent : « Ne vous pressez pas tant de ruiner cette ville, afin que le réeit de cet événement, arrive à la connaissance de l'émir Karatehar et que vous receviez ses ordres. » Ces émirs ayant aceneilli leur demande, lorsque ee noian juste (Karatchar) fnt informé de cette circonstance, il ordonna que les émirs et les soldats revinssent, sans vexer les Bokhariens. C'est ainsi que, grâce à l'intervention de Karatchar-Noian, les habitants de Bokhara furent délivrés à la fois des maux que leur causait la révolte des Tarabiens et du meurtre et du pillage, don't les menaçaient les soldats mongols.

NOTICE SUR ABOU IANOUE ES-SÉKAKI ET HABECH AMID, ET BÉCIT DE CE QUI SE PASSA ENTRE EUX.

Le savant vertueux Abou lakoub es-Sékaki (dont le livre intitulé La Clef de la science de la rhétorique et de l'éloquence est un des ouvrages élégants) était profondément versé dans les sciences merveilleuses et les connaissances étonnantes, dans l'art de soumettre les génies, dans les enchantements, l'invocation des étoiles, les talismans, la magie et les propriétés des corps terrestres et des astres. Cela ayant été révélé à Djaghataï-khan, par le moyen d'Habech Amid et d'un autre des officiers attacliés à son service, il manda ce savant et en fit son compagnon et son commensal. Sékaki montrait continuellement au roi des choses merveilleuses, ce qui augmentait la bonne opinion et la considération de Djagliataï à son égard. Voici un de ses traits: Un jour que Djaghatai-khan était assis sur un siège, dais, il vit plusieurs hérons qui volaient dans le ciel; il porta aussitôt la main à son arc et à ses flèches. Sékaki lui dit : « Lequel de ces hérons l'empereur veut-il voir

tomber par terre? » Djaghataï répondit : «Le premier, le dernier et celui qui se trouve au milieu. » Sékaki traça un cercle sur la terre, récita une invocation magique et fit un signe avec le doigt. Ces trois hérons tombèrent aussitôt par terre. Djaghataï s'en mordit les doigts d'étonnement. Il devint le disciple et l'admirateur d'Abou Iacoub, à un tel point qu'il lui montrait les plus grands égards!

Vers le même temps, Sékaki dit à Djaghataï: « A l'épòque où je me trouvais à Bagdad, je sus mécontent du vizir du khalise et j'empêchai par mes euchantements le seu de brûler (littéralement, je liai le seu), de sorte que les habitants avaient beau saire tous leurs essorts, ou ne pouvait l'allumer. Au bout de trois jours et autant de nuits, une plainte générale s'éleva. Le khalise sut que cela était un ouvrage de mon art; il me manda et me dit : « Dé-

Littéralement: (Qu'il s'asseyait devant lui sur les deux genous de la politesse.» Comme le fait observer Chardin (Voyages, édition de 1723, 1. IV, p. 110, 121), devant les gens à qui ils doivent le respect, « les Persans s'asseyent sur les talons, ayant les genoux et les pieds serrés l'un contro l'autre. (C'est cette posture que notre auteur appelle dou-zanou.) Devant ses égaux, on se met plus commodément; car on se met sur son séant, les jambes croisées en de dans et le corps ilroit. On appelle cette situation dispersanou, c'est-à-dire: s'asseoir sur les quatre genoux, parce que les genoux et les chevilles des sont à plat à terre. L'expression de Khondémir. On y lit (Habib essiier, 1. III, fol. 216 v°) que Mirsa Abd-Allatif, fils et successeur d'Olong Beig, s'asseyait, dans les réunions de cheikhs et de savants, sur les deux genoux de la politesse:

« lie le feu. » Je répondis : « Je le ferai, lorsque l'on « aura proclamé dans Bagdad que cet acte a été n opéré par Sékaki, et lorsque le vizir aura haisé le « derrière d'un chien. » On agit de la sorte et Sékaki délia le feu. En un mot, la faveur de Sékaki auprès de Djaghataï devint si grande, que le feu de la jalousie et de l'envie s'alluma dans l'esprit du vizir, et qu'il mit tous ses soins à détruire ce modèle des hommes de mérite. Sékaki, en ayant eu connaissance, chercha à le prévenir et dit à Djaghatai-khan : « Il m'est connu, d'après les indications des astres, que l'étoile de la puissance et du bonheur d'Habech Amid est arrivée au point le plus has et à la limite de l'infortune. Je crains que son malheur et son infortune ne gatent ta félicité et ton bonlienr. » Djaghatai, ayant ajouté foi à ce discours, destitua sur l'heure Habech Amid du vizirat. Lorsqu'une aunée se fut écoulée; depuis la destitution du vizir, comme les affaires du royaume et du trésor paraissaient en mauvais état, Djaghataï dit à Sékaki : « La faihlesse et la fâcheuse influence de l'astre qui préside aux destinées des hommes ne durent pas éternellement. Il est possible que l'astre du bonbeur d'Habech Amid ait repris des forces.» Sékaki craignit la mauvaise issue de sa perfidie et répondit : « Cela peut être. » En conséquence, Djaghatai confia pour la seconde sois le vizirat à Hahech. Celui-ci, ayant conçu de mauvais desseins contre Ahou lakonh, quvrit la bouche pour le calomnier. Sur ces entrefaites, Sékaki soumit à son pouvoir la planète

de Mars, et fit paraître dans la tente de Djaghataï une armée de feu, dout les bagages et les armes étaient également de feu. Djaghataï, ayant été rempli de crainte, à la vue de ce spectacle, Habech trouva le moyen de caloumier Sékaki et dit: « Puisque Sékaki a le pouvoir d'opérer de pareils actes, il peut se faire qu'il ambitionne le rang suprême, et qu'il assemble une armée de feu contre l'empereur. » Ce discours, ayant fait impression, Djaghataï-khan fit emprisonner Sékaki. Celui-ci mournt, aptès avoir passé trois ans en prison.

REGNE D'YICOUMONGA ET DE CARA HOLAGOU.

Il est rapporté, dans les Prolégomènes du Zafer Nameh, que, après la mort de Djaghataï-khan, Karatchar-noïan, qui était l'administrateur des affaires du royaume, choisit pour souverain Cara Holagon, fils de Mitoukan, fils de Djaghataï-khan. A l'époque où Koïouk-khan monta sur le siége impérial, il destitua Cara Holagou et établit pour vice-roi dans cet alous Yiçoumonga, fils de Djaghataï. Car, disait-il:

Vers. Tant que le fils existe, comment le petit-fils oseraitil placer le diadème sur sa tête, afin de s'asseoir sur le trône?

La durée du bonheur d'Yiçoumonga ayant pris fin, au bont de peu de temps, il quitta ce monde plein d'afflictions; et Caratchar-noïan fit asseoir de nouveau Cara Holagou sur le trône súprême:

Vers. L'eau de son bonheur revint dans le fleuve de la prospérité; il monta une seconde fois, la tête haute, sur le trône royal.

Sous le règne de Cara Holagou, dans l'année 652 (1254), correspondant à l'année du lièvre, l'émir Caratchar mourut, laissant, pour perpétuer sa mémoire, une épouse légitime, quarante-neuf concubines et dix fils. Il avait véeu soixante et dix-neuf ans. Quelque temps après la mort de Caratchar, Cara Holagou mourut aussi, et sa khatoan Arghanah se

chargea d'administrer la tribu et l'olous.

D'après le récit des prolégomènes du Zafer Nameh, Arghanah-khatoun était fille d'Arik Bouka, fils de Touli-khau. Selon l'auteur des Quatre olous<sup>1</sup>, elle avait pour père Nour-Iltchi Gourkan. De l'accord des chroniqueurs, Arghanah-khatoun avait de Cara Holagon un fils en bas âge, nommé Mobarek-Chah. Après la mort de son mari, elle plaça sur sa tête la couronne royale, s'appliqua à respecter les droits des musulmans et traita avec faveur la tribu et l'olous. Enfin, elle s'occupa, ainsi qu'il était convenable, à remplir les obligations du rang suprême, jusqu'à ce qu'Alghou s'emparât du pouvoir sur l'olous de Djaghatai-khan et épousât Arghanah-khatoun.

#### HISTOIRE D'ALGHOU-KHAN.

Alghou était fils de Baïdar, fils de Djaghatai-khan. Son nom était primitivement Talikou. Mais, à cause

le C'est le sultan Olong-Beig, non moins fameux par ses malheurs que par ses connaissances en astronomie, et dont la destinée, sous ce double rapport, ressembla à celle d'Alphonse X le Savant, roi de Castille.

de la grande fréquence de l'emploi de ce mot, il fut changé en Alghou. Ce prince était célèbre pour sa bravoure et son courage. Dans sa première jeunesse, s'étant trouvé continuellement en la compagnie de Maugou-caan, il lui témoignait son amitié et son dévouement. En conséquence, il sut distingué de tous les autres princes de l'olous de Djenguizklian (lisez : de Djagliatai), par la grande bienveillance et la faveur du caân. Lorsque Mangou-caân fut mort, Arik Bouka 1 choisit Alghou pour compagnon. A l'époque où l'inimitié et la dispute survinrent entre Coubila-caan et Arik, celui-ci craignit qu'Holagou-khan n'entrât dans le Màvéranuahr et le Turkistan, par amitié pour Coubila-caân, et qu'il ne lui déclarât la guerre. En conséquence, il tint conseil avec les émirs. L'avis général sut qu'Arik envoyat un des princes du saug régner dans cette contrée, afin qu'il fût comme une digue entre eux et leurs ennemis. Conformément à cette décision. Arik Bouka confia l'olous de Djaghataï à Alghou, dans l'année .658 (1260). Ce prince partit pour sa destination, avec le cortége le plus magnifique. Lorsqu'il fut arrivé près de Bich Baligh, Arghanah-khatoun lui abandonna bou gré mal gré l'exercice de l'antorité. Alghou, ayant conquis tout le pays compris depuis Almalik jusqu'an bord du fleuve Dieihonn, rassembla en peu de temps cent cinquante

Arik Bouka était le frère cadet de Mangou et de Koubilai. Après la mort du premier de ces princes, il se révolta contre Koubilai et lui disputa le trône de Karakoroum. (Voy. Habib essiler, 1.111, f. 21r.)

mille cavaliers redoutables. Vers.la même époque, la disette se manifesta dans le camp d'Arik Bouka 1. Ce prince 'envoya des ambassadeurs à Alghon et lui demanda du blé. Quoique Alghon eût l'intention ile se révolter, cependant, afin que les populations no l'accusassent pas d'ingratitude, il désigna d'abord iles percepteurs qui se rendirent dans les provinces en compagnie des envoyés d'Arik, y rassemblèrent des richesses innombrables et les apportèrent à son camp. Après qu'on eut réuni des sommes et des provisions considérables, Alghou-khan chercha un prétexte, asim de s'en rendre maître. Sur ces entrefaites, il apprit qu'un des ambassadeurs avait dit: « Nous avons pris ces richesses aux sujets par l'ordre d'Arik Bouka. Qu'est-ce qu'Alghon a de commun avec cela? » Alghou, ayant pris prétexte de cette parole, osa emprisonner et enchaîner les ambassadeurs et distribuer les richesses aux soldats. Puis, il envoya un courrier à Coubila-caan, et en obtint un diplôme (iarligh) et une plaque (paizè2). Lorsque

Cette disette avait pour cause le défense promulguée par Koubilai, de porter des vivres de la Chine septentrionale dans l'ordou (campement) d'Arik Bouka, à Karakoroum et dans le Kélouran.

(Khondémir, Habib, t. III, fol. 21 r.)

On nominait ainsi une plaque de métal, avec certaines figures et inscriptions, dont étaient munis les dépositaires de l'autorité et les personnes qui avaient obtenu des franchises. (Voyez M. le baron d'Ohsson, 1. IV, p. 180, note, et p. 412, 414. Cf. Saint-Martin. Mémoires sur l'Arménie, t. II, p. 280, 281, et Bachid-eddin, Hut. des Mongols de la Perse, p. 178-180.) On lit dans Rubruquis : « Dedit etiam Mangu ipsi Moat bultant snam, platant scilicet aureaun ad latitudinem unius palme et longitudinem semis cubiti, in qua scri-

Arik fut informé de ce qui s'était passé, il partit de Karakoroum pour le Turkistân, avec l'intention de combattre Alghon3. Celui-ei, de son côté, d'accord avec Idjel, fils de Carateliar-noïan, qui était son émir des émirs, marcha à la reneontre d'Arik et défit son avant-garde. Mais Arik, étant ensuite arrivé au campement d'Alghon, le vainquit. Alghou s'enfuit à Caehgar; et, lorsque Arik fut retourné dans le Khitai, il revint dans sa capitale et épousa Arghanali-khatoun. Avec l'approbation de eette princesse, il confia le vizirat à Maçond Beig, fils de Mahmoud Idvadi. Sur ces entrefaites, Kaidon-khan 2, encouragé par les secours de Bérékeh-khan3, leva l'étendard de la révolte contre Alghon. Deux combats s'engagèrent entre les deux partis; dans le premier, Alghou fut vaincu; mais, la seconde fois, il obtint la victoire. Un an après cet événement, dans

bitur maudatum suum. Qui illam portat potest imperare quod evult, et fit sine mora.» (Itinerarium W. de Rubruk, édition déjà citée, p. 116.)

Le récit de cette guerre se trouve d'une manière plus détaillée dans le chapitre que Khoudémir a consacré à l'Histoire des Mongols de la Chine (fol. 21 r. et v.).

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> D'après notre auteur (fol. 24 r.), Kaidou était fils de Kâchin, Gaschi, selon Deguigues, L. Hl, p. 311, et M. d'Ohsson, L. H, p. 360), et petit-fils d'Ogodai. Ailleurs (fol. 16 v.), il donne Kachin le cinquième rang parmi les fils d'Ogodai et de Tonrakina Khatoun.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Bérékeh-khan, fils de Djoutchi, étail souverain du Kipteliak. (Voyez sur ce prince les extraits de Khondémir dont j'ai donné la traduction, dans mes Fragments de géographes et d'historiens arabes et persans inédits, p. 216, 217, et 223 à 231.)

l'année 662 (1263-1264), il mourut de mort naturelle, après avoir régné quatre ans.

### MOBAREK-CHAR, FILS DE CARA-HOLAGOU.

Lorsque Alghou-klan fut parti pour l'autre monde, Mobarek-chalı devint roi de l'olous de Djaghatai, en l'année 662, concordant avec l'année du bœuf sal, grâce aux efforts de sa mère Arghanah-khatoun et aux heureux effets des soins de l'émir Idjel. Mobarek-chah était un monarque bon musulman, doux, et d'un caractère peu tyrannique. Il empêchait constamment les Mongols de commettre des injustices et des actes d'oppression. En conséquence, quelques-uns d'entre eux cherchèrent un prétexte pour faire périr ce prince équitable, et pour mettre leurs soins à reconnaître un autre souverain. Sur ces entrefaites, Borak Oghlan, fils de Yiçoun Tona, fils de Mitoukan, fils de Djaghatai-khan, fut regardé avec faveur par Koubila-kaan; et, en ayant obtenn le diplôme de sultan de l'olous de Djaghataï, il s'empressa de se rendre à la capitale de son aïeul. Mais, à cause de la crainte que lui inspirait Mobarek-chah, il ne trouva pas la possibilité de rendre public cet ordre de Koubilai. Il usa pendant quelques jours d'humilité et de dissimulation, et gagna secrètement à ses projets les émirs de Moharek-chah. Dans un . moment où ce prince était au bain, il se révolta avec deux mille cavaliers, le sit tout à coup prisonnier et s'empara de la totalité de ses trésors, de

ses chevaux, de ses chameaux, de ses troupeaux, de ses brebis et de ses cuirasses; mais il respecta sa vie.

(La suite à un prochain numéro.)

### BIBLIOGRAPHIE.

العين العين

Ceci est une nouvelle traduction du Nouveau Testament en arabe saite d'après le texte gree par le Rév. D'S. Lee, avec l'aide de Farès Schidiak, Syrien instruit et poête arabe distingué. Elle a été exécutée pour la société for the diffusion of christian knowledge, et publiée à ses frais. Elle diffère essentiellement de celle du British and foreign bible society qui est simplement la reproduction textuelle de la version publiée à Rome en 1671, d'après la Vulgate, par la congrégation de propaganda side. La traduction de la Propagande est en arabe vulgaire, à la portée du peuple, mais peu conforme aux règles de la grammaire. Or la société anglicane dont il vient d'être parlé a désiré mettre en circulation une version plus correcte, et elle s'est adressée, pour l'obtenir, à l'habile et infatigable orientaliste M. Lec. Son but a été atteint, car dans cette traduction nouvelle tout est conforme aux règles de la grammaire, sans pour cela que le style, quoique beaucoup plus soigné, cesse d'être usuel et intelligible à toutes les classes de lecteurs. Pour donner une idée de la nouvelle rédaction, je vais transcrire l'oraison dominicale (S' Math., vi, 9-13) de la Propagande, et je mettrai, entre crochets, les changements de la nouvelle rédaction:

ابونا البانا الذي في المعاوات ليتقدس العلى، لذات اليات المان المان المان ملكوتك للكن مشيتك كما في السا وعلى الارض امشتك على الارض كما في المعاما، خبرنا كفافنا اعطنا اليوم العيام العيام العيام الميوم خبرنا الكفاية، واغفر لنا خطايانا اواصع لنا عن ديوننا كما نغفر نحن لمن اخطا الينا أكما اتا نصغ عن مديدنينا، ولا تدخلنا في النجارب النجرية، لكن نجنا من الشرير

Voici, au surplus, l'oraison dominicale telle que je l'ai entendue réciter à des chrétiens de Syrie et d'Égypte:

ابانا الدى فى الحاوات ليتقدس احلى ليات ملكوتك لتكن مشينك كما فى المعاكدالك على الارض اعطنا خبزنا الجوفرى كفاة بومنا واغفر لنا ذنوبنا وخطايانا كما نعفر نحس لمن اساء واخطا الينا ولا تدخلنا فى المجاريب لكس نجنا مس الشرير أميس

G. T

# NOUVELLES ET MÉLANGES.

# SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

### PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1851.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la séance de novembre, dont la rédaction est adoptée.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Joseph Salzbacher, qui remercie le conseil de sa réception comme membre de la Société.

M. Mohl donne communication d'une lettre de M. E. Barthelemy, au Caire, relative à un ancien document en caractères cufiques.

M. Langlois lit un fragment d'un travail sur les monnaics géorgiennes.

#### OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'éditeur. ITIXAYA YAMOTTYAIA, etc. Itihasa traduit du sanscrit par Demetrios Galanos, et publié par M. Typal-pos. Athènes, 1851, in-8°.

Par le traducteur. Poème arabe en l'honneur du bey de Tunis, par M. Fanès Eccuidiaq, traduit en vers français et accompagné de notes, par M. Dugar. Paris, 1851, in-8°.

Par l'auteur. Sur les Khuzars, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. Paris, 1851, in-8°.

Par le même. Les sciences historiques et géographiques, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. Paris, 1851, in-8°.

# JOURNAL ASIATIQUE.

FÉVRIÉR-MARS 1852.

## FETOUA

RELATIF

### A LA CONDITION DES ZIMMIS,

ET PARTICULIÈREMENT

DES CHRÉTIENS, EN PAYS MUSULMANS,

DEPUIS L'ÉTARLISSEMENT DE L'ISLAMISME, JUSQU'AU MILIEU DE VIII' SIÈCLE DE L'HÈGIRE,

TRADUIT DE L'ARABE, PAR M. BELIN.

(SUITE ET FIN.)

COPIE DE LA LETTRE ÉCRITE PAR L'IMÂM OMAR IBN EL-KHATTÂB À ABOU MOUÇA EL-ACH'ARI <sup>I</sup> :

«Rendre la justice est une prescription divine, obligatoire, et un enseignement reçu du Prophète.

Abou Mouça el-Ach'ari Abdallah ben Qais ben Qais ben Selim el-Ach'ari, natif de l'Yémen, de la tribu d'Ach'ar (Tabaqat eloumem, 213), est l'un des compagnons du Prophète désignés sous le nom de Sahábéi Izám. Il apprit le Coran de la bouche de Mahomet, et il le lui récitait en entier d'un bout à l'autre. Il émigra du Yémen,

8

Sache bien, lorsque deux adversaires se présenterout devant toi, qu'une façon illégale de procéder n'est pas valable; donne à tous les hommes une part égale dans l'accès auprès de ta personne, dans tes relations, dans ton impartialité; fais en sorte que le riche ne puisse avoir l'idée de trouver un refuge sous ton ombre 1, ou de placer son espoir dans un déni de justice en sa faveur; et que, d'autre part, le pauvre ne désespère jamais de ton équité.

« La preuve est déférée au demandeur, et le ser-

ment à celui qui nie l'assertion.

"L'accommodement des parties est licite parmi les musulmans; à cette condition, toutefois, qu'il n'interdise pas une chose licite, et n'autorise pas une chose défendue.

Que le jugement que tu auras pronoucé dans une affaire, et sur lequel ton esprit, guidé par un sentiment de droiture, sera revenu, ne t'empêche pas de revoir cette cause et de la ramener au droit; car le droit est antérieur à ta sentence; il ne peut y avoir ni prescription ni abrogation contre lui; et

et rejoignit Mahomet à l'affaire de Khaibar; on le nomma chef des tribus de Zobaid et d'Adnân; sous le khalifat d'Omar, il prit la ville d'Ispahan; il fut ensuite gouverneur de Koufa et de Busra; et il mourut, suivant le récit du Tabaqat eloumem, p. 66 et 103, dans l'aunée 44 de l'hégire; d'après le Gulcheni Médrif, p. 174, il serait mort à la Mecque, âgé de soixante-trois ans, l'an 50 de l'hégire. On a de lui un grand nombre de hadis disséminés dans les recueils de Bokhâri, Mouslim et autres. (Cf. Kitab elusdjed elmesbouq, etc.)

1 Khaif est pris ici dans le sens de zill combre, protection; et

par suite, «bienveillance, partialité,»

il vaut mieux revenir à l'équité que de persévérer dans l'erreur.

« Résléchis et pense bien aux doutes qui penvent s'élever dans ton esprit sur les points qui ne sont mentionnés ni dans le Coran, ni dans la tradition; sache reconnaître les assimilations et les analogies; pèse bien ensuite la valeur des cas, et arrête-toi au point qui se rapproche le plus de la loi divine, et qui a le plus de similitude àvec la vérité.

"Assigne un délai à celui qui te demandera justice sur un fait douteux ou réel; si, à l'expiration de ce terme, il produit des preuves, justice devra lui être rendue; s'il ne peut en fournir, tu le renverras de sa plainte. Au reste, c'est la meilleure façon de procéder, et c'est en même temps la plus claire pour les ulémas.

« Les musulmans témoignent les uns pour les autres, à l'exception toutefois :

« 1° De celui qui a été puni pour un délit; 2° de celui qui sera recounu pour faux témoin; 3° de celui, enfin, que le juge soupçonnera avoir des liens de patronage ou de parenté avec les parties. Dieu connaît tous vos secrets, et il éloigne de vous l'injustice, au moyen des témoignages et des serments.

"Garde-toi de céder à des sentiments de colère, d'inquiétude, d'angoisses et de vexation envers le prochain; la justice rendue dans les voies de l'équité attire les récompenses divines et les louanges, tant sur la terre que dans les cieux. Celui dont l'intention est droite et qui craint de tomber dans l'erreur, Dieu l'embellira de ses dons; tandis que, au contraire, il couvrira de honte et d'avilissement lé juge qui, aux yeux des hommes, se parera de qualités qui n'existent pas dans son cœur.

«Or fais toi, s'il est possible, une idée des récompeuses divines, des grâces quotidiennes du Très-Haut, et des bienfaits de sa clémence! Que la paix soit avec toi! Dien est notre seul bien et le meilleur des protecteurs.»

Le qâdi Aiâd a dit; « Je tiens le document suivant du qâdi Ali (que la bénédiction de Dieu soit sur lui!), fils d'Aboul-Abbas Ahmed ibn Ibrahim, fils de Abou Hâzim ben Ali ben Mohammed hen Ali el-Indi, à qui on l'avait lu, et qui disait en avoir reçu communication d'Othman hen Ahmed ben Ahdallalı eddaqqâq, à qui on en avait fait lecture; celui-ci le tenait de Abou Mohammed Obaīd ben Mohammed ben Khalf elhezzâr, qui le tenait de Rehi ben Thalaba Aboulfadl ben Yahia hen Ocha ben Ahil-Aīzar, lequel le tenait lui-même de Sofian et-Thouri, de cl-Onelid hen Nouh, et de Serri ben Mousrif; ce dernier de Masrouq, et celui-ci, enfin, de Abderrahmân ibn Ghounm. Voici la teneur de cette pièce:

«On écrivit ce qui suit à Omar ibn el-Khattâb, quand il accorda la paix aux chrétiens de Syrie :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux!

« Ceci est écrit au serviteur de Dieu, Omar, prince « des croyants, par les chrétiens de la ville de N... "Quand vous êtes venu daus ce pays, nous vous avons demandé l'amân pour nous, notre famille, notre nation; et nous avons pris envers vous les

« engagements suivants:

« Nous n'édifierons point de convents ni d'églises, a ni de patriarcat, ni d'ermitages dans nos villes et adans leurs environs; nous ne réparerons pas les « ruines de nos églises, et nous ne relèverons pas celles « qui se trouvent dans les quartiers musulmans; nous « n'empêcherons point les musulmans de descendre « dans nos églises, soit pendant le jour, soit pendant « la nuit; nous en élargirons les portes pour les pas-« sants et les voyageurs; nons donnerous pendant a trois jours l'hospitalité à tous les musulmans qui « viendront chez nous; nous ne donnerons point asile « aux ennemis de l'État, ni dans nos églises, ni dans " nos demeures; nons ne cacherons aux musulmans u rien de ce qui pourrait leur nuire; nons n'enseigne-« rons point le Coran à nos enfants; nous ne produi-« rons point publiquement notre polythéisme; nous « ne ferons point de propagande, et nous n'empêche-« rons aucun des nôtres de se faire musulman, si telle « est sa volonté.

« Nous traiterons les musulmans avec respect; nous « nous lèverons de nos sièges à leur approche, s'ils « venlent s'asseoir; nous ne nons assimilerons point « à eux dans les vêtements en quoi que ce soit, dans « le calançona, l'imâmè et les chaussures, pas plus que « dans la division des cheveux; nous n'emploierons » point les mêmes expressions qu'eux dans le langage; a nous ne prendrons point leurs surnons; nous ne a monterons point sur des selles; nous ne porterons a point de sabres; nous ne fabriquerons point d'armes, a et nous n'en porterons point sur nous; nous ne fe-a rons point graver nos cachets en arabe; nous ne ven-a drons point de vin; nous nous raserons les parties antérieures de la tête, et nous nous habillerons de a la même façon que par le passé; nous porterons a une ceinture au milieu du corps; nous ne mettrons a point de croix sur nos églises, et nous ne laisserons a point voir nos croix et nos livres dans les rues ni a dans les places des musulmans.

« Nous n'agiterons nos cloches dans nos églises que « très-doucement; nous n'élèverons pas la voix dans « l'église, en lisant, en présence des musulmans; nous « ne porterons point au dehors de palmes ni d'idoles; « nous ne chanterons point en accompagnant nos « morts, et nous n'allumerons point de cierges, à « cette occasion, dans les rues des musulmans; nous « n'aurons point vue sur leurs maisons (soit en les « élevant à une hauteur qui dépassât les leurs, soit « de toute autre façon). »

« Quand j'apportai cette lettre à Omar ibn el-Khattâb, dit Ibn Ghounm, il y ajouta : « Nous ne frap-« p'erons aucun musulman. »

« Telles sont les conditions auxquelles nous nous « engageons envers vous, nous et notre nation, et « en vertu desquelles nous recevons l'amân. Si nons « venions à contrevenir à quelqu'une de ces clauses « pour lesquelles nous nous donnons nous-mêmes « en garantie, vous n'auriez plus alors d'obligations « envers nous, et il vous serait licite de faire de nous « ce qu'il vous plairait, et de nous traiter comme des « séditieux et des rebelles.

« Louanges au Dieu unique! Que ses bénédictions « reposent sur son prophète, Mohammed, sur sa fa-« mille et ses compagnons! Paix sur lui! 1. »

### APPENDICE'.

#### QUESTION.

Que dites-vous, ulémas de l'islam, flambeaux lumineux qui dissipez les ténèbres (que Dieu nous accorde la prolongation de vos jours!); que dites-vous des innovations introduites par les infidèles maudits dans le Caire, dans cette ville de Moëzz, qui, par l'éclat des sciences légales et philosophiques, brille au premier rang des cités musulmanes? Quelle est votre opinion sur ces innovations déplorables et contraires, d'ailleurs, au pacte d'Omar, qui prescrivait de chasser les infidèles du territoire musulman? Entre autres innovations, ils se sont mis sur un

<sup>3</sup> J'ai en ma possession les textes originaux des fetoues qui vont suivre, et qui tous trois sont écrits sur une même feuille.

On a publié à Paris, en 1630, un tivre intitulé Testamentum et pactiones inita inter Mohammed et christiana fidei cultores. Ce document passe pour être apocryphe; et, entre autres remarques à faire sur sa rédaction, il est à observer que la formule initiale et traditionnelle bismillah est omise; et qu'on à fait figurer Moavia comme ayant écrit cet acte l'an 4, à Médine, tandis qu'il n'a embrassé l'islamisme que l'an 8.

pied d'égalité avec les émirs, les ulémas et les chérifs; ils portent comme eux des vêtements précieux d'étoffe de l'Inde, de drap de prix, de soie et de cachemire; et ils s'assimilent encore à eux dans la coupe de ces mêmes vêtements.

En outre, ils montent, par nécessité ou autrement, sur des bâts qui sont de même nature que ceux des émirs, des ulémas et des fonctionnaires: des serviteurs à leur droite, à leur gauche et derrière eux, écartent et éloignent les musulmans, à qui ils rétrécissent ainsi le chemin ; ils portent dans leurs mains de petits bâtons à la manière des émirs 1; ils achètent des esclaves musulmans provenant d'esclaves noires, abyssiniennes et même blanches : cela est devenu tellement commun et s'est tellement multiplié parmi cux, qu'ils ne considèrent plus ce fait comme un délit, et qu'ils achètent publiquement des esclaves, aussi bien que les musulmans. Ils devienneut acquéreurs de maisons et en construisent de nouvelles dans des conditions de solidité, de durée et d'élévation que ne possèdeut ni les maisons, ni les temples des musulmans. - Cet état de choses s'étend et se propage au delà de toute proportion.

Ils donnent de l'accroissement à leurs églises et à leurs couvents; ils cherchent à les exhausser et à leur faire acquérir une solidité et une durée que n'ont même pas les mosquées et les ermitages des saints.

Cest probablement une untation des bâtons du Hedjar, dits chesi, mouch'ab.

Les Francs, parmi les peuples ennemis 1, s'établissent dans le pays plus d'une année, sans pour cela être soumis au djiziè 2 et sans renouveler l'amân 3.

Les femmes des zimmis s'assimilent à nos épouses en se parant du habara de soie noire, et en se couvrant le visage de bourgo de blancs, de sorte qu'elles sont traitées dans les rues avec la considération due seulement aux femmes respectables des musulmans.

Peut-on accorder cela aux infidèles, aux ennemis de la foi? peut-on les laisser résider au milien des croyants dans de telles conditions? ou bien n'est-ce pas un devoir pour tout prince musulman et pour tout magistrat de demander aux ulémas de la loi sainte l'émission de leurs fetouas, et de provoquer les conseils des hommes sagaces et éclairés, pour faire cesser ces innovations révoltantes et ces actes dignes de réprobation? — Ne doit-on pas contraindre les infidèles à s'en tenir à leur pacte; ne doit-on pas les maintenir dans la servitude et les empêcher d'outre-passer le terme et la limite de leur zimmèt, afin qu'il en résulte la plus grande gloire de Dieu, de

1 Voyez Terdjumet cherhi situr elhebir, 11, 231.

Elmusteemenin min ehli dar elharb e ceux des ennemis qui ont

<sup>3</sup> La république de Venise renouvelait ses traités avec la l'orte à l'avénement de chaque nouveau sultan.

Habara, pl. hibar, grand voile de lévantine noire dont les dames s'enveloppent de la tête aux pieds quand elles sortent en ville. (Voy. plus haut la note sur le mot isar.)

Voite de mousseline blanche, étroit et long, que les dames placent sur leur tête; il leur couvre le visage et descend jusqu'aux pieds.

son prophète et de tous les musulmans, ainsi d'ailleurs qu'il est dit dans le Coran?

Veuillez nous donner une réponse formelle et appuyée sur des traditions authentiques.

RÉPONSE DU CHEIKH AHMED EDDERDIR EL-ADAQUI EL-MALIKI.

Louanges à celui qui a placé au milieu de nous les inspirés divins pour glorifier sa religion et sa suprême assistance! Que la paix et la bénédiction de Dieu reposent sur la plus pure de ses eréatures, Mohammed, sa famille et ses descendants!

Le Très haut a dit 1: « Ô vous qui eroyez! ne prenez pour amis ni les juis ni les chrétiens; ils se tiennent les uns les autres, et eelui d'entre vous qui les accepterait pour amis deviendrait comme eux. » Il a dit aussi 2: « Ô croyants! si vous assistez Dieu dans sa guerre contre les méchants, lui aussi il vous assistera et affermira vos pas. » — « Périssent les infidèles, et Dieu puisse-t-il rendre nulles toutes leurs œuvres 3. » Le Très-Haut a dit 4: « Ô vous qui croyez! ne prenez point mes ennemis et les vôtres pour amis! Vous leur montrez de la bienveillance; etc... mais moi je sais mieux que quiconque ce que vous recélez dans vos cœurs et ce que vous

<sup>1</sup> Corun, v. 56.

<sup>1</sup> lbid. xLv11. 8.

<sup>1</sup> lbid. 1., 9.

<sup>1</sup> Ibid. 1.x . 1 .

montrez au grand jour; or celui d'entre vous qui agit ainsi s'écarte du droit chemin. » Il dit encore 1: « Faites la guerre à ceux qui ne croient point en Dicu ct au dernier jour; qui ne regardent point comme défendu ce que Dieu et son Prophète ont prohibé; et à ceux des sectateurs des Écritures qui ne professent pas la croyance de vérité. Faites-leur la guerre jusqu'à ce qu'ils payent le djizie de leurs propres mains et avec ignominie.» Nos ulémas ont dit : « Voici le sens de cette expression : an iedin ouehoum sághiroúna: Le zimmi, chrétien ou juif, à un jour déterminé, ira, en personne, et non par l'entremise d'un ouakil (fondé de pouvoirs), chez l'émir chargé de la perception du djiziè; celui-ci sera assis sur un siége élevé, en forme de trône; le zimmi s'avancera vers lui, portant le djiziè, qu'il tiendra an milieu de la paume de sa main, d'où l'émir le prendra ensuite. de telle sorte que la main de celui-ei soit en dessus et celle du zimmi en dessous. Après quoi, l'émir lui donnera sur la nuque un coup avec le poing; un homme se tiendra debout auprès de l'émir pour chasser ensuite brusquement le zimmi; puis un second et un troisième se présentant successivement, on leur fera subir le même traitement, ainsi qu'à tous eeux qui les suivront. Tout le monde sera admis à jouir de ce spectacle. — On ne permettra à aucun d'eux de charger un tiers de payer le djiziè en son nom; il faut qu'ils épronvent, en personne, cette marque d'avilissement : car peut-être finiront-ils par

<sup>1</sup> Coran, 13, 29.

croire en Dieu et en son Prophète, et alors ils seront délivrés de ce joug ignominieux. — L'expression ouchoum sâghiroûna signifie: « et les zimmis étant dans un état d'abjection et d'avilissement.»

Il ne convient pas, de l'avis de plusieurs ulémas. et de tous même, en général, que les zimmis se placent sur un pied d'égalité avec les ulémas, les émirs et les chérifs quant aux vêtements et aux montures. Ils ne peuvent monter ni ehevaux, ni mules, ni ânes de prix; ils ne peuvent se servir de bâts de valeur, et les princes et les chess de l'État doivent, non seulement leur en interdire l'usage; mais ils sont obligés même de les châtier et de les ramener à un état d'avilissement et d'abjection. Les zimmis ne s'arrêteront point au dehors pour satisfaire à un besoin naturel; ils ne se grouperont point pour eauser, et ils ne marcheront point sur la voie publique, qu'ils doivent laisser libre aux musulmans; on ne leur permettra pas d'élever la voix en présence des musulmans, ni d'avoir des domestiques qui les suivent, et encore moins qui leur fassent faire place dans le chemin 1. On ne leur laissera pas porter des habits d'une étoffe fine; mais, au contraire, ils revêtiront des vêtements grossiers et communs; on ne leur permettra pas de donner à · leurs maisons plus de hauteur qu'à celles des musulmans; il ne leur sera pas permis non plus de les

Il est assez d'usage que les grands soient suivis dans les rues par un certain nombre de domestiques, et qu'ils soient précédés d'un ou plusieurs valets qui ouvrent le chemin devant leur maître.

décorer à l'extérieur. C'est un devoir pour les princes musulmans, à qui Dieu a donné l'autorité, de leur interdire toutes ces choses, et de les punir et de les châtier en eas de contravention.

Tous les ulémas sont également d'avis qu'on ne leur permette point de posséder d'eselaves musulmans, en vertu de cette parole du Très-Haut 1 : a Dieu ne donnera jamais d'avantage aux infidèles sur les musulmans. » Or cela est la plus grande turpitude et la plus grande indignité qu'ils aient commise en pays musulman. Les ulémas considèrent cet état de choses; ils pleurent et ils gémissent-en silence, tandis que les princes qui auraient le pouvoir de réprimer ees abus criminels se bornent à fermer les yeux. Mais « nous sommes à Dieu, et nous reviendrons à lui2! »—Cette défense existe aussi bien pour les hommes que pour les femmes; et l'on doit interdire à celles-ci de se mettre sur un pied d'égalité avec les musulmanes3. Mais, il faut l'espérer, Dieu fera surgir un homme qui relèvera l'édifice de la religion de Mahomet, et qui consolidera ses fondements; il en sera récompensé par le souverain bienfaiteur, et il sera placé an nombre de ses élus.

Dans le hadis donné par Ibn Abbas, et rapporté par El-Beihagy, il est dit : « Un seul jour d'un imâm

<sup>1</sup> Coran, 111, 140.

<sup>1</sup> Ibid. 11, 151,

<sup>1</sup> Voy. Dozy, loc. laud. 28.

équitable 1, vaut mieux que soixante années de prières. » El-Termedi et Beihaqy, dans le Chaab el imán, rapportent ce hadis, cité par Abou Saïd el-Khadri : « Le meilleur des hommes devant Dieu, au jour du jugement, dit Mahomet, et celui qui sera placé le plus près de moi, sera un imâm équitable. » Beihaqy rapporte encore cet autre hadis d'Omar ibn el-Khattàb, qui le tenait du prophète lui-même : « Celui de tous les serviteurs de Dieu qui aura la meilleure place au jour du jugement, ce sera un imâm équitable. » Or, il n'y a nul doute que l'une des principales conditions de l'équité ne consiste à éloigner les infidèles de toute distinction et de toute possibilité de s'élever, et à les ramener à l'abaissement et à l'abjection.

Les décisions rendues par nos ulémas portent qu'on ne leur permettra pas de bâtir de nouvelles églises en pays musulman, et qu'on serait obligé de les démolir s'ils en construisaient. Quant à la reconstruction de celles qui ont été détruites, cela n'est possible en aucune façon; il serait même préférable de ne pas permettre non plus la réparation de ces édifices; et pourtant, le croirait-on? nous avons vu des époques où les temples musulmans tombaient en ruines, tandis qu'on restaurait les églises des infidèles! Oh! les princes qui ont été les plus grands tyrans sont ceux qui ont défendu qu'on pro-

الله 'Adil, c'est-à-dire qui maintient chaque chose dans ses justes limites, dans ses strictes proportions.

nonçât même le nom de Dieu dans ses temples, et qui se sont appliqués à les détruire.

Nos ulémas ont prononcé cette décision: «Si le harbi venu chez nous avec l'amán y prolonge son séjour, on ne peut pas lui permettre de retourner dans son pays, car, alors, il y deviendrait, pour ainsi dire, un espion qui informerait les infidèles des endroits faibles de notre territoire; s'il se fixe définitivement parmi nous, il doit être soumis au djiziè.

Le cheikh Khalila dit dans son Moukhtaçar: «Le zimmi est obligé de revêtir des signes particuliers qui le distinguent des musulmans, savoir: le zounnâr «le chapeau» (barnita); et le tartour; il sera puni s'il ne porte pas sa ceinture; s'il se montre dans un état d'ivresse, s'il prêche sa croyance, et s'il se permet quelque intempérance de langage, son vin sera répandu, et on brisera ses eloches.

«Le paete sera rompu si le mentrier d'un musulman reste inconnu; si les zimmis se refusent à payer
le djiziè; s'ils se révoltent contre la sentence de la
loi; s'ils ont enlevé une vierge musulmane, et s'ils
donnent des renseignements aux ennemis de l'État
sur les endroits faibles du pays, etc. » Enfin, le cheikh
termine par ces mots: «C'est un devoir pour les
magistrats eivils et militaires dont Dieu a éclairé
l'esprit, d'interdire aux chrétiens toutes les choses
qu'ils se sont permises, et principalement l'achat
des esclaves, le luxe dans les vêtements et une tenue
orgueilleuse en circulant dans les rues; car ils interceptent et ils embarrassent la voie publique aux

ulémas, et au peuple à plus forte raison; ils s'avancent hardiment sur leur âne, au milieu du chemin, de telle sorte que chacun s'imagine que ce sont des ulémas à qui l'on doit faire place, tandis qu'on sait bien, au contraire, que ceux-ci sont purs de toute vanité!»

Nous prions le Très-Haut de glorifier la religion de l'islâm, la vraie soi, la voie droite, par l'accord des ulémas et des princes, afin d'exalter la parole de Dieu, de protéger son culte, et de nous préserver de l'avidité et de l'amour du monde et de ses pompes, qui sont la gloire des sots et le plus imminent de tous les daugers; car ces vices éloignent les cœurs de la connaissance des mystères divins, et ils leur font oublier ce lieu où les vrais croyants seront remplis d'angoisses, où leurs corps seront saisis d'un tremblement terrible. O Dieu! puisses-tu nous donner place au milieu de ton peuple, du peuple de ton prophète; couvre ton envoyé de ta miséricorde; exalte sa parole, éternise son pacte et ses conditions, donne ton secours à son peuple et à sa mission; multiplie le nombre de ses adhérents, complète sa cohorte par l'universalité des hommes; que personne ne contrevienne à sa direction et à ses préceptes!

Écrit par le pauvre Ahmed ibn Mohammed ed-Derdir el-Adaoui, el-Mâliki; que Dieu lui fasse miséricorde, ainsi qu'à tous les vrais croyants! Amîn! RÉPONSE DU CHEIKH ABDERRAHMAN EL-QORAÏGIII EL-OUEFAÏ EL-HANEFI.

Gloire à Dieu, digne de toutes louanges! Le Très-Haut a dit 1: " O croyants ! si vous assistez Dieu dans sa guerre eontre les méchants, lui aussi il vous assistera et affermira vos pas; or l'assistance de Dieu, c'est la glorification de ses élus et de ses saints, et l'abaissement de ses ennemis. » Dieu a dit eneore 2: « Vous ne verrez aueun de eeux qui eroient en Dieu et au dernier jour aimer l'infidèle, rebelle à Dieu et à son prophète, fût-il même un père, un fils, un frère, un allié!» Or, laisser les infidèles dans l'état de eonsidération où ils sont aujourd'hui, an milieu des purs musulmans, c'est la preuve d'amitié la plus grande qu'on puisse leur donner; e'est saire acte de rébellion contre le Maître de l'Univers. - Le Très-Haut a dit encore 3: « Vous êtes le peuple le plus excellent qui ait jamais existé parmi les hommes; vous ordonnez ee qui est hon, et vous prohibez ce qui est manvais. » Et plus loin 4: « Les insidèles ne cherchaient point à se détourner mutuellement des manvaises actions qu'ils commettaient!» Dieu a béni son peuple en lui donnant l'autorité (le droit d'ordonner et d'interdire), et il a mandit les autres nations en les privant de cette prérogative. C'est pour

<sup>1</sup> Coran, verset déjà cité.

<sup>1</sup> lbid. LVIII, 22.

<sup>1</sup> Ibid. 111, 103.

<sup>1</sup> Ibid. v. 82 ...

ce motif qu'il est licite d'evercer sur elles toutes les

vengeances.

Dans le hadis d'Ibn Abbas (que la grâce de Dieu repose sur son père et sur lui!), on rapporte qu'un homme dit un jour à Mahomet : ¿ O prophète de Dieu! détruiras-tu ce pays où il existe des gens vertueux? — Certainement, répondit-il. — Et pourquoi? ô apôtre de Dieu! — A cause de leur silence, reprit Mahomet, et de leur incurie à réprimer les aetes de rébellion commis envers Dieu; » c'est-à-dire à cause du silence qu'ils gardent devant les ennemis de Dieu qui se prélassent en pays musulman; si-lence condamnable, surtout quand ils ont le pouvoir de faire cesser ee scandale.»

Il est dit dans le hadis de Abou Said el-Khadri (que la grâce de Dieu soit sur lui!): « J'ai entendu l'apôtre de Dieu dire ces paroles: « Quiconque est « présent à un scandale doit le faire cesser de sa « propre main; s'il n'en a pas le pouvoir, il doit le « condamner par sa langue; et, à défaut, dans son « for intérieur. Ceci, pourtant, est l'indice d'une foi « pusillanime et faible. »

Or, j'ai feuilleté les livres authentiques du saint rite avec leurs commentaires, depuis l'époque de notre grand imain Abou Hanifa, ainsi que les fetouas concernant l'obligation où sont les zimmis de se conformer à tout ce que leur impose le contrat qu'ils ont reçu des khalifes rachidin (que la grâce de Dieu repose sur eux tous!) Parmi les textes rapportés sur l'autorité de l'imâm, on trouve le livre intitulé: Hi-

dáiét élbidáié, composé par l'imâm Zahir eddin elmarghina, où on lit ce qui suit : a Les zimmis ne monteront jamais de chevaux avec des selles, ni même avec des bâts, ou toute autre chose semblable. Cela est anthentique. Ils ne porteront point d'imamè «turbans » et point d'armes; ils monteront sur des anes, avec des bâts, et ils mettront pied à terre quand ils viendront à passer devant une mosquée1; encore ne pourront-ils monter même que dans des cas d'absolue nécessité, comme ceux de maladie ou de voyage; ils se tiendront toujours sur la partie la plus étroite du chemin; il leur sera défendu de porter le costume des ulémas et des chérifs, ainsi que des vêtements de luxe en soie ou autres, tels que ceux (thôb 2) d'étolle fine de soie filée fortes, ou d'étoffes rayées de diverses couleurs, et de première qualité; leurs étoffes, marquées de cubes peints, seront d'une qualité grossière et de mauvais teint. Les compagnons du prophète ont été d'accord sur ce point, afin de rendre public l'avilissement des infidèles, et de ménager (l'amour-propre) des musulmans panyres. »

Le commentateur de ce livre, Kemâl ibn el-Hammâm, a dit : « Quand l'infidèle cherche à s'élever au-dessus des musulmans en quoi que ce soit; et

Il n'y a pas sort longtemps qu'on obligeait encore les chrétiens à descendre de seurs montures lorsque, par hasard, ils venaient à passer au Caire devant certaines mosquées, telles que El-Azhar, Haçanin, Setti-Zeinab, etc.

<sup>&</sup>quot; Voyez Dozy, loc. land, 21.

<sup>1</sup> Kho:z. Voir, sur ce genre d'étoffe, Dozy, loc. laud. 6.

quand il se révolte contre eux, l'imâm a le droit de le mettre à mort.»

Le cheikh Mohammed Zein ibn Nedjim a dit dans le livre intitulé El-Echbáh: « Donner de la considération à l'infidèle, c'est commettre une infidélité. »

L'imâm Abou Joucouf a dit dans le livre intitulé: Kitáb el-Kharádi, au sujet du pacte imposé aux chré. tiens et aux juifs par Omar ibn el-Khattab (que la grâce de Dieu repose sur lui!) : a Ils ne posséderont point d'esclaves musulmans, » c'est-à-dire que si un de leurs esclaves embrasse l'islamisme, il devra être conduit au marché pour y être vendu au plus offrant et dernier enchérisseur, et son ancien maître sera contraint d'en recevoir le prix. Ils ne devront pas non plus s'assimiler aux musulmans dans les vêtements. Or, s'ils viennent à manquer à l'une de ces conditions, ils n'auront plus ni garantie, ni sauvegarde; mais si, au contraire, ils les respectent serupuleusement et s'ils les observent tontes, ils seront alors dans la condition d'une partie contractante, et nous leur devrons protection.»

On lit ce qui suit dans le livre intitulé: El-Bahr erraiq, ainsi que dans le Tanouir et ses deux commentaires El-Manh et Ed-Dourr, dans le Ferd et son commentaire, et dans les fetouas de l'imam Fakhr eddin Qâzi-khân, dont voici seulement un extrait, afin d'éviter les longueurs: «On ne construira pas de nouvelles églises ou chapelles en pays musulman; mais on relèvera celles qui sont démolies (c'est-àdire celles que l'imâm aura fait détruire, et non

point celles qui seront tombées d'elles-mêmes). Cela aura lieu, toutesois, sans aucune augmentation sur la première construction, et sans employer d'autres matériaux que les anciens. Les zimmis devront se distinguer de nous, au premier aspect, par leurs vêtements, par la coupe de leurs habillements et par leurs montures. Ils mettront le koustidj « ceinture » faite de laine ou de poils d'animaux, qu'ils serreront autour de leurs corps 1. »

On leur interdira de porter l'imâme, fût-il bleu ou janne; ils mettront seulement sur leur tête un calunçoua noir et long. Il leur sera interdit de porter des ceintures de soie et des vêtements de luxe, comme, par exemple, des étoffes de laine, de drap et de soie de première qualité, qui doivent être réservées aux ulémas et aux chérifs; il leur sera défendu d'entreprendre un métier tant soit peu honorable, et qui contraindrait les musulmans à recourir à eux, tel que, entre antres, celui d'écrivain chez les émirs. En outre, de même qu'ils sont distingués de nous par la forme et la couleur de leurs vêtements, les femmes zimmis devront également se distinguer des nôtres dans les rues et dans les bains.

Si un zimmi vent acquérir une propriété territoriale, il ne convient pas de la lui vendre; et s'il en vend une, il doit être contraint de la vendre à un musulman.

Des ordres impériaux out été rendus du temps d'Abon Sooud, mufti des humains et des génies; ils

Cf. Freytagii Lexicon.

interdisent aux zimmis de posséder des esclaves mâles ou femelles pour leur service 1; ils prescrivent, en cas de contravention, de leur insliger une bastonnade rigoureuse et un long emprisonnement.

Le harbi musteemèn (le Franc) ne pent rester en pays musulman plus d'une année; nous le prévenous que, s'il prolongeait son séjour au delà de ce terme, il serait soumis au djiziè, et que nous ne lui permettrions pas de retourner en Europe (dûr elharb), de peur qu'il n'y devint, en quelque sorte, un œil constamment ouvert sur nous, c'est-à-dire l'espion et l'auxiliaire de nos ennemis.

Or, après avoir pris connaissance de toutes ces décisions rendues par les imams de la tradition, et qui répondent à toutes les questions posées ci-dessus, sachez que c'est un devoir évident pour tous les émirs, protecteurs de la nation élue, de faire cesser ces turpitudes et de détruire ces innovations sacriléges. Ils devront contraindre ces infidèles maudits à rester dans la voie qu'on lenr a tracée, pour les distinguer de nous, eux et leurs femmes, dans la forme et la couleur des vêtements, ainsi que dans les montures dont ils se servent, et dont ils ne pourront faire usage que dans les cas de nécessité et de la façon ci-dessus indiquée. On devra les contraindre à vendre leurs maisons aux musulmans, de peur qu'ils ne s'établissent et ne se fixent dans le pays, et que, par là,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Håkem bi-emrillah avail rendu une ordonnance dans le même sens. (Cf. de Sacy, Chrest. arabe, 1, 105; M. Wüstenfeld, loc. land, p. 26.)

Ou devra les punir et les châtier s'ils achètent des esclaves musulmans; et s'ils en prennent à leur service, on les forcera à les vendre. On inspectera scrupuleusement leurs églises et leurs couvents, et on démolira tout accroissement ou augmentation qui s'y serait introduit; car cela peut être regardé comme l'édification nouvelle d'une église ou d'un couvent en pays musulman; on fera le recensement des musteemèn (Francs) appartenant aux nations harbis, et dont le sauf-conduit est expiré; puis on les soumettra au djiziè; on ne leur permettra pas de retourner dans leur pays, et surtout dans les temps de malheurs où nous vivons.

Or, par l'investigation scrupulense de tous ces points, on découvrira la perfidie et la trahison, avant l'apparition de l'épreuve. C'est aux princes à agir en conformité de ce qui précède. Puisse le Seigneur les préserver eux et nous de tout malheur! Puisse-t-il nous diriger tous dans ses voies, nous prêter son assistance pour étouffer le feu des infidèles et faire briller le flambeau de la vraie foi! Puisse-t-il nous préserver tous de l'application de cette parole 1: « Geux qui les prendront pour amis finiront par leur ressembler. » Il n'y a de puissance et de force qu'en Dieu seul.

Écrit par le pauvre Abd errahmân el-Qoraïchi, el-ouéfăi, el-hauefi; que Dieu lui pardonne dans sa miséricorde! (L. S.)

Coran, v. verset déjà cité.

RÉPONSE DU CHEIKH HAÇAN EL-KAFRAOUI EL-CHÂPÉT.

Louanges à Dieu, le guide de la voie droite!

La décision rendue par le cheikh Er-Ramly, par le cheikh el-Islam, et par les doctes imams, dont les décrets peuvent à peine être consignés ici, est ainsi conçue : « Il est interdit aux zimmis résidant sur le territoire musulman de se vêtir de la même façon que les émirs, les ulémas et les chérifs; on ne leur permettra pas de se couvrir d'étoffes précieuses et taillées dans les formes qui leur sont interdites, afin de ne point blesser le cœur des musulmans malheureux, et pour que leur foi dans la religion n'en soit pas ébranlée.

alls ne pourront faire usage de montures semblables à celles des musulmans; ils ne se serviront ni de selles, ni d'étriers de fer, afin d'être distingués des vrais croyants; ils ne monteront point de chevaux, en raison du caractère noble de cet animal. Le Très-Haut a dit 1: « Et de forts escadrons, « par lesquels vous frapperez de terreur les ennemis « de Dieu et les vôtres. »

« Il ne leur sera pas permis de prendre de musulmans à leur service <sup>2</sup>, parce que Dien a glorifié le peuple de l'islàm; il lui a donné son assistance, et il s'en est porté garant envers lui par ces paroles <sup>3</sup>:

<sup>1</sup> Corun, viii, 62.

<sup>1</sup> Voy. Chrest. arabe, 1, 105, ut supra.

<sup>2</sup> Coran, 111, 140.

« Certes, Dieu ne donnera jamais de chemin (préé-« minence) aux infidèles sur les vrais croyants. » Or c'est précisément ce qui est arrivé aujourd'hui, que leurs serviteurs sont des musulmans pris parmi les hommes d'un âge mûr ou qui sont encore dans l'adolescence. Cela est un des plus grands scandales que les dépositaires de l'autorité soient dans le devoir de faire cesser.

"Il est illicite (réprouvable) de les saluer, même par le simple bonjour 1; de les servir, même avec salaire, soit dans les bains, soit dans ce qui a rapport à leurs montures; et il est défendu de rien recevoir de leur main, car cela serait une cause d'avilissement pour les fidèles. Il leur est interdit, en circulant dans les rues, de prendre les manières adoptées par les musulmans, et encore moins celles des émirs de la religion; ils ne devront marcher que les uns à la suite des autres; et, dans les passages étroits, ils se retireront encore dans l'endroit le plus resserré du chemin.

« On lit ce qui suit dans Bokhâri et dans Mouslim : « Les juifs et les chrétiens ne commenceront jamais « à donner le salut ; si vous rencontrez l'un d'eux dans « le chemin, poussez-le à l'endroit le plus resserré « et le plus étroit. » L'absence de toute marque de considération envers eux est obligatoire pour nous ; nous ne devons jamais leur donner la place d'honneur dans une assemblée où se trouvera un musulman, et cela, afin de les avilir et d'honorer les vrais

Sbah-lkheir! id fylan!

croyants 1. Ils ne doivent point acquérir d'esclaves musulmans, qu'ils soient blancs ou noirs; en conséqueuce, ils devront se désaire des esclaves qu'ils auraient présentement, car ils n'ont pas le droit d'en posséder. Si l'un de leurs esclaves, antérieurement infidèle, se fait musulman, on le leur enlèvera, et, bon gré, mal gré, on contraindra son maître à le vendre, et à en recevoir le prix. Il ne leur est pas permis non plus de se mettre, quant à leurs maisons, sur un pied d'égalité avec les habitations de leurs voisins musulmans, et, à plus forte raison, de donner à leurs constructions une plus grande élévation. Si elles sont de la même hauteur, ou plus élevées, c'est un devoir pour nous de les démolir jusqu'à une dimension un peu moindre que les habitations des vrais croyants; cela est conforme à cette parole du prophète: « l'Islàm domine; mais rien nes'é-« lévera au-dessus de lai. » C'est aussi pour les empêcher de prendre connaissance de nos endroits faibles, et pour faire une distinction entre leurs demeures et les nôtres. Il leur est interdit de bâtir à nouveau des églises, chapelles ou monastères en pays musulman. Nous devons détruire tout ce qui est de construction nouvelle dans tout pays fondé sous l'islamisme, tel que le Caire, par exemple; car il est dit dans un hadis d'Omar : « On ne hâtira pas d'église

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> El-Maqyn (Erpenii Hist, Sarracenica, p. 11) avance un fait qui est appuyé sur un hadis, et qui est diamétralement opposé à ce qu'on vient de lire; mais son opinion peut ne pas être dénuée de toute partialité.

dans l'islâm. » Il ne leur sera pas permis non plus de réparer les parties de ces édifices qui seraient en ruines. Quant aux édifices anciens et qui se trouvent dans un pays dont la population a embrassé l'islamisme, on ne les détruira pas; mais seulement on ne les agrandira pas au moyen de réparations ou autrement; dans le cas où les zimmis contreviendraient à ces dispositions, nous serions obligés de démolir tout ce qui aurait été ajouté aux proportions primitives de l'édifice.

«L'entrée du territoire musulman n'est permise aux harbis, par suite de l'aman, que pour le temps nécessaire à la conclusion de leurs affaires 1; s'ils dépassent ce terme, leur sauf-conduit étant expiré, ils seront mis à mort, ou soumis à la perception du djiziè. Quant à ceux avec qui l'imâm aurait souscrit des conventions, ils ne forment qu'une fraction minime à qui l'imâm, pour un motif quelconque, accorde une trève momentanée; mais ils ne pourront dépasser le terme fixé au delà de quatre mois, surtout si cela a lieu dans un temps où l'islâm soit prospère et florissant. Le Très-Haut a' dit 2 : « Elles doivent "attendre quatre mois; " et il a dit encore3: "Ne « montrez point de lâcheté, et n'invitez point les in-«fidèles à la paix, quand vous ètes les plus forts et a que Dieu est avec vons.

"Il leur est ordonné, hommes et femmes, de

Voy. Du Caurroy, loc. laud. 1848, 2' sem. p. 28.

<sup>2</sup> Coran, 11; 234.

<sup>2</sup> Ibid. xl.vir. 37.

porter des vêtements différents de ceux des musulmans, afin de se distinguer de ceux-ci<sup>1</sup>; il leur est défendu de laisser voir ce qui peut nous scandaliser, comme, par exemple, leur's liqueurs fermentées; s'ils ne les dérobent point à nos regards, nous sommes obligés de les faire répandre au milieu de la rue.»

Ce qui précède n'est qu'une partie de ce qui est écrit sur cette matière, et si nous voulions mentionner le toutici, cela nous entraînerait trop loin; mais cet exposé succinct suffira aux hommes dont Dieu a éclairé l'intelligence, dont il a dilaté les poitrines et sanctifié les secrètes peusées. Or nous prions le souverain maître du monde d'étendre universellement sa justice sur les humains, asin qu'ils fassent tous leurs essorts pour arborer solidement l'étendard de la religion.

Dans un hadis du sincère et du sidèle 2 il est dit: « L'abolissement d'une innovation sacrilége est présérable à l'action permanente de la loi. » Dans un autre hadis, il est également dit: « Une heure d'équité vaut mieux que soixante ans de culte. » Les versets du Coran et les hadis sont très nombreux sur ce sujet, et ils sont connus de tous les sidèles. Dieu a maudit les nations antérieures, parce qu'elles n'ont pas ré-

Abou-Bekr es-Siddyq, premier khalife, successeur de Mahomet.

On lit dans Burkhardt (Voyages en Arabie, traduits par Eyriès, 1, 19): « Sous les chérifs, les chrétiens de Djidda étaient très-inquiétés; ils étaient obligés de porter un habillement particulier, et il leur était défendu de s'approcher de la porte de la ville dite porte de la Mekke.»

prouvé les objets de seandale; et il a dit 1 : « Ils (les juiss) ne cherchaient point à se détourner mutuellement des mauvaises actions qu'ils commettaient. Oh! eombien leurs actions étaient détestables! mais il a frappé ces hommes en raison de leur conduite obstinée. » Le Très-Haut a dit aussi 2 : « Ceux qui ordonnent le bien, qui défendent le mal, qui observent les préceptes divins (seront récompensés); annonce cette bonne nouvelle aux musulmans! »

Puisse le Dieu Très-Haut nous admettre au nombre de cette cohorte, et nous conduire dans les voies de sa grâce! Certes, Dieu est puissant en toute chose; il est plein de miséricorde envers ses serviteurs, il voit tout.

. Écrit par le pauvre Haçan el-Kafraoui el-châféi 3.

(L. S.)

J'ai eneore en ma possession le texte d'un fetoua conçu dans un esprit de tolérance qui contraste singulièrement avec ce qui précède; mais, comme la copie que j'ai eue sous les yeux ne m'a pas paru être revêtuc d'un caractère suffisant d'authenticité, j'ai omis d'en donner ici la traduction.

3 Le cachet apposé au bas de ce fetoua porte la date de l'hégire

1186, correspondant à l'an 1772 de J. C.

<sup>1</sup> Coran, v, 82.

<sup>1</sup> Ibid. 18, 113.

Au moment où je terminais cette traduction (octobre 1850), un soulèvement venait d'éclater dans la population musulmane d'Alep, en Syrie, à l'occasion du recrutement, le quatrième jour du gourban bairam. Les musulmans, après avoir résisté à l'autorité, vinrent se

TEXTE ARABE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

# صفة العهد الماخوذ على نصارى العرب بسم الله الرجان الرحيم

روى ابو داود ان النبى صلّى الله عليه وسلم صالح السل تُجْران على الف حُلّة النصْف في صغر والنصف في رجب يؤدّونها على المسلمين وعارية ثلاثين دِرْعا وثلاثين فرساً وثلاثين بعيرًا وتلاثين من كل صنف من اصنان السلاح

ruer sur les quartiers habités par les chrétiens; une ou deux églises furent violées et pillées; un évêque fut blessé, et le patriarche grec catholique n'échappa à la mort que par miracle. Les insurgés, devenus maitres de la ville, la livrèrent pendant trois jours au viol et au pillage, et ils ne consentirent à accorder une trève à tous ces excès qu'aux conditions suivantes : « Les chrétiens ne monteront pas à cheval; ils ne porteront point le larbouch; ils reprendront leur ancien costume; ils n'auront point d'esclaves; et, enfin, ils seront ramenés à l'état ignominieux des anciens temps.»

Le gouvernement éclairé et libéral de Soultan Abdoul-Medjid s'émut, à juste titre, à la nouvelle de ces événements, qui paraissaient devoir s'étendre au loin; sin mois après la révolte, le 1" moharrem 1267, les troupes impériales, revenues en force, rétablissaient l'ordre, après avoir fait, rue par rue, le siège de la ville, et après avoir donné une leçon terrible qui, il faut l'espèrer, préviendra le retour de nouveaux mollieurs.

Je me fais un devoir de rendre une complète justice aux vues généreuses et civilisatrices du gouvernement ottoman; et, à cette occasion, je ne puis résister au désir de citer ici une brochure dont la publication est récente, et qui a pour titre: Des établissements de bienfaisance en Orient en 1850. L'auteur de cet aperçu, M. E. Chaudé, se fait remarquer, en général, par son exactitude; et il a groupé dans son travail un ensemble de faits qui honorent le gouvernement du prince actuellement régnant en Turquie.

يُغْزُون بها الى المسلمين صامنون لها حتى يؤدونها اليهم على أن لا تُهدُّم لهم بيعة ولا يخرج لهم قس ولا يُغْتَنُون عن دينهم ما لمر يُحْدِثوا حَدُثا ويأكلوا الرِّبًا، وردى عبد الرجان بن غنم قال كتبنا لعمر بن الخطّاب رضى الله عنه من نصاري كذا، أنكم لما قدمم علينا سُلِّناكم الامان لانفسنا وذراربنا واموالنا واهل ملتنا وشرطنا لكمر على انغسنا أن لا نُحدِث في مدائننا ولا فيما حولها دُيْرًا ولا كنيسة ولا قلَّية ولا صومعة راهب ولا نجدد ما خرب منها ولا ما كان منها في خطط المسلمين ولا تمنع كنائسنا أن ينزلها أحد من المسلمين في ليل ونهار وأن نوسع ابوابها للاريس وآبن السبيل وأن تُنول من مرَّ بنا من المسلمين ثلاث ليال نُطِّعِمهم ولا نُووى في كنائسنا ولا في منازلنا جاسوسًا ونكتم غشًا للسلمين ولا نعلم اولادنا القرأن ولا نُظهر شرعنا ولا ندعو اليه احدًا ولا تمنع احدًا من ذوى قرابتنا الدخول في الاسلام إن ارادوه وأن نوقر المسلمين ونقوم لهم من مجالسنا إذا أرادوا لجلوس ولا نُتَشْبَهُ بهم في شيء من ملابسهمر في مَكُنْسُوَة ولا عَامَة ولا نعلين ولا فرق شُعْر ولا نتكلم بكلامهم ولا نتكنَّى بِكُنَّاهم ولا نركب بالسروج ولا نتعلد السيون. ونتخذ شيا من السلاح ولا نجمله معنا

ولا ننقش على خواتمنا بالعربيّة ولا نبيع الخمور وان نُجُرّ مقادمُ رُوسنا ونلزم ريَّنا حيث ما كان وان نشد الرانير على اوساطنا وان لا نظهر صلباننا وكُتُبنا في شي من طرق المسلمين ولا اسواقهم ولانضرب بنواقيسنا في كنائسنا إلا ضربا خفيفا ولا نرفع اصواتنا بالقرأة في كنائسنا بحضرة المسلمين ولا نرفع اصواتنا مع موتانا ولا نرفع شَعَانِينُنا ولا طاغوتنا ولا نظهر النيران في شي من طرق المسلمين ولا اسواقهم ولا نجاورهم بموتانا ولا نتخذمن الرتيق ما جرت عليه سهامُ المسلمين ولا نطَّلع على منازلهم ، فلما أُتَّيْتُ عُربن الخطَّاب رضى الله عنه بالكتاب زاد فبه ولا نضرب احدًا من المسلمين، شُرطنًا ذلك على انفسنًا واهل ملَّتنا ولنا عليه الأَمانُ وإِن نحن خالفنا شيئًا ثمَّا شَرَطْنَاه لَكُم وضَمنَّاه على انفسنا فلا ذِمَّةُ لنا وقد حلَّ منا ما حل من اهل المعاندة والشقاق، كتب اليد عمر رضى الله عند أمض لهم ما سُألوه وْلْكِقْ فيه حرفين أُشْرُطْهُما عليهم مع ما شرطوه على انغسهم أنْ لا يشتروا شيًّا من سبايا المسطين ومَن ضرب مسلمًا عُدُا نقد خلع عهده، ويولُ الفع عن اسلم مولى عمر بن الخطّاب رضى الله عند أن عرو حتب الى اهل الشام في النصاري ان تُعْطَعُ رُكُبُهُمْ وان يُرْكُبُوا على الأكف وأن يركبوا في شِقّ وهو ان تكون رجُّلاهم

في ناحية واحدة وينبغي أن لا يباح لهم الركوبُ الَّا ئ المواضع البعيدة والطرق الخالية وأمَّا في اسواق المسلمين وداخل البلدة حيث يتضرر المسلمون بركوبهم فلا أُللَّهُمَّ إِلَّا أَن يكون شيخًا كبيرًا مضطرًّا إلى الركوب لزمانة او ضُعْفِ فينبغي أن يُبَاحُ له الركوبُ فهذا هو العهد الذي اخدُه عمر بن الخطّاب على النصاري، وفي بعض طُرُتِه وأن نَكْشِفُ عن وجوه موتانا، وفي بعضها ولا يُوجُدُ في بيت احد منا سلاخ إلَّا آنتهب ولا يشارك احدُ منا مسلمًا إلَّا أن يكون للسلم أمر التجارة ، قال آبن حُزْمِر في مراتب الاجهاع ، اختلف العلماء في نقض عهد الذتى وقتله وسبى اهله اذا اخلَّ بواحدة ما سنذكرة وهو اعطاء اربعة مثاقيل من ذهب في انقضاء كل عام، صرف كل دينار اثنى عشر درها، وان لا يُحدثوا كنبسةُ ولا بُيعةُ ولا ديرًا ولا صومعةُ ولا يجدُّدوا ما خرب منها ولا يمنعوا المسلمين من النزول في كنائسهم وبيعهم ليلا ونهارا ويوشعوا ابوابها للنزول ويضيغوا مى مرَّبهم من المسلمين ثلاث لبال ولا يَأْوُو! جاسوسًا ولا يكتموا غِشًا للسلمين ويقوموا لهم من المجالس ولا يتشبهوا بهم في شي من لباسهم ولا فرق شعورهم ولا يتكالموا بكلامهم ولا يتكنُّوا بِكُناهم ولا يركبوا على السروج ولا يتقلُّدوا شبًّا

من السلاح ولا ينقشوا في خواتمهم بالعربية ولا يبيعوا للنمور وبجزوا مقادم رؤسهم ويشدوا الزنانير ولا يُظْهروا الصليب ولا يجاوروا المسلمين بموتاهم ولا يُظهروا في طرق المسلمين نجاسة ويجنفوا النواقيس واصواتهم ولا يظهروا شيئًا من شعائرهم ولا يتخذوا من الرتيق ما جُرَتْ عليه سهامر المسلمين ولا يُطْلِعُوا عليهم عَدُواً ولا يتضربوا مسلامًا ولا يُسْبُوهُ ولا يستخدموه ولا يُسْمِعوا مسلمًا شيمًا من كُغرهم ولا يسبّوا احدًا من الانبياء عليهم السلامُ ولا يُظْهروا خُنرًا ولا نكاح ذات محسوم وان يسكنوا المسلمين بينهم ، فتى اخلوا بواحدة من هذه اختلف في نقض عهدهم وتتلهم وسبيهم ووُجُّهُ نقض عهدهم متى اخُلُوا بشي عن هذه الشروط تولد تعالى إلَّا الَّذِينَ عَاهَدتُم مِنَ ٱلْمُشْرِكِينَ ، ثُمَّر لَمْ يُنْقُصُوكُم شَيًّا وَلَمْ بُظَاهِرُوا عَلَيْكُمْ أَحَدًا نَأْتِمُوا إِلَيْهِمْ عَهْدَكُمْ إِلَى مُدَّتِهِم ، وهذا عام في كلما شُرطَ عليهم ، فغهوم هذا أنَّهم متى اخلُّوا بشي ما شُرطَ عليهم نُقِضَ عهدُهم ، وقول على لَإِن بُقيتُ لنصارى بني تُغْلِب لأَتْتُكُنَّ المقاتلة ولأُسبينَّ الذرِّيَّة فإنى كتبت الكتاب بينهم وبين رسول الله صلى الله عليه وسلم على أن لا يَنْصُرُوا اولادُهُم يُدِلِّ على نقض عهدهم اذا اخلوا بما شُرط عليهم ، وروى عن عر رسى الله عنه ان

دُمِّيًّا نَحُسُ بُغْادُ عليه مُسْلِمَةٌ نَوْقَعْتُ فانكشفت عورتها فامر بصليد في ذلك الموضع وقال إنما عاهدناهم على اعطاء النَّرْيَة عن يد وهم صاغرون ، وروى أنَّ بني تغلب دخلوا على عبر بن عبد العرير فقالوا يا امير المومنين إنَّا قومٌ من العرب ٱفْرِشْ لنا فقال نصاري قالوا نصاري قال آدعُ لي حجَّامًا ففعلوا نجر نواصيهم وشقّ مِن أُرْدِيتُهم حُـرُمًا يحتزمونها وامرهم ان لا يركبوا بالسروج ويركبوا بالاكف من شق واحد ، قال العلماء رضى الله عنهم ويلزمهم ان يتميزوا عن المسلمين في لباسهم وان لبسوا قلانيس ميروها عن تلانيس المسلمين بالخرق، ويشد وا الرنانير ى اوساطهم ويكون في اعناقهم خاتم من نحاس او رصاس او جرسٌ يدخُلوا معهم الحمام ولبس لهم أن يلبسوا العمائم والطيلسان واما المرأة فتشد الزنار تحت الإزار وتيل فوق الإزار وهو الأولى ويكون في عنقها خاتم تدخُلُ معها الحمام ويكون أحدُ خُفّيها اسود والاخر ابيض ولا يركبوا لخيل ويركبوا البغال وللمبر بغبر السروج بل بالبرادع عُوضًا عنها من شق واحد في المواضع البعيدة على ما بَيْنَّاد قبل ذلك ولا يُصُدَّرُون في الجالس ولا يُبْدون بالسلام ويلجون الى اصين الطريبق ويُمنَعون أن يُعلوا على المسلمين في البناء ونجوز المساواة

وتيل لا تجوز بل يُنعون، ويمنعون من إظهار المُنكر وللتمر وللفنزير والناقوس والجهر بالتوراة والانجيل ويمنعون من المقام في المجاز وهو مكة والمدينة والمامة ويجعل الامامر عليهم رجلا يكتب أسماعهم وحكاهم ويستونون جيع ما يُوخُذون به من جميع الشرائط وإن امتنعوا من أداء الجزية والتزام احكام الملة انتقض عهدُهم وان زُنا احدُ منهم بمُسلِمة أو أصابها بنكاح أو أُوى الكافر أو دلّ على عورة المسطين او ذكر الله تعالى بما لا مجوز تُبَلُّ لنقض العهد، وروى مُسلِمُ أن النبي صلَّى الله عليه وسلم تُتَّلُّ رجالًا من بنى تُرينصة وسبى دراريهم وتسل كُعْبُ بن الاشرى، قال العلماء فيم إنّ المعاهد والذَّى اذا نُعَّضَ العهد كان حكمُ حكمُ المحارب وإنَّ الامامر يُحَارِبُهم اذا نقضوا العهد ولاخلان فيهم اذا حاربوا أو أعانوا اهل الحرب ولد أن يبتدئهم بالحرب، واختلف في تعليم القرأن، فذهب مالك رضى الله عنه منع ذلك ومذهب ابي حنيفة اباحم وإختلف قول الشافع حُجَّةُ الله واز الرغبة في الاسلام وحُجَّةُ المنع كونه نُجِسًا كافرًا في الحال وخشية الاستهراء إذ هو عدو لله ولكاتبه لئلا يعرضه للاستهانة والاستخفان به ولمآ تعارض هذا اختلف قول الشافع رضى الله عند، وسيِّل مالك عن موَّاكلة

النصراني من إناءً واحد فقال تُرْكُهُ أُحُبُّ الَّ وأمَّا خرامُ فلا ولا نصادق نصرانياً ، قال بعض العلماء الوجعُ في منع مضادقة النصراني أنَّ الله تبارك وتعالى يقول لا تُجِـدُ قومًا يؤمنون باللهِ وَآليُومِ الآخِرِ الدية فواجب على كل من يومس بالله أن يبغض من يكفر بالله تعالى ويجعل معد إلها اخر ويكذَّب برُسله وموَّاكلته من اناءً واحد تقتضى الأُلغة بينهما والمودة نهى تُكْرُهُ من هذا ، قال آبي وُهُب تأل رسول الله صلى الله عليه وسلم لا تخالطنَّ الا مومناً ، واختلف العلماء رضى الله عنهم في تكنية الكافر هل تُبَاحُ ام لا واستدلَّ مَن أباحُها بقولد تعالى تُبَّتْ يَدُا أبي لَهُب وتُبُّ وهذا لا دليل نيه لأنَّ اسمه عبد العُزِّي فلو ذكره الله تعالى باسمه أَثْبُتُ العبودية لغيره، وقيل كانت كُنْيَتُهُ اغْلَبُ مِن اسمِهِ وكان بها مشتهرًا ، قال مالك واكرُهُ للسلم أن يعلّم أحدًا من النصاري الخط وغيرة واكرهُ ان يُطْرُحُ آبند في حُتَّابِ الجُهُم ليتعمُّ الكتبابة الاعجية ، وامَّا مقارضةُ الذَّيِّي فالمنصوص انه لا يجوز للسلا ان يدنع مالا يعمل فيه بالقراض لاستحلاله للربّا واسا المسلم فيُكرُّهُ له اخذ القراض لانه من باب اجارة المسلم نغسه من الكافر، واذا عطس الذي لا يقال له يرجك الله وإيما يقال لد يهديك الله ويصلّح بالك وكذا فعل

رسول الله صلى الله عليه وسلم منع اليهبود وكانسوا يتعاطسون عنده فاسلم رجال منهم حيث دعا له الرسول بالهداية، وإن زنا الذي عُسْلِكَة طايعة فاختلف في نقض عهده بذلك نعلى هذا إن اكرهها على الزنا لا نعلم خلانًا لنقض عهده بذلك وعلى هذا نينقض عهد أكثر اهل الذمة بالديار المصرية فإنَّهم يَسُبُّون المسطين ويغسقون بحريمهم طوعا وإكراها والله اعلم، وإن امتنع من اداء للجزية انتقض عهدُه وحـلَّ مالُهُ، وامَّا إن سَتَّ النبى صلى الله عليه وسلم تُتل، وهل يُسقطُ عنه الاشلام القتلُ ، فيه قولان وكُلِّما يُقْتَل الذَّى فيه لنقض فإنَّه يسقط عنه القتل بالاسلام وإن اشترى عبدًا مسلك او معتفيًا يُودُّب على ذلك ، وسُيِّل مالك رضى الله عنه عن الكتاب الذي نيم التورية والانجيل أترى نبيعه من اليهود والنصاري قال آصْعُ وهل يُعْرِي انه توراة او انجيلُ لا أُرَى أَنَّ نبيعه ولا ناكل ثمنه، قال بعض العماء، لأنَّ دين الاسلام السي لجيع الاديان فلا يحلُّ أن يباع بمن يعتقب العمل بما فيها ويكذَّب القرآن الناج لها ولو هَرٍّ انَّها توراةً أو انجيلٌ وذلك لا يمع أذ لا طريق ألى معرفة محتند وقد اخبر الله تعالى انهم بدلوا الشوراة والاجبل وكره مالك معاملة الكفار بالدنانير والدراهم التي كانت

في زمن النبي صلى الله عليه وسلم او بشيء من ذلك إنَّها كانت صرب فارس وصرب الروم والله اعلم، ذكر كنائسهم، روى عن رسول الله صلى الله عليه وسلم الله قال لا تُبنَّى بيعةً لى الاسلام ولا يُجَدُّدُ ما خرب منها، وروى عنه صلى الله عليه وسلم انه قال لا كنيسة في الاسلام، وامر عُور رضى الله عند أن تُهدم كل كنيسة لم تكن قبل الاسلام ومنع أن تُحْدُثُ كنيسةٌ وامر أن لا ينظهر صليبً خارج كنيسة الله كُسّرُ على راس صاحبه وامر عُرُوةُ بن نُجْد بهدمها بصَنْعًا وهذا مذهب علماء الاسلام، وشدُّد عمر بن عبد العرير وامر أن لا يُتَّرُكُ في دار بيعةُ ولا كنيسة بحالٍ تديمة ولا حديثة وهكذا قال الكُسُنُ البصري من السُّنَّة أن تُهدُم الكنائس التي في الامصار العَدْيمةُ والحديثةُ ، وكتب عربي عبد العربر أنَّ امنعوا النصاري من رفع اصواتهم في كنائسهم فانها. ابغض الاصوات الى الله تعالى ويُمنَّعُ ان يُعْنَى ما خرب منها ونيد قولان قال الاصطفري إن طُيِّنوا ظاهر الحيط منعوا او إن طينوا داخلة الذي يليهم لم يُمنَّعُوا والله اعلم، ذكر الجربة، اختلف العلماء هل الجزية امرَّ معدَّرُ لا يزداد على ما قرَّره عربن الخطاب رسى الله عند ولا يُنقُّصُ مند أو ذلك راجعُ الى اجتهاد الامام وهو الاقيس والقول

الثالث الله لا ينقص عنَّا قدّره الامام عمر رضى الله عنه وتجوز الزيادةُ ومذهب مالكُ اربعون درفيًا على اهل الورق واربعة دنانيرعلى اهل الذهب صرف كل دينار عشرة دراهم والذي ترزُّهُ عمر ثمانية واربعون درها على الغنيَّ وعلى مَن دونَدُ اربعة وعشرون درها وعلى مَن دونَهُ السنى عشر درها فيجوز الامامر ان يجتهد في ذلك وفي وتتنا هذا يجوزان يُجْعَلُ على بعضهم النُّ دينارِ في السَّنة لا يتجزعنها لكثرة ما يحصلونه من اموال المسلمين ويحب على الامام أو نائبه أذا أطَّلع على خيانتهم في الاموال أن ينزعها منهم وإن لم يعلم ذلك فله ان يشاطرهم باخذ نصف اموالهم إن كانت لهم اموال قبل الولاية وأما إن. كانوا فقراء وصعاليك فله ان ياخذها بكالها كما فعل عرو رضى الله عند بعدول مصرية وكانت حُجَّتُهُ في ذلك انهم انتفعوانى اموالهم بجاه المسلمين ولم تظهر عليهم خيانة والله سبحانه وتعالى اعلم والحمد لله وحده وصلي على سيئدنا عد وآله وحبه وسم تسليما كثيراا،

### تختن

ما كتبه الامام عربن الخطّاب رضى الله عنه الى موسى الله عنه الى موسى الله عنه وهو كلام جامع للبلاغة والغقه ومعرفة القضاء وللحكم وهو، أمّا بعد فإنَّ القضاء فريضةً

بحكمةٌ وسنَّةُ مُتَّبَعَةُ نَّآفْهُمْ اذا أُدْلِي اليك فإنَّه لا يغفع تكلُّم بحق لا نغاذ لد آس بين الناس في وجهك وبجلسك وعدلك حتى لا يُطْمِعُ شريفٌ في خَيفك ولا يبيأُسُ معيفٌ من عدلك البينة على المُدَّى والمِينُ على مَن انكر والصلحُ جاير بين المسلمين الله صلحًا حُرَّمُ حلالًا او حُلَّلُ حرامًا ولا يمنعك تضاء تضيتُهُ فراجُعْتُ فيه نفسك وهُدِيَّتُ فيه لرُشْدِك أن تُرَاجِع فبه للقَّ فإن للقَّ منه قديمَ فلا تُبْطِلِ الْكُنَّ ومراجعة للق خيرٌ من المّادي في الباطل ٱلْغَهُمُ ٱلغهم فيما مختلج في صدرك ما ليس في القرأن ولا السنَّة ثم آعْرِن الاشباءُ والامثال نُعِس الامور عنـــد ذلك وأعِد الى اقْربها الى الله وأشبهها بالحق وأجعلٌ لمن يطلب حقاً غائبًا أو شاهدًا أُمَدًا ينتهي اليم إلى احضر بينة اخذ بحقه وإن عجر عنها أستُعلَلْت عليه القضية فإنه ابلغ من العُذرواجلا للعلماء، المسلمون عدول بعضهم على بعض الا مجلودًا في حَدِّ أُوّ بجرَّهًا عليه شهادةُ زورِ أُو ظُنِين في وُلاءً او قرابة نان الله تعالى توتَّى منكم السِرأَ ودُرًا عنكم بالبينات والأيمان وإيّاك والغضب والعُكُفّ والنُجُرُ والتأدِّي بين الناس فإنّ القضاء في مواطن الحقّ يُوجِبُ اللهُ به الأُجْرُ ويُحسِنُ به الذكرُ ومن حصلَتْ نْيْتُه في الحق واتَّتَى على نفسه زَانُهُ الله به ومن تُرْبُّنَ للناس

بما يعم الله اتَّه ليس في قلب شائدُ الله سه فيا ظُنَّكَ بِهُ الله مع رزقه وجوايز رجته والسلام وحسبنا الله ونعمَر الوكيال

قال القاصى عياض وحدَّثنا القاصى ابوعلى رضوان الله عليه بن ابي العباس احد بن ابراهيم آبن الي حازم بن على بن محد بن على العندى قرّاة عليه قال أَخْبَرُنا عَثَن بن احد بن عبد الدقاق قراةً عليه تال حدثنا ابو مجد عبيد بن محد بن خُلف البرّار قال حدَّثنا الربيع بن تعلبة ابو الفضل بن يحيى بن عُقْبُة آبن ابي العُيْزَار عن سُغْيَنُ الثورى والوليد بن نوح والسرى آبي مُصْرِن يذكرون عن طُلُحة بن مُصْرِنِ عن مُسْرُوق عن عبد الرحن بن غنم قال كتبب لعمر بن الخطاب رضى الله عنه حين صالح نصارى اهل الشام، بسم الله الرجان الرحم، هذا كتاب لعبد الله عر امير المومنين من نصاري مدينة كذا وكذا اتَّكم لمَّا تُدِمُّ مُ علينا سألناكم الامان لانفسنا وذراربنا واهل ملتنا وشرطنا لكم على انفسنا أن لا نُحدِث في مُدُننا ولا فيما حولها ديرًا ولا كنيسة ولا تليَّةً ولا صومعة راهب ولا نجدد ما خرب منها ولا نحتى ما كان منها في خطط المسلمين ولا عُنْع كِنَاتُسِنَا أَن يَنْزِلُهَا أَحَدُ مِنَ الْمُسْكِينُ فِي لَيْلُ وَلا

نهار وأن نوسع ابوابها للمارّة وآبن السبيل وان ننول من مُرَّ بنا من المسلمين ثلاثة ايام نطعمهم ولا نووى في كنائسنا ولا منازلنا جاسوسًا ولا نكتم غِشًا للسلمين ولا نعمَّ اولادنا القرأن ولا نُظَّهرُ شِرْكُنا. ولا ندعو اليه احدًا ولا تمنع احدًا من ذوى قرابتنا الدخول في الاسلام ان ارادوة وأن نوقر المسلمين ونفوم لهم من مجالسنا اذا ارادوا جلوسًا ولا نتشبُّهُ بهم في شي من ملابسهم في تُلْنُسُوة ولا عمامة ولا نعلين ولا فرق شُعْس ولا نتكلُّم بكلامهم ولا نتكنَّى بكُنَّاهم ولا نركب بالسروج ولا نتقلَّد السيون ولا نتَّخذ شيًّا من السلاح ولا نَجِله معنا ولا نُنْقُشُ على خواتمنا بالعربيَّة ولا نبيع للنمور وان نُجُرَّ مقادم رُوِّسنا وان نلزم زيَّنا حيث ما كُنَّا وان نُشُدَّ الزانير في اوساطنا وان لا نُظْهِرُ الصليب على كنائسنا ولا نُظْهِر صُلّْبَانَنا وكُتُبُّنَا في شي من طرق المسلمين ولا اسواقهم ولا نضرب بنواقيسنا في كنائسنا الا صربًا خفيفًا ولا نرفع اصواتنا بالقرأة في كنائسنا في شيء من حضرة المسلمين ولا نخبرج شعانينا ولا طاغوتا ولا نرفع اصواتنا مع موتأنا ولا نُظْهَرُ النيران معهم في شي من طرق المسلمين ولا نطَّلع عليهم في منازلهم ، فلما أُتيَّتُ عُرُّ بن الخطاب رضي الله عند بالكتاب زاد نيد ولا نضرب احدًا من المسلمين شُرطناً لَكُم ذلك على انفسنا واهل ملّتنا ولنا عليه الامان فيان نحن خَالَفْنا عن شي مما شرطناه لكم وسمنّاهُ على انفسنا فلا ذمّة لنا وقد حلّ منا ما يحلّ من اهل المعاندة والشقاق وللمد لله وحده وصلواته على نبيّه سيدنا محدد وآله وصحبه وسلامه الله

# MÉMOIRE

SUR

## LES INSCRIPTIONS DES ACHÉMÉNIDES,

CONQUES DANS L'IDIOME DES ANCIENS PERSES,

PAR M. OPPERT.

(Suite et fin.)

#### incription 1.

Au même mur que l'inscription H se voit l'inscription cotée l par M. Lassen. Elle est très-importante à cause des noms géographiques qui s'y trouvent, et par le moyen desquels MM. Lassen et Burnouf ont les premiers levé le voile qui couvrait jusqu'alors des inscriptions cunéiformes. Elle est longue de vingt-quatre lignes, comme l'inscription H; la voici: Adam Dárayavus khsûyathiya vazarka khsûyathiya khsûyathiyânîm khsûyathiya dahyanîm tyaisêm parunêm Vistûçpahyê puthra Hakhêmanisiya. Thêtiy Dârayavus khsûyuthiya vasanê Auramazdêhê îmê dahyêva tyê adam adarsiy hadê anê Pêrçê kêrê tyê hacêma atarça manê bêzîm abara Uvaza Mêda Bêbirus Arabêya Athurê Mudrâyê Armina Katapatuka Çparda Yaunê tyaiy uskahyê utê tyaiy darayahyê utê dahyêva tyê parauvaiy Açagarta Parthava Zaruñka Haraiva Bêkhtris Çugdê Uvêrazmiya Thatagus Harauvatis Hiñdus Gañdêra Çakê Maka. Thêtiy Dêrayavus khsêyathiya yadiy weathê maniyêhy hacê aniyanê mê tarçam imam Pêrçam kê am pêdiy yadiy kêra Pêrça pêtêhatiy hyê duvaistam siyêtis aklısatê hauvaciy Aurê niraçêtiy abiy imêm vitham.

Je suis Darius, grand roi, roi des rois, roi de ces nom-

breux pays, fils d'Hystaspe, Achéménide.

Le roi Darius déclare: Par la volonté d'Ormazd, ce sont ces pays que j'ai gouvernés avec l'armée perse; ils me redoutaient, ils m'apportaient leur tribut: la Gissie, la Médie, Babylone, l'Arabie, l'Assyrie, l'Égypte, l'Arménie, la Cappadoce, la Lydie, les loniens du continent et ceux de la mer. Ensin ces pays orientaux: la Sagartie, la Parthie, la Sarangie, l'Ariane, la Bactriane, la Sogdiane, la Chorasmie, la Sattagydie, l'Arachosie, l'Inde, la Gandarie, la Scythie, la Macie.

Le roi Darius déclare: Quand tu règnes de cette manière, je ne crains rien d'un ennemi. Protège cet état de Perse. Quand l'état de Perse est protégé, son bonheur sera inviolable pour longtemps. Que lui, Ormazd, soit propice à ce pays!

Ma traduction s'éloigne en plusieurs points de celle de mes devanciers, surtout vers la fin. Nous avons pourtant à constater d'abord une difficulté assez considérable; ce sont les mots dahyanam tyaisam parunam.

Dahyu, du moins le nominatif, l'accusatif et les autres cas paraissent presque toujours des féminins et ici le mot masculin tyaisâm se trouve construit avec ce terme. M. Rawlinson a voulu faire de tyaisâm parunâm un régime de l'autre génitif dahyunâm; il prend alors parunâm pour populoram, mais il n'y a pas le moindre doute que ce génitif ne signifie « de beaucoup. » M. Rawlinson allègue le grec τῶν πολλῶν; mais ce terme grec ne signifie jamais « des penples, » il n'est jamais identique avec τῶν Εθνων.

En outre, jamais Darius ne parle de ses peuples, il ne parle que de ses pays. Le tyaisam doit attirer l'attention sur ce qui suit, et nous ne lisons réellement que des pays (dahyara) soumis au roi de Perse. Quels sont les pays de « ces peuples? »

Je ne parle pas du double génitif dont l'un régirait l'autre, ni de l'usage, si essentiellement achéménien, de placer l'article entre le substantif et l'adjectif, circonstances qui militent aussi contre l'opinion de M. Rawlinson. Il ne reste qu'à opter entre ces opinions:

Ou d'admettre que le mot dahyu ait été employé également au genre masculin,

Ou de supposer une irrégularité justifiée par l'usage de l'idiome, qui consisterait dans la substitution du génitif du pluriel masculin pour la forme féminine.

Je me décide pour la dernière opinion, d'abord, parce que le génitif du féminin, tyâhâm, constituait probablement une espèce de cacophonie aux oreilles

des Perses; ensuite, parce que tous les idiomes présentent des anomalies de ce geure, et que, en persan ancien même, le nominatif du pronom hauva sert aussi pour le féminin.

Le mot adarsiy est un aoriste multiforme de la voix moyenne formé du causal dâray; je n'admets pas l'étymologie proposée par M. Rawlinson de dars, qui veut dire « oser, » et non « opprimer. » La forme grammaticale adarsiy cadre parfaitement avec le sans crit अनिधि, anéshi, et tant d'autres aoristes.

Le terme parauvaiy, ainsi paraît être la vraie leçon, correspond à une forme sanscrite une, purasvé; qui n'existe pas; nous avons bien une, purastát, et une, púrvanc; mais la forme supposée
ne se présente nulle part. La signification, à ce que
je crois... a été bien établie par M. Rawlinson, qui
la rend par « à l'orient. »

Les noms de pays sont déjà expliqués, à l'exception de deux, dans le commentaire de l'inscription de Bisoutoun; seulement Mudrûyû paraît ici au pluriel, « les Égyptiens. »

Nous voyons deux nouveaux noms, mais deux des plus intéressants; d'abord le nom de l'Inde, Hindus. Il a de l'intérêt pour nous, parce que c'est la désignation des Perses qui a été adoptée par toute l'Europe pour déterminer la presqu'île gangétique. Les Grecs ont transplanté ce nom perse chez eux; c'est le nom ludés, qui se trouve en premier lieu dans les Suppliantes d'Eschyle, et qui a été calqué sur

la forme ario-zende. Le nom de Hindus (zend Hindus), ne désignait principalement que le pays सिन्द्र . Sindhu, le Sindh, le Pendjab; plus tard, on imposa ce nom à toute la presqu'ile, comme les Français appellent la Germanie du nom de la contrée qui leur était le plus voisine. Il y a mieux encore; les Perses ont imposé leur dénomination au peuple indigène qui appelle son pays . Hindostan. Au nom persan se rattache aussi le nom hébreu, qui se trouve au commencement du livre d'Esther, auquel les Massorèthes donnèrent la fausse ponctuation de 1711, hoddu, au lieu de 1711, hiddu. Il est encore remarquable que le zend hafta hindu se retrouve exactement dans le सम सिन्द्र sapta sindhu des Vêdas.

Le deuxième nom nouveau, c'est celui de Gañdára, les nom des Hindous, les l'ardápioi des Grecs, peuplades du nord de l'Indus. Il semble évident que l'énumération de l'Inde et la Gandarie qui est faite ici, tandis que ces noms sont omis dans le texte de Bisoutoun, prouve que la conquête du Sindh tombe entre les époques dissérentes où ces deux inscriptions ont été rédigées.

Le dernier paragraphe contient une exhortation aux rois successeurs de Darius, qui devaient toujours avoir devant les yeux les préceptes de leur prédécesseur. Aussi cette partie n'a pas été, à ce que je crois, suffisamment éclaircie. M. Rawlinson explique: « If thou shalt thus observe (namely) protect this

state of Persia, let me not fear from the ennemy. If the Persian state shall be protected, the longest enduring life such shall be the existence continued to this edifice.»

Selon le savant anglais, la phrase: « protége cet état de Perse, » est une éluenbration de avathá. La phrase est d'après lui ainsi: « Quand tu observes ecci (et alors je ne craindrai pas l'ennemi). Protége cet état de Perse. » Mais tout le monde m'accordera qu'il n'y a pas une manière plus maladroite d'exprimer sa pensée, et quelque peu que nous connaissions la structure persane, nous en savons tonjours assez pour juger que le rédacteur s'y serait pris tout autrement. Il aurait dit: Yadiy avathá maniyáhy uta imam Pârcam kâram pâhy hacâ aniyana mâ tarçam.

Le mot avatha se rapporte à ce qui précède et veut dire : « de cette manière. » « Si tu règnes de cette manière, c'est-à-dire, si tu contiens l'empire comme je l'ai fait, je ne craindrai pas d'ennemi ». C'est pour cela que le monarque avait fait l'énunération de toutes ses provinces.

La négation mâ suivie de l'imparfait privé de son augment a cette signification conditionelle qu'on connaît en sanserit.

Pour cela, continue le roi perse, veille sur ton peuple. » La phrase imam . . . . pádiy est une proposition indépendante; le mot pádiy ne présente aucune dissieulté.

Car, reprend-il, si le peuple perse est protégé par le roi, son hégémonie restera intacte, pâtâhatiy;

pour lever cette difficulté grammaticale, pâtâhatiy est contracté de pâta âhatiy. Cette crase est le précurseur des agglutinations du verbe substantif, que l'on voit si fréquemment en persan moderne.

Quant au mot pâla, il ne signifie pas « puissant, » mais d'abord tout simplement, « protégé par le roi, » c'est de ce mot que le nom de ¿ padichah, s'est formé.

La proposition correspondante à yadiy kâra Pârça pâtâhatiy est hyâ duvaistam siyâtis akhsatâ. Duvaistam est un adverbe que nous laissons encore de côté, il dépend du verbe hyâ.

Je dis du verhe hyâ, car hyâ n'est pas ici le pronom sanscrit स्था, syâ; c'est le potentiel du verbe substantif, sanscrit स्थात, syât, qui doit devenir également hyâ dans l'idiome achéménien, comme hyât en zend.

Le mot akhsatá semble ètre le sanscrit राज्य . akchata, anquel on l'a déjà comparé. Le mot duraistam a été assimilé an mot darishtha; mais, je l'avoue, le -1 = m'inspire quelque scrupule; † aurait été plus régulier. Puisque je ne peux pas voir ici un autre sens, je me joins au savant anglais en adoptant l'acception de « très-longtemps. »

La dernière phrase: hauvaciy Aura niraçatiy abis imam vitham. J'ai donné déjà, il y a trois ans. l'étymologie de niraçatiy, je la maintiens encore; M. Rawlinson l'a établie de son côté, bien qu'il l'explique par « continued, » et croit que Darius, en inscrivant

cette légende sur la plate-forme de Persépolis, aurait eu l'idée de construire un bâtiment immense.

Je ne connais rien des intentions de Darius, mais je sais que le mot ni-raçátiy, subjonctif de ni-raç, veut dire « descendat. » M. Benfey avait établi une étymologie, nir-çâtiya; la forme voulue par ce savant serait, si elle existait, ni-çâdaya; le persan ne connaît pas le changement sanscrit de l's en r. Le sens de « descendre, s'incliner » vers un palais est « le pro-

téger, lui être propice. »

Le commencement hauraciy Aarâ présente quelques difficultés sérieuses. Voici ce que je propose: Aurâ est le premier élément de Auramazdâ, et signifie « dieu, divinité. » Le féminin ne nous doit pas étonner, puisque ce genre se rencontre dans notre mot « divinité », aussi bien que dans le sanscrit dévatâ; en outre, les divinités protectrices dans la religion de Zoroastre, les Fervers, étaient des génies femelles. Je crois que réellement il est question ici de ces anges qui jouent à peu près le même rôle que les saints dans la religion catholique.

Le pronom hauvaciy s'explique aussi comme feminin et je n'hésite pas à lui donner l'interprétation que le latin donne à ses pronoms suivis d'un suffixe généralisant; quivis, vent dire « quelconque, tout. » Je traduis alors tout ce passage littéralement:

« Si ita ages ab hoste non timeam. Illum Persicum « populum protege. Si populus Persicus protectus « erit, exstabit diutissime imperium integrum. Quaevis « divinitas descendat in hoc palatium. »

### INSCRIPTION B.

Il se trouve plusieurs fois à Persépolis un même texte trilingue au-dessus des portes des dissérentes salles. L'inscription est ainsi conçue:

Dárayavus khsáyathiya vazarka ksáyathiya khsáyathiyanam khsáyathiya dahyunam Vistáçpahya puthra Hakhámanisiya imam tacaram akunaus.

Darius, grand roi, roi des rois, roi des provinces, sils d'Hystaspe, Achéménide, a construit cette salle.

Il ne nous reste absolument à expliquer que le mot tacaram, qui ne se trouve qu'ici. Il est difficile de trancher la question sur sa signification.

M. Rawlinson y voit l'idée d'image, à tort je crois, et voici pourquoi. Il est vrai que Darius a fait presque partout exécuter son image là où l'inscription se trouve sculptée, mais il n'en est pas moins vrai qu'elle ne se lit que sur les portes d'entrée et non pas toujours là où le portrait du fils d'Hystaspe s'aperçoit. D'ailleurs, il serait ridicule que Darius ent mis au-dessous de son portrait «Darius a fait cette image», sans se déclarer sur ce qu'elle représentait; il aurait dit; « C'est là l'image de Darius», ou adopté la formule sacramentelle: « Je suis Darius, etc. » Nous savons en outre que le mot « image » se disait autrement en persan aucien: nous avons lu déjà l'expression patikaram, passée aussi dans les idiomes modernes.

M. Lassen, à qui revient la gloire du premier déchiffrement des présents textes, a traduit ce mot tacaram par adem, il a comparé le mot moderne , qui, du reste, a une autre signification aujourd'hui.

Je ne fais pas, d'ailleurs, venir ce mot du radical connu त्त , taksh, « façonner, ranger »; j'y vois le zend tac et tak, « aller », lequel s'est conservé dans le persan moderne ביבי. anc. takhtanaiy, présent , anciennement tacâmiy, qui maintenant signific « se hâter ». Le mot tacara veut dire alors « entrée, porte », ensuite « maison, palais, salle d'audience »; comme le mot dvâr, « porte », a reçu la même signification dans le persan moderne , « audience »: Je n'hésiterais pas non plus à réunir aux mots cités le mot , anciennement takhta ou takhti, « trône ». Pent-être le thalmudique , arcus, « palais », appartient-il à la même classe de mots, puisqu'on pent l'expliquer par une métathèse de ...

A côté de la racine zende tac, subsistait tak, d'où je conclus aussi la double forme tacara et takhra, laquelle je crois voir, d'après mon hypothèse proposée plus haut, dans le mot κατά , Istakhar, pentêtre anciennement Párçatakhra, Περσέπολις.

La racine zende tac, a aller », correspond à la racine sanscrite तच्, tac et tanc, a aller », d'où तिता takti, a le cheval ». Elle n'est pas à confondre avec l'autre racine तच् ou तज्ज्ञ . tang, 3° pers. तनिता. tanakti, a rétrécir, contenir », qui se trouve représentée dans le persan दं et केंद्र, anciennement tañga, « étroit ».

La version scythique a conservé le mot persan; M. de Saulcy, dans son beau travail sur cette écriture, a fixé sa lecture à tagzara, ce qui se rapprocherait beaucoup du persan tacara.

### INSCRIPTIONS DE NAKCHI-ROUSTAM.

Non loin d'Istakliar se trouvent les tombes royales que Darius et ses successeurs s'érigèrent, lequel endroit, apparemment autrefois appartenant à Persépolis, se nomme نقش رسمة. Les anciens, Ctésias surtout, appellent cet endroit δισσός δρος, « la double montagne ».

De quatre sépulcres qui se trouvent à Nakchi-Roustam, un seul est revêtu d'inscriptious, ou du moins les documents d'un seul nous sont connus jusqu'à présent. C'est sur la tombe de Darius que se trouvent deux grandes inscriptions, dont malheureusement la plus intéressante est presque entièrement détruite. L'autre, connue sous le nom de l'inscription de Nakchi-Roustam, est mieux conservée, et est une des plus importantes de toutes les inscriptions persépolitaines parvenues jusqu'à nous.

Elle semble être la plus récente de toutes les inscriptions de Darius; pourtant elle ne peut guère avoir été rédigée après 495 avant J. C. c'est-à-dire avant la bataille de Marathon.

Ctésias nous raconte que le père de Darius Hystaspe, dont le commandement d'armée est même mentionné dans le texte de Bisoutoun, périt en visitant le tombeau de Darius en construction; en s'élevant avec des cordes, il se serait laissé choir. Si cette donnée est exacte, et pourquoi ne le serait-elle pas? nous ne pourrions guère admettre une date plus récente. Darius était né vers 550 avant J. C. (Hér. I, 209); il avait à sa mort, en 486, soixante-quatre aus. Son père n'a guere pu vivre plus long-temps que jusqu'en 495. Je fais cette remarque en me fiant aux données quelquefois suspectes de l'historien de Cnide, mais je crois que cette date n'a rien d'invraisemblable, car, vers cette époque. Darius n'était pas jeune non plus, et il pouvait déjà très-bien penser à l'endroit où reposeraient un jour ses dépouilles mortelles.

J'insiste d'autant plus sur cette date, pour réfuter les idées de quelques savants qui voient dans plusienrs noms de l'inscription des allusions aux guerres médiques, auxquelles ce texte est tout à fait étranger; les noms *Cparda* et Karká ne peuvent nulle part être mis en rapport avec Sparte on la Grèce.

Quant à l'exécution de la rédaction, elle laisse quelque chose à désirer, et il y à mainte inscription de Xerxès qui est mieux sculptée qu'elle. En outre, elle est mutilée, et, à cause de cela, bien difficile à

interpréter en plusieurs passages.

Nons avons toute la traduction médique que M. de Saulcy a analysée avec une grande sagacité, malheureusement il s'est appuyé plusieurs fois sur des interprétations inadmissibles du texte persan.

L'inscription commence ainsi :

#### INSCRIPTION SUPÉRIEURE.

Buga vazarka Aurumazdâ hya imâm bumim adâ hya avam aşmânam adâ hya martiyam adâ hya siyâtim adâ martiyahyâ hya Dârayavum khsâyathiyam akunaus aivam paruvnâm khsâyathiyam aivam paruvnâm framâtâram. Adam Dârayavus khsâyathiya vazarka khsâyathiya khsâyathiyanâm khsâyathiya dahyanâm viçpazanânâm khsâyathiya ahyâyâ bumiyâ vazarkâyâ duraiâpaiy Vistâçpahyâ puthra Pârça Pârçahyâ puthra Ariya Ariya cithra.

Un grand dieu est Ormazd. Il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel·là, il a créé l'homme, il a donné à l'homme la supériorité, il a fait roi Darius, seul roi sur des milliers d'hommes, seul arbitre sur des milliers d'hommes. Je suis Darius, grand roi, roi des rois, roi des pays tout peuplés, roi de cette vaste terre, au loin et auprès, fils d'Hystaspe, Perse, fils de Perse, Arien, rejeton d'Arien.

Le présent texte est presque connu, pourtant il se distingue par plusieurs détails qui méritent une

appréciation plus approfondie.

D'abord la leçon paruvnâm est fautive, la leçon vraie est parunâm, ce qui est démontré par la presque unanimité des autres textes. Le v était muet à la fin des mots, on partageait en outre quelquefois les mots composés en deux; on lit, par exemple: paruv zanânâm pour paruzanânâm; le v était justifié tontes les fois que le mot se terminait en u. Par une confusion, on réunissait les deux mots paravzanânâm, sans mettre le clou diviseur eutre eux; de la même confusion est née la forme paravnâm.

Pour le paruzanánám qui se lit ailleurs, cette inscription a le mot viçpa zanánám, que je traduis par « entièrement peuplé ». Viçpa, « tout », est le zend viçpa, le sanscrit विश्व, viçva; l'idiome moderne a perdu ee terme; il paraît encore dans le pel·levi est, hervisp.

Comme nous lisons en parnunam un v de trop.

il manque par mégarde un y en duraiápaiy.

Après le mot Hakhâmanisiya, qui termine partout ailleurs cette phrase tant de fois répétée, nous lisons les mots Pârça Pârçahyâ puthra Ariya Ariya cithra.

J'adopte entièrement cette ingénieuse émendation de M. Rawlinson. Je n'ai pas sous la main le texte babylonien; je ne connais que la traduction seythe dans le livre de M. de Sauley. Il est évident, par une confrontation des textes achéménien et scythe. que le mot estropié après Ariya n'était pas puthra; ce derniér terme est rendu, comme à l'ordinaire, par V , cha kri, tandis que l'autre se dit en scythique V, cha kri, tandis que l'autre se dit en scythique V, kchich cha; Darius pouvait bien se nommer a Perse, fils de Perse, n mais pour l'adjectif ariya, ce terme convenait beauconp moins. En outre, le scythique semble lui-même patronner la conjecture proposée par M. Rawlinson.

Quant au Pârçahyâ, le savant anglais l'a substitué à arçahyâ, que l'on lisait jusque-là. Mais qu'est-ce que ce mot Arça? Je ne serais pas trop hardi si je niais son existence. On a allégué le nom du roi Arsis, mais ce dernier vient de la racine que nous

avons déjà lue en Arsâma (que M. Westergaard a eru, à tort, voir en Arça) et que nous reneontrons plus bas en Khsayârsâ, Xerxès. D'ailleurs la répétition du mot Ariya rend une même réitération du mot Pârça vraisemblable, sinon nécessaire.

On m'objectera, pent-être, que la traduction seythique, telle qu'elle nous est accessible maintenant, montre 1-1-\(\xi\)-111\(\xi\)-\(\xi\)-111\(\xi\) \(\xi\) A sa A sa; mais qui nous garantit done qu'il n'y ait en, on dans l'inscription, on peut-être seulement dans la copie qu'on en a faite, la légende snivante : \(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)11\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)11\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)11\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)11\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)11\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)11\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)11\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)-\(\xi\)11\(\xi\)-\(

Thâtiy Dârayavas khsâyathiya vasanî Auramazdâhâ imâ dahyêva tya adam agarbâyum apataram hacê Pârça adamsâm patiyakhsaiy manê bêzim abaratê tyasêm hacêma athahya ava akunava dêtam tyn manê aita adêri. Mêda Uvaza Parthava Haraiva Bêkhtris Sugda Uvêzazmis Zarañka Harauvatis Thatagus Gañdêra Hiñdus Çakê Haamava Çakê Tigrakhudê Bêbirus Atharê Arabêya Mudrûyê Armina Katapatuka Çparda Yaanê Çakê tyaiy pêradaraya Çkudra Yaanê Takabarê Patiyê Kusiyê Mêdaiyê Karkê.

Le roi Darius déclare: Par la grâce d'Ormazd, telles sont les contrées que j'ai gouvernées, autres que la Perse. J'ai régue sur elles; elles m'ont payé le tribut. Ce qui leur a été ordonné par moi a été exécuté; la loi que je leur ai donnée a été suivie. La Médie, la Susiane, la Parthie, l'Arie, la Bactriane, la Sogdiane, la Chorasmie, la Zarangie, l'Arachosie, la Sattagudie, la Gandarie, l'Inde, la Scythie d'Emodus (?) les Scythes Tigraklindes, Babylone, l'Assyrie, l'Arabie, l'Égypte, l'Arménie, la Cappadoce, la Lydie, l'Ionie, les Scythes maritimes, les Skudra, les Ioniens..... le Pont, les Éthiopiens...... Carthage.

Le sens des premières lignes est clair; il n'y a que le mot patiyakhsaiy qui nécessite une explication, bien qu'il ne puisse y avoir doute sur son acception. Le mot est composé de pati et de khsi; «régner»; le verbe est employé à l'imparfait, ce qui est prouvé par les mots suivants et par le précédent. Seulement, l'imparfait de pati-khsi se dirait plus régulièrement patiyakhsiyaiy; il faut alors admettre ici une inexactitude du graveur, ou, ce qui est même plus vraisemblable, une légère irrégularité de la grammaire persane. M. Benfey voit dans ce verbe le mot sanscrit védique इयन् , iyaksh, « vouloir adorer », dérivatif de yaý; mais le sens s'y oppose, en ce qu'il exige la signification de « gouverner »; fait avoué par tous mes devanciers, et clair à tous ceux qui regardent cette phrase. Aussi M. Benfey a cru y devoir trouver ce sens; pour obéir à cette nécessité, il prend le terme pour un participe futur passif, et le traduit par un latin adoraturiendus (!)

Une irrégularité telle que nous l'avons signalée ne se trouverait nullement isolée; ou l'usage du langage retranchait le iy, on le sculpteur écrivait au lieu de 5116-5116-, seulement une fois 5116-.

Je reconstruis entre aba et tyasâm, abaratâ, ee qui remplit toute la place libre, et est défendu par le texte de Bisoutoun.

Quant à la restitution du savant anglais, athahya ava akunava, elle est également justifiée par le document précité.

Mais la dernière phrase dâtam, etc. a été mal comprise et par MM. Rawlinson et Westergaard, et par M. de Saulcy, auquel ees explications ont fait envisager le texte seythique sous un faux jour. Je me suis déjà occupé du mot dâtam, a loi », le persan moderne sis et l'hébreu n. Je renonce pour celá à réfuter ici les opinions de mes prédécesseurs, attendu que l'explication forcée est remplacée par une interprétation toute simple.

La lacune entre ava (on aita) et addri est difficile à combler; le scythe offre ici == EE=, GHYa, dont l'équivalent persan ne se trouve pas même, à ce qu'il parait, dans le texte de Bisoutoun. La signification pourtant n'en est nullement altérée; nous avons littéralement : « Lex illa mea, ea.... obser- « vabatur. »

Nous avons à constater un oubli manifeste dans le mot adâriy, faussement écrit iei adâri. C'est le passif de dâr; correspondant exactement au sanscrit **ALM**, adâri.

Nons avons déjà lu deux catalogues de provinces; jusqu'ici la détermination géographique de ces noms ne souffrait aucune difficulté; il n'en est pas ainsi dans le texte de Nakchi-Ronstam. Darius l'a augmentée d'une assez riehe nomenclature des peuples soumis, dont la plupart pourtant nous sont excessivement difficiles à expliquer d'une manière définitive. Nous devons remarquer, en outre, que les provinces sont autrement rangées qu'à Persépolis et à Bisoutoun; les pays de l'est s'y lisent les premiers.

Quant à la traduction seythique, il faut observer que les noms avoisinant la Scythie sont le plus changés. La raison en est claire; pour ces pays, les individus parlant les langues du deuxième système cunéisorme n'avaient pas besoin d'emprunter des noms de la Perse, tandis que les noms d'autres nations ne leur avaient été apportés que par la nation dominante et en contact immédiat avec celles-ci.

Le nom de l'Inde est intéressant parce qu'il nous révèle qu'il n'était pas venu aux Scythes par l'intermédiaire de la Perse, comme eela s'est fait pour l'Europe. Le mot seythe se dit = = = = 1 = 1 . Sa Y THonCh, d'après M. de Saulcy; STIHUS, d'a-

près M. Westergaard.

Le nom perse de la presqu'île du Gange est suivi de eelui des Çakâ Haumava.... La traduction scythique a un mot que M. Westergaard lit Uqbetyo, et M. de Sauley Oumabitava. M. Rawlinson, qui, lui aussi, doit avoir une opinion, puisqu'il dispose de beaueoup plus de textes médiques que les savants français et danois, dit seulement qu'il y a probablement ici le nom Uhmado; à cause du d final, il complète le mot Humawadâ. M. Lassen voulait lire Hamavargâ, comme je le vois dans la note du savant

anglais, le livre de l'éminent savant de Bonn n'étant pas accessible dans ce moment. Je complète, sous une réserve extrême, Haumavaidû, a adorateurs du Haôma, n'à cause du médique =!!-. bi, et parce que, jusqu'iei, il n'y a pas d'exemple que l'h initiale devant a se soit conservée. Le scythe est une altération du persan; je ne vois pas, en outre, la raison pourquoi les Perses auraient estropié le nom hindou de Himavat que les Grecs nous offrent sous une forme tonte conservée.

M. Benfey parle de l'existence de Seythes à l'Imaûs; certainement on peut voir figurer, sur chaque carte du monde ancien, les Scythæ intra et extra Imaum, mais il est bon d'observer que les uns et les autres étaient en dehors et bien loin de l'empire de Darius.

A ces Scythes, succèdent les Scythes Tigrakhadâ. Ce mot est très-difficile. Je n'y vois ni les Scythes de la vallée du Tigre, de M. Rawlinson, ni les buveurs du Tigre, de M. Benfey. On a voulu voir des Seythes aux bords du Tigre dans la cinquième table de Bisoutoun; mais le passage ne pent rien nous enseigner là-dessus, parce qu'il est détruit. Je me suis déjà prononcé à cet égard. Les Seythes ont existé dans la vallée du Tigre, dit M. Rawlinson; le savant de Göttingue allègue à cet égard la Σακασήνη de Strabon (XI, 8) en Arménie. Mais cette province ne devait-elle pas déjà être sommise lors de la rédaction des inscriptions de Bisoutoun et de Persépolis? En ontre, où la vallée du Tigre offre-t-elle de la place pour les

Scythes qu'on veut y colloquer? Elle est tout occupée par l'Assyrie; la Babylonie, l'Arménie, la Lydie. Si la Sacaséné faisait partie de l'Arménie, pourquoi la nommer encore une fois séparément?

Je me rallie plutôt à M. Westergaard, qui y voit ales seigneurs de la flèche; » il est connu que c'était l'arme la plus terrible des Scythes; les Perses euxmêmes l'ont dû éprouver. Je répète, en outre, cette petite remarque grammaticale, que le mot, s'il y était question du Tigre, devrait être écrit Tigrâ-khudû; je n'insiste pourtant pas plus sur cette observation qu'elle ne mérite.

Il se pourrait aussi que ce nom ne fût que scythe

ayant une apparence perse.

Mais les Sakes figurent eneore une fois dans l'inscription; malheureurement l'endroit de l'inscription est tronqué, Çakâ tyaiy... radaraya. M. Rawlinson a reconnu dans la traduction scythique l'élément qui répond à l'idée de « mer, » et il a reconstruit pâradaraya. M. Benfey avait déjà reconnu le mot daraya, mais construit taradaraya. Si la remarque de M. Rawlinson est juste, et nous n'en doutons pas. l'omission de l'â final est toutefois une chose surprenante. Ces denx savants se sont, du reste, rencontrés dans l'interprétation du mot en question : « au delà de la mer. » Nous adoptons cette explication, tout à fait plausible.

J'ai déjà, dans mon Lautsystem, comparé les Skudra aux Scythes; dans les Putiyá Kusiyá, je reconnaissais, avec M. Hitzig, les nue et les eux de la Bible,

et je suis heureux que M. de Saulcy ait eu, de son côté, la même idée. Je m'empresse de rendre ici cet hommage au professeur de Zurichi, puisque c'est la seule chose soutenable qui résulte de son travail. Je ne discute pas les autres opinions émises par ce savant, parce que le but de ce mémoire n'est pas de faire de la polémique; je me contente de signaler les heureux résultats. Le livre de M. Hitzig sur l'inscription de Nakchi-Roustam est rempli de combinaisons tellement aventurées, d'opinions tellement hasardées et contraires au bon sens et à la grainmaire, que je m'abstiens même de les mentionner. Que dira-t-on d'une opinion comme celle qui identific le nom Scudra au persan في " beaucoup, " on qui complète le Saka.... radaraya par dardaraya, forme bizarre, qu'il interprète par « les Scythes pauvres? »

Avant les Patiyá Kusiyá se trouvent mentionnés les Yauná Takabará. Il y a différentes explications sur ce nom-là; le scythique transcrit également Takabará; je crois que ce mot Takabará, dans lequel on a vonlu voir une nation à part, n'est qu'un appellatif se rapportant à Yauná, et qu'il veut dire « les Grees Takabares. » Les Yauná ont déjà été mentionnés une fois; ponrquoi les nommer de nouveau, si l'on n'avait pas l'intention de les distinguer par un adjectif significatif de la peuplade déjà inscrite dans le texte? Les autres inscriptions, celles de Bisontoun et de Persépolis, distinguent aussi entre deux espèces d'Ioniens, ce qui milite encore en faveur de mon hypothèse.

Mais si l'on venait demander la signification de cette épithète, j'avouerais n'en rien savoir. Je sais seulement qu'il ne la faut pas lire Takbará, mais Takabará, ou Tañkabará, et je suppose que le dernier élément, bara, n'est autre chose que le mot persan bara « portant. » Quant au mot taka, il y a un mot zend qui se lit dans le Vendidad (Farg. XXII), dans le mot děrězatakanám, épithète des chevaux, peutêtre « à la longue crinière. » Takabará serait alors « chevelus, portant une chevelure, » et se comparerait au χαρηχομόωντες Αχαιοί d'Homère. Je ne cache pas, toutefois, que तड veut dire « hache; » de sorte que si le mot sanscrit était achéménien, on pourrait traduire le terme en question par « portant des haches, » comme Tigrakhudå, par « porteurs de flèches. » Mais il n'y a dans tout ceci que des présomptions; il faut en convenir, nous ne connaissons pas encore au juste la valeur de ce mot.

Avec les noms de Putiyâ Kusiyâ, le texte nous mêne en Afrique; cette combinaison est suivie par le nom de Karkâ. Le nom scythe se lit 1 = - = 1, ce que M. Rawlinson transcrit par Grakâ. Quant à la signification, la plus grande divergence règne entre les savants: le savant danois y voit le Gourdjistàn (plutôt traduction littérale de Varkâna a pays des loups»); M. Lassen, la province de Κάλανικη en Assyrie; les érudits lisent Karkâ, seule lecture possible, car la prononciation Krakâ serait contre la grammaire, qui exige Khrakâ.

Néanmoins, M. Rawlinson lit Kraká, et il a eu

l'idée que les l'erses ne désignaient d'autre peuple que les Grecs par le nom de « Craques. » Malgré la ferme conviction qu'exprime le savant anglais, je le prie de se rappeler d'où vient le mot Grec, d'où les mots latins Graji, Græci, tirent leur origine, et je lui demande s'il est plausible de croire que les Perses eussent ainsi appelé leurs ennemis, quand même nous ne serions pas renseignés sur ce point comme nous le sommes. Nous savons pertinemment que tous les Orientaux nommaient les Grecs Ioniens (Yavana, Yauna, m), en désignant toutes les peuplades helléniques du nom de la nation qui leur était le plus rapprochée, comme les Français appellent les Germains Allemands, ou comme les Orientaux modernes donnent, depuis le temps des Croisades, aux peuples européens le nom de Francs. Mais il nous reste un témoignage irrécusable du fait que je viens d'énoncer: c'est la scène des Acharniens d'Aristophane, où un faux ambassaileur perse gratifie l'Athénieu Dicéopolis du nom peu slatteur de Xavνόπρωκτ laorav. On a beaucoup parle et écrit sur les mots persans qui précèdent; on a fini par les croire de l'invention du grand poête comique. Ceci est certainement le parti le plus commode qu'on ait pu prendre. Il faut pourtant convenir que jusqu'ici on ne pouvait être que très-incompétent sur cette question, attendu qu'on ne connaissait pas le persan ancien. Les mots Ιατλαμάν έξαρξ άναπισσόναι σάτρα peuvent être du persan de la façon de Dicéopolis; cela est possible, mais pas du tout prouvé. Les

Athéniens étaient, à l'époque de la guerre du Péloponnèse, en contact perpétuel avec les Perses, et l'idiome achéménien n'était nullement pour eux ce que le turc était pour M. Jourdain.

Mais admettons même que le prétendu vers persan ne le soit pas, jamais ou ne pourrait concéder que le terme l'aovaï ne soit pas la charge de la vraie forme iranienne. Le public athénien, même le bas peuple, devait savoir comment les Perses l'intitulaient, et le poête n'aurait pu faire rire ses spectateurs de cet étranger, si tout le ridicule dont il le couvrait n'était pas justifié par la réalité. En outre, le laovaï présente exactement le vocatif persan Yanná; le aï est une charge de la vraie prononciation persane de l'á long, auquel les franiens donnent encore aujourd'hui un son indécis entre á et au.

Les Karká ne sont pas les Grecs, cela est súr; mais quelle est la contrée désignée par ce mot? Ou a pensé à Barce, Βάρχη, qui réellement était soumise aux Perses; le quatrième livre d'Hérodote nous l'atteste. Au besoin, on aurait à faire une toute petite émendation, à changer le k != initial en b. Mais je doute que nous soyons autorisés à procéder à cette correction du texte, qui doit être respecté autant qu'il est possible.

J'ai déjà exprimé dans mon Lautsystem, p. h1, une conjecture que je donne encore comme hypothèse; j'ajoute pourtant que jusqu'ici rien n'est venu l'infirmer. Le nom de Kusiyá nous a transportés en Libye, restons-y. Le nom de Karkå est le dernier

de la liste, il indique un pays nouvellement acquis et éloigné. Nous savons par Justin (XIX, 1) que Carthage était dans un rapport de dépendance momentanée à l'égard de la Perse, et je crois encore que nous n'avons pas autre chose que le nom de la future rivale du sénat romain. Le nom sémitique numan, « ville neuve, » était très-difficile à rendre dans les idiomes étrangers; les Grees le rendirent par Καρχηδών, les Romains par Karthago, preuve qu'il était malaisé de bien prononcer le nom de la ville de Didon. On lit sur une magnifique monnaie sicilienne le nom phénicien npap; est-ce Carthage? Il y a eu des savants qui l'ont cru. M. Gesenius lit, il est vrai, le nom autrement.

Je sais, en outre, qu'un savant éminent, M. Dahlmann, a accueilli avec méfiance les notions que l'épitomateur de Trogue Pompée nous transmet à l'égard des Carthaginois; mais je l'avoue, je ne trouve pas ses raisons concluantes. Les Perses pouvaient bien s'arroger une suprématie sur cette reine de la Méditerranée, surtout à cette époque où la puissance de Carthage était assez affaiblie; ils le pouvaient d'autant plus qu'ils avaient, à quelque distance de cette ville, des dépendances reconnues. Rien, du reste, dans le récit de Justin n'est invraisemblable; le silence d'Hérodote sur ce point ne peut pas nous porter à le rejeter.

Ajoutons, en outre, que le mot Karká est précédé par un mot mádaiyá. Ce mot n'est pas un nom propre, j'en donne pour preuve la traduction qui le rend par un tout autre mot que M. de Saulcy lit Achouyagh; il y voit le nom arménien d'une peuplade de l'Asie Mineure. Mais pourquoi ce peuple porterait-il un autre nom dans la table achéménienne, lequel nom, par sa terminaison aiyâ, ne s'accuse pas comme nom de peuple? J'ai déjà émis l'hypothèse que je soutiens fortement encore, que le mot mâdaiyâ est un locatif d'une expression mâda dont nous ignorons le sens. Cela indique peùt-être à l'occident on en Libye.

L'inscription continue en ces termes:

Thâtiy Dârayavus khsûyathiya Auramazdâ yathâ avaina imâm bumim yu.... parâvadim manâ frabara ınâm khsâyathiyam akunaus adam khsâyathiya âmiy vasanâ Auramazdâhâ adamsim gâthavâ niyasâdayam tyasâm athaham ava akunava(ñ)tâ yathâ mâm kâma âha yadipadiy maniyêhy! tya ciy akuram avâ dahyâva tyâ Dârayavus khsâyathiya âdaruya patikaram dipim.... i... hya gâthum baratiy khsnâçâhy adataiy azdâ bavâtiy Pârçahyâ martiyahyâ duraiy ar..... s parâgmatâ adataiy azdâ bavâtiy Pârça martiya duraiy hacâ Pârçâ bataram patiyaźatâ.

Le roi Darius déclare: Lorsque Ormazd vit cette terre malheureuse (?) il me l'a conférée, il m'a fait roi. Je suis roi. Par la grâce d'Ormazd, je l'ai fait rentrer dans l'ordre. Ce que j'ordonnais aux peuples, ils le faisaient, comme c'était ma volonté. Si tu pouvais agir de manière comme je le fis! (?) Ce sont les pays que le roi Darius gouvernait. Conserve cette image et cette table.... afin que tu le saches. Ainsi tu ne sauvas pas....

C'est, sans contredit, le passage le plus difficile de tous ceux qui nous sont restés dans les inscriptions cunéiformes. Aussi je m'abstiens de le traduire, car à quoi bon faire de nouvelles eonjectures qui ne seraient pas plus justifiées que celles de mes devanciers? Nous n'avons pas devant nous un texte gree, latin ou sanscrit; nous commentons un document tronqué parlant dans un idiome dont le dictionnaire surtout ne nous est que très-imparfaitement connu. Il faut aussi avoir quelquefois le courage, de son ignorance.

Le commencement du passage, pourtant, n'offre pas de difficulté trop grande; quant au mot yu... parâvadim, il est difficile de le reconstruire. Le mot niyasûdayam est intéressant, parce que nous y voyons une analogie avec le sanserit; la racine arienne had retrouve la sifflante primitive s dans le composé nisad, sanscrit risad, et cette s est conservée, contre l'analogie, après l'a. où il faudrait lire niyahâdayam. Le sens du verbe est « restaurer. » Le persan moderne aurait-il quelque rapport avec ce mot, ce que je n'oserais pas affirmer?

Je voudrais savoir si le mot ciy akaram est bien copié et s'il n'y a pas entre l'y ct le k un clou transversal; car le sanscrit चीकाम् cikaram n'y pourrait guère être retrouvé. J'aimerais mieux lire tyaciy ákaram, ou tyaciy karma; dans le dernier cas, il n'y aurait qu'un clou transversal à déplacer.

Je erois que le complément de di est pimca, « et la table. » Quant à adataiy azdá bavátiy, sa signification est sûre : « Ita tibi ignorantia (peut-être nomen obs- « curum) sit. » Mais il n'y a pas moyen de reconstruire le sens, attendu que le passage ar.... s est encore

incompréhensible. Le mot parâgmată est pris comme substantif par M. Rawlinson, qui le rend par a suprématie; » d'autres y voient le verbe parâ-gam. Quant à khsnâç, sa signification ressort de l'inscription de Bisoutoun. Durâiy hacâ Pârçâ vent dire « loin de la Perse. » Le Pârça martiya n'est pas le locatif, mais le nominatif; le :: ! .. !!! = !:! est indéchissrable pour moi, attendu qu'il peut être bataram, bamaram, rataram, ramaram, thataram, thamaram, zataram, zamaram, et je ne sanrais offrir à mes lecteurs aucune de ces combinaisons.

Le motpatiya zatá offre les mêmes difficultés; qu'estce que cette forme grammaticale? Vient-il de yaz ou de az, et que pourront signifier ces racines, car nous n'avous pas le droit d'y voir la racine zan, à moins de la prendre comme imparfait, et de le traduire « Persa longinquo de Persia.... repulit. »

Il y a des choses qu'on ne peut savoir; il faut seulement avoir le bon sens de l'avoner. Tout ce que j'ai pu faire est de rétablir le vrai sens de la

phrase adataiy azdá bavátiy.

L'inscription continue:

Thátiy Dárayavus khsáyathiya aita tya kartam uvu viçam vasaná Auramazdáhá akunavam Auramazdámaiy upaçtám abara yátá kartam akunavam mâm Auramazdá pátuv hucá çaraná utámaiy vitham utá imám dahyáum aita adam Auramazdám żadiyámiy aita maiy Auramazdá dadátav.

Le roi Darius déclare : Ce que j'ai fait, je l'ai accompli tout par la grâce d'Ormazd. Ormazd m'accorda son secours lorsque je sis cette œuvre. Qu'Ormazd me protége de l'injure, moi et ma maison, et mon pays. C'est ce que je demande à Ormazd; c'est ce qu'Ormazd veuille me donner!

Le mot viçam veut dire «tout; » c'est une forme estropiée de viçpam. Je n'hésiterais pas à la compléter, si d'autres passages des inscriptions de Xerxès ne la confirmaient pas. L'intercalation d'une lettre souffrirait d'autant moins de difficulté, que, dans la ligne suivante même, le deuxième m d'Auramazdá-

maiy a été oublié par le sculpteur.

J'adopte la spirituelle émendation de M. Rawlinson, qui consiste à lire hacâ car pour hadâ kartâ, seulement je eomplète çaranâ ou çarâ, d'après l'espace qui reste entre les lettres conservées. Ce serait, comme M. Rawlinson le remarque fort bien, le sanserit aqui « injure. » On ne peut guère admettre que Darius ait dit : « Ormazd me protége avec mon œuvre et mon palais; » on attendrait « Ormazd me protége avec les dieux. » Le hacâ après pâtuv, est, en outre, justifié par le passage connu de l'inscription H.

La fin de ce paragraphe est le même que dans

l'inscription H.

L'inscription de Nakchi-Roustam termine par cette exhortation:

Martiyâ hyû Auramazdâhû framênû hauvataiy gaçtû mû thadaya pathim tyûm rûçtûm mû avarada mû çtrava.

Ò homme, la doctrine d'Ormard, elle t'a été enseignée: ne quitte pas la voie juste, ne pêche pas, ne tue pas.

Cette interprétation s'éloigne beauçoup de celles qui ont été proposées, il est vrai, mais je la propose

avec pleine confiance. Le martiyá, d'abord, est le vocatif du singulier; ecci est prouvé par le hauvataiy qui suit. Le hyâ qui suit n'est pas, comme l'a cru M. Benfey, le potentiel de ah aêtre, n e'est tout bonnement et nécessairement le corrélatif de hauva. forme féminine incontestée. Le savant professeur de Göttingue traduit : « Homme, marche dans la voie de la doctrine d'Ormazd; » il prend framáná pour l'instrumental; il faut avouer que la structure serait un peu hardie. J'aime mieux prendre framana comme nominatif, avec M. Rawlinson; les féminins en sanscrit ना ná, ne sont pas trop rares.

Quant à queta, il est eurieux de voir encore comme jusqu'iei on a tourné autour de la vérité. D'après M. Bensey, ce serait un sanscrit att kastr willustrateur (erleuchter); M. Rawlinson, qui ne se déclare pas sur le sens, donne néanmoins une traduction. Sous l'article thah, M. Benfey identifie ce dernier au sanserit गढ " parler; " e'est erroné, eomme nous savons. Nous avons déjà trouvé une autre forme żad dans żadiyami, qui est au verbe gad ce que żam est à gam; et nous avons lien de nous étonner pourquoi l'on n'a pas cherché ee mot qad où il se trouve apparemment. Gaçtá est le participe passé, au nominatif du féminin, de gad, et veut dire « dicta, promulgata. » Est-ce que nous aurions encore à prouver cette loi phonétique du persan, d'après laquelle le d'et le t devant t se changent en c? Comme de bad-ta se forme baçta; de mad-ta, maçta; de rad-ta, râçta, ainsi gaçta dérive de qud-ta.

Má thadaya pathim tyám ráctám a déjá été bien interprété. Le mot thadaya est un impératif correspondant au zend çadaya; la signification « quitte » semble être juste. Cette circonstance ne nous autorise pas, du reste, à y chercher le verbe há, comme l'a fait M. Bensey; cette explication est impossible, d'abord parce que le d n'est pas un En d devant i, mais un simple n, et ensuite parce qu'il n'y a pas d'exemples de transformation du g sanscrit en th persan.

Nous avons dans pathim tyâm râçtâm deux mots nouveaux dont la signification n'est pas douteuse; le mot pathim, le sanscrit uz, l'allemand pfad, l'anglais path, veut dire a chemin, voie. » Râçta est le participe de râd, et s'est entièrement conservé dans le comment de conservé dans le comment conservé dans le conservé dans le comment de comment conservé dans le comment conservé dans le comment de conservé dans le comment de conservé dans le comment de comment de conservé de comment de comment

Mâ avarada mâ çtrava sont deux impératifs dont l'a final n'a pas été prolongé, comme cela aurait été régulier; avarada a déjà été comparé à l'aparâdha sanscrit; quant à çtrava, mon explication diffère un peu de celles qui ont été données. M. Rawlinson lit çtabara et fait dériver ce mot de la racine sanscrite the stabh. Pour expliquer la syllabe ava, le savant anglais suppose ici la huitième conjugaison, que nous aurions déjà vue en asiyava (!!) et en varnava. Il n'y a pas de mot se fléchissant d'après la huitième conjugaison, sauf les racines terminant en n et le verbe kr, dont la conjugaison est estropiée de kṛṇômi. Toute cette classe n'est qu'une altération de la cinquième, qui ajoute 7 nu.

M. Benfey a cru que son çtarva était un impératif analogue au sanscrit कृत् a sais; » mais il n'a pas réfléchi qu'alors l'r serait un 🛶 et non un 🗐.

On a tort de ne regarder que le sanscrit qui ne nous représente pas toujours la forme la plus ancienne. Ctrava vient d'une racine çtra, dont le sanscrit s'est défiguré en çrnômi, numbre. La racine stru est parsaitement conservée en grec dans os pobreum, dans la racine germanique stru, dans le goth strauja, et l'allemand streuen. De la racine perse çtru vient, d'après la première conjugaison, l'impératif çtrava u tue, n signification que nous connaissons, et dans le sanscrit str, dans le latin sterno, qui est de la même racine.

# SECONDE INSCRIPTION DE NAKCHI-BOUSTAM.

Au-dessous de la première, se trouve une autre inscription en soixante lignes, qui malheureusement est tellement estropiée, que M. Westergaard n'a pas pu la copier. M. Rawlinson dit pourtant que l'on pourrait encore déchisser beaucoup de passages; mais les expériences que nous venons de faire à l'égard de l'autre inscription, incomparablement mieux conservée, ne nous paraissent pas trop encourageantes. Je la donne ici sans traduction, d'après les lignes:

<sup>1</sup> Baga vazarka Aurumazdá hya adá......

<sup>2 ...</sup> f ..... m tya va..... adá si

3	yatim martiyahya
	A aruvaçtam upariy Dârayavum khsû
5	yathiyam iyasay Thatiy Darayavus khsa
6	yathiya vasaná Auramazdáhá kar
7	iya tyaåtamya
8	dans athiya n
	s
-	vaçim tyar
	iyaimriyisavam
	m mmdarus
	yûaçtiy darsam dûyaa
	uiyahy@ darsam
	etc., etc.

M. Bensey a voulu restituer cette inscription; c'est du temps sacrisié en pure perte. Qu'on me donne une inscription française ou allemande dans cet état, et je ne me chargerais pas de la restituer.

## INSCRIPTIONS DE XERXÈS.

Les inscriptions du fils de Darins sont beaucoup moindres en nombre, et n'atteignent pas l'imporportance historique qu'ont fait valoir les documents restés du fils d'Hystaspe. Le vaincu de Salamine continua les travaux que son père avait commencés à Persépolis; il éternisa son nom par des inscriptions qu'il fit sculpter sur les murs de son palais. Voici la plus importante, et, il me semble, une des plus anciennes:

# INSCRIPTION D.

Baga vazarka Auramazdá hya imâm bumim adâ

hya avam açmanam ada hya martiyam adá hya siyátim adá martiyahyá hya khsayarsam khsayathiyam akunans aivam paranam khsayathiyam aivam paranam framátáram. Adam hhsayársá khsáyathiya vazarka khsayathiya khsayathiyanam khsayathiya dahyundm parawzandnám khsayathiya ahyayá bamiyá vazarkáyá daraiy ápaiy Dárayava(h)us khsayathiyahya pathra Hakhamanisiya. Thátiy khsayarsá khsáyathiya vazarka vasaná Auramazdaha imam duvarthim viçadahyam adam akunavam vaçiya aniyasciy nibam kartam and Pared tya adam akunavam utamaiy tya pita akunaus tyapatiy kartam vainatiy nibam ava viçam vasana Auramazdáhá akummá. Thátiy khsayársá khsayathiya mam Auramazda patuv atamuiy khsathram utd tya mand kartam utd tyamaiy pithra kartam avasciy Auramazda patav.

C'est un grand dieu qu'Ormazd. Il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel·là, il a créé l'homme, il a donné à l'homme sa supériorité, il a fait Xerxès roi, seul roi de milliers d'hommes, seul maître de milliers d'hommes.

Je suis Xerxès, grand roi, roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre, au loin et auprès, fils du roi Darius. Achéménide.

Le roi Xerxès déclare: Cette porte, qui montre tous les pays, je l'ai construite. Il y a mainte autre belle œuvre accomplie par cette Perse, que j'ai faite et que mon père a faite. Cette œuvre qui paraît magnifique, tout ceci, nous l'avons fait par la volonté d'Ormazd.

Le roi Xerxès déclare: Qu'Ormazd me protège, moi et mon empire et mon œuvre, et l'œuvre de mon père; qu'Ormazd protège tout cela!

Cette inscription se trouve au portail du palais,

au-dessous du grand escalier où sont représentées les dissérentes nations tributaires de l'empire perse; c'est pour cela que cette porte est nommée viçadahyu.

Les deux premiers paragraphes ne contiennent que les formules sacramentelles déjà connues; il n'y

a que le nom du maître qui soit changé.

Le nom de Xerxès s'écrit dans la langue des Achéménides Khsayarsá; il est composé de khsaya. « règne, » dérivé de khsi, « régner, » et de l'élément ârsâ, que nous avons déjà maintes fois retrouvé dans les noms persans. Quant à la signification de la dernière partie du mot, nos connaissances ne suffisent pas pour en établir l'acception d'une manière incontestable. Néanmoins, la signification de cette syllabe qu'a donnée M. Burnouf dans son Commentaire sur le Yaçna est la plus vraisemblable; il explique arsa par «œil, » identique au sanserit श्रज्ञन्, ee qui se serait formé de arkshan. Il y a, en effet, les noms zends de Cyávársan, persan , pazend Cyávakhsh, ee qui signifie a ayant des yeux bruns, » ensuite Byársan, « ayant deux yeux. » H est possible que la dernière syllabe du nom de Xerxès ait la même signification que les noms zends cités, hien que la déclinaison en soit autre; l'accusatif de khsayársá n'est pas khsayársánam; il n'est que khsayársâm, ce qui fait supposer un génitif khsayarsaha. J'expliquerais alors le nom du roi perse « œil domi-« nateur. » on « lumière dominatrice. »

Le même élément se trouve aussi dans le nom

Oxpons (Plut. Artax.), Aorses (Tac. Ann. XII, 13), anciennement Avarsa, de la racine av, « proté-

ger n.

Le nom de Khsayársá se dit dans la traduction scythe Khsarasa, ou Khaarsá; la transcription assyrienne a Khsharsansha. Du nom perse ont été formées la transcription grecque Ξέρξης, la latine Xerxès et Xersius, et la forme hébraique ซาาเซกห. nom que l'on prenait jusqu'ici pour celui d'Artaxerxe, depuis Josèphe jusqu'aux temps modernes. La découverte des documents cunéiformes nous a démontré que ce nom hébreu n'est que la transcription presque exacte des lettres achéméniennes, sauf le remplacement du y par v. Khsayarsa se transcrirait lettre ponr lettre ainsi : חשירש. Le א prosthétique est une concession faite à l'esprit sémitique, qui a changé aussi les voyelles. De ce nom אחשירש, on a formé le grec Aσσούεροs, le latin Ahasverus, ce qui s'éloigne déjà considérablement du nom persan. Par les découvertes des documents persans, nous savons à quoi nous en tenir à l'égard du livre d'Esther; et l'exactitude avec laquelle sont rendus les noms perses, comme la fidélité avec laquelle sont peintes les mœurs des anciens habitants de l'Iran, réfute victorieusement l'opinion de quelques critiques théologiens qui n'y voyaient qu'un livre issu d'une période beaucoup postérieure. Pour nous, le récit est toujours d'une préciense importance, parce que le style du texte original se rapproche plus du style persan que ne pouvaient le faire toutes les traductions de textes persans que nous trouvons

dans les auteurs grecs.

Le nom d'Aliasverus se montre encore une fois dans le livre d'Ezras, et est également à assimiler à Xerxès, ce qui cadre aussi beaucoup plus avec le texte hébreu même.

Nous avons ici le nouveau groupe imam duvarthim viçudahyam, que je traduis par « ce portail montrant tous les peuples; » il faut se rappeler que cette inscription accompagne les bas-reliess représentant les habitants des provinces du vaste empire perse. Il faut regretter que Xerxès n'ait pas, comme l'avait fait son père, énuméré en même temps les nations soumises. Quant à duvarthim, je le considère comme une autre forme à côté de duvara, ce que l'inscription de Bisoutoun nous montre, augmenté de la syllabe thi, égale à thiya.

Je lis viçadahyum, et non viçadahyaum, parce que

je ne vois aucune raison pour cela.

Aniyasciy est pour aniyad-ciy, comme avasciy pour avad-ciy; il n'y a que le sanscrit et le latin qui aient conservé ce d du neutre dans अन्यर, anyad et aliud. Ce n'est nullement un ablatif employé dans le sens d'instrumental, c'est tout bonnement un nominatif neutre.

Aná Párçá a été pris pour un locatif par M. Rawlinson, qui l'assimile au sauscrit ARM, asmát, qui est un ablatif pour lequel M. Rawlinson réclame la signification de l'instrumental ou du locatif. Quant à la substitution de l'ablatif pour l'instrumental, je n'eu vois aucune preuve, d'autant plus que le asmât sanscrit se trouve en zeud ahmâd, et serait partant le persan amâ. En outre, nous avons ici l'instrumental et pas autre chose; anâ est une forme trèsantique, auprès de laquelle le sanscrit an e paraît qu'une forme abâtardie; elle trouve des analogies en aniyanâ et tyanâ, en sanscrit anyêna et tyêna. La forme achéménienne nous retrace l'instrumental de la langue mère, qu'elle a mieux conservé que le sanscrit. Le sauscrit dit encore giri-nâ et kêtu-nâ; il a remplacé l'antique déva-nâ par un dêvêna plus moderne.

Aná Párçá veut dire alors a avec cette Perse, aidé par ce peuple perse; a si Xerxès avait voulu dire a dans cette Perse, a rien n'aurait empêché d'écrire âmiy Pârçaiy. Je me déclare décidément contre l'opinion du savant anglais, qui veut voir ici a dans cette Persépolis, a et, en outre, dans le nom de Pasargades, le persau Pârçakarta. A la première opinion, s'oppose la grammaire; à la seconde, la tradition grecque, qui aurait rendu le nom facile à prononcer par Περσάχερτα, comme elle a rendu celui de Tigrânakarta, Τιγρανόχερτα.

Dans Utamaiy tya pità akunaus, la tinèse est curieuse. Jamais, du reste, Xerxès ne parle de ses ouvrages sans mentionner aussi ceux de son père, dont le règne glorieux avait grandi la Perse, que le sien devait déjà habituer à la décadence.

Les mots tyapatiy kartam vainatiy nibam renferment, selon moi, une tmèse, pour tya kartam pativainatiy nibam, « et l'œuvre qui paraît magnifique. » Je ne vois pas d'autre moyen que celui que je viens d'indiquer, et qui me semble excessivement simple. Le mot puti-vain veut dire alors « paraître, » peut-être le , verbe est-il employé à la voix moyenne.

Le mot que M. Rawlinson lit viçma, est mieux transcrit par viçam.

Avasciy, le neutre, pour avad-ciy, comme aussi cisciy pour cid-ciy.

Le mot pità, « père, » a au génitif pithra, et en ceci l'achéménien accuse un état plus antique de l'idiome que ne le fait le sanscrit par son génitif pitur. Je crois, en outre, que ce génitif a donné naissance à la forme moderne بخر, qui se trouve à côté de پخر, provenant de l'accusatif pitaram. Du mot pithra, « père, vieillard, » s'est développé le persan moderne بخر, qui n'a maintenant que cette dernière signification. Ce sont deux formes identiques dans le fond que بخر, comme il y a également بحر à côté de بشر fils, » provenant de puthra.

## INSCRIPTION G.

Khsayarsa khsayathiya vazarka khsayathiya khsayathiyanam Darayavahus khsayathiyahya puthra Hakhamanisiya.

Xerxès, roi grand, roi des rois, fils de Darius, Achémènide,

Cette inscription se répète souvent sur les por-

tails, sur les fausses fenêtres, et même sur la robe du roi.

### INSCRIPTION E.

Baqa vazarka Auramazda hya c mám bumim udá hya avam açmanam ada hya martıyam adå hya siyatim ada martiyahya hya khsayarsam khsayathiyam akunans airam parunam khsayathiyam airam parunám framátárum. Adam khsayársa khsayathiya vazarka khsayathiya khsáyathiyanam khsáyathiya dahyunam paruvzananam khsayathiya ahiyaya bumiya vazarkaya duraiy úpaiy Dûrayavahus khsayathiyahya puthra Hakhamanisiya. Thatiy khsayarsa khsayathiya vazarka vasaná Auramazdůhů ima hadis adum ukunanam mam Auramazdå pAtuv hadå bagaibis utamaiy khsathram atâ tyamaiy kurtam.

C'est un grand dien qu'Ormazd. Il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel-là, il a créé l'homme, il a donné à l'homme sa supériorité, il a fait Xerxès roi, roi seul de milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

Je suis Xerxès, roi grand, roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre, au loin et auprès, fils du roi Darius, Acléménide.

Le roi grand Xerxès déclare : Par la grâce d'Ormazd, j'ai construit cette demeure. Qu'Ormazd me protége avec les dieux, moi et mon empire, et mon œuvre!

Cette inscription, sculptée sur les piliers du pa-

lais de Xerxès, et auprès de l'escalier qui conduit à la terrasse, ne contient absolument rien de neuf, si nous exceptons toutefois un mot aussi intéressant qu'important pour nous, comme nous verrons plus tard.

C'est le mot hadis, substantif neutre, correspondant exactement au sanscrit ποη, sadas, au latin sedes, au germanique sit et Sitz, et au grec εδος. La racine had, avec le suffixe neutre très-rare is, a formé ce mot, qui signifie exactement sedes regia, l'allemand Königssitz, « palais, demeure du roi. »

La traduction scythique a Hadisati, - < =!=-\(\in\) = \(\in\) = \(\in\) cette version est très-précieuse pour nous, pour expliquer la petite inscription commençant par ardaçtána.

Nous aurions encore à relever la leçon anormale ahiyâyâ pour ahyâyâ; il est connu que l'y se joint immédiatement à l'h, sans l'intermédiaire de la voyelle i.

## INSCRIPTION A.

Baga vazarka Auramazdâ hya imâm bumim adâ hya avam açmânam adâ hya martiya m adâ hya siyâtim adâ martiyahyâ hya khsayûrsâm khsâyathiyam akunaus aivam parunâm khsâyathiyam aivam parunâm framátáram. Adam khsayarsa khsayathiya vazarka khsayathiya khs áyathiyánám khsáyathiya dahyunum paruvza nanam khsayathiya ahiyaya bumiya vuzurkáyá duraiy á- · pair Daruyavahus khsdyathiya puthra Hakhamanisiya. Thatiy khsayarsa khsayathiya vuzarka tya manâ kartam ida ata tyumaiy apaturam kartam ava ricam vasaná Auramazdáha akunavam mam Auramazdá pátuv hadá baquibis utamuiy khsathram utå tyamaiy kartam.

C'est un grand dieu qu'Ormazd. Il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel-là, il a créé l'homme, il a donné à l'homme sa supériorité, il a fait Xerxès roi, seul roi de milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

Je suis Xerxès, roi grand, roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre, au loin et auprès, fils du

roi Darius, Achéménide.

Le grand roi Xerxès déclare : Ce que j'ai fait ici, et ce que j'ai fait ailleurs, je l'ai tout accompli par la grâce d'Ormazd. Qu'Ormazd me protége avec les dieux, moi et mon empire, et mon œuvre!

Cette inscription se trouve auprès de l'escalier qui conduit dans la salle de colonnes. Elle ne contient pas beaucoup de nouveaux faits. Près d'elle se trouvent denx tables, où rien n'est sculpté; probablement elles étaient destinées à recevoir les versions scythique et babylonienne. M. Rawlinson trouve l'orthographe employée dans cette inscription meilleure que dans les autres inscriptions du palais de Darius; je ne vois dans ces documents que des traces de défiguration de la langue, telles que ahiyûyû, paruvzanânâm et d'autres.

Nous avons à constater que Xerxès a ici, comme déjà dans l'inscription précédente, changé la formule solennelle Thâtiy, etc. en Thâtiy Khsayârsâ khsâyathiya vazarka. Cette manière de s'intituler se retrouve dans le grec δ βασιλεὺς μέγας.

Le mot apataram, « en dehors », est curieux; nous l'avons déjà vu à Nakchi-Roustam, dans apataram hacá Párçá, « ailleurs qu'en Perse ». Il est ici mis en

opposition avec ida, « ici ».

M. Rawlinson a déjà remarqué que la forme ancienne de Bisoutoun Auramazdáha se trouve ici; il aurait pu ajonter que l'écriture Auramazdáhá est contre la règle stricte, parce qu'après l'a final, il y un s élidé.

## INSCRIPTION C.

Bagu vazarka Aurumazdâ hya imâm bumim adâ hya avam uçmânam adâ hya martiyam adâ hya siyâtim udâ martiyahyâ hya khsayârsâm nurthahum akunans aivam purunâm narthaham aivam parunâm framâtârum. Adam Khsayârsâ narthaha vazarka narthuhunam narthahu dahynnâm paruv zunânâm narthuha uhyâyâ b umiya vazarkâyâ duruiy apaiy Dârayava. hus narthahakyâ puthra Hakhâmanisiyu. Thâtıy khsayârsa narthaha vazarka vasanâ Aurahya Mazdâha ima hadis Dârayavus narthaha akunaus hya manâ pitâ mâm Aurumazdâ pâtuv hadâ Bagaibis utâ tyamaiy kartam utâ tyamaiy pithra Dârayavahus narthahahyâ kartam avascıy Auramazdâ pâtuv hadâ bagaibis.

C'est un grand dieu qu'Ormazd. Il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel-là, il a créé l'homme, il a donné à l'homme sa supériorité, il a fait Xerxès roi, seul roi de milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

Je suis Xerxés, roi grand, roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre, au loin et auprès, fils du roi Darius, Achéménide.

Le grand roi Xerxès déclare: Par la volonté d'Ormazd, Darius, mon père, construisit cette demeure. Qu'Ormazd me protège, lui avec les dieux, moi et mon œuvre et l'œuvre de mon père, le roi Darius; qu'Ormazd, avec les dieux, protège tout cela!

Cette inscription se trouve dans le palais que Niebuhr a marqué G. Elle nous indique que c'est Darins, fils d'Hystaspe; qui a bâti cette partie du grand palais, incendié par Alexandre.

Elle est remarquable surtout à cause d'une forme grammaticale que nous lui devons à elle seule, c'est Aurahya Mazdáha. Le mot Auramazdá, que nous trouvons toujours sous cette forme en persan ancien, se trouve constamment séparé en deux: Ahuró Mazdáo, génitif Ahurahé Mazdagho. Il n'y a que ce passage parmi les documents persans qui nous

montre le nom du dieu suprême décomposé dans ses éléments.

Nous voyons aussi ici, pour la première fois, le second nom pour indiquer roi, et qui s'écrit en deux lettres, =< 1<.

Le premier signe est connu; c'est un n. Le second ne l'est pas; il ne se trouve que dans ce mot trèssouvent employé, et surtout dans les inscriptions plus récentes de Darius sils d'Hystaspe.

M. Lassen, pour trouver un mot qui signissat « roi, » proposa narpa, en le rapprochant du sanscrit ¬u nrpa. Cette hypothèse est sans doute spirituelle; seulement, je me permettrai d'objecter à l'éminent indianiste, que d'abord cette forme narpa ne se trouve justissée par aucun autre mot persan, comme on pourrait hien s'y attendre. Ensuite, on ne voit pas pourquoi le = 1 \ \mathbb{R}, rp se serait estropié en 1 \( \mathbb{C}; \) comme on peut bien comprendre la désignation de 1 \( \mathbb{E} \)] en \( \mathbb{R}. \). Il y a encore un autre moyen d'expliquer l'existence du \( \mathbb{R}, \) c'est la fréquente application de la combinaison thr, raison qui ne peut guère s'alléguer pour la combinaison rp.

M. Rawlinson exprime le (¿ par g, mais il ne nous cache pas son doute. M. Lövenstern voulait lire nasra, je crois, mais sans alléguer aucune autre raison que celle qu'en hébreu l'aigle se dit ne:

J'abandonne l'idée que le signe 14 soit une lettre, j'y vois un sigle d'abréviation. Nous avons dans l'inscription d'Artaxerxès Ochus le sigle (\$1 et {\$11 pour exprimer dahy, et le sigle {\$7 pour exprimer bami;

je reconnais le même principe dans le mot qui nous occupe.

A mesure que les dissérentes éeritures vieillissent, les abréviations se sont remarquer. L'éeriture se meut dans un eercle, elle se développe d'un système syllabique dans un système alphabétique, puisque l'esprit humain connaît et apprécie toujours le composé avant les parties. Mais cet instinct qui le pousse à simplifier, le porte aussi à introduire dans l'éeriture des signes qui ne sont que les combinaisons des lettres simples, le porte à employer des abréviations. Si l'instinct philosophique le guidait pour recomposer les syllabes en lettres, l'esprit pratique le reconduirait à un résultat semblable au point de départ, bien que dissérent quant au principe.

Quel est maintenant le mot qui, en même temps, signifie en Persan «roi, » et qui s'écrit de manière que le sigle en question en puisse être formé?

Je n'en connais qu'un seul que je propose : narthaha, écrit = ( = 1 1 (1 <= <. On n'a conservé qu'un clou perpendiculaire et le crochet final, ce qui donne 1 <.

Il me reste maintenant à prouver l'existence du mot proposé. Narthaha signifie « celui qui commande aux hommes, maître des hommes, roi. » Ai-je besoin de rappeler ici les mots sanscrits न्प, नृपति, नृपाल, नृदेव, नारिव, नारिव,

Notre mot, cependant, ne se trouve pas en sanserit avec cette signification; il l'a perdue et changée; il est une nouvelle preuve curieuse du changement de signification entre les mêmes mots, en sanscrit et en arien, changement que nous avons vu en sanscrit dasyu et persan dahyu, en sanscrit déva et persan daéva, en sanscrit manyu et zend mainiyu.

¬pin, nrçansa, littéralement « commandant les hommes, puissant, » indique en sanscrit maintenant « destructif, méchant; » en ceci, comparable au français tyran, qui a subi presque la même transformation de sens que le mot indien. Une autre forme du mot, au contraire, ¬unin narâçansa, dans le dialecte des Vêdas, veut dire « roi des hommes, » et est un des douze Âprîs. Cette distinction entre les deux formes est un pur caprice de langage, comme il s'en trouve par milliers.

Une autre forme de ce même mot s'est conservée dans le zend nairyaçağha, écrit à tort nairyoçağha; c'est le Neriosengh des Parses, le nom d'un Ized dans le Zendavesta, et celui du traducteur connu du

Yaçna.

Narthaha, accusatif narthaham, devait se contracter en narthá, accusatif narthám, et réellement, nous trouvons cette contraction indiquée dans l'accentuation du grec Ναρσῆς, qui forme son génitif Ναρσῆτος.

Narsès, نرسى, est le nom de plusieurs rois sassanides; nous savons comment ces monarques se nommaient : on ils adoptèrent les noms d'anciens rois de Perse, comme Ardéchir et Khosrou, ou ils prirent tout simplement les noms de dieux, comme Hormuz, Behram (Vehreran, Verethraghna), ou ils s'appelèrent roi tout court comme Shahpour et Narsès. Shahpour a fils du roi, » était le fils d'Ardéchir-Babegan, qui le premier s'était intitulé alaila. Narsès prit pour nom le substantif que s'étaient attribué les anciens rois de l'Iran, dont les Sassanides avaient la prétention de restaurer la dignité.

Il reste incertain, toutefois, s'il faut lire narthaha, ou mieux employer la forme contractée narthâ; je me suis décidé pour la première alternative.

L'inscription n'offre pas d'autres difficultés.

INSCRIPTION DU MONT ELVEND (F. LASSEN).

Buqa vazarka Auramazdá hya mathista bagánám hya imam bumim adà hya avam açmânam adá hya martiyam adå hya siyatim ada martiyahya hya khsayarsam khsayathiyam akunaus aivam parunam khsayathiyam aivam parunam framatarum. Adam khsayarsa khsayathiya vazarka khsáyathiya khsáyathiyanám khs. áyathiya dahyunam parazanánám khsáyathiya ahryáyá bumiyá vazarkává durany úpuny

Dårayavahus khsåyathiyahya putra Hakhâmanisiya.

C'est un dieu grand qu'Ormazd. Il est le plus grand des dieux; il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel-là, il a créé l'homme; il a donné à l'homme sa supériorité; il a fait Xerxès roi, seul roi de milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

Je suis Xerxès, grand roi, roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre au loin et au près, fils du roi Darius, Achéménide.

Cette inscription a été trouvée près de Hamadan, sur une montagne. Elle ne présente absolument rien de nouveau. Le mot paruzananam est ici bien écrit; en ceci, elle se distingue avantageusement de tous les autres documents de Xerxès.

Après Auramazdá se trouvent ici les mots qui se lisent aussi dans l'inscription H: hya mathista bagánám, «il est le plus grand des dieux.»

# INSCRIPTION DE VAN (K LASSEN).

Baga vazarka Auramazdâ hya mathista bagânâm hya imâm bamim add hya avam açmânam add hya martiyam add hya siydtim add martiyahyâ hyâ khsayârsâm khsâyathiyam akunaus aivam parunâm khsâyathiyam aivam parunâm framdtâram. Adam khsayârsâ khsâyathiya vazarka khsâyathiya daksâyathiya da

hyunam paruv zunanam khsayathiya ahyaya bamiya vazarkaya daraiy apuiy Darayavuhus khsayathiyahya puthra Hukhamanisiya. Thatiy khsayarsa
khsayathiya Darayavus khsayathiya hya mana pita hauvu vusuna Aaramazdahu vaciya tyu
nibam akunaus uta ima ctanam haava niyastaya kantanaiy
yanaiy dipim naiy napistam akanaus pacava adam niyastayam imam dipim nipistanaiy....

C'est un grand dieu qu'Ormazd. Il est le plus grand des dieux; il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel-là, il a créé l'homme; il a donné à l'homme sa supériorité; il a fait Xerxès roi, seul roi de milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

Je suis Xerxès, grand roi, roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre, au loin et auprès, fils du roi Darius, Achéménide.

Le roi Xerxès déclare: Le roi Darius mon père a fait, par la grâce d'Ormazd, mainte belle œuvre, et a aussi érigé cette colonne.

Cette inscription se trouve à Van, gravée dans le roc; nous ne savons pas à quelle occasion le monarque perse la sit saire. Toutesois, la sin du document nous parle d'une œuvre de Darius, exécutée en ces lieux, nommée çtâna, qui pourtant était dépourvue d'inscription. Xerxès, en sils pieux, remédia à ce désaut et signala à la postérité l'auteur des travaux exécutés en cet endroit.

Quant au mot ctâna, sauscrit en sthâna, persan uous ne savons pas au juste ce qu'il désigne par ce terme. La traduction médique le rend par l'achtana, alors le même mot. MM. Lassen et Westergaard le traduisent par propylæa. M. Rawlinson n'y voit que place simplement; il ne veut regarder dans cette inscription qu'un souvenir que Xerxès laisse à la postérité d'une visite rendue par le monarque de Perse; nous verrons plus tard si cette interprétation est admissible.

Je proposerai le terme général « demeure, » peutêtre « maison, » attendu que ستانع vent dire encore

aujourd'hui « seuil. »

Les deux premiers paragraphes n'offrent absolument rien de nouveau; il n'y a que le troisième et dernier qui nous montre quelques formes très-intéressantes.

Jusqu'an mot akanaus, tout est facile. «Le roi Darius, mon père, a fait avec le secours d'Ormazd, mainte belle œuvre, et... il a aussi visité cette

place, " continue M. Rawlinson.

Mais quel mot veut dire « visiter? » Le mot niyastáya, auquel le savant anglais attribue ce sens n'est évidemment pas un verbe neutre; le mot avá-çtáya est déjà reconnu comme verbe causal, et quant à ce point, nous sommes heureux qu'un juge éminent. M. Bopp, de Berlin, soit du même avis. La syllabe ya indique le verbe factitif; ni-stá veut dire « stare « in aliqua re; » nistáya « poser, ériger. » Cette interprétation a été déjà trouvée par M. Benfey, qui a

heureusement comparé la conservation de l's au lieu du ç à la forme niyasádayam, luc dans le texte de Nakchi-Roustam. Le sens de la phrase est alors « a exécuté mainte belle œuvre, et a anssi érigé cette demeure. »

Le savant prosesseur de Göttingue a trouvé à peu près le sens de la phrase; mais son explication phi lologique laisse beaucoup à désirer. Il change d'abord le texte kataniy en katasiy, et ajoute que ce changement pourrait à peine être nommé une conjecture: je ne sais pas, mais à coup sûr ce n'est pas une correction.

M. Benfey explique son katasiya par kat, védique kat a quod.» et siy a à lui. » Cette combinaison, si elle a jamais existé, devrait au moins être kasaiy, mais nullement katsaiy, attendu que le d devant s s'élide ou s'assimile. Et admettons même qu'elle existât iei dans la même forme et avec la signification a et à lui, et le. » comment M. Benfey a-t-il pu trouver son interprétation, si ce n'est en faisant abstraction des mots qui composent le texte?

M. Rawlinson lit le mot en question vatanaiy, d'après une copie de M. Boré, qui lit 4. Mais le clou horizontal est encore problématique; en outre, la copie de Schultz s'accorde avec celle de M. Boré, en écrivant seulement deux clous horizontaux après le coin vertical. Je persiste donc à lire un k ici, d'autant plus que l'explication du savant anglais pour vatanaiy est philologiquement impossible et repose, en outre, sur une erreur matérielle. Le participe

du verbe sanscrit  $\exists z$ , vad ne se dit pas vata, comme le prétend M. Rawlinson, mais udita; et si le verbe subsistait dans l'idiome des Achéménides, il aurait donné ou vadita, ou udita, ou vaçta, mais jamais vata. S'il faut lire kataniya, M. Rawlinson propose le sanscrit kath, ce qui, en persan, se dirait kath, s'il a jamais existé, mais dans lequel je vois une racine essentiellement indienne.

L'interprétation du mot en question me paraît pourtant très-simple. Je lis kantanaiy, et j'y vois tout bonnement l'infinitif de kan « fouiller, graver. » La racine persane renferme les deux sens; nous avons déjà lu viyaka, de vi-kan, zend et persan; nous connaissons le persan moderne ou et le substantif a côté du mot d'ugraveur, » d'ugr

L'infinitif kantanaiy est employé absolument, usage que nous lui connaissons déjà, et se rapporte à yanaiy

dipim.

Yanaiy, que MM. Rawlinson et Benfey dérivent de yaniya, a été aussi étrangement interprété. M. Benfey veutvoir en yaniya, le sanscrit yagniya, qui cependant se transcrirait yaçniya, et le sens de «table inaugurable; » einweihungstafel est aussi excessivement douteux. M. Rawlinson le comparait au sanscrit yasmin, comme anâ à asmât; mais nous avous déjà examiné la solidité de ce rapprochement.

Yanaiy est tout simplement « qui non, » composé

de ya, équivalent à hya et naiy a non. » Le relatif ya a été évincé par le démonstratif hya, mais le radical paraît en yâtâ, yathâ, yârâ et d'autres mots. La combinaison antique de ya et de naiy semblerait peutêtre peu plausible; mais je rappellerai l'usage de la forme latine quin, pour qui non.

Le mot nipistâm se trouve écrit sans i : je crois que c'est un oubli, évité deux lignes plus bas. C'est, du reste, le participe au féminin de nipis, نوشتن ou نبشتن, « écrire, » dont l'infinitif nipistanaiy paraît plus bas. La locution nipistâm akunaus est tout achéménienne, nous l'avons déjà retrouvée sur le roc de Bisoutoun en ditam cakhriyá.

Le mot akunaus se rapporte aussi, quant au sens, à kaŭtanaiy, ilont la position devant le pronoin relatif n'a rien de surprenant pour qui s'est occupé de ces inscriptions achéméniennes. Le sens de la phrase est alors littéralement:

Sculpendo qui ni tabulam, ni cam scriptam fecit. Cela veut dire: «Qui ne fit ni ciseler la table, ni y mettre une inscription.»

La fin de l'inscription est tronquée. Je crois que, guidé par la traduction babylonienne, il faut com-

pléter le document ainsi qu'il suit :

paçdva adam niyastâyam imâm dipim nipistana[iy akunavam mâm Aurumazda pâtuv hada bagaibis utâmaiy khsathram utâ tyamaiy kartam.]

Ensuite j'y mis celle table, et j'y fis inscrire une inscrip-

tion. Qu'Ormazd me protége, avec les dieux, moi et mon empire, et mon œuvre!

Le reste n'offre pas de grandes difficultés. Quant à nipistana, M. Rawlinson a cru voir aussi l'infinitif moderne co en tana, sans pourtant donner à ce mot la prolongation nécessaire.

### INSCRIPTION DU VASE DU COMTE DE CAYLUS.

Ce vase, où le nom de Xerxès se trouve en caractères cunéiformes et hiéroglyphiques, a été d'une grande importance pour les premiers déchiffrements de l'écriture cunéiforme. En elle-même, la légende est très-peu importante. La voici :

Khsayarsa nurthahu vazarka

Xerxès, roi grand.

Les inscriptions de Xerxès sont maintenant épnisées. Il nons reste pourtant quelques inscriptions, d'une très-petite étendue du reste, lesquelles me semblent postérieures au règne de Darius, bien qu'elles portent réellement son nom. Deux d'entre elles seront attribuées au règne de Darius-Ochus; j'y classerai aussi la troisième, bien que je ne sois pas sur qu'elle appartienne à ce règne.

Nous nous occuperous maintenant d'une inscription très-intéressante, de celle d'Artaxerce I', surnommé Longue-Main, Μακρόχειρ, en persan drâża dâcta.

#### INSCRIPTION DE VENISE.

Cette inscription est écrite en quatre langues; d'abord dans les trois idiomes des inscriptions achéméniennes, et ensuite en hiéroglyphes. La circonstance que l'inscription se trouve en persan, en scythique et en babylonien, est une preuve, selon moi certaine, de l'antiquité de cette inscription. Elle est gravée sur un vase égyptien de porphyre gris, maintenant conservé à Venise.

La défiguration du nom du roi Artaxeree, par laquelle cette inscription est remarquable, ne pourrait en rien infirmer cette assertion, en raison de laquelle je classe ce document sous le règne d'Artaxeree I<sup>et 1</sup>.

Le vase, comme le texte, n'est pas fait en Perse, il est fait en Égypte, alors dépendante de la Perse; ainsi l'atteste le style de ce vase. L'orgueil du peuple régnant n'aurait jamais consenti à se servir des caractères de ses esclaves, bien qu'il ne dédaignât pas les signes des nations qui avaient jadis été ses maitresses.

Ces conclusions étaient rédigées comme elles se trouvent ici, lorsque j'eus connaissance de l'article de M. Letronne et de M. de Longpérier sur ce sujel. Le savant illustre dont la France et les études archéologiques déplorent la perte, a conclu que l'inscription était de l'âge d'Artaxerce I", appuyé seulement sur des considérations archéologiques et sur les faits historiques que je viens d'énoncer. S'il y a une satisfaction pour la peine de mon modeste travail, c'est certes la plus grande que d'avoir abouti aux conclusions anxquelles s'était arrêté un érudit tel que l'était M. Letronne,

Les Perses ne firent cette concession à leurs anciens maîtres, qu'autant que leur règne n'était pas encore inébranlablement assis sur ses basès, qu'autant qu'elle était ordonnée par les circonstances, et que l'idiome du peuple perse n'était pas encore assez étendu pour pouvoir se passer des autres langues. Aussi nous voyons que, vers la fin de l'empire perse, et probablement déjà avant, on s'était débarrassé de cette habitude antique et quelque peu incommode. L'inscription d'Artaxerce-Ochus ne se trouve que dans le langage achéménien, qui avait alors évincé les autres dialectes.

L'inscription en langue achéménienne est :

Ardakheaseu narthaha vazarka.

D'autres lisent Ardakheasda; je crois que la forme terminant en n- est préférable à celle qui finit n d. Je ne vois dans cette forme que la transcription en caractères cunéiformes de la forme égyptienne, transcription opérée, du reste, sans grande connaissance de l'idiome persan, et probablement avec encore moins d'exactitude, quant aux dialectes seythique et babylonien. Le nom égyptien est Artasarssha, d'après M. Gardener. Il se trouve encore en Égypte gravé dans les rocs sur la ronte de Quéné à Kosseir.

Je ne nierai pas que Artakheasda ne se recommande par une circonstance de haute gravité, c'est-à-dire par l'écriture en hébreu de ce nom, qui varie entre ארהחשטהא et ארהחשטהא. La substitution du d à l'hébreu n, pronverait que l'auteur ne sut pas distin-

guer ces deux lettres, et réellement nous les trouvons employées l'une pour l'autre dans le système hiéroglyphique.

Le vase n'est donc pas moderne, par la seule

raison de la défiguration du nom royal;

Parce qu'il représente le nom du roi sous la forme mutilée, connue déjà chez les Hébreux du temps d'Artaxerce-Longue-Main;

Parce qu'il n'émane pas d'un Perse;

Parce que l'inscription du dernier Artaxerce présente encore l'ancienne forme Artakhsathra, qui, du reste, s'est conservée presque sans altération jusqu'aux Sassanides 1.

Le vase date, comme il est presque sur, du temps

d'Artaxerce 1":

Parce qu'Artaxerce-Mnémon n'a jamais régné sur

l'Égypte;

Parce qu'Artaxerce-Ochus n'y a régné qu'une année, l'Égypte étant indépendante depuis 404 jusqu'à 359 avant J. C.;

Parce qu'aux temps d'Ochus, on ne fit plus d'ins-

criptions trilingues.

# INSCRIPTIONS DE DARIUS NOTHUS.

INSCRIPTION L. LASSEN.

J'y comprends, mais sans avoir des preuves concluantes, l'inscription L. Lassen.

Voir le Mémoire de M. de Longpérier sur les monnaies sas-

Aucune inscription d'Artaxerce-Longue-Main ne se trouve plus à

Ardaçtâna athangina Dârayavahus narthahyâ vithiyâ karta. Chambranle de pierre (?) fait dans le palais du roi Darius.

Cette courte inscription se trouve répétée beaucoup de fois sur les chambranles des fenêtres et des portes, et, petite comme elle est, elle offre les plus grandes difficultés pour l'expression. Aussi tous les interprètes des textes persans l'ont toujours expliquée à leur guise.

## M. Westergaard traduit :

Alta (hæc) arx (est) Darii regis gentis palatium.

## M. Lassen:

Altis substructionibus (exstructa) arx gentis Darii hominum tutoris.

# M. Benfey:

OEuvre formant une haute demeure, bâtie par l'ordre du roi Darius.

## M. Rawlinson:

Exécuté par Ardastà, architecte, dans le palais du roi Darius.

C'est une émendation sur la version proposée par le savant anglais : « Fait par Avdastà, l'architecte, parent du roi Darius. »

Persépolis. Mais ce roi, pendant son long règne, a fait beaucoup de constructions dans sa résidence; nous avons encore un fragment de la traduction assyrienne d'une inscription qui nous l'atteste. Nous parlerons plus bas de ce remarquable tronçon d'inscription.

M. de Saulcy, d'après le texte médique, propose:

Pavillon réservé du roi Darius. Littéralement : Du noble palais de Darius, pavillon d'habitation bien construit.

Cette dernière traduction, il nous semble, se

rapproche le plus de la vérité.

Empressons-nous de le dire, nous avons ici deux termes techniques de l'architecture persane, pour lesquels nous nous efforcerions en vain de chercher le vrai sens. Mais nous avons déjà assez gagné, il me semble, si nous avons constaté quel genre d'idée est représenté, et par les mots athagina et ardaçtâna.

Commençous par le premier. Nous le tronvous aussi dans l'inscription d'Artaxerce-Ochus, en combinaison avec le mot ustasanam; ustasanam est apparamment un substantif, accompagné par l'adjectif

atha(ñ)qinam.

Quant au mot ardaçtâna, où se trouve-t il? Exclusivement sur les chambranles des portes et des fenêtres; il ne sera pas trop hardi de supposer que ce mot ne veuille dire que l'objet au-dessus duquel on le trouve.

Ensuite, ardaçtâna signifie littéralement: « haute-« ment placé, » et personne n'en disconviendra, la langue des Achéménides ne pouvait pas choisir un nom plus significatif.

Le mot arda, du reste, comine on l'a remarqué déjà, est le sanscrit ऊर्ध्व, urdhva, u élevé. » Le com-

posé ardaçtána est du genre masculin.

Le mot ardactana a été expliqué par tous les sa-

vants par a haut, élevé; » j'y vois plus qu'un simple adjectif; le scythique a entièrement rendu ce mot par - = = = 1 \_ 1 \_ 1 \_ -= 1, artastana, ce serait une preuve de plus que le mot n'est pas un simple qualificatif.

Quant à atha(ũ)gina, je suis en donte; c'est le seul mot disficile de l'inscription. J'ai adopté dans la traduction le rapprochement que M. Rawlinson fait avec le سنك persan, de sorte que athagina ou athañqina signifierait « de pierre; » mais le sens est excessivement douteux. Je m'empare bien de cette interprétation du savant anglais, mais je trouve sans aucune chance de probabilité son explication de ardaçtana; il y voit un nom propre à l'instrumental, Ardasta, nom de l'architecte. M. Rawlinson, que son génie a admirablement guidé à Bisoutoun, en a été délaissé à Persépolis très-souvent; on s'étonne comment le savant interprète de Bisoutoun, lui qui est en possession des textes médique et assyrien, n'a pas reculé devant la simple remarque que le clou vertical manque dans les traductions; que ce nom, en conséquence, ne pourrait être un nom propre. En outre, l'instrumental serait Ardaçtâ, et non Ardactána.

Dârayavahus narthahalyâ semble se rapporter à Darius, fils d'Hystaspe; mais le mot =< 1/2 me fait donter que ce soit Darius lui-même qui ait fait inscrive son nom sur l'encadrement et les chambranles des portes et fenêtres. Un autre roi, comme Xerxès ou son fils, n'aurait probablement pas manqué d'y

ajouter que ce fut lui qui avait fait graver le document; tandis que Darius Nothus pouvait facilement graver ces inscriptions, surtout dans ce sens si vague dans lequel elles sont conçues, sans avoir besoin de mentionner le vrai constructeur de la salle. En outre, ces chambranles pourraient bien être son œuvre même.

Il faut même s'étonner que le règne de Darius II n'ait rien ajouté à la splendeur du palais des rois de Perse, puisqu'une femme telle que Parysatis était le vrai monarque.

S'il y a un passage des inscriptions de Bisoutoun où le vith est le plus clairement exprimé, le plus sûrement explicable et le plus singulièrement méconnu, c'est certes celui-ci. La traduction scythique le traduit clairement : - (= |= -= | = - i | = 1, hadisativa. au locatif du même mot, que nous avons vu comme interprétation du persan hadis, « palais. » Vithiya, que nous lisons ici, ne peut être que le locatif tout régulier de vith, sanscrit निश् , viç ; l'accusatif constaté par de nombreux passages, ritham, nons défend de supposer une autre forme de nominatif. Vith veut tout honnement dire « la maison, le palais, » M. Bensey y a vu, à tort, je crois, le contraire de kára, « les paysaus assujettis et dépendants. » Il est aussi surprenant qu'il ait voulu assimiler le vithiya à un sanscrit विज्ञया, vignaya, qui n'existe pas, et qui, s'il existait, ne s'exprimerait en persan que par vizdáyá.

L'inscription explicable, sauf le mot athangina, veut dire:

Chambrante (ou fenêtre) exécuté dans le palais du roi Darius.

Il existe encore deux inscriptions, probablement de Darius-Nothus, ce'sont:

INSCRIPTION DE LONDRES.

Adam Dârayavus nurthaha.

Je suis le roi Darius.

Cette inscription, conçue dans les trois langues, est sur un petit cylindre conservé dans le musée Britannique.

### INSCRIPTION DE SUEZ.

Dárayavas narthaha vazarka.

Cette inscription se trouve près de l'embouchure de l'ancien canal conduisant du Nil à la mer Rouge. Je ne sais pas si le document, très-peu important, existe dans les trois langues, attendu que je ne peux disposer ici des ouvrages cités par M. Rawlinson. Si les trois langues n'y sont pas exprinées. l'attribution à Darius Nothus de cette inscription me parait assez fondée.

INSCRIPTION D'ARTAXERXÈS-OCHUS.

Baga vazarka Auramazdå hya imdin bumdin add hya avam açmânåin add hya martiyam

adá hya sûyatûm adå martihyå hya må. m Artakhsathrá khsáyathiya akunaus airam paruvnám khsáyathiyam aivaın paruvnam framatarunı. Thátiy Artakhsathrá khsâyathiya vazarka khsâyathiya khsâyathiyanam khsayathiya dahyunam khsayathiya ahyaya bamiya (?) adam Artakhsathra khsayathiya puthra Artakhsathra Darayavus khsayathiya puthra Darayavus Artakhsathrá khsáyathiya pathra Artakhsathrá khsayársá khsáyathiya puthra khsayarsa Dara. yavus khsayathiya puthra Darayavas Vistagpahy-. a nama puthru Vistacpahyå Arsåma nåma puthra Hakhamanisiya. Thatiy A. rtakhsathra khsayathiya imam ustasanâm athuqunam mam upam mam kartá. Thátiy Artakhsathr-A khsayathiya mam Auramuzdå utå Mithra baga pañtuv atá imám dahyum utá tya mam karta.

C'est un grand dieu qu'Ormazd. Il a créé cette terre-ci, il a créé ce ciel-là, il a créé l'homme, il a donné à l'homme sa supériorité, il a fait Artaxerce roi, seul roi de nulliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

Artaxerce, roi grand, roi des rois, roi des pays, roi de cette vaste terre, déclare: Je suis (Artaxerce), fils du roi Artaxerce, Artaxerce fut fils du roi Darius, Darius fut fils du roi Artaxerce, Artaxerce fut fils du roi Xerxès, Xerxès fut fils du roi Darius, Darius fut fils du nommé Hystaspe, Hystaspe fut fils du nommé Arsamès Achéménide.

Le roi Artaxerce déclare : Cet édifice de pierre (?), le mien,

fut fait par moi.

Le roi Artaxerce déclare: Qu'Ormazd et le dieu Mithra me protégent, moi et ce pays, et mon œuvre!

Nous avons devaut nous sa plus réceute de toutes les inscriptions cunéiformes, datant de 350 aus avant J. C. environ; elle est, partant, à peu près de 160 aus plus jeune que l'inscription de Bisoutouu, et d'environ 190 aus plus moderne que le document de Mourghâh. Il n'y a pourtant pas une iuscription des rois Achéménides, le document de Bisoutoun toutes excepté, qui égale de loin celle-ci en importance. Nous voyous dans ce texte la plus précieuse de toutes les reliques persépolitaines, presque toute l'histoire de Perse, dans une aride nomenclature de ses rois, il est vrai; mais et maigre récit justisse entièrement tout ce que les Grecs nous ont transmis sur l'histoire des successeurs de Darius.

La table émaue d'Artaxerce, fils d'Artaxerce, fils de Darius, fils d'Artaxerce, fils de Xerxès, fils de Darius, fils d'Hystaspe, fils d'Arsamès; nons y reconnaissons l'anteur d'une partie du palais de Persépolis, Artaxerce III, surnommé Ochus, le vainqueur des Égyptiens.

On a fanssement attribué cette inscription à Ar-

taxerce-Mnémon; mais cette erreur n'émane que d'une interprétation vicieuse du texte de l'inscription.

Celle-ci nous est transmise en deux exemplaires tout identiques, à l'exception d'une seule lettre. Elle accuse déjà un état de l'idiome qui devait inévitablement pencher vers sa perte. On se demande à juste titre s'il est même probable que la langue de Darius existât encore dans le peuple; le document nous montre une orthographe qui témoigne, ou de l'ignorance crasse du peuple, ou de la décadence rapide de la langue, ou probablement des deux circonstances réunies. La langue était déjà mourante, quatre-vingts ans après elle était morte, pour faire place à un idiome nouveau, le pehlevi.

Nous voulons maintenant relever toutes les er-

reurs et barbarismes dont ce texte regorge.

Ligne 2. bwnam au lieu de bumim.

4. açmanam au lieu de açmanam.

5. sayatam au lieu de siyatim.

6. martihyd au lieu de martiyahyd.

7. Artakhsathrii au lieu de Artakhsathram.

8. khsáyathiya pour khsáyathiyam.

8 et 10. paruvnum au lieu de parunum.

10. framatarum pour framatarum.

11. Artakhsathrd au lieu de Artakhsathru.

16. Artakhsathra khsayathiya pour Artakhsathrahya khsayathiyahya.

18. khsayathiya pour khsayathiyahya.

19. comme l. 16.

20. Artukhsathrá au lieu de Artukhsathra.

- 21. khsayársá khsáyathiya an lieu de khsayársáha khsáyathiyahyá.
- 23. comme l. 18.
- 25. Vistacpahya pour Vistacpa.
- 26. Arsama au lieu de Arsamahya.
- 27. comme l. 20.
- 29. imam ustasanâm athaganâm au lieu de ima ustasanam athaginam, ou imá ustasanâ athaginá.
- 30. mâm upa mâm au lieu de manâ.
- 31. karta n'est pas en rapport avec imam, etc.
- 34. dahyum pour duhyaum,
- 35. tya mâm kartâ pour tya manâ kartam.

Ayant énuméré les barbarismes qui annoncent déjà suffisamment que les beaux jours de la littérature achéménienne (et certes il y en a en) étaient passés, nous aborderons les questions de détail de cette remarquable inscription.

Le premier paragraphe est calqué sur les modèles que nous connaissons déjà, sauf la substitution du nom d'Artaxerce aux noms de Darius et de Xercès. Le nom d'Artaxerce se disait en Perse Artakhsathra, la prolongation de la voyelle finale, telle qu'elle se trouve dans l'inscription, est un solécisme. La première partie, arta, veut dire « vénérable, grand, » nous l'avons vu dans phisienrs mots; c'est le sanscrit rta, le zend asa.

L'élément de khsathra, « empire, » existe en persan moderne. , avec le sens de « ville; » le masculin khsathra veut dire « un grand roi, » et la forme s'est encore conservée avec cette signification dans le pazend , zend khsathrarairya, persan

khsathravariya. La signification de khsathra était d'abord celle du sanscrit त्रत्र, kshatra, « soldat, » de sorte que le père de l'histoire a bien raison quand il prétend que Αρταξερξης voulait dire μέγας ἀρηῖος, « le grand guerrier. »

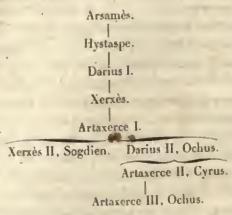
Hérodote a aussi prétendu que Espans signifiait aprilos, a guerrier; n du moins la signification que l'étymologie doit assigner à ce nom approche de l'opinion émise par l'historien grec. Mais en ceci les Grecs se sont-ils trompés, lorsqu'ils voyaient dans le dernier élément du mot Artaxerce le nom de Xerxès? Il est curieux de voir que la déliguration française du nom Artaxerce, s'accorde mieux avec le nom original que celui dont elle est dérivée.

Inutile d'ajonter que ce nom s'écrit en hébren ארהתשהא, d'où s'est formé le perso-égyptien Ardakhcasca ou Ardakhcasda. La transcription scythique de ce nom est וְ-וַּהְיִבֶּ - וְּיִבְּיִי - וְּיִי בִּיִּ - וְיִי בִּיִּ - וְיִיִּ וְיִּ - וְּיִי וְיִּ , que je propose de lire Artakhchaarcha; le nom est très-curieux, parce que les Scythes, ou ceux qui parlaient cette langue, ont fait la même faute que le grec, en identifiant la deuxième partie du nom à celui de Xerxès.

La forme assyrienne est Sartakhshatra, שרתחחתר; le w a été trouvé par M. de Lougpérier et constaté par M. de Sanley sur un précieux fragment d'inscription habylonienne, dont l'original persan est perdu, et dont nous nous occuperons tout à l'heure.

Le pazend et le pehlevi ont fait ארתחשתר, le persan moderne l'a défiguré en לכבים.

J'ai déjà rectifié les barbarismes de l'inscription; mais, pour démontrer son importance, je me contente de mettre à côté la table généalogique de l'inscription, confirmée par les historiens grecs:



Quant au nom Ochus, que porte l'auteur de cette inscription, j'ai tâché déjà de l'expliquer. Il se trouve, d'après M. Champollion-Figeac, dans une inscription égyptienne, et il s'écrit Okouch. Ce savant ne dit pas où l'inscription se trouve, de sorte que nous ne pouvons pas vérifier si la deuxième lettre est véritablement un k; dans ce cas, notre explication donnée serait probablement erronée.

Le troisième paragraphe donne le mot ustasanâm, forme vicieuse dans tous les cas; c'est ou pour ustasanam, ou pour ustasana. Le mot a été expliqué par M. Lassen, comme identique au sanscrit uttakshana, et ce rapprochement est tout à fait digne de l'éminent orientaliste. M. Rawlinson a attaqué cette opi-

nion, par la raison que la préposition se dit ud en udapatată; mais on peut se demander comment le savant explicateur du document de Bisoutoun peut ignorer une des premières lois phonétiques des langues iraniennes. T et d devant t deviennent c après a, et s après i et u.

Quant au mot athaganám, nous n'avons rien à ajouter à ce qui a été dit plus haut.

Mâm se dit probablement pour mană; le upâ mâm est curieux, parce qu'il rappelle tont à fait le grec ond, construit avec le génitif. La forme kartâ est peut-être la vraie, et sert de complément à ustasană; imam est faux dans tous les cas.

Le dernier paragraphe est remarquable, parce qu'il nous fournit, pour la seule fois, le nom du dien Mithra. Je ne dirai rien ici sur cette divinité, sur laquelle M. Félix Lajard vient de publier ses savantes recherches; je tàcherai seulement de pronver que la deuxième opposition faite à M. Lassen, de la part du savant anglais, est également peu fondée.

Mithra, sanscrit mitra, zend mithra, persan, s'écrit par les deux signes, comme il aurait pu se rendre par un simple . Le mot puthra adopte ce dernier signe, et pourtant le th est rendu évident par le mot moderne.

Le  $\vec{n}$  n'est qu'un équivalent des lettres (i) al, lues thr, non thar. Ces signes peuvent être employés l'un pour l'autre; l'emploi du  $\vec{n}$ , qui semble plus récent d'origine, s'est maintenu au détriment de la combinaison des lettres. C'est ainsi que nous trouvons en hébreu le signe pour  $\vec{n}$ ; en sanscrit le  $\vec{n}$ , ksh, pour  $\vec{n}$ ; en grec,  $\vec{\xi}$  pour  $\gamma \sigma$ ,  $\kappa \sigma$ ,  $\chi \sigma$ ;  $\psi$  pour  $\vec{n} \sigma$ , etc.  $\vec{\varsigma}$  pour  $\sigma \tau$ ; en latin,  $\vec{x}$  pour cs. Qui ne sait que les inscriptions plus antiques donnent KC au au lieu de  $\vec{z}$ , CS au lieu de  $\vec{x}$ , sans qu'on prononce KC autrement que  $\vec{z}$ ?

Le fi n'est qu'une abréviation d'écriture; nous en trouvons plusieurs dans cette inscription; nous avons déjà signalé les ( ) pour bum, et () ou () pour dah.

Retournons au mot Mithra. Comme en sanscrit, ce terme a deux significations: l'une est celle d'ami, l'autre le nom d'une divinité. La langue moderne les a conservées toutes les deux; à côté du μα « le soleil, » nous voyons mhr, μα amitié. » L'ancien persan nous a fait reconnaître la dernière signification dans beaucoup de noms propres; je me contente d'alléguer ici: ἀσπαμίτρας (Ctés. 29) Acpamithra, « ami des chevaux. » pour lequel quelques

manuscrits lisent Σπαμίτρας, Cpamithra, « ami des chiens. » Nous lisons, en outre (Plut. Alcib. 30), Σουσαμίθρης « ami des lis; » et Συσιμίθρης (Curt. viii. 2, h), Cucimithra « ami de la lumière; » la même signification paraît avoir en Ρεομίθρης (Xén. Cyr. viii, 8 et ailleurs), dans lequel je reconnais Rayamithra ou Raivamithra.

Le nom du dieu Mithra se trouve également dans maint nom propre; je citerai avant tout le célèbre Μιθριδάτης, Μιθραδάτης et Μιτράδατης, anciennement Mithradáta « donné par Mithra. » Ce nom se trouve aussi dans le πτρα du livre d'Esdras. Le Meherdates de Tacite nous montre déjà clairement l'existence d'une langue rapprochée de l'idiome actuel. Je citerai, en ontre, Μιθροβάτης, Mithrabatá, « éclairci par Mithra, » et le Μιθραγάθης, le Mehergan moderne, le zend et perse Mithragátha. Le Talmud nous montre 1777, comme nom d'une fête païenne.

Voilà les inscriptions perses des Achéménides. Nous avons déjà parlé d'un fragment précieux d'une inscription assyrienne du temps d'Artaxerce-Longue-Main, et qui, selon toute apparence, était conçue dans les termes connus. La pénétration de M. de Saulcy, bravant couragensement le retard mis dans la publication des textes de Bisontoun, a déchiffré ce document, dont nous n'avons qu'un côté. Voici la traduction du fragment d'après M. de Saulcy:

Le premier	moi	des rois, roi des
peuples roi de	cel univers	de
Nerxės A		

...... par la volonté...... cette demeure ...... j'ai construit certes..... protége fortement..... ainsi que mon empire.

On pourrait reconstruire le texte perse ainsi, à partir de moi :

Adam [Artakhsathra khsûyathiya vazarha khsûyathiya] hhsûyathiyânûm khsûyathiya dahyunam [paruzunânûm khsûyathiya ahyûyî bumiyî] vazarkûyî [daraiy îpaiy] Khsayîrsîha [khsûyathiyahyî pathra Dâruyavahus khsûyathiyahyî, napî] Hakhûmanisiya.

Thátiy] Artakksathru [khsűyathiya] tyu manâ kartam [vasanû Auramazdâha] ima hudis [akunavam...... Khsayûrsâ khsűyathiya] hya manû pitâ..... [Mâm Auramazdâ] pûtuv [hadâ baguibis vithibis] utû tyu manû khsathram [utâ tyu

mana kartam.]

### INSCRIPTION D'ARSACE.

Il nous reste encore à mentionner un petit monument qui pourtant ne manque pas d'intérêt. Il nous donne le nom persan d'Arsace, et nous pouvons de nouveau constater l'exactitude des inscriptions grecques. Je copie cette inscription d'après M. Benfey, parce que je ne connais pas l'original. Elle est ainsi conçue:

Si cette leçon est juste, elle se transcrit:

Arsaka nama athiyabusana.

Le nommé Arsaka, fils d'Athiyabusane.

Je supplée alors la septième et la luitième ligne :

(=( 1(- 1 看 (ii 后

mais je ne saurais garantir cette reconstruction, qui pèche, comme celle de M. Benfey, en faisant subir à ce texte une correction quelque peu arbitraire. Ce savant lit: Arsaka nama athiyabucana nagahya, et traduit : «Le nommé Arsaka, chambellan supérieur du roi. » L'interprétation est spirituelle, bien que très-forcée. M. Benfey identifie le athiyábusana à un sanscrit adhyâbhûshana qui n'existe pas, comme le savant lui-même l'avoue. Le mot پوشيدي existe en persan et signifie « orner »; mais la préposition adhi se dirait adi et non pas athi. Ensuite, la transition de l'idée à « chambellan » est hasardée. Nous laissons pourtant à l'explication tout son mérite, et nous avonons même ne pouvoir proposer quelque chose de plus sûr. J'aimerais pourtant mieux voir le noni du père que l'indication de l'emploi, ce qui est plutôt dans nos mœurs que dans celles des anciens et des Orientaux. Ainsi, je complète l'inscription, bien que sous une réserve extrême.

Ansaka nûma Athiyâbusanahyâ puthra, Le nommé Arsace, fils d'Asiabusanès.

Quant au nom du père prétendu, je m'abstiens de l'expliquer. Peut-être c'est a ornement d'Athiya, » que je suppose dans le nom Ασιαδάτης (Xén. Cyrop. vi, 3), et que je voudrais identisser avec le zend âçya. Si l'on voulait faire un calembour persan, peut-être meilleur que mainte étymologie qui a la prétention de frapper juste, on pourrait le traduire par « desséchant l'ean du moulin, » en joignant le mot persan آسيا «moulin,» au mot âb, pour âp « eau, » et usana « celui qui dessèclie. » Une autre étymologie serait, et je m'étonne même que M. Benfey n'y ait pas pensé, de atya, persan athiya « cheval, » et âbusana «ornant; » de sorte que le mot entier signifierait « ornant les chevaux, Ιπποχόμος, » peutêtre « palefrenier ». Mais tout ceci n'est qu'une collection d'hypothèses; il faut avouer que le dernier mot est, à l'heure qu'il est, encore un mystère pour nous.

Voilà toutes les inscriptions conçues dans la langue des Aeliéménides, écrites en caractères cunéiformes du premier système. Nous sommes au bout des modiques ressources que le temps destructeur nous a laissées; espérons que l'avenir nous déterrera mainte relique de ces époques reculées. Nous connaissons maintenant tous les signes de ce système conservés dans les documents accessibles jusqu'à ce jour; il est pourtant possible que de nouveaux textes nous fassent connaître des caractères eneore incompus. Il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les résultats des recherches.

Les lettres suivantes sont entièrement connues : -

q, t, d, th, p, b, m, n, r, v, y, s, ç, h.

Les lettres suivantes se trouvent devantles voy elles désignées :

k devant a et u.

kh devant a.

c devant a et i.

f devant a.

z devant a.

ż devant a et i.

Il est possible que des découvertes ultérieures nous donnent encore des signes pour les consonnes suivantes:

k devant i.

kh devant i.

kh devant u.

c devant u.

f devant i.

f devant u.

z devant i.

z devant u.

ż devant u.

Je dis possible, mais ce n'est pas sûr; puisque les Perses peuvent s'être servis des caractères connus dans les combinaisons énoncées ci-dessus; mais comme il est probable que ce dernier principe s'applique à quelques-unes de ces syllabes, il est aussi vraisemblable qu'il y en ait eu quelques autres qui se soient exprimées par des signes encore ignorés de nous.

J. OPPERT.

### HISTOIRE

# DES KHANS MONGOLS DU TURKISTAN ET DE LA TRANSOXIANE,

EXTRAITE DU HABIB ESSHER DE KHONDÉMIR.

TRADUITE DE PERSAN ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

PAR M. C. DEFRÉMERY.

(SUITE.)

### ذكر براق خان

باتفاق مورخان براق خان پادشافی بود بصغت ظلم وجور موسون و باخذ اموال رعایا وزیردستان مشغون و بشجاعت و تهور مشهور و بجلادت و تکبیر مذکور و در اوایل شهور سنم ۱۹۳۳ موانق پارس ئیل جلاییر بای را که عزید بطالت از سایر امرای الوس جغتای امتیاز داشت منصب امیر الامرائی رسانید و امر وزارت را بمسعود بیك یلواج مغوض کردانید و در مبادی ایام پادشای میان او وشاهزاده قبد و دو نوبت مخالفت و محاربت اتفاق انتاد

آخر الامر بسعی تبجان اغول بن قران بن اوکدای موافقت ومصالحت دست داد بعد از آن خان لشکر فراوان جمع آورده فتح خراسان بلکه تسخیر عسراق وآذربیجان را پیش نهاد هت ساخت واز آب آمویه عبور محوده و با اباتا خان که در آن زمان تایم مقام هلاکو خان بود محاربه کرده منهن بازگشت و چون ببخارا رسید مسلمان شده سلطان غیاث الدین لقب یافت و بعد از چند روز بحرض فالج گرفتار شده در اواخر شهور سنه خورده سرای آخرت پیش گرفت مدت سلطنتش شش خورده سرای آخرت پیش گرفت مدت سلطنتش شش

کفتار در بیان بعضی از احوال براق ربیان منهزر شدن او از لشکر آذربیجان وعراق

در روده آلصغا مسطورست که چون براق در الوس جغتای بر مسند ایالت تکیه زد از جادهٔ مستقیم عدل وانصان انحران نموده لشکریان از ظام واعتسان منع نکرد ومغولان کافرکیش در بلاد ما وراء النهر وترکستان شیوهٔ نا ستودهٔ خویش پیش گرفته رعایای بیچاره پایمال رنج وعنا و دست کش مشقت و بلا گشتند و براق در اوایل

ایام دولت خود سپای درهم کشیده بجانب ختی خیال تاختن كرد وكماشت قوبلا تأآنوا از آنجا كريزانيده دست باسر ونهب برآورد ودرآن ولايت مغولى بــــرائي رفته آشیانه خطافی بنظرش درآمد وی تقریب تبری برآن زده در شاهوار از آنجا نازل کشته در چاهی که در برابر آن آشیانه بود افتاد و مغول بآن چاه فرو رفته صد وپنجاه بالش زرسرخ يانت هچنين جي از لشڪربان براق شبی در باغی بوده اسپان خودرا بر درخت میان تهی بستند ناگاه اسیان از چیری رمیده آن درخت پوسیده شکست واز میان آن شش هزار بالش نقره ظاهر شد وسپاه براق از آن عمر براق تمام بدست آورده ایس معنى را از امارات قوت دولتش دانستند وجون براق از ختى بدار الملك خود بازگشت بيشتر از پيشتر مجور وطغيان اشتغال نمود واين اخبار بسمع قيدو خان رسیده دنع شر اورا بر ذمت فت واجب تصور فرمود وبا لشكر فراوان متوجه او كشته بران نير بيراق تمام مستعد جنك ويبكارشد ودر كنارآب سيحون بباد جهة مبارزان هردو كشور آتش قتال التهاب يانته از بسیاری استعمال تیغ وسنان خون چون رود جیحون در فضای معرکم سیلان نمود واز جانبین بسیاری بر خاك

انتادند آخر الامر براق ظفر يانت وبا غنايم نا محصور عنان بدار الملك خود تافت وبعد ازين واقعم نوبست دیگر در کنار آب خبند میان آن دو شاهرادهٔ دولتمند مقابله ومقاتله دست داد دریس کرت قیدو خان بديدن عروس فتع ونصرت فايز گرديد وبراق منهور شده تا سمرتند عنان یکران باز نکشید و قصد نمود که بجاروب غارت وتاراج بلاد ماوراء النهررا ياك سازد ويبراق لشكر كرده بار ديگر علم جنك وجدال بر افرازد اما تبل از آنکه این اندیشه از حیر توت بغعل آید تبجاق اغول که در سلك ساير (نباير) اوكداي تأآن انتظام داشت از نزد تیدو خان برسالت آمده برلال نصابح سودمند و مواعظ دلیسند آتش قهر اورا منطفی کردانید تا از مقام تاراج وغارت ما وراء النهر وعداوت قيدو در. كذشته بين لجانبين بساط صلح وصفأ ممهد كرديد وبرین جله مقرر گشت که تیدو براق را یراق ولشکر دهد واو از آب آمویه عبور نموده دل بر تحییر عسراق وخراسان نهد بعد ازآن سلك احوال براق خان منتظم شده در شهور سند ۹۹۲ موافق سیلان پیل مسعود بيك يلواجرا باسم رسالت بندرد ابانا خان بن هالكو خان فرستاد تأ بحسب ظاهر اظهار مخالصت واتحاد کرده نسمنگا تخین کیت لشکر عراق وآذربیجان نماید وبر کیفیت مسالك آن نمالك اطالع حاصل فرماید ومسعود بیك

ع بعربی بسان عقیدت درست ودلی چون طالع مقبلان قوی از آب آمویه گذشت وبسرعت هرچه تمامتر طي منازل نموده جهت رعايت حزم در هر منول دوسر اسپ صبا رفتار ومعتمدى خدمتكار كذاشت وجون بمقصد نزديك رسيد خواجه شمس الدین محمد جوینی که صاحب دیوان آبانا خان بود باتغاق امرا و نوبينان اورا استقبال بمئود وخواجه هرچند مرکب سر کشی در زیر ران داشت در حین ملاقات وظايف انسانيت بتقديم رسانيده بياده شد ومسعود بيك همينان سوار جناب صاحبيرا در كنار کشیده بربان اسحسان (۱) گفت که صاحب دیوان تون خواجه شمس الدين محد كه يك از عال خودراكم (د) قرینهٔ اصف برخیا فی پنداشت از یس معنی بغایت آزرده خاطر گشت اما بنابر آنکه محل مقتصی باز خواست

<sup>&#</sup>x27; Quoique notre manuscrit porte bien lisiblement المنصار, il une paraît plus conforme à ce qui suit, de lire أيقناء , ou plutôt المنتفاف

<sup>2</sup> Il faut supprimer cette conjonction.

نبود دم در کشید و چون مسعود بیك ببارگاد اباقا خان درآمد منظور نظر عنایت شده بر جمیع امرا مقدم نشست وبعبارت خوب واشارت مرغوب اداي رسالت تمودة بمزيد عوارن خسروانيه وعواطف يادشاهانيه اختصاص یافت وبنابر آنکه مهم او بر حیام وفریب مبتنی بود بعد از چند روز اثر بد گمانی در حق خود مشاهده کرده در طلب رخصت سرعت فرمود واباتا خان شری اجازت ارزانی داشته مسعود بینگ بی تبوتنی و اهال ہر تکاوری برق مثال سوار گشتہ چون فلك الافلاك لحظة در هیچ مرحله از حرکت نه ایستاد وروز دیگر از جانب خراسان خبرآمد که براق باستعداد جنك وتتال اشتغال دارد ورسالت مسعود بيك جهت تجسس بوده لا جرم ابانا خان ایلچی تمر مسیر بباز گردانیدن او ارسال داشت فیهات فیهات مسعود بیاثرا کسی چگونه تواند دربانت او مرد عاقل کار انتاده ومنزل بمنزل اسیان آسوده ايستاده بهبي وجه تاني نكرده چنان بتنجيل راند كه برید فلك از سرعت آن حركت حیران ماند وباعتقاد صاحب تاریخ وصان در عرض چهار روز بکنار جیحون رسيده چون ابر وباد برآب عبور ڪرده بخدمت براق يموست وهرجه مشاهدة كردة بود معروض كرد وبراق

عربهت فتم خراسان وعراق نموده قصد كردك، جهت ما يحتاج لشكر وضروريات سغر بخارا وسمرقندرا غارت وتاراج کند مسعود بیك عرض كرد كه تخریب ولایتی كه در حیطهٔ تصری یادشاه است بتصور تحفیر علکت موسوم اموهوم ازمقتضای خرد وکیاست دوری نماید باری آن مقدار رعایت می باید نمود که اگر عیادا بالله چشم زخی رسد رعایا بر ترتیب نرل وساوری قادر باشند براق ازشنیدن این سخن غضبناك شده فرمود تا مسعود بياثرا فغت چوب زدند ليكي از عزيت نهب وغات متقاعد گشت وقیدو خان قبان بن قبراق (۱) بن اوكداى تآآن را با يكى از اولاد كيوك خان وچند صرار نفر از لشکریان مخاونت براق نامرد کرده در خفیه با شاهزادگان گفت که باید که شما قبل از ملائات اباتا وبراق مراجعت نمائيد وجون ايشان بماوراء النهر رشیدند براق با صد هرار سوار آراسته در سنه ۱۹۱۷ موانق ات بيل از آب آمويد كذشته غبار نتنه وآشوب در تمامی بالاد خراسان ارتغام یافت وملك شمس الدیس محد كوت كد درآن وقت والى هرات بود ما براق دم أز

ا ا faut sans doute lire ici, comme plus haut (page 219). قداق, Kiptchak, et قوان, Kazan.

ايلي وانقياد زده شاهزاده تبشين اغول وارغون اتأ كم در نیشابور اتامت داشتند از مقاومت با سیاد ما وراء النهر عاجر گشتند و انهرام یافته روی بصوب عراق آوردند وبران بر آکثر بلاد خراسان مستولی شد اباتا خان بعد از استهاء این اخبار با سپای بعدد تطرات امطار ازعراق وآذربيجان بجانب مخالغان نهضت فرمود وحسون بخطه رى رسيد تبشين اغول وارغون الأبموكب اعلى پيوستند وحقيقت حال وكثرت ابطال رجال براق را عرض كرده باتفاق متوجد جلگای هرات شدند وخبر توجه اباتا خان در اردوی براق خان بتواتر پیوسته شاهرادگانی که بغرمان قيدو خان كرمعاونت براقيان برميان بسته بودند بهنگام فرصت عنان یکران بصوب ما وراء النهر تافتند واين معنى موجب دلشكستكي سياة جغتاي خان گشت وبراق سه ڪسرا برسم جاسوسي بمعسڪر اباتا خان فرستاد تا تحقيق نمايند كه خان بنفس خود متوجه میدان قتال شد یا بعضی از شاهرادگانرا بامرا ولشكريان بمحاربه نامرد كرده وقراولان سياة آذربيجان جاسوسانرا گرفتة نيش اباتا خان بردند وبعد إز استفسار یکی ازیشان موجب آمدن خودرا بر سبیل راستی تقریر نموده الله خان آوازه در انداخت که بسبب تاخت

سیاه دشت بلاد آذربیجان زیر وزبرگشت و بر علانیم فرمود که مصلحت دولت ما در مراجعت است آنسگاه ڪوچ ڪرده در وقت سوار شدن بآواز بلند گفت که جاسوسانوا بقتل رسائيد وآهسته اشارت نمود كه شخص را که موجب آمدن خودرا بسراستی بر زبان آورد بگربزانید و دیگرانرا بکشید فرمان بران بموجب فرموده عل ڪردند وآن جاسوس بسرعت برق وہاد نزد براق خان رفت وآنچه دیده بود و شنیده بازگفت وگفت خالا محراى هزار جربب بخيمه وخركاه ومغروش وملبوس آراسته است واز سياه عراق وآذرب يجان درآن دیار دیار نمانده براق از استماع ایس خبر مسزور گشته مرغاول وجلاير باي كه كلانتران امراي ما وراء النهر بودند خرامان وخندان ببارگاه یادشاه در آمدند ورسم تهنیت بجای آوردند

نظم سرافراز مرفاول جنگجری بیامد دهانی پر ازگفت وگری که اقبالت ای شاه پاینده باد سپهرت چو ما بندگان بنده باد نگفتم که نبود کسی مرد تهر نیسارد کسسی تاب ناورد تر

# شنیدی که بی کوشش جنڭ وکین گربزنده شد پادشاه زمین

القصم براق وامرا بهجرد استماع آن خبر كاذب بيش از طلوع صبر صادق بتکامیشی: اباقا خان یای در رکاب آوردند وتا صحرای هزار جریب عنان باز نکشیدند و آن سر زمین را از خمه و خركاه مالامال يافته شبرا در غايت عيش وطرب بروز رسانيدند على الصباح كم خسرو شرق انتساب آفتاب بميدان سپهر تاخته رايت نهضت از عقب مواکب کواکب بر افراخت براق خان بسان سیل غران بتكامشي اباقا خان در حركت آمد وچون بنرديك قربهٔ شکندیان رسید فضای محرا و بیابان را از لمعان اسلحه مبارزان عراق واذربيجان مانند عرصة آسمان درخشان یافت لا جرم شادی بغمر وسور بماتم مبدل شد وبراق خان آه سرد از دل پر درد بر کشیده گفت ظن ما خطا بود امرا ومقربان خصوصامرغاول وجلاير ماي زبان بتسلی خاطر یادشاه کشاده در آن شب دل بر تهیه اسباب جنك بستند روز ديگر كه از جانب مشرق ومغرب غربو وانغان سورن برخاست وجمشيد خورشيد معرکه سپهررا باسند خطوط شعای بیاراست آن دو بادشاه رزمخواه بياسامشي سياه يرداخته از صداي

کرکه (کورکه) وکوس گوش کردون کرگردید واز آواز نغیر وكرناى زمان وزمين برخود بلرزيد از غام كان سهامر اجل بسان باران نیسان باریدن گرفت و از میسغ سنان وتيغ خون در سيالن آمده روى زمين صفت رود جیعوں پذیرنت در آن اثنا برق عرم براق خان از ساب تهور آغاز درخشیدن کرد و از طرف برانغار لشكر خود هىچون رعد غران بر جوانغار مخسالف تاخت وهركس راكه در برابرش بود بزخم شمشير وخنجر منهن ساخت ونزدیك بآن رسید كم جیش اباتا خان ازهم فرو ریزد وآن پادشاه کشور کشای از دست برد لشكر جغتاى بگريزد اما سونتاى بهادر فت بر دفع آن واقعة هايله كماشته درآن حين از اسپ پياده شد وبر صندوق نشست وعراتيان را بر محاربه وستير تحريض كرد واباقا خان بنفس خود با فوق از دليران پیش رانده چله فرمود واز سیاه براق مرغاول در برابر آمده کشته شد و درآن ساعت کوشش مردان هردو لشكر وخونريزش دلاوران هردو كشور بمرتبة رسيد كه تا بهرام شدید الانتقام بخنجر گزاری موسوم است چنان پیکاری ندیده و تا سپهر بد مهر در گرد عالم وعالمیان گردیده مانند آن کارزاری نشنیده وجون یادشاه چرخ

چهارم از مهابت آن معرکه ترسیده روی بدیار مغرب نهاد وازعکس خون سالکان مسالک پهلوانی دامان افتورا رنگ شعایی نعمانی داد براق خان امارات بجز وانکسار بر وجنات احوال مردم خود مشاهده نموده روی بصوب ما وراء النهر آورد وبعد از وصول بخارا نور توحید در دلش بر افروخته مسلمان شد وسلطان غیات الدین لغب یافت وهم در آن ایام بمرض فالج گرفتار گشته سلک بعیتش از هم بگسیخت ومسعود بیك بلواج از وی جدا شده باردوی قیدو خان گریخت و براق نیبر بامید مرجت واشفاق نرد شاهراده قیدو رفته دو سع روزی بغراغت گذرانید و آخر الامر فی سند اله از دست ساق مكر و غدر قیدو شربتی مسموم در كشید

ربای در کردش این سپهر ناپیدا غور جامیست که چه را چشانید بدور نوبت چو رسد عربده نتوان کردن

با ساق این بزمر که دورست زجور نقلست که از براق خان چهار پسر ماند وبزرگترین ایشان بیکتمور نامر داشت وبیکتمور باتفاق برادران خود و اولاد الغو خان با تبدو خان آغاز مخالفت کرده از سرحد خبند تا بخارا آتش ظام وبیداد بر

انروختند وخان ومان جاعتى راكه بسعى مسعود بيك يلواج درآن بلاد جع آمده بودند بنايره قتل وغارت بسوختند وجند نوبت ميان اولاد براق وتيدو محاربه دست داده هربار گریز بجانب اولاد براق افتاد وبدین واسطه رعاياى بيجاره بمصادره ومطالبه كرنتار شدند در اثناء اتبيك تركان كه كوتوال قلعم آمويد بود نزد اباتا خان رفت وبتحريك خواجه شمس الدين مجد صاحب ديوان شهد از وتايع مذكوره معروض داشت وكفت كه هرڪس ڪه والي سمرتند و بخارا مي شود مانند براق بخار پندار بکاخ دماغ او تصاعد نموده متعرض خراسان می گردد مناسب آنست که حالا که بسهولت سر می یذیرد فوی از سیاه ظغر بناه بدانجانب شتابند ونوی سازند که در آن دیار دیار نماند اباقا خان را ایس ظن معقول افتاد و نيك يي بهادررا با يك تومان لشكر در مرانقت اتبيك باين مهم نامزد كرد وايشان بعد ازطي منازل ومراحل بحوالي بخارا رسيدة برآن بلدة استيلا یافتند وقتل عام نموده آتش در مدرسهٔ مسعود بیك یلوار که معمورتریس مدارس آن بلده بود زدند واز آن بقعه وكتب نغيسه كه در آنجا بود جز خاكستر حييرى نماند وچون اتبیك سیاه روزگار و نیك بی شوم تدم از

لوازم فتند وفساد هیچ باق نگذاشتند پنجاه هزار پسر ودختر ماه پیگررا که باسیسری گرفته بودند در پیش انداخته علم مراجعت بر افراشتند ومدت هفت سال بخارا از آدمیان خالی بوده بعد از آن مسعود بیك بحكم تیدو خان بار دیگر بتعمیر آن خطه پرداخت و بدستور پیشتر بخارارا بجع اشران واعیان طبقات انسان ساخت

## ذکر نیك پى خان

بعد از وقوع فراق براق خان امرا و کلانتران الوس جغتای خان بنابر اشارت قیدو خان نیك پی خانرا که پسر زادهٔ جغتای بود وبروایتی پدرش شیرامون وبقولی سارمان نام داشت بیادشای برگرفتند وچون نیک پیرا روزبد مرك پیش آمد در سند ۱۷۲ علم متابعت بوتا تیمور بن قدای بن بوری بن میتوکان بر افراشتند وبعد از آنکم بوتانیمور وفات یافت پسر براق خان که بقولی دوایجان وبروایتی دواجیجی نام داشت در سند ۱۹۹ در ما وراه النهر وترکستان پادشاه گردید وامیر الامرا ولشکرکش او امیر ایلنگیر بن ایجل (۱) نوبان بود واو بروایتی مدت سی سال وبقولی شانرده سال سلطنت نمود

الجل Le manuscrit porte الجل.

گنتار در بیان مخالفت دوا خان بن براق خان با پادشاه الغ یورت و ختای و توابع آن یعنی تیمور قاآن

دوا خان باتغاق مورخان بإدشاعي كامكار بلند مقدار بود وعريد مجاعت ومردانكي از تماي امثال واقران متاز ومستثنی می نمود و در ایام دولت او بیمن تدبیر امیر ایلنکیر خلقی کثیر در ظل رایتش جع آمدند دوا بتصد بعضى از شاهرادگان كه بهافظت حدود مملت تمور قاآن مامور بودند كمربست وبجانب ايشان ايلغار كرده شبهنگای که که بتجرع اقداح دوستکای اشتغال داشتند شنيدند كه ياغي رسيد وبغير از كوركوز كُوركان كه داماد تيمور تاآن بود هيچڪس از سرداران نتوانست که در برابر دوا خان آید وکورکوز با شش عزار سوار باستقبال شتافته بعد از وتوع قتال گرفتارشد و دوا خان اورا مقيد ومحبوس كردانيده وغنايم بسيار كرفته مراجعت فرمود و در حدود قراقرم بغراغت بساط عشرت مبسوط ساخت و چون گریختگان به تیمور قاآن پیرستند بر آشفته بعضی از امرای سرحدرا بند کرد وروى بتدارك اختلال احوال سباة آورد دريس اثنا الوس بوقا ودوردقای با دوازده هزار مرد جرار از دوا خان گریخته

نزد تیمور قاآن رفتند وگفتند که ما بر بد ونیك سیاد جغتاى اطلاع داريم و نهايت شجاعت آنجماعت را مي دانم آگر اشارت تأآن نانذ گردد برزم ایشان کر بندیم ودوا واتباع اورا بمرين هلاك وخرابي ملك كرفتار سازيم وتيمور تأآنآن دو اميررا بانعام كلاه وكمرسر افراز ومفتضر ساخته دوای عارضه دستبرد دوارا منعصر در آن دانست که نوی از امرا ولشکریان منحوب ایشان بهاربه او روند وبرين موجب حكم فرمودة الوس بوتا ودوردتاي آن سبادرا سركردند ودروتتى كه دواخان بقصد شبيخون الوس بعضى از شاهزادگان كه متابع تيمور تاآن بودند ایلغار نموده بود بیك ناگاه بوی رسیدند وتیغ انتقام از نيام كشيده جع كثير از لشكربان جغتاى را كشتند ودوا خان عنان بصوب فرار كردانيده دامادش اسير شد وچون دوا خان بدار الملك خود رسيد ايلچيان سخن دان نود تیمور تاآن فرستاد وپیغام داد که آگرما بی ادبى كرديم نجزا وسزا رسيديم اكنون مناسب آنكه داماد مارا بدینجانب ارسال فرمایند تا ما نیر کورکوزرا اطلاق نمائم وتمور قاآن داماد دوا خان را سيورغامشي كرده شرن رخصت ارزاني داشت اما تبل از وصول او دوا خان کار کورکوزرا ساخته بود وبا جمعی که از ندد

تاآن بطلب او آمده بودند گفت که کورکوز گورکان را بجانب اردوی شاهزادهٔ قیدو فرستاده بودیم واو در اثنای راه و فات بافته و بعد ازین واقعه چنانچه در ضمن وتایع قیدو خان گذشت کرت دیگر میان دوا خان ولشکر تیمور تاآن محاربه روی نمود و در آن نوبت ظفر ونصرت قیدو خان و دوا خان را بود و چون دوا خان و نصرت موت گرفتار گشته طبیب طبیعتش از دوای آن عارضه عاجز شد پسرش کو حک خان بر مسند شهریاری نشست و او در ایام دولت خود ولایاتی را که اولاد قیدو خان متصرن بودند در حیز تسخیر آورده داخل قیدر خان متصرن بودند در حیز تسخیر آورده داخل نیر رخت بکنج لحد کشید

#### تاليغو خان

بن تدای (تدای) بن بوری بن میتوکان پادشاه گردید وتالیغو نیربوتت حلول اجل تخترا وداع کرده ایسان بوتا خان بن دوا خان در سند ۱۰۰۹ رایت سلطنت بر افراشت ذکر سلطنت ایسان بوتا خان ولشکر فرستادن او بجانب خـــراســـان

جهانباني مرتفع كردانيده خيال تسخير خراسان بخاطر گذرانيده برادر خود ڪيك خان وشاهزادة بعسود (ييسور) بن اورڪمور بن بوتا تيمور بن بوريرا نامزد آن مهم فرمود وشاهزادگان با سیاه فراوان از آب آمویم عبور نمودة بقتل وغارت وخرابي شهر وولايت مشغول كشتند واميريساول وبوجاي ولد دانشمند بهادركه درآن زمان از تبل سلطان محد خدابنده در حدود خراسان اتامت داشتند چون این خبر شنیدند بیکدیگر پیوسته بکنار آب مرغاب شتانتند و درآن مقام میان سیاه ایران وتوران خرای (حری) صعب دست داده کیك خان وييسور ظغر يافتند ولشكريان خراسان عنان بصوب عراق وآذربیجان تافته امیریساول وبوجای با هزار سوار ساعتی یای ثبات وقرار استوار داشتند و کمال جلادت ومردانگی بجای آورده آخر الامر امیر یساول با هغت نغر جان از آن گرداب ننا بساحل نجات ڪشيد وبوجاي با چهل سوار آهن خای مبارزت می نمود تا وقتی کم آن

سواران بهام کشته شدند آنکاه از غایت سراسیمگی خودرا در آب انداخت ویکی از بهادران ما وراء النهر برخ تیر جان گرای آن رودرا از خون بوجای گلگون ساخت وشاهراده کبك وئیسور آن روز تا شب از عقب خراسانیان ی تاختند و پرتل گرفته مرد ی انداختند و کبك خان ی خواست که در ظلام اللیل نیز عنان بازنکشد اما شاهراده بیسور مانع آمده گفت

# بیت چو نیروزگشتی مشو در ستیز مکی بسته بر خصم راه گریـــز

بنابرآن کیك خان ترك تكامشی سایر گریختگان داد وشاهراده بیسور جهی از اسیرانرا زاد وراحله عنایت کرده بمنازل ایشان فرستاد و چون خبر استیلای شاهرادگان وفرار امرای خراسان بعرض اولجایتو سلطان رسید با لشکرهای عراق واذربیجان متوجه دفع دشمنان گردید و کبك و بیسور از کوچ او واقف شده عنان بصوب ما وراء النهر و ترکستان تافتند و بحدمت ایسان بوتا رفته سیورغامشی والتغاتی یافتند و ایسان بوتا در آن ولایت بکام دل اوتات می گذرانید تا آن زمانکه ایام حیاتش بسر رسیده متوجه عالم عتبی گردید

# ذكركبك خان بن دوا خان

باتغاق مورخان كبك خان مظهر آثار عدل واحسان ومطلع انوار لطف وامتنان بود واو بعد از فوت ايسان بوقا برتخت سلطاني ومسند جهانباني صعود فرمود واز نوادر وتايع كه ازآن خان ستوده مآثر نقل كرده انه یکی آنکه روزی بعزم گشت باجعی از خواص خدم سوار شده در کوه و دشت می کشت ناگاه استخران آدمیان در نظرش در آمد که در مغاکی برزیر خاك ریخته بودند وعنان كشيدة لحظه درآن عظام پوسيدة نگریست پس روی مالازمان آورد وگفت که می دانید كه اين استخوانها با من چه ي كويند وايشان سر در پیش انداخته خاموش شدند کبك خان فرمود كه مظلوى چندند كه داد مي خواهند آنگاه فت بر استکشان احوال آن اموات گماشته امیر هزارورا که آن سر زمین تعلق بوی می داشت طلب کرد وازوی حال آن استخوانها پرسید و آن شخص بسردار صده رجیم عوده سردار صدة دست در دهد زد وبعد از تنحص بليغ بظهور پيوست ڪه قبل ازآن تاريخ بسه سال كارواني از جانب خراسان بدانجا رسيده بود وآن جهاعت

ایشانرا کشته اند ومالها برده وبعضی از آن اموال موجودست تهرمان عدالت کبک خان چون برین حال وتون یافت بجمیع (بجمع) اموال وقید خونیان فرمان داد وکس نزد والی خراسان فرستاده حکم کرد که از خریت آن کشتگان هرکس باق مانده باشد ارسال دارد وچون آن جاعت بدرگاه معدلت پناه رسیدند کبک خان خونیانرا با اموال بدیشان سپرد

بیت عدل بین کز غایت انصان و داد

استخران مردگانرا داد داد

ودر سنه ۱۲۱ بسبب حلول اجل طبیعی کبك کنك ولال گشته برادرانش ایلچی كدای خان ودوا تیمورخان بنوبت متصدی امر سلطنت بودند و چون ایشان بر بستر هلاکت غنودند وادشای الوس جغتای خان ببرادر دیگر ایشان ترمشیرین خان رسید واو پادشاه عادل کامکار و جهاندار مقبل مرجت شعار بود چهرهٔ دُولت خان را بگلگونهٔ سعادت مسلمانی بر افروخت دُولت خان را بگلگونهٔ سعادت مسلمانی بر افروخت نتونیق سجانی در عالم فانی اسباب سلطنت جاودان اندوخت اکثر الوس جغتای خان در زمان جهانبانی او بدین اسلام فایز گشتند و در تمهید تواعد شربعت خزا (غرا) و تشیبد ارکان ملت بیضا سی بیوستند

مثنوی چو از نور دل(دین) شمع دل بر نروخت در آن بوم بیخ ضلالت بسوخت الوس میل کردند یکسر بدین میل کریکش آنرین

وترمشيرين در زمان دولت لشكر بهندوستان كشيد وحدود دهلى و كجرات را تاخته سالما غانما بتركستان بازكرديد وبتاريخ سنه ثمان وعشرين وسبعمايه موانسق لو ييل برادر زاده ترمشيرين خان بوران ( بوزان ) بن دواتمور بن دوا خان که جمال حالش بحلیه اسلام تزين نداشت از جيته لشكر بماوراء النهر كشيد ودر موضع قوزی منداق با ترمشیرین خان حرب کرده اورا بعر شهادت رسانید و پوران اگرچه در الوس جغتای ممكن نگشت اما جمعي كثير از شاهزادگان وامرا واعيان را بتيغ ستم بگذرانيد و از مطلع سعدين چنان بوضوح می پیوندد که ترمشیرین خان در سند ۱۲۷ در خشب مریض گشت وآن عارضه اشتداد یافتد در گذشت جنکشی بن ابوکان بن دوا خان بعد از مراجعت پوران بجانب تبه (جته () متصدى امر ايالت شد و چون روزی چند بدولت گذرانید برادرش سسو تمور خروج ڪرده اورا بقتل آورد و سسو تمور شهريار دیوانه سار بود چنانچه هردو پستان مادرش را ببرید بتهمت آنکه یافی شدن مرا بجنکشی تو گفته بودی بنابر آن اشران واعیان از سلطنتش متنفر گشتند در آن اثناعلی سلطان که نسبتش باوکدای تاآن می پیوست خروج کرده بر الوس جغتای استبلا یافت و عهد نامهٔ قبل خان و تاجولی بهادر را که بآلتمغای نومیه (تومنه) خان موشج بود و جنگیز خان و قراجار نویان هر (دو) خط بر آن نهاده بودند خان و قراجار نویان هر (دو) خط بر آن نهاده بودند خان ماخت و چند گاهی پادشاهی کرده او نیز مانند دیگران بعالم آخرت شتافت محد خان بن پولاد بن کونجك خان بعد از فوت علی سلطان بر تخت پادشاهی تشسته برد (فع) مظالم پرداخت و نوبت دیگر بیمن معدلت الوس جغتای را معمور ساخت

نظم جهاندارشای که از عدل او در آمد دگر آب دولت بجو خللهای پیشین تدارك نمود شب خنتدرا عهد او صبح بود

ذكر قران سلطان خان

قران سلطان ولد ننسور بن اورکتمور بن بوتاتیمور بس مبتوکان بی جغتای خان بود واو در شهور سند ۲۳۳۰ موافق قوی بیل بر مخت سلطنت صعود نمود ولوای ظلم وبیداد افراخته بنیاد حیات بسیاری از امرا و نوبینانسرا بر انداخت واز هركس اكم اندك جرعة در وجود آمد مطمورة خاك منزلش ساخت و سياستش بمرتبة بود که اکابر و اعیان هر صباح که متوجه ملازمتش بودند از غایت وهم کنن در زیر جامد پوشیده اهل وعيالرا وداء ي نمودند مهابتش عثابه بود كم مقربان وابكتكمان (ايجكيان) هرشام كه ازتيد خدمتش نجات یافتد بعمت نزد فرزندان می رسیدند سجدات شكر بجاى آوردة نذور وصدتات بمستحقان مي رسانيدند آخر الامر بقيه اشران الوس جغتاى در مخالفت قسران سلطان با امير قرغن كه در سلك اعاظم امراى بمرلاس انتظام داشت موافقت نمودند وامير تزغن سالي سرايرا معسكر ساخته سياجي صف شكن فراهم آورد وچون قزان سلطان ازبن حادثه آكامي يافت بالشكر فراوان بجانب مخالفان نهضت كرد و در شهور سنه ست واربعين وستمایه (سبعمایه) در دشت قربه ذری ربی آن دو گروه جنگیرا اتفاق ملاتات انتاد و در میدان دار وگیر تیری جشم امير قرغن رسيده قزان سلطان را ظغر ونصرت دست داد و درآن زمستان قران سلطان در قرشی قشلاق كرد واز شدت سرما وكثرت بارندكي اكثر اعيان (اسپان) لشکریانش روی بچراگاه عدم آورد امیر ترغی چون از ضعف دشمن آڪاھي يانت ڪرت ديگر علم جلادت مرتفع ساخته بسروتتش شتافت وباز میان آن دو سپاه رزم ساز محاربه روی نمود درین جنگ اجل قزان سلطان رسید وامیر قزغن سیاه را از غارت و تاراج مانع آمدد جناح مرجت واحسان برمغارق بازماندگان قزان سلطان مبسوط کردانید در مقدمهٔ ظغرنامه مسطورست که از زمان جلوس جغتای خان در ماوراء النهر وترکستان تا اوان کشته شدن قرآن سلطان امیر قرغی دانشهند جدرا که نسبتش با اوکدای قاآن می رسید بخانی الوس جغتای اختیار نمود وچیون دو سال از زمان اقبال دانشمندجد خان گذشت امير تزغن اورا نير كشته بيان قبلي خان درآن ملك پادشاه كشت وبيان قلى پسر سيورعدد (سورغدو) اغول بن دوا خان بود ودر ایام دولت او امیر تزغن بساط عدل وكرم كستردة بدانه انعام واحسان مرغ دل طوایف انسانرا صید نمود ودر سنه ستی وسبعمایه قتلق تهور نای که خواهر امیر قرغی را در تید نکام داشت نسبت بامیر قرغی رایت مخالفت بر افراخت ودر شکارگاه آن امیر معدلت پناهرا در دام بلا

انداخته بعرشهادت رسانید وبطری قندر گریخته یکی ازمقربان امیرشهید باملازمان خود از عقبش روان گردید ودر بلدهٔ قندز بوی رسیده بضرب شمشیر اورا پاره پاره کرد ودوستکام باز گشته علم حسن عهد وونا برافراخت آنگاه پسر امیر قزغن امیر زاده عبد الله نایم مقام پدرشده سمرقندرا دار الملك كردانید وبنابر طمی که نسبت بخاتون بیان قلی داشت اورا بقتل رسانید

#### تيمورشاه خان

پس از کشته شدن بیان قلی بنابر اشارت امیر زاده عبد الله بر سربر شای صعود نمود واو پسر بیسور (بیسون) تیمور بن الوکان بن دوا خان بود و در ایام دولت امیر زاده عبد الله امیر بیان سلدوز طربق خادن مسلوك داشته باتفاق امیر حای برلاس که از اولاد بیسو منکا بن قراجار نوبان بود لشكری در کشید و متوجه سمرقند گشت تیمور شاه و امیرزاده عبد الله اورا استقبال کردند و بین لجانبین جنگی صعب دست داده تیمور شاه و عبد الله در معرکه بقتل رسیدند و امیر بیان سایر دیار ما وراه النهر در حیز تخیر در آورده لوای پادشاهی مرتفع کردانید و چون او مردی سلم نفس کمر آزار بود

ودر شرب مدام ومصاحبت سروقدان سم اندام افراط ی نمود اختلال باحوال شالک توران راه یافت ودر هرسری سودائی و در هر دلی تمنائی پدید آمد و امیرحای برلاس در کش و امیر بایرید در خمند و اولجای بسوتای سلدوز در باخ و محد خواجه ایردی در شبرخان لوای استقلال بر افراشتند و امیر حسین بن امیر ملاء بن امیر قزغن (۱) و امیر خضر بیسوری لشکری جمع آورده بیوسته حدود آن ولایات را تاخته نقش سروری بر صحایف ضمایری نگاشتند

## ذكر توغلوق تمور خان

بعد ازشهادت امیر قرغن توغلق تینورین ایمل خواجه بن دوا خان در الوس جته بر مسند پادشای نشست چون اخبار پریشانی ما وراء النهر بسمع او رسید هت بر استخلاص آن ولایات بست و در شهور سنه احدی وستین و سبعمایه بطرن سمرقند نهضت نموده گردن اکثر امرانی سرکشرا بچنبر اطاعت در آورد و در هر بلده حاکمی و داروغهٔ تعیین کرده بازگشت و پس از مراجعت او آتش خصومت و نزاع در حکام ولایات اشتعال یافته رعایای بیچاره پایمال فتنه شدند بنابر آن توغلی تیمور

خان در سند ثلاث وستین وسبعماید نوبت دیگر لشکر بدان دیار کشید و امبر بیان سلدوز و بایزید حلایررا بقتل رسانیده بسر خود الیاس خواجه خانوا محکومت ما وراء النهر بازداشت ورایت معاودت بر افراشت

الیاس خواجه خان بن توغلوق تیمور خان
بعد از مراجعت پدر در سمرتند بلوازمر امر پادشاهی
پرداخت در شهور سنه ۱۲۰۰ امیر حسین بن امیر ملا بن
امبر ترغی وحضرت صاحب قران امیر تیمور گورکان بروی
خروج کردند و بین الجانبین محاربه وقوع یافت الیاس
خواجه خان بصوب جته گریخت و در آن دیار قرالدین
دوغلات رشتهٔ حیاتش بگسیخت

عادل سلطان بن مجد بن بولاد بن کونجك خان پس از فرار الباس خواجه خان باستصواب امير حسين در مسند خاني قرار گرفت و چون چند روزی بفراغت بگذرانيد خيال استقلال نموده اين معنی بر امير حسين ظاهر شد و اورا گرفته در آب حسكا انداخت آنگاد قبول سلطان بن دوری بن المحدای را بخاني تعيين نمود و قبول سلطان را امير تيمور گوركان بعد از استبلا بر امير حسين قتل نرمود

#### سيورغميش خان بن دانشمندجه خان

حضرت صاحب قران در وتتی که علم مخالفت امیر حسین مرتفع کردانید سیورغتیش خانرا بآنکه از نسل اوگدای تاآن بود بسلطنت الوس جغتای بر داشت وچون او فوت شد پسرش سلطان مجود خانرا تایم مقامر ساخت و فرمود تا علی الرسم اسم اورا بر اواییل مناشیر تحریر نمایند و سلطان مجود خان در شهور سنه ست و ثمانمایه در بعضی از بلاد رومر ونات یافت چنانچه در ضمین بیان احوال امیر تیمور گورکان پرتو اهتمام بر ذکر آن واقعه خواهد تافت انشاء الله تعالی

#### خضر خواجه خان

در اوان دولت صاحب قران امیر تیمورگورکان در مغولستان بر تخت سلطنت نشست و بعد از چندگاه که بین الجانبین مواد نزاع در هیجان بود صلح گونهٔ واقع شده حضرت صاحب قران دختر خان را که تکل خانم نام داشت با خود عقد بست و بعد از فوت خضم خواجه ولدش

#### محد خان

علم جهانبانی بر افراشت و چون او نیز فوت شد ویس خان بن شیر علی اوغلان بن محد خان تایم مقام او گشت و بعد از چندگاه که بلوازم امر خان یوداخت او نیز در گذشت و ازویس خان دو پسر یادکار ماند

# ايسان ببوتا ويبونس خيان

امرای مغولستان پس از واقعهٔ ویس خان دو فرقه شدند بيشتر ايشان حلقه مطاوعت ايسان بوقا خان در گوش کشیدند واندکی متابعت یونس خان اختیار كرده آن حضرت را باميد مدد وكومك نزد ميرزا الغ بيك گوركان بردند زيرا كه خواهرش در حباله پسر خردتر ميرر الغ بيك عبد العريز اوتات ي گذرانيد وبا وجود این نسبت میرزا الغ بیك یونس خانرا منظـور نظر شغقت نكردانيد وامرا ولشكربانش را متغرق ساخته آن دری برج (درج) خانی را بصوب عسراق واذربیجان گسیل کرد ویونس خان در زمانی که میرزا جهانشاه ترکمان والی تبریر بود بآن ملك رسنیده زیاده بريكسال آنجا اقامت نمود آنكاة بشيراز رفته طريق ملازمت میرزا ابراهم سلطان پیش گرفت وپس از انقضای پننج

شش ماد ميرزا ابرهم سلطان وفات يافته يونس خان كر اطاعت ولدش ميرزا عبد الله كد تايم مقام يدربود برميان بست القصم تريب فردة سال يونس خان در ولایات غربت ماند و در وتنی که میرزا سلطان ابو سعید گورکان بر سریر سلطنت سمرتند متمکن گشت بنابسر طلب آن پادشاه سعید مرکب بطرن وطن اصلی راند وسبب طلب سلطان سعيد آن خان صاحب تأميد راآن بود که در زمانی که میان میرزا الغ بیك وپسرش عبد اللطيف ميرزا در كنارآب آمويه آتش نراع التهاب يانت ايسان بوتا خان فرصت غنيت دانسته ولايت فرغانهرا تاکند بادام تاخت کرد وتمام اندجانیانرا در تید اسر آورد وسلطان سعید بعد از تسمیر سمرتند بمکافات آن بيداد لشكر بمغواستان كشيد وايسان أوقا خان را مغلوب ومنهزم ساخته قاصدي بطلب يونس خان روان كردانيد وجون آن حضرت بدار السلطنت سمرتند رسید طوی پادشاهانه ترتیب داده منصب خسانی مغولستان را ببونس خان مسلم داشت وامراى تصومان ساغری را که از ایسان بوتا روگردان شده بودند مقرر ساخت که در سایه علم یونس خان متوجه مغولستان گردند وشير حاي بيك كه برزگترين آن نوئينان بود

مخدرهٔ را که در سراپردهٔ عنت مستور داشت و مسمات بود بایسان دولت بیگم با یونس خان در سلک ازدواج کشید و یونس خان را ازوی سه دختر در وجود آمد بزرگتر از که مهر نگار خانم بود که سلطان ابو سعید میرزا اورا به پسر کلانتر خود سلطان اجد میرزا عقد فرمود و دختر دوم قتلق نگارخانم بود که در حبالهٔ میرزا عرشیخ گورکان بن سلطان سعید در آمد و دختر سیم خوب نگار خانم بود که شوهرش محد حسین دوغلات بود

# سلطان محود خان بن يونس خان

پس از فوت پدر در تاشکنت انسرخانی بر سر نهاد و در میان مغولان بخانیکه (جانیکه) اشتهار یافت وسلطان مجود خان و برادرش سلطان اجد خان که بالجه خان مشهور شده در زمان خروج مجد خان شیبانی بموجبی که بعد ازین سمت تحربر خواهد یافت بر دست او گرفتار کشتند و شیبانی خان دو سه روزی ایشانرا محافظت نموده چون دختر سلطان مجود خان در حباله او بود از ریختی خون آن دو برادر نیك اختر دست کوتاه داشت و ایشان را رخصت داد که بهر طرن دست کوتاه داشت و ایشان را رخصت داد که بهر طرن

كه خواهند روند وجانيكه والجه خان بطون طوفان رفته درآن ديار بعد از دو سه ماة الجه خان جمان جاویدان منزل گرید وسلطان محود خان دو سه سال درآن محاری سرگردانی کشیده اخر الامر بامید لظف ومرجت متوجه درگاه شيباني خان گشت چون بولايت فرغانه رسيد جاني بيك سلطان قاصدى نرد شيباني خان فرستاد وپيغام داد كه سلطان محود خان ابديس ولایت در آمد ومتوجه ملازمت است شیبانی خان را اين معنى موافق مزاج نيفتاد زيرا كه تصور نمود كم مغولاني كه در سلك ملازمان او انتظام يافته بودند غاشية خدمت خانيكه بردوش خواهند گرنت وآن جناب باستظهار ايشان كرت ديــــُــر خيال استقلال خواهد كرد لا جرم بنتض عهد كه خلان شيوة ستودة سلاطين حشمت آنين است اقدام نمود وجمعى از اوزبكان را باستقبال سلطان محسود خان ارسال داشت تا هرجا (كه) بدو رسند رشته حياتش را قطع نمايند وآن جاعت در خبند بموكب ارجند خاني رسيدة آن جنابرا با سه پسر و نوی از خواص که گراه بودند شربت شهادت چشانیدند مدت حیات سلطان محود خان از چهل سال زیاده بود واز پنجاه کم والله اعم

#### TRADUCTION.

#### BORAK-KHAN.

De l'accord unanime des chroniqueurs, Borakkhan était un prince connu par sa tyrannie et son injustice, et très-désireux de s'emparer des richesses de ses sujets. Il était célèbre par sa bravoure et son audace, et cité pour son courage et son orgueil. Au commencement de l'année 663 (fin de 1264), correspondant à l'année de la panthère, il éleva au rang d'émir des émirs Djélair-bai, qui se distinguait entre tous les émirs de l'olous de Djaghatai par son extrême bravoure, et consia le vizirat à Maçoud-beig Ielvadi. Au commencement de son règne, des hostilités et une guerre eurent lieu, à deux reprises dissérentes, entre lui et le prince Kaîdou 1; mais, ensin, la paix fut conclue, grâce aux efforts de Kiptchak Oghoul, fils de Kazan2, fils d'Ogodai. Borak-khan, ayant ensuite rassemblé une armée nombreuse, sit de la conquête du Klioraçan, et mêine de celle de l'Irak et de l'Azerbeidjan, l'objet de toutes ses pensées. Il traversa le fleuve Amouyeh, engagea la bataille avec Abaka-khan, qui avait succédé à Holagou et se re-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cf. sur celte guerre, el la paix qui la lermina, M. d'Ohsson, t, ll, p. 450, 451, et l. Ill, p. 427-431, el voyez ci-dessous, p. 251, 252.

<sup>2</sup> Ce prince est sans doute le même qui est nommé Kadan, ... à deux reprises différentes, dans un autre passage de notre auteur, fol. 16 v. (Cf. d'Ohssou, II, 99, 621, et l. III, 429, note.)

tira, après avoir essuyé une défaite. Lorsqu'il fut de retour à Bokhara, il se fit musulman et reçut le surnom de sultan Ghaïats-eddin. Quelques jours après, ayant été attaqué d'une hémiplégie, il se rendit près de Kaïdou-khan, à la fin de l'année 668 (juillet-août 1270), correspondant à l'an du mouton. Il but un brenvage empoisonné et prit le ehemin de l'autre monde. Son règne avait duré six ans.

DISCOURS CONTENANT LE RÉCIT DE QUELQUES ÉVÉNEMENTS DU RÈGNE DE BORAK ET DE SA DÉPAITE PAR L'ARMÉE DE L'AZERBÉIDJÂN ET DE L'IRAK.

Il est rapporté dans le Rauzet esséfa que, lorsque Borak se fut assis dans l'olous de Djaghatai sur le siége de la souveraineté, il se détourna de la route de la justice et de l'équité et n'empêcha pas les soldats de commettre des injustices et des violences. Les infidèles Mongols, ayant snivi dans le Mavérannalir et le Turkistàn leurs coutumes blamables. les malheureux habitants furent accablés de peines et d'afflictions et devinrent la proie de toutes sortes de calamités. Borak, au commencement de son règne, rassembla une armée et forma le projet de faire une expédition du côté de Khoten. Ayant chassé de cet endroit le préposé de Koubila-kaân, il se mit à faire des captifs et à piller. Dans ce pays, un Mongol qui avait pénétré dans une habitation y aperçut le nid d'une hirondelle, et, sans aucune raison, il y lança une slèche. Des perles magnifiques

dégringolèrent de ce lieu-là et tombèrent dans un puits situé précisément sous ce nid. Le Mongol, étant descendu dans ce puits, y trouva cent cinquante balich d'or 1. Plusieurs soldats de Borak entrèrent une certaine nuit dans un jardin, et attachèrent leurs chevaux à un arbre dont l'intérieur était creux. Tout à coup, les chevaux ayant eu peur de quelque objet, cet arbre pourri se rompit et laissa voir au milieu de son trone six mille balich d'argent. L'armée de Borak s'étant procuré, par ce moyen, toutes les provisions dont elle avait besoin, regarda cet événement comme une marque du bonheur de ce prince.

Lorsque Borak fut revenu de Khoten dans sa capitale, il s'adonna plus encore qu'auparavant à l'injustice et à la tyrannie. Ces nouvelles étant parvenues à la connaissance de Kaïdou-khan, il crut qu'il était de sou devoir et digne de sa grandeur d'âme, de réprimer la mauvaise conduite de Borak. En conséquence, il marcha contre lui avec une armée nombreuse. De sou côté, Borak se disposa à la guerre par de grands préparatifs. Sur le bord du fleuve Sihoun, le feu du combat s'alluma entre les

Le balich était une monnaie de compte. Vassaf (cité par M. d'Olsson, II, 641) nous apprend que le balich d'or valait 2000 dinars. le balich d'argent 200 dinars, et le balich tehao, ou en assignats, 10 dinars. On lit, dans le Liere de l'état du grand caun (Journal asignage, juillet 1830, p. 61): «Un balisme vaut 1000 florins d'or.» Il est probable, comme l'a fait observer d'Olsson (loc. laud.), que la valeur du balich a subi de fortes variations. (Cf. l'Histoire des Mongols de la Perse, p. 320, 321.)

héros des deux empires, et, sous les coups nombreux de l'épée et des dards, un sleuve de sang aussi considérable que le Djeihoun coula sur le champ de bataille. Beaucoup de monde périt de chaque côté. A la fin, Borak remporta la victoire, et reprit le chemin de sa capitale avec un butin incalculable. Dans la suite, un second combat eut lieu, sur le bord du fleuve de Khodjend, entre ces deux puissants princes. Cette fois, Kaidon-khan obtint la vue de la nouvelle épouse de la victoire (c'està-dire qu'il fut vainqueur); et Borak, ayant été mis en déroute, n'arrêta pas son coursier, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Samarcande. Il forma le projet de mettre au pillage tout le Mavérannahr, et, après avoir équipé une nouvelle armée, d'arborer une seconde fois l'étendard de la guerre. Mais, avant qu'il eût mis cette pensée à exécution, Kiptchak Oghoul, qui était un des petits-fils d'Ogodai-kaân, vint le trouver, en qualité d'ambassadeur, de la part de Kaidou-khan, et apaisa sa colère par des conseils utiles et des exhortations agréables, de sorte qu'il reno ca à piller le Mavérannalir et à combattre Kaïdou. Un traité de paix et d'amitié fut conclu entre les deux partis, à condition que Kaïdou-khan fournirait à Borak des munitions et des troupes, et que celui-ci, ayant franchi le fleuve Amouich, s'occuperait de conquérir l'Irak et le Khoraçân.

A la suite de ce traité, les affaires de Borak se trouvant en bon ordre, ce prince envoya, dans le courant de l'année 666 (1267-68), qui concordait

avee l'année du serpent, Maçoud-beg lelvadj, avec le titre d'ambassadeur, près d'Abaka-khan, fils d'Holagou-khan. Le but avoué de l'ainbassade de Maçoud-beg était de protester de l'amitié de son maître pour Abaka; mais ses instructions secrètes lui recommandaient de s'enquérir de l'état de l'armée de l'Irak et de l'Azerbéidjân, et de recueillir des renseignements touchant les chemins de ces provinces. Maçoud-beg, avec une résolution aussi ferme que sa foi et un cœur aussi puissant que l'astre des hommes nés sous une heureuse étoile, traversa le sleuve Amouieh. Il franchit les stations de poste avec la plus grande promptitude, et, pour satisfaire aux règles de la prudence, il laissa dans chacune de ces stations deux chevaux aussi rapides que le vent d'est et un serviteur affidé. Lorsqu'il arriva près du but de son voyage, le khodjah Chems-eddin Mohammed Djoueini, qui était chef de la trésorerie (sahib-divan) d'Abaka-khan, vint à sa rencontre avec les émirs et les noians (chess de dix-mille hommes). Quoique le khodjah fût très-arrogant (littéralement : eût pour monture le coursier de l'arrogance), au moment de l'entrevue, il satisfit aux obligations que lui imposait la politesse et mit pied à terre. Maçoud-beg le pressa contre son sein, sans toutefois descendre de cheval, et lui dit, d'un ton méprisant: « Est-ce que tu es le sahib-divan? » Le khodjah Chems-eddin Mohammed, qui regardait chaeun de ses agents comme l'égal d'Assaf, fils de Barakhia<sup>1</sup>, fut très-mé-

<sup>1</sup> Les traditions musulmanes donnent ce nom au visir ou premier

content de cette manière d'agir. Mais, comme l'endroit où il se trouvait ne comportait pas d'explications, il garda le silence. Lorsque Macoud-beig fut entré dans la salle d'audience d'Abaka-khan, il obtint de ce prince un accueil favorable et s'assit audessus de tous les émirs. Il s'acquitta ensuite de son message, en employant des termes élégants et des allusions agréables, et reeut du monarque de nouvelles grâces et de nouveaux bienfaits. Mais, comme sa conduite avait pour fondements la ruse et la tromperie, il ne tarda pas à voir qu'il était en butte aux soupçons; et, en conséquence, il s'empressa de demander son congé. Abaka-khan lui ayant accordé la permission de partir, il monta sans retard sur un coursier aussi prompt que l'éclair, et, comme les cieux, il ne s'arrêta pas un seul instant dans sa marche. Le lendemain de son départ, on recut du Khoraean l'avis que Borak se préparait à la guerre et que l'ambassade de Maçoud-beig n'avait eu d'autre but que l'espionnage. En conséquence, Abaka-khan envoya un courrier aussi prompt'que

ministre de Salomon. (Voyez d'Herbelot, Bibliothèque orientale, verbo Assaf, fils de Barakhia.) Assaf est devenu pour les Orientaux le prototype et le modèle des ministres; ils se plaisent à lui comparer les vizirs célèbres par leurs talents. C'est ainsi que Khondémir, dans un de ses ouvrages (le Destour el-Vouzéra on Histoiré des vizirs, apud Elliot, Bibliographical index to the historians of Mohammedan India, L. 1, p. ۲۲), donne à un vizir de Mahmoud le Ghaznévide le surnom de Pareil à Assaf المنافقة على المنافقة والمنافقة والم

la lune, pour faire revenir Maçoud-beig. Mais comment quelqu'un aurait-il pu atteindre Maçoud-beig? car c'était un homme prudent et expérimenté; il avait disposé dans chaque station des chevaux frais et n'avait pas perdu de temps. Il galopa avec une telle promptitude, que le courrier (bérid) du ciel resta stupéfait de la vitesse de ce voyage. D'après l'opinion de l'auteur du Tarikhi vassaf<sup>1</sup>, il arriva en quatre jours au bord du Djeihoun, et, ayant franchi ce fleuve comme le nuage et comme le vent, il rejoignit la cour de Borak et lui raconta tout ce qu'il avait vu.

Borak prit la résolution de conquérir le Khoraçan et l'Irak, et, afin de se procurer les objets nécessaires à son armée et de satisfaire aux dépenses de l'expédition, il conçut le projet de piller Bokhara et Samarcande. Mais Maçoud-beig lui fit les représentations suivantes: « Dévaster un pays qui est entre les mains du roi, dans l'espoir de conquérir un royaume imaginaire, me paraît contraire à ce qu'exigent la sagesse et la prudence. Au moins, faut-il observer de telles mesures que, si, ce qu'à Dieu ne plaise! un malheur nous arrive, les sujets de votre empire soient capables de vous procurer des vivres et des contributions. » En entendant ces paroles, Borak se niit en colère et ordonna d'appli-

On peut consulter sur cet écrivain nommé Abd Affab, fifs de Fatl Affah, l'Histoire des Mongols de M. d'Ohsson, t. I, introduction, p. xxvii à xxxiii. (Cf. l'Histoire des Mongols de la Perse, p. xii, xiii el xxxi.)

quer sept coups de bâton à Maçoud-beig, mais il s'abstint de mettre à exécution ses projets de pillage.

Kaïdou-khan, ayant désigné Kiptchak, fils de Karak (Kadan), ainsi qu'un des fils de Goïouk-klian et plusieurs milliers de soldats, pour aller au secours de Borak, dit secrètement aux princes : « Il faut que vous reveniez avant qu'Abaka et Borak en viennent aux mains. » Lorsque ces renforts furent arrivés dans le Mavérannahr, Borak franchit le fleuve d'Amoujeli (Oxus), à la tête de cent mille cavaliers bien équipés, dans l'année 667 (1268-69), correspondant à l'an-vèrent dans tout le Khoraçan. Mélic Chems-eddin Mohammed Curt, qui était alors gouverneur d'Hérat, s'étant soumis à Borak, le prince Tebchin Oghoul 1 et Arghoun Aka, qui séjournaient à Nichabour, furent hors d'état de résister à l'armée du Mavérannahr; et, après avoir essuyé une défaite, ils se retirèrent dans l'Irak. Borak s'empara de la majeure partie du Khoraçân. Après qu'Abaka-klian ent entendu ces nouvelles, il partit de l'Irak et de l'Azerbéidjan, avec une armée innombrable, afin de combattre les ennemis. Lorsqu'il arriva dans le district de Rei, Tebchin-Oghoul et Arghoun Aka se joignirent à son auguste cortége, et lui firent connaître le véritable

Ce prince était le frère germain عبرادر اعياني de Yachmout برادر اعياني et le sixième fils d'Holagou (Khondémir, fol. 34 r.). Son nom est écrit ailleurs (Rachid-eddin, Histoire des Mongols de la Perse, 106 et ibid. note 35; d'Ohsson, t. III, p. 624) Tousin ou Touchin تيشين et Tichin تيشين

état des choses et le grand nombre des soldats de Borak. Abaka et ces deux généraux se dirigèrent d'un commun accord vers la riante province d'Hérat. La nonvelle de la marche d'Abaka-khan ayant été apportée à plusieurs reprises dans le camp de Borak, les princes qui, par l'ordre de Kaïdou-khan, étaient venus au secours de l'armée de Borak, saisirent une occasion favorable et tournèrent bride du côté du Mavérannahr 2. Cette défection découragea l'armée du Djaghataï. Borak envoya trois espions dans le camp d'Abaka, leur enjoignant de s'assurer si le khan avait marché en personne pour le combattre, ou s'il avait chargé de ce soin un des princes du sang, avec des émirs et une armée. Les éclaireurs de l'armée de l'Azerbéidjân, ayant fait

Le mot velle, alle, ou comme il est écrit iei, elle manque dans le Dictionnaire de Richardson, mais il signific, selon le Vocabulaire de Névaiy, cité par M. Charmoy (Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, VI° série, t. III, p. 381): «Une plaine verdoyante et bien arrosée, qui est située au pied d'une y ontagne.» M. Quatremère le traduit simplement par territoire (Notices des manascrits, t. XIV, p. 59). Ce mot est maintenant employé en Perse avec le sens de rallée, ainsi qu'on peut le voir dans un passage du baron de Bode, que j'ai rapporté ailleurs (Histoire des sultans Ghourides, p. 39, note), et dans cet autre passage de Fraser: «Julgehs, «as, they call these fertile valleys here.» (Winter's Journey, t. II, p. 318.)

M. d'Ohsson a raconté avec de grands détails, et en lui attribuant une cause toute différente de celle indiquée par notre auteur (voy. ci-dessus, p. 256), la défection des princes Kipteliak et Tehabat, petit-fils et arrière-petit-fils d'Ogodai, et que Kaidou avait placés sous les ordres de Borak. (Histoire des Mongols, t. III, p. 437-441.)

prisonniers les espions, les conduisirent à Abakakhan. Après un interrogatoire, un des espions confessa sincèrement le motif de sa venue. Alors Abakakhan sit répandre le bruit que l'Azerbéidjan était sens dessus dessous, à cause d'une incursion de l'armée du Decht (Kiptchak); et il dit en public : «L'avantage de notre empire se trouve dans notre retour. » Puis, ayant levé le camp, il dit à haute voix, au moment de monter à cheval : « Mettez à mort les espions; n mais il ajouta à voix basse : « Faites évader celui qui a confessé sincèrement le motif de sa venue et tuez les autres. » On exécuta ses ordres ainsi qu'il les avait donnés. L'espion que l'on avait épargné retourna près de Borak-khan, avec la promptitude de l'éclair et du vent, et rapporta ce qu'il avait vu et entendu. « Maintenant, ajouta-t-il, la plaine d'Hézar-Djérib est ornée de tentes, de pavillons, de tapis et d'étosses, et il n'est resté dans ce pays-ci aucun soldat de l'armée de l'Azer Man. » Borak ayant été joyeux de cette nouvelle, Ma aoul et Djelairbai, qui étaient les principaux émirs du Mavérannahr, entrèrent dans sa salle d'audience, en se carrant et en riant, et le complimenterent.

Vers. Le superbe et belliqueux Mergaoul s'avança, la bouche remplie de vaius discours. Que ton bonheur, dit-il, ô roi, soit durable; que le ciel soit ton esclave, ainsi que nous! N'ai-je pas dit que personne ne serait ton adversaire, que personne n'aurait l'audace de le combattre? Tu viens d'entendre que, sans supporter les travaux de la guerre et de la lutte, le souverain du monde a pris la fuite.

En un mot, sur le seul bruit de cette fausse nouvelle, Borak et ses émirs, avant l'apparition de la véritable aurore<sup>1</sup>, montèrent à cheval, afin de poursuivre Abaka-khan, et ne s'arrêtèrent pas avant d'avoir atteint la plaine d'Hézar Djérib. Ayant trouvé ce canton rempli de tentes et de pavillons, ils passèrent la nuit au comble du plaisir et de l'allégresse. Au matin, lorsque le soleil, ce roi de l'Orient, poussa ses chevaux dans le manége du ciel et se mit à la poursuite de l'armée des étoiles, Borak-khan, tel qu'un torrent impétueux, s'ébranla de nouveau, afin de donner la chasse à Abaka-khan. Lorsqu'il fut arrivé près de la bourgade de Chékendian, il trouva l'étendue de la plaine du désert aussi brillante que la surface du ciel, à cause de l'éclat des armes des

Durant nos marches nocturnes,... je remarquai, environ deux heures avant l'aurore, une espèce de point du jour, l'horizon s'éclairant pendant un court espace de temps d'une lumière presque aussitôt suivie de l'obscurité la plus profonde... Ainsi, les Persaus unt deux matins, le sobhi kazim (lisez kázib) et le sobhi sádic, c'està-dire, le vrai et le faux point du jour. (Scott Waring, Voyage de Unde à Chiras, traduction française, p. 153.) L'historieu arabe Abd el-Wahid el-Marrékochi parle d'un imposteur qui s'était révolté à Hisn Martelah (Mertolah) en Espagne, vers le milieu du x11' siècle, et qui fut trahi par les siens et livré à Abd el-Moumin. Le prince Almohade lui ayant dit : « J'ai appris que tu prétendais diriger les hommes vers la connaissance de Dieu مراكيا ، cet individu répondit: « Est-ce qu'il n'y a pas deux aurores, une vraie et une faussé? اليس اللجر فجران كاذب ومنادق فانا كنت: J'étais la fausse Abd el-Moumin rit de cette réponse et pardonna . الغير الكاذي à l'imposteur. (The History of the Almohades, new first edited, by sont صدي صادق R. P. A. Dozy, Leyde. 1847, p. 150.) Les mots مدي صادق eucore employés par notre auteur, t. III, fol. 5 v. 1. 6.

héros de l'Irak et de l'Azerbéidjan. En conséquence, sa joie se changea en tristesse et son festin de réjouissances fit place au deuil. Borak-khan dit, en poussaut un soupir : « Notre opinion était erronée, » Les émirs et les courtisans, et en particulier Mergaoul et Djélairbai, ayant entrepris de le consoler, employèrent la nuit à se préparer au combat 1. Le lendemain, lorsque la clameur et le cri avant-coureur de l'attaque 2 s'élevèrent à l'orient et à l'occident, et que le soleil orna le ciel de ses rayons aussi brillants que des pointes de lances, les deux monarques

peu de temps avant la mort d'Abaka.

Dans un autre chapitre de son ouvrage (t. 111, f. 35 v.), Khondémir dit que cette bataille eut lieu dans le mois de dzoul hiddjek 668 (juillet-août 1270), à ciuq ou six parasanges d'Ilérat. Marco-Polo a raconté la guerre d'Abaka et de Borak (Voyages, édition de la Société de géographie, p. 254-256 et p. 488). Seulement, dans son récit, c'est Arghoun, et non son père Abaka, qui commande l'armée des Mongols de la Perse; Borak, dont il fait un frère de Kaidou, n'agit que comme lieutenant de celui-ci, et la bataille se livre dans le voisinage du Djeihoun. Enfin, il place ces événements

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Souren (), qui est traduit dans le dictionnaire par assaut, attaque, irruption, » signific proprement le «cri avant-coureur du combat. On peut en voir des exemples dans le Zaser-Nameh, ms. persan 54 (Gentil, fol. 158 r. 232 g. 236 r. 248 r. 251 r. 259 v.); dans Mirkhond, Histoire des Sassanides, p. 184; dans les Notices et extraits, t. XIV, p. 129, note, et enfin, dans l'important extrait de notre auteur publié par M. Bernhard Dorn (Die Geschichte Tabaristan's nach Chondemir, p. 25, l. 15). Dans ce passage, il faut lire عرم كرد au lieu de دم كرد). (Cf. Pétis de la Croix, Histoire de Timurbec, L. I, p. 236, et M. Charmoy, op. supra laud. p. 381.) Ce dernier savant suppose que le mot oppourrait bien être une corruption de de souran, deuxième personne de l'impératif du verbe turc charger. » Au lieu de مسورما , on trouve quelquesois écrit (Voyez Journal des Savants, 1829, p. 333.)

belliqueux s'occupèrent de ranger leur armée en bataille. L'oreille du ciel fut assourdie par le bruit des grosses timbales 1 et des tambours, et la terre trembla, à cause du son des trompettes et des clairons. Les dards commencèrent à tomber aussi pressés que les gonttes de pluie au printemps, et le sang coula avec une telle abondance, que le champ de bataille présentait l'aspect du Djeilioun. Sur ces entrefaites, Borak-khan, semblable au tonnerre retentissant, fondit de l'aile droite de son armée sur l'aile gauche de l'ennemi et mit en fuite, à coups de sabre et de poignard, tous ceux qui lui étaient opposés. Peu s'en fallut qu'il ne dispersat entièrement l'armée d'Abaka-khan et que ce monarque lui-même ne prit la fuite, à cause de la supériorité de l'armée du Diaghatai. Mais Sounatai Béhadur, ayant mis tous ses soins à éloigner ce terrible événement, descendit aussitôt de cheval, s'assit sur un cosfre, et, haranguant les soldats de l'Irak, les excita à combattre avec courage. Abaka-khan en personne poussa son cheval en avant, avec une troupe de braves guerriers, et chargea l'ennemi. Du côté de l'armée de Borak, Mergaoul, ayant voulu s'opposer à Abaka, sut tué. Dans ce moment, les essorts des héros des deux armées et l'effusion du sang devinrent tels,

Le mot 2, 5 kourkeh, qui s'écrit aussi by kourke et le kourkeh, manque dans le dictionnaire de Richardson, mais il a été expliqué par Pétis de la Croix (Histoire de Timur-bec, II, p. 2h, note a), par M. Charmoy (loco supra laudato, p. 368), par M. d'Ohsson (t. IV. p. 349), et, enfin. par M. Quatremère (Notices des Manuscrits, XIV, p. 125, note).

que, depuis que le vindicatif Behram (Mars) est connu pour son habileté à manier le glaive, on n'a pas vu une pareille bataille, et, depuis que le ciel malveillant tourne au-dessus du monde et des mortels, on n'a pas entendu parler d'un semblable eombat. L'orsque le soleil fut sur le point de se eoucher, après avoir donné à l'horizon la eouleur de l'anémone, en se teignant des reflets du sang des braves. Borak-khan aperçut chez ses soldats des signes de faiblesse et de découragement; et, en conséquence, il battit en retraite vers le Mavérannahr.

Après qu'il su arrivé à Bokhara, le slambeau de la religion unitaire ayant éclairé son cœur, il se sit musulman et reçut le surnom de sultan Ghaïats-eddin. Vers la même époque, il sut attaqué d'une hémiplégie et perdit toute sa tranquillité d'esprit. Maçoud-beig (ben) Ielvadj, s'étant séparé de lui, s'ensuit à l'ordou (résidence) de Kaïdou-khan. Borak, de son côté, se rendit auprès du prince Kaïdou, dans l'espoir d'en être traité avec compassion. Il passa tranquillement deux ou trois jours; mais ensin, dans l'année 669 (1270-71), il sut empoisonné par le perside Kaïdou.

Quatrain. La réflexion est êtrangère aux révolutions de ce monde: la mort est une coupe qu'il fait goûter à chacun successivement. Lorsque notre lour arrive, nous ne pouvons lutter contre l'échanson de ce festin, car il est loin de commettre une injustice.

Khondémir a suivi en cel endroil le récil du Tankhi Vassaf, qui diffère de celui de Bachid-eddin, dont on peut voir l'analyse dans M. d'Ohsson, 1. III, p. 451, 452.

On rapporte que Borak-klian laissa quatre fils, dont l'aîné était appelé Beigtimour. Ce prince, de concert avec ses frères et avec les fils d'Alghou-khan, entreprit une guerre contre Kaîdou; ils allumèrent le seu de l'injustice et de l'oppression dans les contrées situées depuis la limite du territoire de Khodjend jusqu'à Bokhara, et anéantirent par le meurtre et le pillage la famille et les biens des gens qui, grace aux essorts de Maçoud-beig Ielvadi, s'étaient réunis dans ces pays. Plusieurs combats ayant été livrés entre les enfants de Borak et Kaidou, les premiers furent mis en fuite dans toutes les rencontres: et, nour ce motif, leurs malheureux sujets se virent en proie aux exactions et aux avauies. Sur ces entrefaites, Ak-Beig le Turcoman, qui était gouverneur du château d'Amouielt, se rendit auprès d'Abakakhan à l'instigation du khodjah Chems-eddin Mo hammed, fit connaître au klian une partie de ces événements et lui dit : « Quiconque sera gouverneur de Samarcande et de Bokhara donnera accès dans son esprit à des pensées d'orgueil, ainsi qu'a fait Borak, et attaquera le Khoraçan. Il convient donc, maintenant que la chose peut être effectuée sans aucune difficulté, qu'un détachement de l'armée victorieuse se rende saus délai dans cet endroit et agisse de telle sorte qu'il n'y reste pas un seul habitant, » Cet avis fut goûté d'Abaka-khan; en conséquence, il désigna pour le mettre à exécution, en compagnie d'Ak-beig, Nik-pei Béhadur, avec un touman (corps de dix mille hommes) de son armée. Ces deux gé-

néraux, après avoir franchi la distance intermédiaire, arrivèrent aux environs de Bokhara et s'emparèrent de cette ville. Ils y firent un massacre général et mirent le seu au collége de Maçoud-beig, qui était le mieux construit des colléges de cette ville. De cet édifice et des livres précieux qui s'y trouvaient, il ne resta rien que des cendres. Lorsque le misérable Ak-beig et le malheureux Nik-pei eurent accompli leur œuvre de désordre et de ruine, ils arborèrent l'étendard du retour, chassant devant eux cinquante mille jeunes gens des deux sexes, qu'ils avaient réduits en captivité. Après que Bokhara fut restée abandonnée pendant sept ans, Macoud-beig s'occupa de rechef, par l'ordre de Kaidoukhan, à la repeupler et sit de cette ville, comme par le passé, le rendez-vous des chérifs et des principaux personnages des diverses classes de la société.

### HISTOIRE DE NIKPEÏ-KHAN.

Après le départ de Borak-khan, les émirs et les chess de l'olous (nation) de Djaghataï-khan élurent pour roi, d'après l'ordre de Kaïdou-khan, Nikpeï-khan, qui était petit-fils de Djaghataï et qui, selon un récit, avait pour père Chiramoun ou, d'après une autre version, était fils de Sarman 1. Après que Nikpeï fut mort, dans l'année 671 (1272-73), ils se soumirent à Boukatimour 2, fils de Kadami, fils

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Il faut sans doute lire Sarban, comme ci-dessus, p. 79.

<sup>2</sup> M. d'Ohsson écrit Toca-Timour et Bouzai, t. II, p. 451, et t. IV, Tableau de la branche de Tchagatai.

de Bouri, fils de Mitoukan. Lorsque Boukatimour fut mort, un fils de Borak-khan, qui, d'après une version, s'appelait Doua Sedjan ou, selon un autre récit, Doua Djidjen, devint souverain du Mavérannahr et du Turkistân, dans l'année 690 (1291). Son émir des émirs et son généralissime était l'émir Henkir, fils d'Idjel-khan. D'après une version, il exerça la souveraineté durant trente ans, ou, selon une autre version, pendant seize ans senlement.

RÉCIT DE L'INIMITIE DE DOUA-KHAN, PILS DE BORAK-KHAN, CONTRE LE SOUVERAIN DE LA GRANDE IOURTE (LA GRANDE PROVINCE), DU KHITAÏ ET DE LEURS DÉ-PENDANCES, C'EST-À-DIRE, CONTRE TIMOUR-KAÂN.

De l'accord de tous les historiens, Doua-khan était un monarque puissant et d'un rang élevé, et il paraissait distingué de tous ses pareils et ses égaux par son extrême bravoure. Sous son règne, grâce aux sages mesurés de l'émir Henkir, un grand nombre d'hommes se rassemblèrent à l'ombre de ses drapeaux. Doua se prépara à combattre plusieurs princes du sang qui avaient reçu la mission de garder les frontières du royaume de Timour Kaân, et marcha contre eux en toute hâte. Un soir qu'ils étaient tous occupés à hoire, ils apprirent que l'ennemi était arrivé, et, sauf Keurkeuz Gourkan, qui était gendre de Timour-kaân, aucun des généraux ne put s'op-

D'après M. d'Ohsson (1. II, p. 507), Keurgueuz était le beaufrère et non le gendre de Timour. Le titre de gourkan ou gour-

poser à Doua-khan. Keurkeuz, avec six mille cavaliers, s'étant porté promptement à sa rencontre, fut fait prisonnier après un combat. Doua-khan le chargea de liens, l'emprisonna et s'en retourna avec un butin considérable. Puis il se livra à la joie, avec un esprit libre de tout souci, dans les environs de Karakoroum. Lorsque les fuyards eurent rejoint Timourkaân, ce prince, s'étant mis en colère, fit emprisonner quelques-uns des émirs de la frontière et s'occupa de remédier au mauvais état de son armée, Sur ces entrefaites, Olous Bouka et Dourdoukai, qui avaient abandonné Doua-khan, avec donze mille braves guerriers, vinrent trouver Timour-kaan et lui dirent : « Nous connaissons le fort et le faible de l'armée du Djaghatai, et nous savons jusqu'où va la bravonre de ces gens-là. Si l'ordre du kaân nous y autorise, nous nous préparerous à les combattre et nous châtierons Doua et ses partisans, en les mettant à mort et en dévastant leur royaume. » Timour, ayant comblé d'orgueil ces deux émirs, en leur donnant un bonnet et une ceinture, jugea qu'il suffirait, pour remédier aux succès de Doua, qu'une troupe d'émirs et de soldats partit avec eux, asin de le combattre. Il donna ses ordres en conséquence;

hhan, comme l'a prouvé Klaproth, désignait les princes alliés par mariage avec les empereurs de la Chine. Les Chinois l'écrivent goukhan. - (Voyez Nouveau Journal asiatique, 1. II, p. 294-305.) M. d'Ohsson (1. I, p. 63 et 165) explique le titre de gourkhan par celui de grand khan, et, ailleurs (ibid. p. 99, note 1), il le traduit par khan universel. Enfin, dans deux autres endroits (1. IV, p. 110, note 4, et p. 667, note), il explique kourkan par «gendre».

Olous Bouka et Dourdoukai servirent de guides à cette armée. Dans un moment où Doua-khan venait de faire une marche rapide, dans le dessein de tenter une attaque noeturne sur le camp de quelques princes du sang soumis à Timour-kaan, ils arrivèrent près de lui à l'improviste; et, ayant tiré du fourreau le glaive de la vengeance, ils tuèrent un grand nombre de soldats djaghatéens. Doua-khan tourna bride, mais son gendre fut fait prisonnier. Lorsqu'il fut de retour dans sa capitale, il envoya près de Timourkaan des ambassadeurs éloquents et lui sit dire : « Si nous avons commis une impolitesse, nous en avons porté la peine. Maintenant, il convient que l'on me renvoie mon gendre, asin que, de mon côté, je relâche Keurkeuz. » Timour-kaân, ayant traité favorablement le gendre de Doua-khan, lui accorda la permission de partir. Mais, avant son arrivée, Douakhan avait mis fin aux jours de Keurkeuz. Il dit aux gens qui étaient venus le redemander de la part du kaan: « J'avais envoyé Keurkeuz Gourkan à la résidence du prince Kaidou, mais il est mort en chemin. n Après cet événement, ainsi que nous l'avons dit dans le récit du règne de Kaïdou-khan 1, un autre combat eut lieu entre Doua-khan et l'armée de Timour-kaan, et eette fois la victoire fut à Kaïdoukhan et à Doua-khan. Lorsque Doua-khan fut mort, son fils Koundjuk-khan montasur le trône. Ge prince, ayant conquis quelques provinces que possédaient

ا Habib-essiier, t. III, fol. 25 r. et v. Ce combat eut lieu sur les bords de l'Irtich أب أرديش

les fils de Kaïdou-khan, les réunit à l'empire de Djaghataï.

#### TALIGHOU-KHAN.

Lorsque Koundjuk-khan fut mort, Talighou-khan, fils de Kadami, fils de Boury, devint roi. A sa mort, Içan Bouka-klıan, fils de Doua-khan, arbora l'étendard de la souveraineté, dans l'année 709 (1309-10).

RÉCIT DU RÈGNE D'IÇAN BOUKA-KHAN ET DE L'EXPÉDITION QU'IL DIRIGEA CONTRE LE KHORAÇAN.

Lorsque Içan Bouka eut arboré dans l'olous de Djagliatai le drapeau de la royauté, il donna accès dans son esprit à l'espoir de conquérir le Khoraçan, et chargea de cette expédition son frère Kepekkhan et le prince Yaïcaour, fils d'Ourektimour, fils de Boukatimour, fils de Boury. Ces deux princes, ayant franchi le fleuve d'Amouieh avec une nombreuse armée, se livrèrent au meurtre, au pillage et à la dévastation des villes et des campagnes. Lorsque l'émir Yaçaoul et Boudjai, fils de Danichmend Béliadur, qui séjournaient alors dans le Klioraçan, en qualité de lieutenants du sultan Mohammed Khodabendeli, apprirent cette nouvelle, ils opérèrent leur jonction et se portèrent en toute hâte sur les bords du fleuve Morghab. Un combat acharné ayant en lieu en cet endroit entre les armées de l'Iran et du Touran, Képek-khan et Yaicaour obtinrent la victoire, et les soldats du Klioraçan tournèrent bride vers l'Irak et l'Azerbéidján. L'émir Yéçaoul et Boudjai tinrent ferme pendant une heure, avec mille cavaliers, et montrèrent la plus grande bravoure. Ensin, l'émir Yéçaoul se retira, lui buitième, de ce goussire de mort. Boudjai continua de combattre bravement, avec quarante cavaliers d'un courage à toute épreuve, jusqu'à ce que ces cavaliers sussent tous tués. Alors, dans l'excès de son trouble; il se jeta dans le Morghab; mais un des héros du Mavérannahr ensanglanta les eaux de ce sleuve en perçant Boudjai d'une slèche.

Le prince Képek et Yaiçaour poursuivirent jusqu'à la nuit l'armée du Khoraçan, prirent les bagages t et immolèrent beaucoup de fuyards. Képek-khan voulait même ne pas s'arrêter peudant la nuit. Mais le prince Yaiçaour, l'ayant empêché de mettre ce projet à exécution, lui dit:

Le manuscrit porte distinctement برتل, terme qui manque dans le dictionnaire, où l'on trouve sculement with purtek ou pertek, mot qui ne diffère du précédent que par la dernière lettre, et qui signifie « un cheval agile, fort et ayant le pied sur. » Le mot bertel veut dire, en turc djaghateen, d'après M. Senkowski (Supplément à l'Histoire des Hans, p. 115) : « des bagages chargés sur un chameau. » On lit dans un autre passage de Kliondémir (t. III, Ayanı برتل بعني از مغولان جابقونجي را كرفته: (۲۰ مولان م pris le bagage de plusieurs Mongols Djabkoundjis»; et ailleurs ۱۱ envoya à sa pour- او بعنی از برتلهای ساعش را باز گردانیدند suile une troupe d'hommes courageux qui revinrent avec une portion des bagages de son armée : وا plus bas: محان الحرجه بسلطان الحمد میرزآ وسلطان محمود میرزا رسید (نوسید) اما پـرتـل بعنی از Quoiqu'il n'alteignil pas اشکربان ایشان را منصوف کردید Sultan Ahmed Mirza et Sultan Mahmoud Mirza, cependant, il s'empara des bagages d'une partie de leur armée.»

Vers. Puisque tu as obtenu la victoire, ne t'obstine pas à combattre et ne serme pas à l'ennemi le chemin de la suite.

En conséquence, Képek-khan renonça à poursuivre le reste des fuyards. Le prince Yaïçaour, ayant fourni des montures et des provisions de ronte à une troupe de prisonniers, les renvoya dans leurs demeures. Lorsque la nouvelle de la victoire des princes et de la fuite des émirs du Khoraçân vint à la connaissance d'Oldjaïtou sultan, il partit avec les armées de l'Irak et de l'Azerbéidjân, afin de repousser les ennemis. Képek et Yaïçaour, ayant été informés de sa marche, tournèrent bride vers le Mavérannalir et le Turkistan et revinrent à la cour d'Içan Bouka, qui leur fit un accueil favorable. Içan Bouka régna heureusement dans ces contrées, jusqu'à ce que le terme de sa vie fût arrivé.

## NOTICE SUR KEPEK-KHAN, FILS DE DOUA-KHAN.

De l'accord des chroniqueurs, Képek-khan moutrait des signes de justice et de bienfaisance, et faisait briller sa bonté et sa bienveillance. Après la mort d'Içan Bouka, il monta sur le trône de la souveraineté. Parmi les aventures merveilleuses que l'on rapporte de ce khan digne d'éloges, en voici une: il était monté un jour à cheval, avec plusieurs de ses plus familiers serviteurs, dans l'intention de

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Un voyageur contemporain, 1bn Batoutah, a aussi célébré l'équité de Képek et les égards qu'il témoignait aux musulmans. (Voyez ma traduction des Voyages d'Ibn Batoutah dans la Perse et dans l'Azie Centrale, Paris. 1848, p. 113-115.)

se promener, et parcourait les montagnes et les plaines. Tout à coup se présentent à sa vue des os humains, qui étaient répandus dans une fosse et à moilié enfouis sous terre. Ayant retenu les rênes de son cheval, il considéra un instant ces os réduits en pourriture. Puis il se tourna vers ses serviteurs et leur dit : « Savez-vous ce que me disent ces os? » Ses compagnons baissèrent la tête et gardèrent le silence. Képek-khan reprit : « Ce sout de malheureux opprimés, qui demandeut justice. » Il mit alors tous ses soins à découvrir l'histoire de ces morts, fit venir l'émir de mille ou chiliarque (émir hezareh) à qui cette contrée était confiée, et lui demanda d'où provenaient ces ossements. Cet individu eut recours au chef de cent, et celui-ci se saisit des villageois des environs. Après une enquête sévère, il sut prouvé que, trois ans avant cette époque, une caravane était arrivée du Khoraçan en ce lieu; que ces gens-là avaient tué les hommes qui la composaient et avaient ravi leurs richesses, dont une portion existait encore. Lorsque le juste Képek-khan eut appris ces détails, il ordonna de recueillir les richesses et d'enchaîner les meurtriers des marchands. Puis, ayant envoyé un député au gouverneur du Khoraçan, il lui transmit cet ordre : « Envoie-moi toutes les personnes qui restent de la famille de ces morts. " Quand ces personnes furent arrivées à sa cour, Képek-khan leur livra les meurtriers et l'argent.

Vers. Vois combien est grande son équité, puisqu'il a rendu justice aux os mêmes des morts.

Dans l'année 721 (1321), Képek étant mort de mort naturelle, ses frères Iltelii Kédai-khan et Doa-Timour-khan se chargèrent successivement de l'autorité <sup>1</sup>. Lorsqu'ils furent morts, la souveraineté de l'empire de Djaghatai-khan parvint à leur autre frère Termachirin-khan <sup>2</sup>.

Ce dernier était un roi juste, puissant, et un souverain heureux et compatissant. Il illumina le visage de la puissance royale avec le fard (gulgouneh) de la félicité musulmane (c'est-a-dire : il se convertit à l'islamisme), et, grâce à l'assistance divine, il acquit dans ce monde périssable les instruments d'une souveraineté éternelle. La plus grande partie de l'olous de Djaghatai-khan se convertit sous son règne à l'islamisme, et fit des efforts pour disposer les fondements de la loi auguste et corroborer les bases de la religion brillante.

Mesnévi. Lorsqu'il eut allumé le flambeau de son cœur au seu de la religion, il brûla dans cette contrée les racines de l'erreur. Toute la nation conçut de l'inclination pour la religion musulmane; et, pour cela, il convient que je bénisse son nom.

Pendant son règne. Termachirin conduisit une armée dans l'Indoustan; et, ayant fait des courses

<sup>1</sup> Képek et Iltchikédai ne sont pas comptés par Deguignes (t. I., p. 286) parmi les khans du Djaghatai. Iltchikédai est mentionné par Ibn Batoutah (loco laudato, p. 113).

on peut voir, sur ce prince, ce que dit un savant historien contemporain, l'auteur du Méçalik al-Absar (Notices et extraits des Manuscrits, t. XIII, p. 235, 238. Cf. encore les Voyages d'Ibn Batoutali, p. 113, 115 à 128.)

dans les environs de Dehli et de Guzarate<sup>1</sup>, il revint dans le Turkistân, sain et sauf et chargé de butin. Dans l'année 728 de l'hégire (1327-28), qui correspond à l'année mongole du dragon, son neveu Bouzan, fils de Doua-Timour<sup>2</sup>, qui ne professait pas l'islamisme <sup>3</sup>, conduisit une armée, du pays de Djéteh <sup>4</sup>, dans le Mavérannahr; et, ayant livré bataille à son oncle, dans l'endroit appelé Cozi Mendak, il lui fit obteuir la gloire du martyre. Quoique Bouzan ne pût affermir son pouvoir sur l'olous de Djaghatai, il n'en fit pas moins périr injustement un grand nombre de princes, d'émirs et de notables. On lit, dans le Matlaa Saadéin, que Termachiriukhan tomba malade à Nakhcheb, dans l'année 727

On peut consulter, sur cette expédition de Termachirin, l'Histoire des Mongols de M. d'Ohsson, t. IV, p. 562.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Au lieu de Bouzan, Ibn Batoutah (Voyages dans la Perse, p. 120, 122, 123, 128, 129) éerit Bouzoun. M. d'Obsson (Tableau généa-logique de la branche de Tchagatai, à la fin du IV volume de l'Ilistoire des Mongols), lui donne pour père Djagam, fils de Doua-khan. Deguignes éerit Butun-khan (t. III, p. 311) et fait de ce prince un frère de Termachirin.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Ibn Batoutah (p. 120) dit, au contraire, que Bouzoun était musulman, mais que c'était un homme impie et méchant. Le récit du voyageur maghrébin diffère de celui de Khondémir sur plusieurs points importants; il est, d'ailleurs, beaucoup plus détaillé.

On nommait Djitch ou Djételt, chez les Turcs Orientaux, l'ancien royaume des Ouigours, le pays de Kachgar et la Dzoungarie aetuelle au pied de l'Altai. Chez les historiens de Timour et de ses successeurs, les noms de pays de Djéteh et de Moghoulistán désignent l'empire de Djaghatai. (Cf. sur le nom de Djeteh et son origine, les savantes et lumineuses observations de M. Vivien de Saint-Martin, Les Huns blanes ou Ephthalites des Historiens byzantins, Paris, 1849, p. 117-121).

(1326-27) et que, sa maladie ayant augmenté, il mourut. Après le retour de Bouzan du côté de Diéteh. Djenkchi, fils d'Aboukan 1, fils de Doua-khan, se chargea du gouvernement. Lorsqu'il eut régné quelques jours, son frère Yaïçou-Timour, s'étant révolté contre lui, le fit périr. Yaïçou-Timour était un monarque dont la conduite ressemblait à celle d'un sou. C'est ainsi qu'il sit couper les deux seins de sa mère, sous prétexte qu'elle avait informé Djenkchi de ses projets de révolte. A cause de cela, les nobles et les grands prirent en haine le pouvoir de Yaiçou-Timour. Sur ces entrefaites, Ali Sultan, qui descendait d'Ogodai-kaân, se révolta, s'empara de l'autorité dans l'olons de Diaghatai, et anéantit le pacte (ahdnameh) de Kabel-khau et de Katchouly Béhadur2, qui était orné de l'altangha de Noumieh-khan

M. d'Ohsson donne pour père à Djinkelii Djagam et en fait, par cooséquent, un frère de Bousan, ainsi qu'a fait Deguignes, qui,

cependant, appelle Ulugau le père de Zenkeelii (sic).

D'après Mirkhond (Vie de Djinguiz-khan, p. 36) et Khondéruir (Habib essiier, t. 111, fol. 5 v.), Kabel-khan et Katehouly-Béhadur, fils jumeaux de Toumeneh-khan, étaient coovenus entre eux, sous la foi du serment, que le titre de khan appartiendrait à Kabel et à ses descendants et que Katehouly et ses enfants seraient investis du commandement des troupes. Les deux frères auraient, toujours selon Mirkhond et notre auteur, scellé cet accord par un acte écrit en caractères ouigours et sur lequel Toumeneh-khan aurait placé son dl-tampha ou « cachet vermeil ».— Sur l'expression le "Jl, ou simplement ", voyez Klaproth (Voyage au Cancase et en Géorgie, t. I, p. 172, 173, note); Charmoy (Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, loco laudato, p. 490), et cf. Sylvestre de Sacy (Journal des Sarants, 1829, p. 343). On lit dans le Zafer-Nameh (Ms. 54 Gentil, fol. 269 v.)

(lisez Toumeneh), et sur lequel Djinguiz-khan et Karatchar-noïan avaient apposé leur signature. Après qu'Ali Sultan eut exercé la souveraineté durant quelque temps, il mourut comme ses prédécesseurs.

Mohammed-klian, fils de Poulad, fils de Goundjuk, étant monté sur le trône, après la mort d'Ali Sultan, s'occupa de faire cesser les injustices; et, par son équité, il rendit de nouveau florissant l'empire de Djaghatai.

Vers. C'était un monarque puissant, et grâce à la justice de qui l'eau du bonheur revint à la rivière. Il répara les anciens dommages; son régne sut l'aurore qui succède à une longue nuit.

### HISTOIRE DE KAZAN SULTAN-KHAN.

Kazan Sultan était fils de Yaiçaour. Dans l'année 733 (1332-33), qui concordait avec l'année de la brebis, il monta sur le trône; et, ayant arboré l'étendard de l'injustice et de l'oppression, il fit périr un grand uombre d'émirs et de noïans (chefs de tribu). Il exécuta quiconque avait comunis la moindre faute. Sa sévérité était telle, que les grands et les notables, en partant chaque matin pour lui faire leur cour, revêtaient un suaire sous leurs habits, à cause de la crainte qu'il leur inspirait, et faisaient leurs adieux à leurs femmes et à leurs enfants. Il inspirait une telle frayeur que, chaque soir, lorsque ses courtisans et ses gardes s'étaient acquittés des

Le manuscrit porle المحكمان; j'ai lu المحكمان, comme dans ect antre passage du Habib essiier (tome III, fol. 216 v.): يكي از

hommages qu'ils lui devaient et qu'ils revenaient sains et sauss près de leurs enfants, ils rendaient graces à Dieu et distribusient des présents et des aumônes à ceux qui y avaient droit. Ensin, le reste des nobles de folous de Djaghatai convinrent de se révolter contre Kazan Sultan, avec l'émir Kazaghan, qui était au nombre des principaux émirs Berlas. اا ایجکیان را نزد اویس فرستاد ایجکیان را نزد اویس فرستاد d'Oveis». Je regarde ce mot comme formé du mot ture dail ichik eseuil». Il y avait à la cour de Perse, sous les monarques soufis, un officier appelé lo grand échik agassi ou maître du dehors, «sous lequel sont tous les kéchiktchis کشیکی, qui sont gardes du roi, qui gardent sa personne la nuit. Il aura peut-être plus de deux mille personnes sous lui.» (État de la Perse, manuscrit français de la Bibliothèque nationale, nº 10534, p. 27. Cf. le Père Raphael du Mans, Relation manuscrite de la Perse, fol. 6 v.; Chardin, Voyages, t. VI, 105, 106.) La charge d'Ichik Agassi existe encore à la cour de l'énir de Bokhara; et M. Khanikoff traduit ce titre par celui de maitre des cérémonies. (Bakhara: its amir and its people, p. 238.) - Je crois qu'il faut eucore lire colors dans ces passages de notre auteur (t. III, fol. 135 v., 247 r. et v., 253 v.): Il mit fin aux profits que منافع امرا و احكيات را بربست faisaient les émirs et les gardes d'Élias Khodjah-khan; > باغدای من المحاز الكيان A l'instigation d'une troupe de gardes من المحاز الكيان ٨، حالا كه در جركه الكعمان ساء سدرة مقام التظام دارم présent que je suis compris parmi les personnes attachées particu-از أمرا و lièrement au senil aussi noble que le paradis المرا و المرا وصدور ورزرا وابحكمان ومقربان عبير مهمى از مهمات ملكى Aucun ومالي را بي وقوف وشعور انجناب بموقف عرض نرسانند des émirs, des ministres, des vizirs, des gardes et des courtisans ne portera à la connaissance du roi aucune affaire relative aff gouvernement ou à la perception des tributs, sans en donner préalablement avis au ministre; و المحكيان ومقربان والخار باكثر المحكيان ومقربان

ومين علاقت اعيان على رسيد La plupart des gardes et des

L'émir Kazaghan, ayant choisi Sali Sérai pour sa place d'armes, rassembla une armée redoutable. Lorsque Kazan Sultan fut informé de cet événement, il marcha contre les ennemis avec une nombreuse armée. Dans l'année 746 (1345-46), les deux partis en vinrent aux mains, dans la plaine de Karbeh (Karieh, village) Déréhi Zengui. Pendant la bataille. une stèche ayant atteint l'œil de l'émir Kazaghan. Kazan Sultan obtint la victoire. Il passa l'hiver suivant à Karchi; à cause de la violence du froid et de l'abondance des pluies, la plupart des chevaux de son armée périrent. Lorsque l'émir Kazaghan eut connaissance de la faiblesse de l'ennemi, il arbora une seconde sois l'étendard de la bravoure, et marcha en toute liâte vers ses cantonnements. Un second combat s'engagea entre les deux armées et Kazan Sultan 1 fut tué. L'émir Kazaghan empêcha l'armée de piller et étendit sa compassion et sa bienfaisance sur la famille de Kazan Sultan. On lit, dans les Prolégomènes du Zafer Nameh, que, depuis l'époque où Djaghatai-khan monta sur le trône dans le Mavéraunahr et le Turkistan, jusqu'à la mort de Kazan Sultan, (il s'était écoulé cent vingt-trois aus).

L'émir Kazaghan choisit, en qualité de khan de l'olons de Djaghataï, Danichmendjeh, qui descendait

se rencontre encore dans Khondémir, fol. 257 r., l. 18 cl 24, et v., l. 18, joint aux mots émir, vizir, ministre et favori: إمراً صدور (Voy. encore ibid. fol. 259 r. l. 10; fol. 267 v. l. 3.)

On peut comparer ce récit du règne de Kazan Sultan avec celui qu'on lit au commencement de l'Histoire de Timur-bec, traduite par Pétis de la Croix, t. l., p. 1 à 4.

d'Ogodai-kaân. Lorsque ce prince eut régné deux ans, l'émir Kazaghan le mit à mort; et Bian Coulikhan devint roi du Djaghataï. Bian Couli était fils de Sourghadou Oghoul, fils de Doua-khan, Sous son règne, l'émir Kazaghan montra de la justice et de la générosité, et gagna par ses biensaits le cœur de toutes les classes de la population. Dans l'année 760 (1359 de J. C.), un nommé Kotlok-Timour, qui avait épousé la sœur de l'émir Kazaghan, arbora l'étendard de la révolte contre cet émir, et le tua dans une partie de chasse; après quoi, il s'ensuit du côté de Kondouz1. Un des favoris de l'émir assassiné se mit, avec ses serviteurs, à la poursuite du meurtrier, et, l'ayant atteint dans la ville de Kondouz, le mit en pièces à coups de sabre. Puis il s'en retourna henreusement, après avoir prouvé sa sidélité envers son maitre. Le fils de l'émir Kazaghan, le mirza Abdallah, ayant succèdé à son père, fit de Samarcande la capitale du royaume. Mais, comme il convoitait la princesse femme de Bian Couli, il assassina ce prince.

### TIMOUR CHAIL-KHAN.

Timour Chah-khan monta sur le trône, après le meurtre de Bian-Couli, par la volonté de Mirza Abdallah. Il était fils d'Yiçoun-Timour, fils d'Aboucan, fils de Doua-khan. Pendant que le mirza Abd-allah

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cf. sur le gouvernement et la mort de l'émir Kazaghan, l'intéressant récit de Chéref-eddin Ali Iezdi (Histoire de Timur-bec, L. I., p. 5-19). Je dois faire observer seulement que, dans ce récit, Kotlok-Timour est qualifié de gendre de Kazaghan et l'assassinat de celui-ci placé en 759. (Voyez encore d'Ohsson, IV, 737, 738.)

exerçait l'autorité, l'émir Bian. Seldouz, ayant embrassé le parti de la rébellion, d'accord avec l'émir Hadji Berlas, un des descendants d'Yiçou Monga, fils de Karadjar-noian, rassembla une armée et marcha vers Samarcande. Timour-eliah et le mirza Abd-allah allèrent à sa rencontre. Un combat acharné s'étant engagé, Timour-chah et Abd-allah furent tués. L'émir Bian conquit tout le Mavérannahr et se déclara souverain. Comme c'était un homme doux de earactère et peu cruel, et qu'il se livrait avec excès à la boisson et à la société des femmes, le désordre se glissa dans le gouvernement des provinces du Touran. L'ambition et le désir du pouvoir s'introduisirent dans tous les cœurs et dans tous les esprits. L'émir Hadji Berlas arbora l'étendard de l'indépendance dans la ville de Keeli; il fut imité à Khodjend par l'émir Baïczid; à Balkh, par Ouldjaï Boukai Seldouz; à Chébonrghan, par Mohammed Khodjalı Aperdi. D'un autre eôté, l'émir Hocein, fils de l'émir Molla, fils de l'émir Kazaghan, et l'émir Khidr Yaiçaouri, ayant réuni une armée 1, faisaient continuellement des ineursions dans ces contrées et se berçaient de l'espoir de s'emparer du commandement.

HISTOIRE DE TOUGLOUK TIMOUR-KHAN.

Après le meurtre de l'émir Kazaghan, Touglouk

Dans un autre passage (111, fol. 135) où il rapporte les mêmes événements, Khondémir ajoute ces mots: « Dans les environs de la forteresse de Chadiman ...»

Timour, fils d'Imel Khodjah 1, fils de Doua-khan, monta sur le trône dans l'olous de Djéteh. Lorsqu'il reçut la nouvelle des troubles du Mavérannahr, il dirigea toutes ses pensées vers la conquête de ce pays. Dans l'année, 761 (1360), il marcha sur Samarcande, réduisit sous le joug de l'obéissance la plupart des émirs rebelles et s'en retourna, après avoir placé dans chaque ville un gouverneur et un darogah (prévôt). Après son départ, le feu de la haine et de la dispute s'étant allumé entre les princes du pays, les malheureux sujets furent les victimes de la discorde. Pour ce motif, Toglouk Timour-khan, dans l'année 763 (1361-62), conduisit une seconde fois son armée dans ce pays; et, après avoir tué l'émir Bian Seldouz et Baïezid Diélair 2, il laissa son fils Élias Khodjah-khan pour gouverner le Mavérannahr et il arbora l'étendard du retour.

ÉLIAS KHODJAH-KHAN, FILS DE TOUGLOUK-TIMOUR KHAN.

Après le départ de son père, il s'adonna, dans Samarcande, à remplir les obligations de la royauté. Dans l'amiée 765 (1363-64), l'émir Hocein, fils de

l'émir Molla et l'émir Timour Gourkan se révoltèrent contre lui. Un combat s'engagea entre les deux partis. Élias Khodjah-khan s'enfuit dans le Djéteh, où Kamar-eddin Doughlat 1 mit sin à ses jours.

ADIL SULTAN, FILS DE MONAMMED, FILS DE POULAD, FILS
DE GOUNDJUK-KHAN.

Après la fuite d'Élias Khodjah, il monta sur le trône, avec l'approbation de l'émir Hocein. Après qu'il eut régné en repos durant quelque temps, il aspira à un pouvoir indépendant. L'émir Hocein s'aperçut de son dessein; et, s'étant saisi de sa personne, il le noya dans le fleuve Haska et choisit, en qualité de khan, Kaboul Sultan, fils de Dourdji, fils d'Iltchikédai. Après sa victoire sur l'émir Hocein, l'émir Timour Gourkan fit périr Kaboul Sultan.

### SIOURGHATMICH-KHAN, FILS DE DANICHMEND-KHAN.

A l'époque où Timour arbora l'étendard de l'inimitié contre l'émir Hocein, il éleva au trône de l'olous de Djaghatai Siourghatmich-khan, quoique ce prince fût de la race d'Ogodai-kaûn. Après la mort de Siourghatmich, Timour lui donna pour successeur son fils Sultan Mahmoud-khan et prescrivit que, selon la coutume, on consignât le nom

On peut consulter, sur ce personnage, le passage du Tarikhi-Rechidi traduit dans les Notices et Extraits, t. XIV, p. 479; l'Histoire de Timur-bec, l. I, p. 165, 166, 252, 253 et passim, et l'Histoire généalogique des Tatars, p. 414 à 418.

de ce prince en tête des diplômes. Sultan Mahmoudkhan mourut dans l'année 806 (1403-4), dans une localité de l'Asie Mineure, ainsi qu'il sera raconté dans le récit du règne de l'émir Timour Gourkan.

### KIHDR KHODJAH-KHAN 1.

Khidr Khodjah-khan monta sur le trône dans le Moghoulistân, sous le règne de l'émir Timour Gourkân. Après que ces deux princes eurent été pendant quelque temps ennemis l'un de l'autre, un traité de paix fut conclu entre eux, et Timour éponsa la fille du khan qui s'appelait Tékel Khanum. Après la mort de Khidr Khodjah, son fils Mohammed-khan arbora l'étendard de la souveraineté. Lorsqu'il fint mort, Veïs-khan², fils de Chir Ali Oghlan, fils de Mohammed-khan, devint son successeur. Il mourut, après avoir satisfait pendant quelque temps aux obligations de la royauté, et laissa deux fils, savoir : Içan Bouka et Iounis-khan.

# IÇAN EOUKA ET IOUNIS-KHAN.

Après la mort de Veis-khan, les émirs du Moghoulistan se divisèrent en deux partis; le plus nom-

<sup>1</sup> Cf. sur ce prince les Notices el Extraits des manuscrits, 1. XIV, p. 479, 480 et 512; et Deguignes, 1. I, p. 290 et t. III, p. 337.

Cf. surce princeet sur son sils lounis-klian, un passage d'Haider Razi, cité par M. Quatremère (Journal des Savants, janvier 1839, p. 24. Veis-klian y est nommé Awis, ainsi que dans les Notices et Extraits, p. 480 et 481). Sur lounis-klian, voyez encore Haider Razi, Histoire des Mongols de la Perse, p. 69, note, s.

breux se soumit à Içan Bouka-khan; un petit nombre d'autres émirs, ayant préféré obéir à Iounis-khan, conduisirent ce prince auprès de Mirza Oloug-beig Gourkan, dans l'espoir d'obtenir pour leur prétendant des secours et des renforts 1, car sa sœur était mariée au fils cadet de Mirza Oloug-beig, Abd el-Aziz. Malgré cette alliance, le mirza Oloug-beig ne témoigna pas d'intérêt à Iounis-khan; et, après avoir dispersé les émirs et les soldats de ce prince, il le congédia et le fit partir pour l'Irak et l'Azerbéidjân. Iounis-khan, étant arrivé à Tébriz, à l'époque où le mirza Djihan-chah le Turcoman était gouverneur de cette ville, y séjourna plus d'un an. Après quoi il se rendit à Chiraz et fit une cour assidue à Mirza Ibrahim Sultan2. Au bout de cinq ou six mois, Mirza Ibrahim Sultan étant venu à mourir, Iounis-khan reconnut l'autorité de son fils et successeur Mirza Abd-allah. En un mot, Iounis-khan demeura près de dix-huit ans dans less pays étrangers. Lorsque

Le mot كوم manque dans le dictionnaire; mais M. Senkowski nous apprend que c'est un terme turc djaghatéen signifiant «secours, renfort» (Supplément à l'Histoire des Hans, p. 102, 115). Il se rencontre avec ce sens dans plusieurs autres passages de notre auteur (Habib essiier, t. III, fol. 46 r. 48 r. 75 r. 146 v. 212 r. 229 r. 238 r. 243 r. 279 v. 280 r.). Il faut lire كوم, au lieu de بكوم, dans cet autre passage (fol. 244 v. ligne avant-dernière): ميرزاكيك بكوكب امير مظفر ارسال نمود المال الموردالية الموردال

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Cf. sur ce prince, qui était le frère cadet d'Oloug-beig, et qui mourut en l'année 838 (1434-35), les Mémoires sur diverses antiquités de la Perse, par S. de Sacy, p. 160 et 161, et l'Histoire de Timur-bee, I, p. xxxx.

Mirza Sultan Abou Said Gourkan 1 fut affermi sur le trône de Samarcande, sur l'invitation de ce monarque fortuné, il poussa son cheval vers sa première demeure. Le motif pour lequel le sultan Abou Said manda Iounis-khan était que, à l'époque où la guerre s'alluma, sur le bord du fleuve Amouieli, entre Mirza Oloug-beig et son fils Abd el-Latif Mirza, Içan Bouka-khan, ayant regardé l'occasion comme une proie facile à saisir, ravagea le pays de Ferghanah, jusqu'à Kendbadam, et sit prisonniers tous les habitants d'Andédian. Le sultan Abou Said, après avoir conquis Samarcande, conduisit une armée dans le Moghoulistân, asin de punir cette injustice; et, ayant défait et mis en fuite Içan Bouka, il sit partir un courrier, afin de mander Iounis-khan. Lorsque ce prince fut arrivé à Samarcande, Abou Said prépara pour lui un festin royal; lui confia le rang de khan du Moghoulistan et décréta que les émirs du Touman de Saghirdji, qui avaient abandonné Içan Bouka, partiraient pour le Moghoulistân, à l'ombre de l'étendard d'Ionnis-khan. Chir Hadji-beig, qui était le plus puissant de ces noians (chefs de tribu), maria à Iounis-khan sa fille appelée Içan Daulet Beigum. Iounis-khan eut de cette princesse trois filles, dont l'aînée était Mihr Nigar Khanum, que

¹ Ce prince était petit-fils de Mirza-Mirân-chah, un des fils de Timour, Il fut reconnu roi à Bokhara, après le meurtre de Mirza Abd el-Latif, c'est-à-dire, dans l'année 854 (1450), et s'empara de Samarcande l'année suivante. (Khondémir, fol. 218 ro et v.) H'fut fait prisonnier et mis à mort, dans l'année 873 (1468-69), par l'émir Haçan-beig, l'Ussum-Cassan des chroniqueurs occidentaux.

Sultan Abou Said Mirza maria à son fils aîné Sultan Alimed Mirza ; la seconde était Kotlok Nigar Khanum, qui épousa Mirza Omar cheikh Goirkân, autre fils d'Abou Said 2; enfin, la troisième, Khob Nigar Khanum, cut pour mari Mohammed Hocein

Doughlat.

Après la mort d'Iounis-khan, son fils Sultan Mahmoud-khan plaça sur sa tête, à Tachkent, le diadème royal. Il est connu, parmi les Mongols, sous le nom de Djanikeh. Sultan Mahmoud-khan et son frère Sultan Ahmed-khan, qui est connu sous le nom d'Aldjeh-khan<sup>3</sup>, à l'époque de la révolte de Mohammed-khan Cheïbani <sup>6</sup> et pour un motif qui sera consigné ci-après <sup>5</sup>, furent faits

des Uzbeks.

<sup>1</sup> Cf. Khondémir, fol. 230 r.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Cf. fol. 231 r. et v. et 265 v.

Haîder Doughlat dit que les Kalmaks avaient donné à Ahmedkhan le surnom d'Alatchi-khan, c'est-à-dire, « prince sanguinaire, » à cause des victoires qu'il avait remportées et des cruautés qu'il avait exercées sur eux et sur les Uzbeks-Kazaks (Notices des Manuscrits, t. XIV, p. 485. Cf. Journal des Sarants, janvier 1839, p. 26). Le fils d'Ahmed, appelé Abou Saîd-khan, releva la puissance de son père et de son oncle dans les villes de Kachgar et de larkend et porta ses armes dans le Tibet et dans le Cachmir.

Ainsi qu'on peut le voir dans un précédent chapitre de Khondémir, dont j'ai donnéla traduction ailleurs (Fragments de géographes et d'historiens arubes et persans inédits, p. 223), Mohammed-khan Cheibani était petit-fils d'Abou'l-Khañr-khan, souverain de Kiptehak, et avec l'aide de qui Mirza Sultan Abou Said avait conquis Samarcande. Cheibani s'empara de cette même ville, au commencement de l'année 906 (1500) et fut le véritable sondateur de la puissance

Ms. 69 Gentil, t. III, fol. 288 v. Il est encore question, dans un autre endroit (fol. 230 r.); de Sultan Mahmond-khan, à propos

prisonniers par ce chef. Après que Cheibani-khan les eut retenus pendant deux ou trois jours, il s'abstint de répandre le sang de ces deux frères, par la raison qu'il avait pour femme la fille du sultan Mahmoud-khan, et il leur donna la permission de se rendre partout où ils voudraient. Djanikelt et Aldjeh-khan étant allés du côté de Tourfan, au bout de deux ou trois mois de séjour dans cette contrée, Aldjeli-khan mourut. Après que sultan Mahmoudkhan eut mené une vie errante dans ces déserts: pendant deux ou trois ans, il se dirigea enfin vers la cour de Cheibani-khan, dans l'espoir d'en être traité avec bonté et commisération. Lorsqu'il fut arrivé dans le pays de Ferghanah, Djani-beig Sultan<sup>1</sup> enyoya un courrier à Cheibani-khan et lui annonca que sultan Mahmond-khan était entré dans ce pays et qu'il se rendait à la cour. Cette nouvelle ne s'accordait pas avec les dispositions d'esprit de Cheibanikhan, car il s'imagina que les Mongols qui avaient

d'une expédition qu'il fit contre Sultan Abmed Mirza, fils de Mirza Sultan Abou Said, prince de Samarcande. Les deux armées, s'étant trouvées en présence, furent saisies d'une panique réciproque et s'enfuirent chacune dans son pays. Le sultan Mahmoud-khan s'allia par le suite, en l'année 899 (1493-94), avec Ahmed-Mirza contre le frère de ce prince, Mirza Omar cheikh Gonrkan, souverain d'Andédjan et père du fameux Zéhir-eddin Mohammed Baber, (Cf. Khondémir, loc. laud. fol. 265 v. 266 r.) Dans l'année suivante, Mahmoud-khan entreprit une expédition contre Baïsonkor Mirza, fils de Mirza Sultan Mahmoud, qui venait de succéder à son père dans la possession de Samarcande et de Bokhars. Khondémir, ibidem, fol. 258 v. Il fut défait et perdit 13,000 hommes.

Djani-beig était cousin de Cheibani-beg-khan et gouvernait la

ville d'Andédjan (Notices des Manuscritt, t. XIV, p. 485).

embrassé son service se soumettraient de nouveau la Djanikeli et que ce prince, avec leur aide, se flatterait de l'espoir de recouvrer l'autorité souveraine. En conséquence, il osa rompre le traité, ce qui est contraire à la conduite louable des sultans magnifiques, et il envoya un détachement d'Uzbeks à la rencontre de sultan Mahmoud, afin qu'ils le missent à mort, quel que fût l'endroit où ils le rencontreraient. Ce corps de troupes, ayant atteint à Khodjend le cortége auguste du khan, fit périr ce prince, avec ses trois fils et une troupe de courtisans qui

Littéralement : « Prendraient sur l'épaule la housse du service de Dianikeli. « Sur l'espèce de couverture de cheval nommée quachiah ame , on peul voir une longue note de M. Quatremère (Ilistoire des sultans mamlouks, t. I, p. 4-7). l'ajouterai seulement ici un fail qui pronve que l'usage du ghachiah, comme un des insignes de la souveraineté, était antérienr aux époques indiquées par M. Quatremère. On lit dans Ibn Alathir (Ms. de C. P. t. V, fol. 95 r.) que, dans l'année 458 (1066), le sultan Alp-Arslan, ayant fait reconnaître son fils Melik-chah pour son successeur, le fit monter à cheval et marcha devant lui, portant le ghachiah يممل الغاشية .-Actuellement encore, les palefreniers persans portent sur l'épaule, lorsque leur maître est à cheval, une housse appelée sin pouch dont ils recouvrent la selle, toutes les fois qu'il mel pied à terre. (Voyez Alex. Chodzko, Le Ghilan ou les Murnis caspiens, Paris, 1850, p. 97; le même, Nouvelles annales des Voyages, septembre 1850, p. 283.) Le vrai sens du mot a été ignoré du savant M. d'Ohsson, qui l'a rendu par manteau (t. 1, p. 224), dans ce وامير ان تيمور ملك بودكه اگر رستم: passage du Djihan Kuchai · L'émir de Kho در زمان او بودی جز غاشیه داری او نکردی djend était Timour Mélik, guerrier doué d'une telle bravoure, que si Rustem avait vécu de son temps, il n'aurait pu que porter son ghachiali (c'est-à-dire, se reconnaître son serviteur). • Ms. 1185 de la Bibliothèque de l'Université de Leyde, fol. 48 r. lig. 7.

l'accompagnaient. La vie du sultan Mahmoud-khan avait duré plus de quarante ans et moins de cinquante.

(La fin à un prochain numéro.)

#### BIBLIOGRAPHIE.

La littérature géographique des Arabes va s'enrichir prochainement d'une publication des plus importantes. Il s'agit de l'itinéraire (احلة) d'un Arabe d'Espagne, Mohammedibn-Djobair, qui, pendant les années 1183, 1184, et les premiers mois de l'année'i 185, visita l'Égypte, une partie de l'Arabie, l'Irak arabe, la Mésopotamie, la Syrie et la Sicile. Cette relation, dont les lecteurs du Journal asiatique ont pu entrevoir l'importance, grâce à M. Amari, qui a donné ici nieme (numéros de décembre 1845, janvier et mars 1846) le texte et la traduction, accompagnés de notes, du chapitre relatif à la Sicile, n'existe que dans une seule bibliothèque de l'Europe, celle de l'Université de Levde. (Ms. 320 (1) du fonds Warner; voyez Catalogus codicum orientalium bibl. academiæ Luqduno Butavæ, auctore R. P. A. Dozý, vol. II. p. 135, 136). Le manuscrit de l'Escurial 486 (2) n'en offre qu'un maigre abrégé. A la fin de 1845, M. Reinhart Dozy avait annoncé une édition de l'ouvrage d'Ibn-Djobair (voyez Journal asiatique, sévrier 1846, p. 198, 199); mais d'autres occupations, et surtout les travaux de l'enseignement auquel il a été appelé, il y a deux ans, l'ont forcé de renoncer à co projet de publication. Un jeune savant écossais, disciple de M. Rædiger à l'Université de Halle, M. W. Wright, a bien voulu se charger de cette tache, à la recommandation de M. Dozy. L'onyrage s'imprimera à Leyde, chez M. E. J. Brill, imprimeur de l'Université. M. Wright joindra à son édition quelques extraits de l'Histoire de la Mecque, par Al-Fakihi (voyez sur cet ouvrage, Dozy, op. supra laudat. p. 170), et trois notices sur Ibn-Djobair, par Ibn al-Khatib, Makkari et Makrizi. Tons les amis de la littérature arabe et de la géographie orientale feront des vœux pour que cette belle publication ne tarde pas à paraître.

C. D....y.

L'insatigable docteur Sprenger vient de publier une Vic de Mahomet, d'après les sources originales. Cet ouvrage, intitulé: The Life of Mohammad from original sources, a été imprimé à Allahabad. La première partie, la seule qui soit parvenue en Europe, sorme un in-8° de 210 pages.

Le même savant a aussi publié récemment une nouvelle édition du Gulistan de Saadi, à l'usage du collège de Fort William, dont il est examinateur. Le texte est revu avec soin, et il n'est pas servilement copié sur les éditions précédentes. Il y a, comme dans l'édition donnée en Angleterre par M. Eastwick en 1850, les voyelles et la ponctuation, ce qui est trèsavantageux pour les étudiants.

G. T.

#### TRACES DE LA BUCCOMANCIE CHEZ LES PERSANS.

Quoique la Baccomancie de M. Rogers, dont M. Giacomelli a rendu compte dans le journal des Débats du 13 janvier, ne sasse pas une science à part dans l'Encyclopédie des Orientaux, et qu'il n'en soit question que dans les ouvrages qui traitent de la physionomique en général, il est intéressant de remarquer que l'un des derniers distiques du Mesnevi de Djelal-eddin Roami s'y rapporte. Ce distique se trouve dans la grande édition qui a été faite au Caire en six vulumes in-solio, à la pénultième seuille, p. 522.

Un père ayant légué tout son bien à celui de ses trois fils

qui serait le plus nonchalant et le plus commode, des trois jeunes gens en appellent à la sentence du juge. L'un des trois, pour prouver ses titres à l'héritage, dit que, pour connaître le caractère d'un homme, il ne se doune pas même la peine de le faire parler, mais qu'il lui sussit d'observer les centours de sa bouche, pour le connaître en moins de trois jours. Voici ce distique:

Il dit: Je le connais à sa bouche, aux contours, Lorsqu'il ne parle pas, même en moins de trois jours.

Qu'il soit permis de faire observer, à cette occasion, que le mot persan pouz ou poz (circuitus oris) est l'allemand voz, lequel, dans les idiomes vulgaires allemands, est synonyme de bouche. (Voyez Höfer, Etymologisches Wörterbuch, p. 233, Fotzmaul.)

HAMMER-PERGSTALL.

# NOUVELLES ET MÉLANGES.

## SOCIÈTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 9 JANVIER 1852.

Il est donné lecture du procès-verbal de la dernière séance; la rédaction en est adoptée.

Madame Alexandre Kean est nominée membre de la Société. M. Defrémery donne lecture d'un quatrième extrait de l'Histoire de la dynastie des Benou Hafz, par M. Cherbonneau.

M. Breulier lit la traduction de quelques poésies sanscrites d'Amarou, par MM. Bivelli et Breulier.

#### OUVRAGES PRÉSENTÉS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'Université de Leyde. Catalogus codicum orientalium bibliotheca academia Lugdano Batava, autore R. P. A. Dozy. Vol. secundum. Leyde, 1851, in-8°.

Par la Société. Madras Journal of literature and science, nº 35 et 37. Madras, 1849 et 1850, in-8°.

Par l'auteur. An enquiry into M. A. d'Abbadie's Journey to Kaffa, by Ch. Beke, deuxième édition. Londres, 1851, in-8°.

Par le même. A summary of recent Nilotic discoveries, by Ch. Beke. Londres, 1851, in-8°.

Par le même. On the alluvia of Babylonia and Chaldwa, by Ch. BEKE. Londres, 1851, in-8°.

Par l'auteur. Considérations nonvelles sur la Numismatique gauloise, par M. BREULIER. Paris, 1852; in-8°.

#### PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 13 FÉVRIER 1852.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté. L'ecture d'une lettre de M. Parrat, de Porrentruy (Suisse). L'auteur adresse deux spécimens de traduction hiéroglyphique au moyeu du chaldéen, par lesquels il explique les textes de l'inscription de Rosette et du zodiaque de Denderah, et corrige la traduction donnée par M. de Rougé.

M. l'abbé Bargès lit un nouvel extrait de son voyage en Afrique.

M. Louis-Emile Labantne, avocat, présenté par MM. Reinand et Bazin, est nommé membre souscripteur de la Société.

#### LIVRES PRÉSENTÉS À LA SOCIÉTÉ.

Dernière livraison du Dictionnaire tamoul-latin. 1 vol. in-8°, présenté par M. Ariel.

Annuaire de la Société d'encouragement de l'industrie nationale. 1852, 1 vol. in-4°.

Fontes rerum Austriacarum. 4 vol. in-8°.

Sitzungsberichte der kaiserl. Akademie der Wissenschaften. 6° vol. in-8° et pl.

The Journal of royal asiatic Society of Great Britain and Ireland. T. XIII, part. 1, vol. in-8°.

Journal of the royal geographical Society of London. T. XX et XXI, 2 vol. in 8°.

Archiv für Kunde Oesterreichischer Geschichts-Quellen. 1851, 3 vol. in 8°.

Balletin de la Société de Géographie, t. II, n° 10, 11. Brochure in-8°.

On the villages and towns named Hozar and Hazor in the Scriptures with the identification of the Hazor of Khedar, by John Wilson. Brochure in-8°.

Recaeil des actes des séances de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, 1848, 1 vol. in-4°.

Notizenblatt. 1851. (Extrait des Mémoires de l'Académie de Vienne.) 1 vol. in-8°.

Bundehesh, liber pehlvicus e cod. Havniensi descripsit WES-TERGAARD. 1 vol. in-4°, 1851.

Die Alterthümer vom Hallstätter Salzberg und dessen Umgebung, von Frederic SIMONY. T. IV, atlas oblong.

Journal des Savants. Paris, janvier 1852.

Le Mobacher (texte et traduction), 31 janvier 1852.

# JOURNAL ASIATIQUE.

AVRIL 1852.

### LETTRE A M. REINAUD,

### SUR QUELQUES MANUSCRITS SYRIAQUES

DU-MUSÉE BRITANNIQUE,

CONTENANT DES TRADUCTIONS D'AUTEURS GRECS PROPANES ET DES TRAITÉS PHILOSOPHIQUES.

Monsieur,

Un supplément de catalogue récemment publié par le Musée britannique m'indiquait les non 14658, 14659, 14660, du fonds de Su-Marie Deipara de Nitrie, comme renfermant des traductions de quelques ouvrages d'Aristote, les commentaires de Probus, Sergius de Résain, Georges, évêque d'Arabie; Sévère de Kinnesrin, sur diverses parties de l'Organon, et un fragment du De fato de Bardesane. Le travail que j'achève en ce moment sur la philosophie syriaque me faisait vivement désirer d'examiner ces ouvrages, que je n'avais trouvés jusqu'ici dans aucun autre manuscrit. Les résultats ont dépassé mon attente, et je dois dire que, en comparaison de ces richesses nouvelles, tont ce que

j'avais vu, en fait de philosophie syriaque, dans les anciennes collections de Florence, de Rome et de Paris, devient presque sans valeur. Ces trois manuscrits sont vraiment les seuls restes importants du grand travail philosophique qui se manifesta chez les Syriens au vi° et au vii° siècle, et dont les monnments, esfacés par les travaux arabes, ont presque entièrement disparu. Mais le n° 14658 (du vu' siècle) me réservait d'autres surprises. Outre les ouvrages péripatétiques, ce manuscrit renferme plusieurs fragments ou opuscules traduits du gree, et qui n'existent plus dans la langue originale. Le nombre des jours que je pouváis passer au British Museum étant limité par des raisons indépendantes de ma volonté, j'ai dû en remettre la copie complète à un autre voyage. Ce premier examen, toutefois, m'a suffi pour constater d'une manière certaine ce que l'on pourra tirer un jour de ce recueil, et je puis annoucer dès à présent aux amis des lettres greeques que le nº 14658 du British Museum leur réserve un dialogue socratique inconnu jusqu'ici, un très-grand nombre de sentences de Ménandre, dissérentes de celles qui nous ont été transmises; un recueil gnomique attribué à Pythagore, différent également de celui que nous eonnaissons; une collection de sentences sous le nom de Théano, un fragment du dialogue De fato de Bardesane1; le commencement de l'Apologie de Méliton à Marc-Aurèle; une autre Apologie chré-

<sup>1</sup> L'existence de ce fragment inédit avait déjà été reconnue par M. W. Curelon.

tienue de la même époque 1. Voici, dans l'ordre du manuscrit, l'énumération exacte de ces pièces, que je crois devoir porter dès à présent à la connaissance des amis des littératures grecque et syriaque:

On peut le lire dans la Biblioth. graco-lat. ret. Patrum d'André Gallandi, t. I, p. 681 et suiv. et dans la collection des ouvrages De fato, publiée par Orelli (Zurich, 1824), p. 202 et suiv.

Le dois exprimer iei ma reconnaissance à M. Egger, qui, avec cette inépuisable complaisance qui le caractérise, a bien voulumettre à mon service sa connaissance si fine et si exacte de la littérature grecque, pour déterminer quelques-uns de ces morceaux.

هن در حلی الله هند مها ها الله و در حلی الله هند مها هما هم و معدد معرف معلی معرف معلی معرف معلی و معرف معلی و معرف معلی و معدد معلی و معرف المعنی المعن

Il y a quelques jours, en allant visiter à Schemsgarm notre frère Évéthès, nous y rencontrames Bardesane, qui, après s'être assuré de notre santé, nous demanda: « De quoi parliezvous? car j'ai entendu votre voix du dehors, comme j'entrais. » Il avait coutume en effet, lorsqu'il nous trouvait causant avant son arrivée, de nous demander ce que nous disions, afin d'en discourir avec nous. Nous lui répondimes: « Un de nos compagnons i nous disait: « S'il n'y a qu'un Dieu, ainsi que vous l'assurez....

Le dernier paragraphe est donné sous le titre spécial de لا يَصْرِعل Livre des Chaldéens : , '

دلمت حدم دلم اقتدا العلم العدم المنام المنام المنام عمر دلك حدما المنام المنام

de ovenstas.

واحدا وهدالها وحدادا وه بهتما وبعدما ومحمل مده الما ومحمل والما وحدادا وحدادا وحدادا وحدادا وحدادا وحدادا وحداد و

Il est écrit dans le Livre des Chaldéens que Mercure, quand il rencontre Vénus dans la maison de Mercure, forme des peintres, des sculpteurs et des changeurs, et que, quand, ils se rencontrent dans la maison de Vénus, il uait des parfumeurs, des chanteurs et des poètes. Or, dans tout le pays des Tay et des Sarrasins, dans la Lybie supérieure, dans la Mauritanie, et chez les Nomades (Numides) qui habitent près des bouches de l'Océan, dans la Germanie extérieure, dans la Sarmatie supérieure, en Espagne, et dans tous les pays qui sont au

Le ms. porte co : sou.

Le ms. porte Leo; 22.

C'est-à-dire dans le signe.

Le gree porte le Saulla.

nord du Pont, dans tout le pays des Alains et des Albanais, chez les Sasses? et dans la Chersonèse d'Or , on ne voit ni sculpteur, ni peintre, ni parfumeur, ni changeir, ni poéte; mais toute cette région de la terre est privée de l'influence de Mercure et de Vénus.

Le texte grec ne fait aucune mention de ce Livre des Chaldéens. Bardesane veut parler sans doute de quelque ouvrage appartenant à la littérature nabatéenne, laquelle, ainsi que M. Quatremère à l'a démontré, était écrite en syriaque et riche en ouvrages d'astrologie.

J'ajouterai qu'une foule de particularités prouvent que le texte syriaque a été traduit du grec, ce qui résout la question controversée de savoir si Bardesane avait écrit le dialogue De fato en grec ou en syriaque.

Quelques pages plus loin, à la suite d'un traité d'astrologie médicale de Sergius de Résain, ou lit encore les lignes suivantes, qui se rapportent à Bardesane:

مقده ا وقدهما اب وصل حد وبي \* اهدا سعى ، لاه ا ، لاتى رّحما ، صنى لها ، الما ، محكما ، مسمحما ، حصنصل ، رحما الحا ، مبل ، وملا ، تمل \*

Le grec porte xal Orden nai Sauria.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Le grec porte seulement & χρυσή. Le texte syriaque, évidemment altéré, porte : « A Brusa, qui est au delà de Duro.»

Mémoire sur les Nabatéens , Journ. asiat. 1835.

Noms des signes du zodiaque, selon l'école de Bardesane1: le Bélier, le Taureau, etc.

C'est un dialogue en quarante-deux colonnes entre Socrate et un interlocuteur nommé (Socrate et un interlocuteur possédons) (Erostrophos. Cet ouvrage nous possédons; mais il est évidemment de la famille de ces dialogues supposés, tels que l'Eryxias, l'Axioclius, le Minos, l'Hipparque. Peut-être, faut-il y voir le Miδων ή Ιπποτρόφος (dont le titre se lit quelque-fois Ιπποσίρόφος), indiqué par Diogène Laërte parmi les dialogues évidemment apocryphes 2. Quoi qu'il en soit, voici les premières lignes de cet ouvrage :

صوصن احد، اور انوصه احدا حدا السالم حور ودورا حور حداد المعلا المعلو المعلول المعلو

<sup>1.</sup> Cest-à-dire esclou Bardesane, e comme on dit en grec of rept Bapdatodira pour Bardesane. 2 Diog. Laërt. 1. 111, \$ 62.

Socrate dit: « Ò Érostrophos, quel motif t'amène vers moi? Souvent j'ai entendu parler de toi, et dire que tu épuises tes forces en occupations vaines, où, jusqu'à ce jour, tu n'as trouvé rien d'utile ni pour toi, ni pour les autres. Je veux savoir de toi quel est ton désir. »

III. Un fragment intitulé safiant lso-crate. Inc.

C'est la traduction du discours parénétique d'Isocrate à Démonique.

IV. Une apologie chrétienne dont voici le début:

وهوله الموسط و وهد معدا المدار مدم الموسط والموسط والموسط الموسط الموسط

Mémoires decrits par Ambroise, prince du pays des Grecs, qui embrassa le christianisme, ce qui souleva contre lui les sénateurs de senateurs de l'obligea à prendre la fuite. Ce fut alors qu'il écrivit pour leur démontrer leur folie. Voici le début de son discours: Navez-vous point pensé, hommes de la Grèce, qu'il était contre la loi et la justice de me chasser du milien de vous? J'ai étudié toutes les sciences, poétique, rhétorique, philosophie, et, n'y ayant rien trouvé de bon ni de digne de Dieu, j'ai voulu connaître la sagesse des chrétiens. Après l'avoir étudiée, j'ai reconnu tout ce qu'il y a en cette doctrine de nouveau et d'étrange, et quelle confiance elle donne à ceux qui la professent pour enseigner la vérité....

Toutes mes recherches pour déterminer cet ouvrage ont été inutiles. Le nom même de l'auteur

ou qu'il faut transposer et lire: | Lul Lulo....

<sup>2</sup> Le texte syriaque porte le mot Tuoppupara.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Texte syr. βουλευτεί. Ce mot désigne probablement les aréopagites.

nue laisse dans le doute. On trouve bien un Ambroise, disciple d'Origène, qui paraît avoir été un homme lettré et considérable; mais la vraie transcription du nom d'Ambroise serait (alleurs, on ne voit pas que cet Ambroise ait écrit d'apologie. L'ouvrage est rempli de controverses contre les dieux du paganisme, à la manière de Tatien et d'Hermias.

V. Un fragment portant pour titre: Moi 1120 Menander sapiens dixit. C'est une collection de sentences extraites des comédies de Ménandre, et tout à fait différente des collections de gnomes monostiques que nous possédons sous le nom de ce poête. On sait, du reste, que ces collections sont loin de coîncider entre elles et d'offrir dans toutes leurs parties le même caractère d'authenticité. Je donne ici les premières lignes de notre récueil, avec la traduction latine littérale, sans m'obliger à en lever toutes les obscurités:

مدروص سحمط احد حدمه محدهد، ورحما وحدما محدد معرد برحما وهدد محدد معرد برحما وهدد محدد حدما والما والم

Le ma. porte Lana

مرم في هده الحديد والمسا والمدا والمدا والمدا والمدا والمدا مدود و المدا المعلم ومسم عدر معلم ومسم مدر معلم والمدا والمدا والمدا والمدا والمدا المدود موالم المدود والمدا والمدود والمدا والمدا والمدود والمدا والمدود والمدا والمدود والمدا والمدود والمدا والمدود والمدا والمدود والمدا والمد

Menander sapiens dixit in principio sermonum suorum:
Omnia opera hominis sunt aqua et semen, et planta et filii.
Pulchrum est plantare plantas, et decorum generare filios;
laudabilis et pulchru res est semen; sed ille in cujus manus
venit(?) laudabilis est super omnem rem.—Deus reverendus est, pater et mater colendi, nec unquam de sene ridendum, quia (ad statum) in quo est tu tendis.—Surgens
coram eo qui te senior est, honora eum quem tibi præposuit Deus honore et principatu.—Occideus ne occidas, et
manus tum nihil faciant pravi, quia gladius in medio positus est, etc.

VI. Un fragment intitulé mo: Las! Discours de Pythagore, et portant en sous-titre: Discours de Pythagore, et portant en sous-titre: Discours moLack Marie Lage Pisson Discours moranx du philosophe Pythagore, dont la beauté égale celle

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Cet endroit me semble altéré ou mal traduit. Il est difficile d'y trouver, un sens satisfaisant.

de l'or. n On s'attend, d'après ce début, à trouver les vers dorés; il n'en est rien. C'est une collection de sentences morales, occupant quinze colonnes et demie, et dont voici le début:

mill och, AilA W fich low اهنا العدم عمر المواح دليدها ال مد: وما العل امد وطوع صما الدي سما المرع الموحدة من مداورا الم حصورا المحمدا الاحموا صكسال والكنه حاسه در بحره مع حدهم سما هندا ، من وحمل ماحما واصدا . ل المحدود من حولا صعدس اله . لا الماحدون مع الأوا. مدم إعنا الم معدد مع الموا. Il ned sudad. Il por me sud ded وهل سعد . حذ العلم إحدا للما لاتما مه قرفه صد قسما . ٥٥٠ مي د د مسر الاستم . دخل وبعمل مد ومن المعند المديدة ومحدوله وفصيل

« Summa sermonis nostri sit præcipue de bonis, et de victu quotidiano sit sollicitudo nostra. — Non-correptio (i. e. defectus correptionis) mater est omnium malorum, omnis vero passio salutaris est, si contingit ut bene dirigatur. Correptio vero non efficax est nisi in ore illius qui videtur liber a passionihus malis. — Rem quam cupis possidere non petas a Deo, nisi valeas eam subjicere tibi. — Quod vere Deus dat, non sentit a se ablatum; non enim seit se dare quod ab eo accipitur. — Homo qui Deo dignus est divinus est bonis suis inter homines. — Ratione superior es animalibus, nihil aliud est enim mors amara nisi somnus rationis.

Notre recueil représente sans doute un de ces recueils pythagoriques ou orphiques qui avaient cours dans l'antiquité, peut-être le Îερδε λόγος ou Περί Ṣεῶν, en prose dorique, que Pythagore composa, dit-on, sous le nom d'Orphée.

VII. Un fragment de vingt-deux colonnes, contenant tout le début de l'apologie de Méliton, évêque de Sardes, adressée à Marc-Aurèle, après la mort de Lucius Vérus, vers l'an 175. On ne possédait de cet important ouvrage que de très-courts fragments, conservés par Eusèbe.

ماه مراهد المسكور وركمه وراهد المها المها

<sup>1</sup> Fabricius, Bibl. gr. (ed. Harles), t. 1, 161 sq. et 781.

cell cara data hoint light de العاليا العالم المام الماسب حمومد ، حزم إلى معصل خصوه ا ، حزيما milose : odel of for acle accel م مده و با اعداد العداد المراس ومدا مع در حسا من ارسه المحمد والا حديما . low. govert at the com wash مع اقده حنوا إلى حس وحدا ١٥٥١ من مع Miso hen yel in was of . I is a hole حديدا اسرا المحر وعدب اسمامه ، عدوا الم وهم معس حصلاً الم وحده معلى وحداسل الدهم ووصحب وصد مدهور.

Discours du philosophe Méliton adressé à Antonin César, pour lui faire connaître Dica et la voie de la vérité. Il commença ainsi à parler. Méliton dit; ell n'est pas facile d'amener à la droite voie l'homme qui a été longtemps retenu dans l'erreur. Cela n'est pourtant pas impossible; car, pour peu que l'homme se détourne de l'erreur, le souvenir de la vérité se ranime en lui. De même que, torsque la nue s'entr'ouvre, la sérénité renaît sur-le-champ, de même, quand l'homme se tourne vers Dieu, les nuages de l'erreur qui l'empêchaient de voir, disparaissent soudain de devant sa face. L'erreur, en effet, est comme une maladie ou une démence passagère qui re-

tient captifs ceux qui y sont assujettis; la vérité, au contraire, se sert de la parole comme d'une cles (pour les délivrer); elle donne la vie à ceux qui étaient morts, et les réveille, etc.



Cette apologie, si importante par son ancienneté, sera sans doute un des plus précieux fragments d'antiquités ecclésiastiques que l'on devra aux manuscrits de S<sup>16</sup>-Marie Deipara.

VIII. Un fragment composé d'une vingtaine de questions ou d'énigmes, et intitulé Platon. Ce sont des aphorismes extraits des Oper attribués à Platon, avec un léger changement dans le tour.

هرم احد، حده سل الاحتمال بصعم معلام معلم المعلم ال

Platon dit: Qu'est-ce qu'un animal immortel, qui abonde en toutes sortes de bien, dont la nature est éternelle, et qui est la cause de tout bien? — Qu'est-ce que l'amitié? L'accord sur toutes les choses du monde.

Dans le texte gree, ces aphorismes ont le tour de définitions et non d'interrogations: Θεδς ζώον άθανατον, αὐταρχες πρὸς εὐδαιμονίαν, οὐσία αίδιος, τῆς τ' ἀγαθοῦ Φύσεως αἰτία.

IX. Autre fragment intitulé: (2) 2! 04.00

disciple, sous forme de dialogue, plein d'idées chrétiennes:

حصر حصما قصس اه حنا حود الاحماد المحدد العدد والمحدد العدد والمحدد العدد والمحدد العدد والمدد المداهة المالم حدماد والمدد العدد العدد المدد الم

Pourquoi te semble-t-il pénible et difficile que je te recommande de ne pas cesser de prier; même en dormant?— Le disciple dit: « Et comment cela peut-il se faire? Lorsque je suis endormi, je suis semblable à un mort. Comment prierais-je en dormant, puisque, dans cet état, je participe à l'état de mort. »— Le maître dit: « Donne à ton âme des habitudes de vertu et de tempérance...»

Le manuscrit syriaque 159 du Vatican contient aussi des préceptes apocryphes de Platon à son disciple, en karchouni, différents de ceux-ci.

X. Un fragment occupant les douze dernières colonnes du manuscrit, malheureusement fort lacérées et souvent illisibles. Titre: ollle les oratio para-

netica Atnao (sic) philosophie e schola Pythagore. On ne peut douter que le nom altéré oul ne couvre celui de la célèbre pythagoricienne Ocará, à laquelle l'antiquité attribuait plusieurs recueils d'apophthegmes 1. Inc.

هد هم محم حمده المحل المحما المحال ا

En priant Dieu, il est nécessaire d'y apporter du discernement; autrement, on risquerait de lui demander le contraire de ce que l'on désire.... etc.

Ces indications sonimaires suffiront, je crois, pour faire comprendre l'intérêt qui s'attache à ces manuscrits. On devait croire que les Syriens n'avaient traduit d'autres auteurs grecs que des auteurs ecclésiastiques et des ouvrages de philosophie péripatéticienne<sup>2</sup>. Il résulte de l'examen qui précède qu'un grand nombre d'ouvrages de gnomiques et de moralistes leur ont été connus, et que la littérature classique n'est pas moins intéressée que la littérature ecclésiastique au prompt dépouillement des

Fabricius, Bibl. gr. (ed. Harles), t. I, p. 884 sqq.

Le passage d'Abulfaradj relatif à une traduction d'Homère en syriaque, par Théophile d'Édesse, est loin d'être à l'abri de toute discussion.

manuscrits de Sainte-Marie Deipara. Je dois parler maintenant de l'autre partie de mon travail, de celle qui formait l'objet primitif de mon voyage, mais qui, par les résultats inattendus que m'a fournis le n° 14658, n'offre plus à mes yeux qu'un intérêt secondaire.

Les auteurs de philosophie sýriaque, dont les œuvres nous ont été conservées par les trois manuscrits qui faisaient l'objet de mon voyage, sont an nombre de sept, appartenant tous au vo, vo ou vo siècle. Ce sont Probus, Paul le Perse, Sergius de Résain, Georges, évêque d'Arabie; Sévère de Kinnesrin, Athanase, moine de Beth-Malco; Bar Sérapion.

I. De tous ces écrivains, Probus est sans contredit le plus ancien. Il est désigné par Ebedjesu¹ comme le collaborateur d'Ibas et de Cumas dans la traduction d'Aristote et de Théodore de Mopsueste. Il vécut, par eonséquent; au milieu du v' siècle; on sait, en effet, quel rôle important joua Ibas dans les disputes théologiques de cette époque. L'auteur du Kitâb el-Fihrist, Mohammed Ibn Ishak, l'appelle du Kitâb el-Fihrist, Mohammed Ibn Ishak, l'appelle ou seice, et lui attribue des commentaires sur le Περὶ ἐρμηνείαs, les premiers Analytiques et les Arguments sophistiques². Le n° 14660 (du 1x° ou x° siècle) contient en effet sous son nom,

Assemani, Bibl. orient. 1. III, pars I, p. 85, 86.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Bibl. nat. suppl. arabe; n° 1400<sup>3</sup>, fol. 85 v. 86, 86 v. — Hottinger, Bibl. orient, p. 222, 223, 230.

un long commentaire, en 91 pages in-folio, divisé en cinq sections, sur le Περὶ ἐρμηνείας.

II. Le même n° 14660 contient un autre ouvrage d'un bien plus grand intérêt. C'est un abrégé de dialectique adressé à Chosroès Nouschirvan par Paul le Perse. Barhebrieus a connu cet ouvrage et l'appelle lla la la dialectique. Il nous apprend en outre que l'auteur finit par embrasser la religion des Mages¹.

On sait l'étrange concours de circonstances qui sit un moment de la cour de Chosroès l'asile de la pluilosophie grecque expirante. D'unc part, les philosophes, chassés de la Grèce par l'édit de Justinien. de l'autre, les Nestoriens, persécutés par les orthodoxes, se réfugièrent en Perse et y provoquèrent, durant le vi° siècle, un grand mouvement d'idées helléniques. Nous avons dans l'ouvrage de Paul le Perse un remarquable monument de ces études. C'est assurément un singulier phénomène que celui d'un Perse écrivant en syriaque un traité de philosophic grecque à l'usage d'un roi barbare. L'usage de la langue syriaque, toutesois, ne doit pas nous étonner; les Perses, depuis longtemps, venaient puiser leur instruction à l'école d'Édesse, appelée pour cela l'école des Perses, et le syriaque était presque une langue savante dans l'empire des Sassanides. Le traité de Paul le Perse est précédé de

Assemani, Bibl. orient, t. III, pars I, p. 439.

considérations générales, d'une remarquable élévation. En voici le début :

اه د ماهنا الحديد هه هم ونصا ما محاديه المحديد المحدي

ر معده مدر مدد المحد المحداد وملا جدير محم \* ومحمه وما إلكين مرحما مناا إدل : دده المه وصله بوسمه وماا بحدى مه وحدا هم معب الل ولا وولا بابعدونال العرب ع هنيسل المنامادي مواديا حدم مدعدي مع حدده وركوا حو الحوا وتسا موسي مه فحلل إلى والل ضعية اللحب صلالا المهمور فسلمه ومالي در ملالما ملايدا. ه وهي لمحل مع حدهم مه وحمل ومنحل الع ب اور اور إهدو إهدهم وها المدو وصفهه وما الماسنا: وهات هم لحتم مع إمدا صبيا: مقلاء معامدا ما

1 poisso : | Lat boxos plus possos in معه روا معدد المعدد المعدد المعمد المعدد ه؛ وهمقد العد المحدد المحد العدد معط : حسد معما حصر معمان المعل والع ميا ويعما وصعبا به مركسا مع سالا المعمدال محمور: حمورا حكسود معاسورا ه معدد عمل الله المعدد وحصدا ١٠٥١ يد حمل حصور عدزا وحد line Las as Al! Harm 1 200: Lim بحص احراب بصا بعيزا: معلامهما ميا إحن بحو به وا إحد ساما : موما او and seed: ald Imerio sees from صاعبها بحد المهوز بحد سالم واطالم إمن المسلم ومدت منها المسكرة المناه معنى عدا: اه صولا اه حرب سدا: حده حبصاا اه من بحمل بعمه لا منعقع حده وا معرجما: اه صد لا اه محمد سدا. معن صبح مد امع سب مع فسلصة فا

الماصنا: إسمسط هم مسمون حزمه . omell cusped and . old as onl ! of سفوط وما مسمونا: همي سالما ويمه وا صلافا . صياً الع موسل معده مركلا اعطيده العدسه ربه: إمع ماده و عدسا بعندا: قورسا بعما لمن صلاف بدون إحزيما مع بعما وهيزا مدود : تعمل في مع في ا مدما صدادا: حصا إصداد مع لا محلا : مسامع لا سنا . حزيمارين off real 1200 in odl . colul المن مود ١١ المعد الموسد منه المعاومة الماد مديما المام دوسما خط معمدساداه صوروبا معمينا. محمدا إم مدره early of cital concell. مصيره القب حمدسه ال حاصد ومع معدد ما العده ، معما فسن إلى المحمودي سر حسر . الا ومع وصلى مع لمسن حدود إحدوم الحده : إسع الممد كره المادل إس المد من مه مده د

استرما بي احده بالمحده صعوصاً استما العدم حده: استدا با اصده هادد حصرم الممهد معممها استدا بي بحد سد وللعبرم صفحس استدا اصنه وملعدا مدا المصور الموس حنوما المع والم المنوه اع مولا حديه . والم إولا عدون الموهد محصرا احده ولا مدحو مادد صفدا . استدلا استناكم احد ، والم العنه وحسما حس سادًا اس مرصا ، والم بصل والمن حودا . واستسلال اود عصالاً وأب وحد المنساه وهموه دمع رهما معرميم مهمه المن على مدادا المعدي والمادا المحمد والموضع حوالها المحم حدوه ا لا همت ح . اهلا صها اذا: إحسب السه! والمديد بعده ما اهمه بحدا والسويد بصلا ، صديما مي موند معرب حدوا المنها بمعلاله معده مندا: محسب

بم عنى الا مدلا لمسلك إنه إلى المدي المادة المالية من معرفة المعردة -Moscal. -My way saice Ilas, woll lamos hos and the إتسم ولا همشاء ولا همترد حسله الما الموسل موس مع حدم المعالم المعالم اع الله ومركم من ومركم مدر عدما صيلا. لا وه حيل بع مه ما الما اذاح ocasell. oleol carel his of or. او من معلی در مددس ساق المصدورا: مع بها حدب معم حدوساً حدث والعذب وحده مدمر ومعا مده معلل . احدادم خده مرحم .

محم طرحنا السرحة المحدول محدها المحدومة المحدوم

Discours composé par Paul le Perse sur les œuvres logiques d'Aristote le Philosophe, adressé au roi Kosrou.

A l'heureux Kosrou, roi des rois, le meilleur des hommes, Paul, son serviteur, salut. La philosophie, qui est la science véritable de toute chose, est en vous, et c'est de cette philosophie qui est en vous que je vous offre un présent. Et ce n'est pas merveille que je vous offre en présent un fruit cueilli dans le paradis de vos domaines, puisque nous offrons à Dieu des victimes prises parmi les créatures de Dieu. Or, le présent que je vous offre consiste en discours 1, car c'est par le discours que la philosophie s'exprime; la philosophie, qui est le meilleur de tous les dons. En effet, c'est la philosophie qui a dit, en parlant d'elle-même : « Mes fruits valent mieux que l'or pur, et mes produits sont préférables à l'argent choisi2, » Ces fruits, en effet, sont la santé, la force, la puissance, le domaine, la souveraineté, la royauté, la paix, la justice, la loi. En un mot, tout ce qu'il y a de bon dans le monde a été créé et est gouverné par la sagesse; de même que l'œil-de l'âme, qui par lui-même est aveugle et privé de la faculté de voir les objets, est par elle seule éclairé et incarné. Elle vaut mieux que des milliers d'yeux de chair; car elle est le seul œil véritable qui voit toute chose, à cause de son affinité avec la vérité qui est en tout. En effet, de même que l'œil du corps, à cause de sa proportion avec la lumière extérieure, jouit de la faculté de voir, de même l'œil de l'ame, à cause de son affinité avec la lumière intelligible qui est en lout, voit la lumière qui est en tout. Et de même que celui dont les yeux du corps ont peine à supporter la lumière sensible, ou ne voit pas du tout, ou voit peu de chose, de même celui dont l'œil de l'âme n'est point habitué à la lumière intelligible,

Le mot los représente ici tous les seus du mot λόγος. Les Syriens, d'ailleurs, faisant consister presque exclusivement la logique dans les notions de grammaire générale du Hepl έρμηνείας, l'envisageaient comme la seience du discours.

<sup>1</sup> Prov. VIII, 19.

ou ne voit pas du tout, ou voit peu de chose. C'est donc avec. raison qu'un philosophe a dit : « Le sage a ses yeux dans sa tête: mais le sou marche dans les ténèbres 1. Ponr suir ces ténèbres supestes, et voir cette lumière excellente, plusieurs des anciens ont donné leur vie entière : car ils avaient reconnu que, de tous les soins, celui de l'âme est le plus excellent. L'homme, en effet, est composé d'âme et de corps; or, l'aine est autant au-dessus du corps, que l'être raisonnable est au-dessus de l'être irrationnel, que l'animal est audessus de ce qui n'a pas la vie; car c'est par son ame, que l'honime est un animal raisonnable. Or, la culture et l'ornement de l'ame est la science et vient de la science. Mais la science est de deux sortes; ou bien l'homme la cherche et la trouve par ses propres forces, ou bien il la reçoit de l'enseignement, L'enseignement à son tour est de deux sortes ; l'un est celuique les hommes se transmettent simplement l'una l'autre; l'autre vient des hommes illustres favorisés de l'apostolat. Mais il se trouve que les maîtres sont en contradiction manifeste les uns avec les autres. Les uns disent qu'il n'y a qu'un Dieu, les autres que Dieu n'est point unique; les uns disent que Dieu a des contraires, les autres qu'il n'en a pas; les uns disent qu'il peut tout, les autres disent que sa puissance ne s'étend point à toutes choses; les uns disent que le monde et tout ce qu'il renferme a été créé, les autres prétendent qu'il n'est pas vrai que tout ait été créé, et, parmi ceux-ci, les uns disent que le monde a été formé de la matière, les. autres, qu'il n'a jamais en de commencement et qu'il n'aura jamais de sin. D'autres pensent autrement encore 1. Et il y en a qui disent que les hommes sont libres en leur volonté,

<sup>1</sup> Eccl. 11, 14.

La forme المحدد المدان المدان

et il y en a qui disent le contraire. Il est ainsi une soule de points en leur doctrine sur lesquels ils paraissent en contradiction et en lutte ouverte les uns avec les autres. Par conséquent, il est impossible d'embrasser à la fois toutes leurs opinions, et il ne reste qu'un parti à prendre, c'est d'adopter l'une et de laisser l'autre, de choisir l'une et de rejeter l'autre. Il est donc nécessaire que nous sachions avec évidence pourquoi nous devons abandonner l'une et embrasser l'autre. Mais il n'y a pas de signe apparent auquel on puisse le reconnaître. La connaissance approfondie de ces opinions intéresse donc également la soi et la science. La science, en effet, s'applique aux choses rapprochées de nous, évidentes et accessibles à la connaissance : la foi aux choses éloignées, invisibles, et que l'on ne peut connaître exactement. L'une admet le doute, l'autre n'est sujette à aucun doute; or le doute amène la division, et l'absence de doute l'unanimité. La science vaut donc mieux que la foi1; mais Dieu vaut mieux encore que la science. Car les croyants eux-inèmes examinent leur soi, et sont l'apologie de la science , en disant que ce que nous croyons maintenant, uous le saurons un jour.......

Fin du discours sur l'art complet de la logique d'Aristote, composé par Paul le Perse, de la ville de Deirschar, adressé au roi Kosrou.

III. Le n° 14658 est composé en grande partie des œuvres de Sergius de Résain, l'un des représentants les plus importants de la philosophie syriaque, et dont on ne connaissait jusqu'ici aucun

L'auteur veut dire sans donte qu'il vaut mieux savoir que croire, et que l'état des élus dans le ciel, jouissant de la vision immédiate, est préférable à celui des croyants ici bas.

On peul-être : « Font l'apologie (de leur foi) par la science. »

ouvrage qui fût parvent jusqu'à nous. Sergius y prend le titre d'évéque et archiatre, témoignage remarquable de l'alliance des études ecclésiastiques et profanes chez les Syriens au vn° siècle. Les ouvrages que l'on trouve ici sous son nom sont les suivants:

1° Un cours complet de logique en sept livres. Cet ouvrage est acéphale et sans nom d'auteur. Mais on ne peut douter qu'il ne soit de Sergius, car il est adressé à Théodore<sup>1</sup>, comme tous ses autres ouvrages. C'est sans doute le traité qu'Ehedjesu, dans son catalogue<sup>2</sup>, désigne sous le titre de la Commentaires sur la Dialectique.

C'est sans doute Théodore, évêque de Merr, dans le Khorasan, qui vivait vers l'an 540, et auquel Ebedjesu attribue un ouvrage intitulé Solution des dix questions de Sergius, (Ass. t. III, p. 1, p. 147).

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Assemani, t. III, pars 1, p. 87.

L'expression os s'emploie fréquemment dans le style philosophique pour désigner l'univers. (Cf. Assemani, Bibl. orient. l. III, p. I. p. 195, et Catal. codd. orient. Bibl. Apost. Vatic. t. III, p. 313.)

برساسم بعلی معمده جودهمدها. دبهد نبه اما او حصمها بعدید.

3° Une traduction du Περὶ κόσμου πρὸς Αλέξανδρον, sous ce titre: 

Looi! Implication du Περὶ κόσμου πρὸς Αλέξαν-Looi! Implication du Περὶ κόσμου πρὸς Αλέξαν-Looi! Implication du Περὶ κόσμου πρὸς Αλέξαν-Lettre d'Aristote à Alexandre sur la science des éléments, » avec une préface du traducteur adressée à Théodore.

lou le intitulé: "

Lou le montre de l'Introduction de Porphyre.

l'année intitulé: "

Lou le montre de l'Introduction de Porphyre.

صامعنا بحصب حصنها

# Lasas! Los Lastes de Constante des étoiles. »

Les premières lignes de ce traité nous apprennent que ce n'est qu'un abrégé du Пері хрισίμων ήμερων de Galien.

ع دلما بعم طعناه بالله بالله و الماره بالمهداه المراف به بالمهداه المراف المراف بالله معددا المراف بالله على المراف بالمراف و المراف ا

Après avoir terminé notre explication du livre troisième et dernier de l'ouvrage sur les jours critiques, ô notre frère Théodore, comme tu as senti la difficulté de la doctrine que l'auteur a exposée dans ce livre, lu nous as demandé de t'écrire un résumé aussi court que possible de la doctrine de Galien sur ce sujet, de telle sorte qu'en le lisant on en tire quelque fruit.

Ce traité est suivi d'un court appendice intitulé :

de la marche du soleil. Inc.

اسه ۱۸ مرا حدا المحما والحدا معدد العدم حدد العدد حدد العدد العدد العدد العدد العدد العدد العدد العدد العدد الما محل العدد الما محد الام محدد المعدد المعدد محدد المعدد المعدد محدد المعدد محدد المعدد المع

Explication du mouvement du soleil et de la manière de déterminer dans quel signe et dans quelle division il se meut. Il convient donc de savoir que chaque signe se partage en trente divisions, que l'on appelle μοῖρχι (degrés). Chaque degré se partage à sou tour en soixante minutes premières, et chacune de ces minutes se divise de nouveau en soixante minutes secondes, etc.

Σχημα, c'est la réunion de deux propositions, etc.

7° Enfin, le n° 14661 renferme la traduction des livres VI, VII et VIII des Médicaments simples de Galien (Language Language), avec une préface adressée à Théodore et des tables fort soignées. Le manuscrit est du vn° siècle; les synonymes arabes se lisent à la marge d'une main plus moderne.

V. Le n° 14660 contient deux opuscules de Sévère de Kinnesrin.

dans stotre manuscrit, Local Wiese Georges le Jacobite.

1° Un traité abrégé du syllogisme, sous ce titre :

So pai Lool Lux | Añox 12! | ixplu

Line | Lool | max | max | max | max |

[ilam man] | max | max | max | max |

[ilam man] | Traité abrégé du syllogisme, d'après les premiers Analytiques d'Aristote, composé aussi clairement qu'il a été possible, par Sévère, évêque de Kinnesrin.» Inc.

Notre but, dans cet ouvrage, est de traiter en abrégé des

modes du syllogisme catégorique, dont il est parlé dans le livre des premiers Analytiques d'Aristote le Philosophe. Je parlerai de leur composition et de leur solution, je dirai comment et quels ils sont, et, en même temps, comment et quelles en sont les figures, selon l'art logique et syllogistique de cet auteur.

« Introduction abrégée aux traités logiques et syllogistiques d'Aristote, traduite du grec en syraque par le chaste frère 2 Athanase, du monastère de Beth-Malco.»

Notre bibliothèque nationale (mss. syr. n° 161).

<sup>2</sup> C'est-à-dire moine.

la bibliothèque du Vatican (n° 158) et la bibliothèque Laurentienne (n° 183, 196) possèdent plusieurs manuscrits de la traduction de l'Introduction de Porphyre à Chrysaorius par ce même Athanase, qui fut depuis patriarche des jacobites l'. L'ouvrage que nous trouvons ici n'a rien de commun avec l'opuscule si connu de Porphyre : c'est une logique abrégée, mais complète, c'est-à-dire correspondant à toutes les parties de l'Organon; les topiques et les arguments sophistiques y sont fort écourtés; Platon y est souvent cité. Le texte gree de cet ouvrage m'est inconnu. En voici le début :

مهر بود المحمد المده مهر المده مهر المده مهر المده مهر المده المده مهر المده مهر المده مهر المده مهر المده ومسملا المده مهر المده المده مهر المده ا

L'art de la logique étant fort difficile dans Aristote, quand on n'est point habitué aux difficultés de son style, j'ai jugé à propos de composer pour toi un traité simple et abrêgé de la

<sup>1</sup> Cf. Assemani, Biblioth. orient. t. I, p. 493-94. — Wenrich, De auct, gine, vers, et comment. syr. arab. arm. pers. commentatio, p. 280.

science syllogistique, asin que tu puisses marcher par une voie plus facile et plus claire...

VII. Enfin, le n° 14658 contient une lettre assez longue de Bar Sérapion à son fils Sérapion, par laquelle il lui annonce l'envoi d'un ouvrage qu'il avait probablement traduit du grec. Inc.

مدا در صنعم حصنعم در محمر . در المارا واحد مع وحد ومعد در المعداد الم سعمل الله صوحوما حد مسل الموقلا : الحره ا حنط الله المحل الحدد الله معرضا حزيما لمحل منه ، محد ويحد اورا مه وا وصل الما حد: إحصر لإسا احددًا: ١٥٥ أددا فحما ماافاا لحجما مصحم: اسرا ولا حي Los la La Ses. Dia lho las र् नि क्षेत्र क्ष्य क्ष्य द्र ٥٥ سي حصورا إحساء : ٥٥٠٠ حس टक्टियी . ०१० रें के टिक्न के करियों १०० · ful Ausal Hauas

Bar Sérapion à Sérapion son fils, salut.

Ton maître, qui est aussi ton nourricier, m'a écrit une lettre, et m'a fait connaître avec quelle ardeur tu t'appliques à l'étude, dans ton jeune âge. Béni soit Dieu de ce que, n'étant encore qu'un petit enfant et sans guide éclairé, tu as si bien commencé! C'est pour moi une grande consolation d'entendre dire que tu possèdes, dès ton enfance, cette étendue d'esprit et cette pureté de conscience, que l'on ne trouve pas facilement dans beaucoup d'hommes. C'est pourquoi je t'adresse ce livre comme un mémorial de toutes mes recherches; il a été pour moi l'univers, et c'est lui qui m'a introduit dans la science; car, tout ce que je sais, je l'ai appris de la Grèce.

A la suite de cette lettre, on lit cette anecdote, relátive à Bar Sérapion:

Comme Bar Sérapion était en prison, un de ses amis, enchaîné à côté de lui, lui demanda: Par ta vie! Seigneur, dis-moi ce qui t'est apparu de risible, pour que tu ries de la sorte. Bar Sérapion lui répondit: Je ris du temps, qui se venge de moi, quand je ne lui ai fait aucun mal.

Outre ces ouvrages, qui portent tous le nom de leur auteur, le n° 14658 en contient plusieurs autres anonymes, relatifs presque tous à l'Organon. On peut supposer que plusieurs de ces ouvrages appartiennent à Sergius de Résain; en effet, ils sont enclavés dans ses œuvres, ou y sont rattachés comme des appendices. Ce sont:

sous ce titre: Lacona a l'Introduction de Porphyre, sous ce titre: Lacona a principal a la lacona a l'Alai a la lacona a Discours composé par un philosophe, lequel discours s'appelle en grec Eiσαγώγη, ce qui s'interprète en syriaque Introduction à la doctrine.» A la suite un fragment intitulé: la la la substance.»

local ases social of orest.

La substance se divise en corps et non corps. Le corps se divise en animé et inanimé, etc.

C'est ce qu'on appelle la table de Porphyre.

2° Une traduction des Catégories d'Aristote. Cette traduction diffère de celle que l'on trouve dans les manuscrits du Vatican, de Florence et de Paris, sous le nom de Jacques d'Édesse.

3° Un opuscule intitulé: La come Marche Traité philosophique. C'est un traité Du nom et du verbe, correspondant à la première partie du Περὶ έρμη-νείας.

4° Un traité de l'affirmation et de la négation, correspondant à la seconde partie du Περὶ έρμηνείας

 du Περί ψυχής, mais un traité divisé en cinq questions dont voici le début :

وا ما والموهد او حتيما صليه. اه حموما صدوفر . من وعم وحتهما نصا رصناله بدود المصلا بعده بدو دهرود رب وحسلا حترمع : حسرا ونعلا حسرمع قرمع مده بحل سالما إحدسماه . منه ومع مدرة وحصيط صدونوا هه صده سهد اسرا إبريه . الا معدوبه و بعما مصاره وصما حديده : مع صهديه ٥٥ صلمها . ا إلى المنه تعمل د سر واهصا المنه بعما روه إلى مو الكيم بعما . إ ول هميدا الكين بعما . به ولي معسمدسدا المده بعما .

Tout ce qui est est perçu par les sens, ou atteint par la raison. Ce qui tombe sous les sens donne de soi une parfaite connaissance. En effet, les choses qui sont accessibles aux sens, du moment où elles tombent sous l'un des sens, sont pleinement connues. Au contraire, ce qui n'est atteint que par l'esprit n'est connu que par ses actes. L'âme, par conséquent, inconnue dans sa nature, n'est révélée que par ses opérations. (Nous allons rechercher) 1° s'il y a une âme;

2° si l'âme est une substance; 3° si ce qui n'est pas corps est âme; 4° si l'âme est simple; 5° si l'âme est intelligible.

6° Une série d'articles assez courts sur la substance, qui ne sont que des remaniements du Περὶ Ερμηνείαs.

7° Un court fragment intitulé : W? Lace, « Touchant la foi. » Inc.

معدد الله حدود عنور والا اساعود ف

La foi consiste à croire ce que l'on a entendu, avant de l'avoir vu.

Tel est, Monsieur, le résultat de ma première visite au British Mascum. Les études profanes chez les Syriens ont jusqu'ici si peu attiré l'attention, que j'ai pensé que ces indications, toutes sommaires qu'elles sont, pourraient n'être pas sans intérêt. J'espère du reste que, sans trop tarder, il me sera permis de continuer ces recherches. La parfaite courtoisie que j'ai trouvée dans MM. les conservateurs du British Muscum et dans M. William Cureton, chanoine de Westminster, autrefois préposé au fouds syriaque, suffirait pour m'y engager. M. Curetou, qui a déjà tiré de cette précieuse collection des textes si importants, prépare un spicilége d'auteurs ecclésiastiques perdus en grec et qui se retrouvent en syriaque. Ce n'est qu'après avoir reçu de lui l'assurance qu'il n'avait aucune intention sur les ouvrages prosanes de la nature de ceux qui m'ont occupé, que je me suis permis de mettre la main dans une collection qui véritablement est sienne, puisqu'il a tant contribué à la donner à l'Europe, et que le premier il en a révélé tout l'intérêt.

Agréez, Monsieur, etc.

ERNEST RENAN.

# EXTRAITS DU BÉTÂL-PATCHÎSÎ,

PAR M. ÉD. LANCEREAU.

(SUITE ET PIN.)

#### VII.

«Roi, dit le vampire:

"Il y a une montagne que l'on appelle Himatchala<sup>1</sup>, et auprès de cette montagne est la ville des Gandharvas<sup>2</sup>, où régnait le roi Djîmoùtakéton. Un jour, ce prince offrit ses adorations au Kalpavrikcha, pour avoir un fils. L'arbre fut content de lui, et lui dit : « Prince, j'ai été satisfait de tes hommages : « demande la faveur que tu désires. — Accordez-moi « un fils, répondit le roi, afin que mon gouverne- « ment et mon nom ne périssent pas. — J'y consens, « reprit le Kalpavrikcha. »

<sup>2</sup> Musiciens célestes et demi-dieux qui habitent le ciel d'Indra.

Nom de l'Himálaya, chaîne de montagnes qui borne l'Inde au nord, et la sépare de la Tartarie.

éprouva une grande joie, et donna des sêtes splendides. Il sit beaucoup d'aumônes et d'actes de charité, et envoya chercher des brâhmanes pour donner un nom à l'ensant. Les brâhmanes le nommèrent Djîmoûtavâhana. Quand cet ensant eut atteint sa douzième année, il commença à adorer Siva; puis il lut tous les sâstras et devint intelligent, religieux, résolu; brave, intrépide, vertueux et savant; il n'y avait alors personne qui pût l'égaler, et tous ceux qui vivaient sous son gouvernement ne s'écartaient point de leurs devoirs. Lorsqu'il su jeune homme, il se montra aussi serviteur servent du Kalpavrikcha; l'arbre sut content de lui, et lui dit: « Demande-moi «ce que tu veux, et je te l'accorderai. »

"— Si vous êtes content de moi, répondit Djî"moûtavâhana, éloignez la pauvreté de mes sujets,
"et rendez tous ceux qui sont sous ma domination
"égaux en fortune et en prospérité." Le Kalpavrikcha lui accorda cette grâce; tous les sujets du roi
furent comblés de richesses, à tel point qu'aucun
d'eux ne voulait plus obéir à un autre, et que personne ne travaillait plus pour autrui. Quand tout le
monde fut arrivé à cet état de prospérité, les frères
et les parents du roi se dirent entre eux : "Le père
"et le fils obéissent à la loi morale, et leurs sujets
"n'exécutent pas leurs ordres; il faut les saisir et les
"emprisonner tous les deux, et nous emparer de
"leur royaume."

« Le roi, qui ne se défiait de rien, ne prenait

aueune précantion contre eux. Ils conspirérent, et vinrent avec une armée assiéger le palais de ce prince. Dès que le roi sut informé de ce qui se passait, il dit à son fils : « Que devons-nous faire maintenant? ... Sire, répondit le prince, restez ici ; je vais mar-«cher contre eux à l'instant, et je triompherai, grâce " à votre vertu. - Mon fils, reprit le roi, ce corps est " périssable, et la fortune est inconstaute; l'homme, a en naissant, apporte la mort avec lui. Nous devons « done abandonner le trône, et nous consacrer à la « pratique de la vertu; il ne faut pas, pour conser-«ver un corps si fragile et un royaume, s'exposer à « commettre un grand crime; car le roi Youdhichathira lui-même ent regret d'avoir pris part à la « guerre des descendants de Bharata 2. - Hé bien. a dit le prince, laissez le trône à vos parents, et livrez-« yous à la pénitence. »

"Après avoir pris cette résolution, le roi fit appeler ses frères et ses neveux, et leur donna son royaume; puis il se retira avec son fils sur le mont Malayâtehala<sup>3</sup>, et ils se construisirent une hutte pour demeure. Djimoûtavâhana se lia d'amitié avec le fils d'un sage. Un jour, le fils du roi et le fils du sage,

L'ainé des cinq princes Pândavas, et leur chef dans la graude guerre qu'ils soutinrent contre les Kauravas,

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Fils de Douchmanta et de Sakountalà, roi de la race lunaire, et prédécesseur des princes qui, sous le nom de Pandavas et de Kauravas, so disputèrent l'empire.

Le Malayatchala, que l'on nomme aussi Malayaguir (mont Malaya), est la chaîne de montagnes qui répond aux Ghâtes occidentales, dans la péniusule de l'Inde.

étant allés se promener sur le haut de la montagne, apercurent un temple de Bhavânî 1. Dans ce temple, il y avait une princesse qui tenait une vînă 2, et chantait devant Dévî. Les yeux de cette princesse et ceux de Djîmoûtavâhana se rencontrèrent, et ils devinrent amoureux l'un de l'autre. Cependant la princesse résista à sa passion, et retourna chez elle en rougissant; Djimoûtavâhana n'osa rester plus longtemps avec le fils du sage, et rentra à sa demeure. Les deux amants passèrent la nuit sans pouvoir reposer. Le lendemain matin, la princesse alla au temple de Dévî; le prince s'y rendit de son côté, et l'y trouva. Alors il demanda'à une des suivantes de qui la princesse était fille. « C'est, répondit celle-ci, " la fille du roi Malayakétou; elle se nomme Malaya-« vati, et elle est encore vierge. » La suivante, à son tour, interrogea le prince, et lui dit : « Dites-moi. « bel homme, d'où venez-vous, et quel est votre " nom?"

«— Je suis, répondit le prince, le sils de Djimontakétou, roi des Vidyâdharas³, et je me nomme « Djîmoûtavâhana; nous sommes venus, mon père « et moi, nous établir iei après avoir perdu notre « royaume. » La suivante rapporta à la princesse ce que le prince lui avait dit. Ce récit l'assligea beaucoup; elle retourna chez elle, et toute la nuit, ses

Nom de la déesse Dourgà.

Luth indien; instrument composé de sept cordes, et ayant une grosse gourde à chacune de ses extrémités.

Demi-dieux ou génies possédant un pouvoir magique.

pensées l'agitèrent pendantson sommeil. Sa suivante, voyant l'état où elle se trouvait, alla tout raconter à la reine sa mère; celle-ci en parla au roi, et lui dit : « Sire ; votre fille est d'âge à être mariée : pour- « quoi ne lui cherchez-vous pas un époux ? »

«A ces mots, le roi se mit à résléchir; il sit appeler aussitôt son fils Mitravasoù, et lui dit : « Mon a fils, chierchez un époux à votre sœur, et amenez-« le ici. - Sire, répondit le prince, j'ai appris que « Djîmoùtakétou, roi des Gandharvas, et Djîmoùta-« våhana son fils, ont abandonné leur royaume et « sont venus ici tous les deux. - Hé bien, dit le roi « Malayakétou, je donnerai ma fille à Djîmoûtavâ-«hana. » En disant ces paroles, il ordonna à son fils d'aller chercher le prince, et de l'amener auprès de lui. Mitravasoù, dès qu'il ent reçu cet ordre, alla à la demeure de Djîmoûtakétou, et lui dit : « Permet-« tez à votre fils de m'accompagner; mon père le « fait demander pour lui donner sa fille. » Djîmoûtakétou permit à Mitravasoù d'emmener son fils, et quand le prince fut arrivé au palais, le roi Malayakétou le maria suivant le mode gandharva.

« Lorsque le mariage fut célébré, le roi conduisit les deux époux et Mitravasoù à sa demeure; les trois jeunes gens le saluèrent, et il leur donna sa hénédiction. La journée se passa ainsi; mais le lendemain, au lever de l'aurore, les deux jeunes princes allèrent se promener sur le mont Malayâguir. En arrivant au baut de la montagne, Djîmontavâhana vit un monceau blanc et élevé. Alors, il dit à son

beau-frère : « Frère, qu'est-ce que ce monceau tout u blanc que j'aperçois? » Mitravasoù répondit : « Il a arrive ici, des régions infernales, des millions de a jeunes serpents; Garouda 1 vient les mangér, et ce « que vous voyez est un monceau de leurs ossements. a - Mon ami, dit Diîmoûtayahana a son-beau-« frère, retournez à la maison et prenez votre repas a parce que c'est maintenant l'heure à laquelle j'ai « l'habitude de faire mes dévotions, et le moment « de m'acquitter de mes devoirs religieux est venu. » Mitravasoù s'en alla. Djimoùtavahana poursuivit sa route, et entendit des cris et des pleurs. Il s'avança vers l'endroit d'où partaient ces cris, et; en arrivant, il vit une vieille semme qui était éperdue de donleur et pleurait. Il s'approcha d'elle, et lui dit :: "Mère, pourquoi pleurez-vous? - C'est aujourd'hui « le tour du serpent Sankhatchoûra mon fils, réa pondit la vieille, et Garouda va venir le dévorer, a telle est la cause de mon chagrin et de mes larmes, - Mère, reprit Djimoûtavâhana, ne pleurez pas; « je me sacrifierai à la place de votre fils. — Mon « fils, répliqua la vieille, n'en faites rien; je vous « considère comme mon Sankhatchoùra. »

"Pendant qu'elle disait ces mots, Sankhatchoûra arriva, et dit au prince: "Seigneur, il naît et menrt bien des malheureux comme moi; mais des hommes vertueux et compatissants comme vous ne naissent pas à toute heure dans ce monde. Ne donnez donc

Demi-dieu avant la tête et les ailes d'un oiseau; il est considéré comme le souverain de la race ailée, et sert de monture à Vichnou.

a pas votre vie en échange de la mienne; car en via vant vous rendrez service à des centaines de mila liers d'hommes; quant à moi, que je vive ou que a je meure, c'est la même chose.— Le devoir des a hommes vertueux et véridiques, répondit le prince, a est de mettre à exécution ce que leur bouche à a prononcé; retournez à l'endroit d'où vous venez.»

"Après avoir entendu ces paroles, Sankhatchoùra alla rendre visite à Dévî, et Garouda descendit du ciel. Le prince vit venir l'oiseau avec des pattes de la longueur de quatre bambous l, un bec aussi allongé qu'un palmier, un ventre semblable à une montagne, des yeux comme de grandes portes, et des ailes pareilles à des nuages. Garouda se précipita tout d'un coup sur lui, le bec ouvert; d'abord, le prince se sauva; mais la seconde fois, l'oiseau l'emporta dans son bec, et se mit à tournoyer au milien des airs. Cependant, un bracelet, sur la pierre duquel était gravé le nom du roi, vint à se détacher, et tomba tout couvert de sang devant la princesse. A cette vue, elle s'évanouit.

«Lorsqu'au bout d'un quart d'heure elle eut recouvré ses sens, elle envoya dire à son père et à sa mère tout ce qui était arrivé. À la nouvelle de ce malheur, le roi et la reine vinrent, et, quand ils virent le bijou couvert de sang, ils se mirent à pleurer. Ils allèrent ensuite tous les trois à la recherche du prince, et rencontrèrent en chemin Sankha-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Mesure d'environ dix pieds, que l'on emploie pour mesurer les étangs, les fossés et toutes espèces d'excavations.

tchoùra qui les devança et se dirigea seul vers l'endroit où il l'avait vu. « Garouda, s'écria-t-il, lâchez-le! « lâchez-le! ce n'est pas lui qu'il faut manger; je me « nomme Sankhatchoùra : c'est moi qui suis votre « pâture. » En entendant ces cris, Garouda fut saisi de frayeur, et tomba. « J'allais dévorer un brâhmane « ou un kchatriya, pensa-t-il; qu'ai-je fait là? » Puis il dit au prince : « Homme, dis-moi la vérité: pourquoi « sacrifies-tu ta vie? »

« — Garouda, répondit le prince, les arbres réa pandent leur ombre sur les autres êtres, et tout « exposés qu'ils sont eux-mêmes à l'ardeur du soleil, «ils produisent des sleurs et des fruits pour le bieu « des autres. Voilà le mérite des hommes vertueux act des arbres. A quoi sert ce corps, s'il n'est pas «utile à antrui? Il y a un proverbe qui dit : Plus on frotte le sandal, p.us il donne un nouveau par-« fum; plus on gratte la canne à sucre, plus on la « coupe, et plus on la réduit en morceaux, plus elle «est savoureuse; plus. on met l'or au feu, plus il « devient beau. Les hommes supérieurs ne perdent « pas leurs belles qualités, même en mourant; que "l'on dise d'eux du bien ou du mal, qu'ils soient «riches ou pauvres, qu'importe? qu'ils meurent de « suite ou après un long intervalle, qu'est-ce que « cela fait? Les hommes qui marchent dans la voie « de la justice ne s'écartent jamais de leur chemin, "quoi qu'il arrive; qu'ils soient robustes ou chétifs, " quelle différence y a-t-il? Enfin, la vie d'un homme est inutile, lorsque son corps ne rend aucun ser« vice à autrui, et celui qui vit pour ses semblables, « vit utilement. Ainsi, le chien et le corbeau ne « songent qu'à leur propre conservation; mais ceux « qui se sacrifient pour un brâlimane, une vache, « un ami, une femme, et même pour un étranger, « habitent éternellement dans le paradis. — Dans le « monde, dit Garouda, chacun cherche à conserver » ses jours, et l'on trouve bien peu de personnes « qui sacrifient leur vie pour racheter celle des autres. « Demande-moi une faveur, continua-t-il, j'ai été sa « tisfait de ta résolution. » A ces mots, Djimoûtavâhana répondit : « Dieu, si vous êtes content de moi, « ne mangez plus de serpents désormais, et rendez « la vie à ceux que vous avez dévorés. »

"Garouda alla dans les régions infernales chercher l'onde d'immortalité; il en répandit sur les ossements des serpents, et aussitôt ils ressuscitèrent. Ensuite l'oiseau dit au prince: «Djîmoûtavâhana, grâce à « ma faveur, tu recouvreras le trône que tu as perdu. » Après avoir accordé cette grâce au prince. Garouda retourna à sa demeure, et Sankhatchoûra en fit autant. Djîmoûtavâhana partit; il rencontra en chemin son beau-père, sa belle-mère et sa semme, et alla

avec eux rejoindre son père.

« A la nouvelle de cet événement; son oncle, ses cousins et tous ses parents vinrent à sa rencontre; ils se jetèrent à ses pieds, le ramenèrent dans sa capitale, et le rétablirent sur son trône.

« Prince, dit le vampire lorsqu'il eut raconté cette « histoire, quel fut le plus vertueux de ces personn nages? — Ce fut Sankhatchoùra, répondit le roi « Vîra Vikramâdjîta. — Comment cela? demanda le « vampire. — Sankhatchoùra était parti, dit le roi, « il revint rendre la vie au prince, et le préserva « d'être dévoré par Garouda. — Comment, reprit « le vampire, celui qui donnait sa vie pour un autre, « n'était-il pas le plus vertueux? — Djîmoûtavâhana, « répliqua le roi, était kchatriya de naissance; c'était « son métier de risquer sa vie : par conséquent, ce « sacrifice n'était pas pour lui une chose difficile. »

## VIII.

Roi Vîra Vikramâdjîta, dit le vampire:

u Dans une ville que l'on nomme Tchandrasékhara, habitait le marchand Ratnadatta, lequel avait
une sille. Cette sille s'appelait Ounmâdinî. Lorsqu'elle
eut atteint l'âge de puberté, son père alla trouver le
roi de la ville, et lui dit : « Sire, dans ma maison,
« il y a une jeune sille ; si vous la désirez, veuillez
« la prendre, sinon je la donnerai à un autre. »
Aussitôt le roi sit appeler deux ou trois vieux serviteurs, et leur dit : « Allez examiner les traits de la
« sille de ce marchand, et revenez. » Les serviteurs
exécutèrent l'ordre du roi; ils allèrent chez le marchand, et surent charmés en voyant l'extérieur séduisant de la jeune sille.

"Elle brillait d'un éclat pareil à celui que jette une lumière dans une maison obscure, ses yeux ressemblaient à ceux d'une gazelle, les boucles de sa chevelure à des serpents femelles, ses sourcils à un arc, et son nez au bec d'un perroquet; ses dents étaient comme une rangée de perles, ses lèvres comme le fruit du bimbà 1, son cou comme celui d'un pigeon, sa taille comme celle d'un léopard, ses mains et ses pieds comme un tendre lotus; elle avait un visage semblable à la lune, un teint de la couleur du tchampà 2, la démarche d'un cygne, et la voix d'un kokila 3. La vue de sa beauté eut fait rougir les courtisanes d'Indra elles-mêmes. En voyant une créature si belle et si jolie, les serviteurs du roi se dirent : « Si une pareille femme entre chez le roi, il en deviendra esclave, et ne s'occupera plus des affaires « de l'État; il vaut donc mieux dire à ce prince qu'elle « est laide, et qu'elle n'est pas digne de lui. »

"Après avoir fait cette réflexion, ils retournèrent anprès du roi, et lui dirent: "Sire, nous avons vu cette jeune fille; elle n'est pas digne de vous." A ces mots, le roi dit au marchand qu'il ne l'épouserait pas. Le marchand revint ellez lui, et donna sa fille en mariage à Balabhadra, un des généranx du roi; celle-ci alla demeurer dans la maison de son mari. Un jour qu'elle était sur sa terrasse, richement parée, le roi, accompagné de sa suite, vint à passer de ce côté. Ses yeux rencontrèrent par hasard ceux de la jeune femme, et il se dit en lui-même; "Est-

Plante encurbitacée qui produit un fruit rouge. (Momordica manadelpha. Bryonia grandis.)

Arbre dont la seur est jaune et odorisérante. (Michelia champace.)

Gueulus Indicus'. oiseau auquel les Indiens attribuent un chant inflodieux et propre à exciter de douces émotions.

« ce une divinité; on une apsarâ 1, ou la fille d'un « mortel? »

« Bref. la beauté de cette femme le charma, et il rentra tout agité au palais. Le portier voyant son visage, lui dit : « Sire, quel est le mal qui vous fait « souffrir? — Aujourd'hui, répondit le roi, en me « promenant, j'ai aperçu une belle femme sur une a terrasse; j'ignore si c'est une houri, une péri, ou « une mortelle; car sa beauté a tout à coup fasciné « mon esprit, voilà ce qui m'agite. » Quand le portier eut entendu cet aveu; il dit au roi : « Sire, cette « femme est la fille du marchand que Balabhadra votre «général a épousée. — Hé bien, reprit le roi, ceux u de mes serviteurs que j'avais envoyés pour examianer ses traits, m'ont trompé. » En disant ces mots, il ordonna à un tchobdar<sup>2</sup> de lui amener ces gens à l'instant même; l'officier obéit à eet ordre, et alla les chercher.

"Lorsqu'ils arrivèrent en présence du roi, celuici leur dit: "Vous n'avez pas rempli la mission que "je vous avais donnée, et vous n'avez pas agi selon "mon désir; au contraire, vous avez fabriqué un "mensonge, et vous m'avez trompé. Aujourd'hui, "j'ai vu cette femme de mes propres yeux; elle est "si belle et réunit tant de qualités, qu'il serait diffi-"cile d'en trouver une pareille dans le temps où

Nom des nymphes du suarya ou paradis, et courtisanes d'Indra.

En persan جوبدا . Espèce d'huissier qui porte une baguette garnie d'or ou d'argent, et dont l'office est d'annoncer les personnes qui se présentent.

a dites est vrai; mais veuillez nous écouter, et vous a saurez dans quel but nous sommes venus vous dire qu'elle était laide. Nous avons pensé que si une femme aussi belle entrait dans votre palais, votre majesté en deviendrait esclave, et laisserait de côté eles affaires de l'État, de sorte que le gouvernement périrait. C'est cette crainte qui nous a fait faire un

« tel mensonge., n

«Le roi leur dit qu'ils avaient raison; mais sonesprit était troublé par le souvenir de cette femme, et l'agitation qu'il éprouvait était manifeste pour tout le monde. Sur ces entrefaites, Balabhadra arriva; il se tint debout les mains jointes devant le roi, et lui dit: « Souverain de la terre, je suis votre serviteur, a et ma femme est votre servante c'est à cause d'elle que vous avez tant d'affliction. Sire, ordonnez a qu'on l'amène. » En entendant ce discours, le roi se mit dans une grande colère, et s'écria : « S'appro-« cher de la femme d'un autre est un grand crime. « Que me dites-vous? Suis-je donc assez impie pour « commettre une action aussi criminelle? La femme "d'un autre homme est comme une mère, et la « fortune d'autrui n'a pas plus de prix que l'argile. « Écoutez, frère, il faut juger de ses semblables par « soi-même. — Elle est ma servante; répondit Baa labhadra, puisque je vous la donne, elle n'est plus a la femme d'un autre. — Je ne veux pas, reprit le «roi, commettre un acte qui me déshonorerait aux « yenx du monde. — Sire, dit le général, je la ferai u sortir de ma maison pour la mettre dans une autre; u je ferai d'elle une courtisane, et je l'aménerai auu près de vous. — Si vous faites d'une honuête femme u une prostituée, répliqua le roi, je vous punirai séu vèrement.

"Le roi ne put oublier cette femme, et mourut au bout de dix jours. Le général Balabhadra alla trouver son précepteur spirituel, et lui dit : « Mon « souverain est mort pour Ounmadini; enseigneza moi ce que je dois faire maintenant. - Le devoir « d'un serviteur, répondit le précepteur spirituel, est « de mourir avec son maître. » A ces mots, le général courut vers l'endroit où l'on avait transporté le corps du roi pour le brûler. Pendant que l'on dressait le bûcher, il sit ses ablutions et ses prières. Dès que le feu eut été mis, il s'approcha du bûcher; puis, il joignit les mains, et, la face tournée vers le soleil, il s'écria : « Divin soleil, mon plus grand dé-« sir ét le plus cher objet de mes vœux sont de servir a ce maître dans toutes mes existences sutures, et de « célébrer vos qualités. » En disant ces paroles, il sit un salut, et se précipita dans les slammes.

« A la nouvelle de cet événement, Ommadini alla chez son précepteur spirituel, et, après lui avoir raconté ce qui s'était passé, elle lui dit: « Seigneur, « quel est le devoir d'une femme? » Le précepteur répondit: « C'est en servant l'homme auquel son « père et sa mère l'ont donnée, qu'une femme se « montre vertneuse, et il est écrit dans le livre de » la loi: La femme qui, du vivant de son mari, se « livre aux austérités et à la pénitence, abrége les o jours du mari, et va dans l'enser; mais ce qu'une « femme peut faire de mieux, c'est de servir sou mari, « quelque imparfait qu'il soit; elle obtient ainsi son « salut. Quand une semme a conçu le désir de se «brûler sur un bûcher funéraire, tous les pas dont « elle laisse l'empreinte sur le sol lui valent les avan-« tages que peuveut procurer autant d'aswainédhas!; « c'est une vérité incontestable. Il n'y a pas pour une « femme d'acte aussi méritoire que de se brûler sur «le bûcher d'un mari. » A ces mots, Ounmâdinî. salua son précepteur et retourna chez elle. Elle fit ses ablutions, se livra à la méditation, et donna de grands présents aux brâhmanes; puis, elle alla près du bûcher, en fit une fois le tour, et s'écria : « Maitre, «je suis votre esclave à jamais. » En prononçant ces paroles, elle se jeta au milieu des flammes, et sut consumée 27

a Prince, dit le vampire après avoir raconté cette u histoire, quel fut le plus vertueux de ces trois per-« sonnages? — Ce fut le roi, répondit Vira Vikra-« madjîta. — Comment cela? demanda le vampire.

Sacrifice d'un cheral : ce sacrifice accompli cent fois donnait

le droit de régner dans le ciel.

Le conte xxvi du Touti-Nameh, intitulé : De la fille du marchand que le roi refusa, est une imitation de celui-ci. La nouvelle 102 de la première partie du recueil de Malespini a quelque analogie avec notre conte, quant au fond même du sujet. Cette nouvelle a pour titre : Offerisce uno la moglie ad un Prencipe, et avedutosi di far ciò astretto da grandissima povertà, non solo gli conserva l'honore, ma lo soccorre auco con buona quantità di scudi, e gli dona un uffizio di molta entrata all' anno.

« — Le roi, répliqua Vikrama, renonça à la femme « que lui donnait le général; il sacrifia sa vie pour « elle; mais il conserva sa vertu. C'est le devoir d'un « serviteur de donner sa vie pour son maître, et une « femme doit se hrûler sur le bûcher de son mari. « Le roi fut par conséquent le plus vertueux. »

### IX.

« Roi, dit le vampire :

«Il y a une ville que l'on appelle Koubalapour, où régnait le roi Soudakchî. Dans cette même ville, habitait un marchand dont le nom était Dhanakchi: cet homme avait une fille nominée Dhanavati, Elle était encore dans l'âge le plus tendre, quand son père la donna en mariage à un marchand de grains qui se nommait Gauridatta. Au bout de quelque temps, elle ent une fille, à laquelle elle donna le nom de Mohanî. L'enfaut était à peine âgée de quelques années, lorsque le père vint à mourir, et les parents du marchand s'emparèrent de tout son bien. Dhanayati, désespérée, prit sa fille par la main, et, à la saveur d'une nuit obscure, elle sortit de sa maison pour se rendre chez son père et sa mère. Après avoir parcouru une petite distance, elle se perdit en chemin, et arriva dans un cimetière, où un voleur était suspendu à un pieu à empaler. Tout à coup, sa main toucha le pied de ce volenr. «Qui a vient de me faire mal? s'écria celui-ci. — Je n'ai « pas en l'intention de vous faire du mal, répondit« elle, pardonnez-moi ma faute. — Aucun mortel « ne peut faire du mal ni du bien à un antre, reprit le « voleur, et il n'arrive à l'homme que ce que Brahmà a « écrit dans sa destinée. Ceux qui disent : Nous avons « fait telle chose, sont entièrement dépourvus de « bon sens, parce que les hommes sont emprisonnés « dans le filet du destin qui les entraîne où il veut. « On ne peut comprendre les desseins de l'Être su prême; car l'homme conçoit une pensée dans son « esprit, et la divinité fait arriver tout le contraîre. »

« Lorsqu'il eut prononcé ces paroles, Dhanavati lui demanda qui il était. « Je suis voleur, répondit-il. «voilà trois jours que je suis sur ce pieu, et je ne 4 puis mourir. - Pourquoi? dit Dhanavati. - Je ne « suis pas marié, répliqua le voleur; si vous voulez « m'accorder votre fille en mariage, je vous donnerai « dix millions de pièces d'or. On connaît la maxime : «L'avarice est la racine du péché; la passion, la cause « de la maladie, et l'amitié, la source du chagrin; . « quiconque renonce à ces trois choses est heureux; " mais tout le monde ne peut les éviter. » Dhanavati, poussée par la cupidité, conçut le projet de donner sa fille au voleur, et elle lui dit : «Je désire que avous ayez un fils; mais comment cela pourra-t-il « se faire? — Quand votre fille aura atteint l'âge de « puberté, répondit le voleur, appelez un beau brâliamane, et donnez-lui cinq cents pièces d'or et votre a fille: de cette façon, elle aura un fils.»

n A ces mots, Dhanavati sit saire à sa sille trois sois le tour du pieu, et la donna en mariage au

voleur. Celui-ci lui dit: a Vers l'est, près d'un puits « en maçonnerie, il y a un figuier; c'est au pied de « cet arbre que les pièces d'or ont été enfouies; allez «les chercher.» En disant ces paroles, il mourut. Dhanavati courut à l'endroit indiqué, prit quelquesunes des pièces d'or, et alla chez son père et sa mère. Elle leur raconta cette aventure, et les emmena avec elle dans le pays de son mari, où elle fit bâtir une grande maison pour y demeurer. Sa fille grandissait de jour en jour. Une sois la jeune fille était sur la terrasse avec une, de ses compagnes, et regardait sur la route, lorsqu'un jeune brâhmane vint à passer. En le voyant, elle fut vaincue par l'amour, et dit à sa compagne: « Mon amie, amène cet homme près « de ma mère. » Celle-ci fit aussitôt venir le brâhmane auprès de la mère de son amie. Dhanavati, des qu'elle le vit, lui dit : « Brâlimaue, ma fille est « en âge de puberté; si vous voulez rester avec elle, «je vous donnerai cent pièces d'or pour un fils. — «Je resterai, répondit le brâhmane. » Pendant qu'ils étaient à converser, le soir arriva; Dhanayati donna au jeune homme tous les aliments qu'il ponvait désirer, et il soupa. On connaît le proverbe: Il y a huit espèces de jouissances: 1º les parsums; 2º les femines; 3° les vêtements; 4° les chants; 5° la boisson; 6° la nourriture; 7° le lit; 8° les parures. Toutes ces jouissances se trouvaient là.

"Quand trois heures furent écoulées, le brûlimane entra dans un appartement voluptueux, et passa la nuit entière avec la jeune fille. Il retourna chez lui au point du jour; la jeune fille se leva et alla auprès de ses compagnes. Alors l'une d'elles lui demanda quels plaisirs elle avait goûtés avec son amant, pendant la nuit. « Dès que je fus assise à « côté de lui, répondit-elle, j'éprouvai une sorte de « palpitation; lorsqu'il me prit la main en souriant, « je fus vaincue, et je ne puis me rappeler ce qui « s'est passé. On a dit: Un homme illustre, un homme « brave, un homme de talent, un chef, un homme « libéral, un homme vertueux, un homme qui pro- « tége son épouse; voîlà sept hommes qu'une femme « n'onblie ni dans cette vie, ni dans une autre. »

« Le résultat fut qu'elle devint enceinte cette nuit là même. Quand elle arriva au terme de sa grossesse, elle mit au monde un fils. Dans la nuit du sixième jour après sa délivrance, la jenne mère vit en songe un yoguî, avec des tresses de cheveux sur la tête, et une lune sur le front; son corps était frotté de bouse de vaelie; il avait un cordon brâhmanique blanc; il était assis sur un siége de lotus blancs; il portait un collier de serpents blancs, et une guirlande de têtes humaines était suspendue it son cou; d'une main, il tenait un crâne, et de l'autre, un trident. Le yogui, prenant une forme terrible, se posa devant elle, et lui dit : « Demain à minuit, tu mettras une bourse « de mille pièces d'or et cet enfant dans une grande a corbeille que tu déposeras à la porte du palais, » A cette vision, elle se réveilla, et alla dès le matin raconter son aventure à sa mère. Le lendemain, la mère mit l'enfant dans une corbeille, suivant la manière prescrite par le yoguî, et le déposa à la porte du palais.

« Cependant le roi vit apparaître en songe un être de forme redoutable, ayant dix bras, cinq têtes avec trois yeux et une lune à chacune d'elles, de grandes dents, et un trident à la main, qui lui dit: « Prince, on a déposé une corbeille à la porte de « tou palais; va chercher l'enfant qu'elle renferme; « il serà le soutien de ton gouvernement. »

"A ces mots, le roi s'éveilla, et raconta à sa femme tout ce qu'il veuait de voir et d'entendre. Puis, il se leva, alla à la porte du palais, et aperçut une grande corbeille. Il l'ouvrit, et y trouva un enfant et une bourse de mille pièces d'or. Il prit lui-même l'enfant, et dit à son portier de porter la bourse; il entra ensuite dans l'appartement des femmes, et déposa l'enfant sur les genoux de la reine. Pendant ce temps, le jour vint; le roi sortit, et envoya chercher des pandits <sup>1</sup> et des astrologues, auxquels il demanda quelles marques de royauté il y avait dans cet enfant.

"Alors un des pandits, brâhmane habile dans l'art de juger des hommes d'après leur physionomie, lui dit : « Sire, cet enfant porte trois signes visibles : « une pôitrine large, un front haut, et une grande « figure ; il a en outre les trente deux marques de « l'homme. Il régnera ; n'ayez aucun doute à cet « égard. » A cette prédiction, le roi fut transporté

<sup>!</sup> Nom que l'on donne aux brâlimanes savants et capables d'enseigner.

de joie; il ôta de sou cou un collier de perles, et le donna au pandit; puis, il combla les brâhmanes de présents, et les pria de donner un nom à l'enfant. « Sire, répondirent-ils, veuillez vous asseoir et vous attacher avec votre femme 1; que la reine tienne « l'enfant sur ses genoux; envoyez chereher les gens « dont on se sert dans les réjouissances, et donnez « une fête; nous donnerons un nom à cet enfant, « snivant le rite prescrit par les sâstras. »

disaient les brâhmanes. Le ministre d'exècuter ce que disaient les brâhmanes. Le ministre fit annoncer dans toute la ville des réjouissances publiques à l'occasion de la naissance de l'enfant. A cette proclamation, tous les musiciens se présentèrent, et, de chaque maison, on vint complimenter le roi. Il y ent de la musique et des divertissements au palais. Le roi et la reine, tenant l'enfant sur leurs genoux, vinrent s'asseoir devant un carré 2 rempli de friandises, et les brâlimanes commencèrent la lecture des Védas 3. L'un d'eux, qui était astrologue, détermina la conjonction des planètes, l'heure et le moment favorable, et nomma l'enfant Haradatta.

Il y a dans le texte : गठतांत्रा आंध्र बेठिये, mot à mot : · Asseyezrous, ayant lié le nœud. · Le gathdjord ou lien du nœud, est une
des cérémonies du mariage, qui consiste à attacher ensemble les
vêtements des deux époux, ou même à rouler autour d'eux une
longue pièce d'étoffe.

<sup>1</sup> नीक. Espace carré rempli, à l'occasion d'un mariage ou de toute autre fête, de sucrecies, de constures, etc. que l'on distribue aux invités.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Livres sacrés, au nombre de quatre, qui sout le fondement de la religion indienne.

«Cet enfant grandit de jour en jour. A l'âge de neuf ans, il étudia les six sàstras et les quatorze sciences 1, et devint savant. Cependant Bhagavân voulut que son père et sa mère vinssent à mourir: il monta sur le trône, et gouverna avec justice. Quelques années après, le prince se mit à réfléchir, et se dit en lui-même : « Je dois le jour à mon père « et à ma mère, et qu'ai-je fait pour eux? Il y a a une maxime ainsi conçue : Ceux qui sont coma patissants, le sont pour tont le monde; ceux-là pos-« sèdent la sagesse, et obtiennent le paradis. Quant à « ceux qui n'ont pas le cœur pur, c'est en vain qu'ils « se livrent aux aumônes, à l'adoration, aux austérités, « aux pèlerinages et à l'étude des sastras. Ceux qui cé-«lèbrent le sråddha 2 sans foi et avec orgueil, n'en « retirent aucun ayantage, et leurs ancêtres n'ont "rien à espérer.»

« Après avoir fait ces réflexions, le roi Haradatta crut devoir célébrer un service funèbre en l'honneur de ses parents. Il alla à Gayà 3; arrivé dans cette ville, il invoqua les noms de ses ancêtres, et fit une offrande de gâteaux de riz sur le bord de la rivière

Les Indiens divisent la science (feret) en quatorze branches principales, qui sont: 1°.4° les quatre Védas; 5°-10° les six Angas ou la prononciation, la grammaire, la prosodie, l'explication des termes obscurs, la description des rites religieux, et l'astronomie; 11° les Pourânas; 12° la Mimânsă ou théologie; 13° la Nyâya ou logique; 14° le Dharma ou la loi.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Cérémonie en l'honneur des manes.

O Ville du Béhar, au-dessous de laquelle coule la rivière Phalgon. Cette ville est un lieu de pèlerinage; les Indiens doivent y faire, au moins une fois pendant leur vie, un sacrifice en l'honneur de leurs ancêtres.

Phalgoù. Les mains de trois personnages se montrèrent tout à coup au-dessus de l'eau. A la vue de ces six mains, le roi fut embarrassé; il ne sut plus

à qui donner, et à qui ne pas donner.

«Roi Vikrama, dit le vampire lorsqu'il eut ra«conté cette histoire, à laquelle de ces trois per«sonnes fallait-il offrir les gâteaux de riz? — Au
«voleur, répondit le roi. — Pourquoi? demanda le
«vampire. — La semence du brâhmane avait été
«achetée, répliqua Vikrama, et le roi avait reçu
« mille pièces d'or pour élever l'enfant; le brâhmane
« et le roi n'avaient par conséquent aucun droit aux
« gâteaux de riz. »

## X.

«Roi, dit le vampire:

ull y a une ville que l'on appelle Tchitrakoûta, où régnait un roi nommé Roûpadatta. Un jour, ce prince monta à cheval, et partit seul pour la chasse. Il se perdit en route, et arriva dans une vaste forêt, où il aperçut un grand étang. Cet étang était rempli de lotus fleuris, et des oiseaux de diverses espèces s'y livraient à leurs ébats. De tous les côtés, des vents frais et parfumés soufflaient sous les ombrages d'arbres touffus. Le roi, accablé de chaleur, attacha son cheval à un arbre, étendit la housse de sa selle, et s'assit dessus. Une heure s'était à peine écoulée, lorsque la fille d'un sage, jeune et belle, vint en ce lieu chercher des fleurs. Le roi la vit cueillir des fleurs, et devint éperdument amoureux d'elle. Quand, après

avoir cueilli ses sleurs, elle voulut reprendre le chemin de sa maison, il lui dit: « Quelle est donc cette « manière d'agir? Je viens comme hôte dans votre « demeure, et vous n'avez pour moi aucun égard!» En entendant ces paroles, la jeune fille revint sur ses pas. « On a dit, continua le roi : Si un homme « de basse condition se présente comme hôte chez « un personnage de la classe la plus élevée, celui-ci « doit le respecter. Quiconque entre dans notre mai-«son, voleur ou Tchandâla 1, ennemi ou parricide, a il faut le recevoir avec honneur, parce qu'un hôte a est le plus respectable de tous les homines. » Lorsque le roi eut fini de parler, la jeune fille s'arrêta et lui sit signe des yeux. Sur ces entresaites, le sage arriva. Le roi, dès qu'il vit l'ascète, le salua; celui-ci lui donna sa bénédiction, et lui souhaita une longue vie; puis, il lui dit : « Que venez-vous faire ici? -« Seigneur, répondit le roi, je suis venu chasser. — « Pourquoi commettez-vous un si grand péché? dea manda le sage. On a dit : Un homme commet un « péché, et plusieurs autres recueillent le fruit de «son péché. — Seigneur, répliqua le roi, ayez coma passion de moi, et dites-moi ce que c'est que le a juste et l'injuste. - Veuillez m'écouter, reprit le u sage : c'est un grand crime que de tuer les animaux qui vivent d'herbe et d'eau, et habitent les forêts; protéger les bêtes, les oiseaux et ses semblables,

Homme impur, dégradé. Ce nom s'applique particulièrement au Soûdra né d'un Soûdra et d'une Brâbmani, ou femme de la caste brâbmanique.

a est un acte de vertu. On a dit : Rassurer celui qui a a peur et vient nous demander protection, est une action dont nous retirons tous les avantages qui a peuvent résulter de grandes aumônes. On a dit aussi: Les austérités religieuses ne sauraient égaler a la miséricorde, et le plaisir n'égale pas la satisfacation; la richesse ne vaut pas l'amitié, ni la justice « la compassion. Les hommes qui ne s'écartent pas de a leur devoir, et qui, possédant richesses, belles quaulités, science, gloire et position élevée, n'en mon-« trent aucun orgueil, et ceux qui se contentent de « leur femme, et disent toujours la vérité, obtiennent « le salut éternel après leur mort. Ceux qui tuent un « ascète à la chevelure tressée, un homme nu ou sans armes, vont dans l'enfer, et le roi qui ne punit « pas les persécuteurs de ses sujets, va aussi dans "l'enser. Ceux qui ont commerce avec la semme « d'un roi, on avec celle d'un ami, avec une jeune a fille, ou avec une semme enceinte de huit ou neuf a mois, tombent dans le grand enfer 1. Voilà ce que a dit le livre de la loi, n

"Après avoir entendu ce discours, le roi répondit: "Les péchés que j'ai pu commettre jusqu'à "présent sont commis; mais, pourvu que Bhagavân "le veuille, je ne les commettrai plus à l'avenir." Le sage fut satisfait de la réponse du roi, et lui dit: "Je vous accorderai la faveur que vous demande- "rez; je suis très-content de vous. — Seigneur, re-

XIX.

Mahanaraka (महागर्क), un des vingt et un séjours inferuaux, Voyes Lois de Manon, IV, 88 et suiv.

a'prit le roi, si vous êtes content de moi, donnez-moi a votre fille. » A ces mots, le sage maria sa lille avec le roi, suivant le mode gandharva, et retourna à sa demeure. Le roi se mit en route pour sa ville, avec la fille du sage. Lorsqu'ils furent à moitié chemin. le soleil se coucha, et la lune se leva. Alors, le roi voyant un arbre touffu, descendit de cheval, et attacha sa monture au pied de cet arbre; puis il étendit la housse de sa selle, et s'endormit avec sa femme.

«Au milieu de la nuit, un brahmarâkchasa¹ vint éveiller le roi, et lui dit : «Prince, je vais manger « ta femme. — Ne faites pas une pareille chose, rémpondit le roi; je vous donnerai tont ce que vous « demanderez. — Prince, dit le râkchasa, si tu veux « couper la tête d'un jeune brâhmane de sept ans, « et me l'offrir de ta propre main, je ne mangerai » point ta femme. — Je ferai ce que vous me dites, » répliqua le roi; venez à ma ville dans sept jours, « à partir d'anjourd'hui, et je vous donnerai cette « tête. »

"Lorsque le râkchasa ent ainsi lié le roi par une promesse, il retourna à sa demeure, et, au point du jour, le roi rentra dans son palais. A la nouvelle de son arrivée, son ministre fit de grandes fêtes, et vint lui offrir des présents. Le roi lui raconta son aventure, et lui dit: «Le râkchasa viendra dans sept "jours; comment nous arrangerons-nous? — Sire,

le Rakchasa do l'ordre des brahmanes. Le Rakchasa est une espèce de démon ou génie malfaisant qui hante les cimetières, anime les corps morts, et dévore les vivants.

a répondit le ministre, ne vons inquiétez de rien, « Bhagavan fera tout pour le mieux. »

« Ayant dit ces mots, le ministre sit faire une statue d'or du poids d'un mann un quart, et garnie de pierres précieuses; puis, il la sit mettre sur un chariot, et la fit dresser dans un carrefour, en recommandant aux gardiens de dire à tous ceux qui viendraient la voir : « Le brâhmane qui voudra donaner un fils de l'âge de sept ans, et consentir à ce « que le roi lui coupe la tête, recevra cette statue. » Après avoir donné cet ordre, le ministre s'en alla. Les gardiens disaient à toutes les personnes qui venaient voir la statue ce que le ministre leur avait recommandé de dire. Deux jours se passèrent ainsi: mais le troisième jour, un pauvre brâhmane de la ville, père de trois enfants, entendant cette proposition, retourna chez lui, et dit à sa femme: « Donne a un de tes fils au roi pour un sacrifice, et une statue « d'or du poids d'un mann un quart et garnic de « pierres précieuses, entrera dans notre maison. »

"— Je ne veux pas donner le plus jeune, lui ré"pondit sa femme. — Je ne donnerai pas l'aîné,
" dit-il à son tour. » Le second des trois fils, qui entendait cette conversation, prit la parole : « Mon
" père, dit-il, sacrifiéz-moi. — Bien, répliqua le
" brâhmane; » puis il ajouta ; « Dans ce monde, la
" richesse est la source de toutes choses; où est le
" boulieur pour celui qui n'est pas riche? C'est saus

Le arabe . Poids équivalent à quarante sers, ou environ soixante et quinze livres.

a profit que le pauvre vient au monde. » En disant ces mots, il ennmena son second fils, le livra aux gardiens, et emporta la statue, tandis qu'on conduisait l'enfant au ministre. Quand les sept jours furent écoulés, le râkchasa arriva. Le roi lui fit offrir du sandal, du riz, des fleurs, des parfuns, des lampes, des aliments consacrés, des fruits, du bétel et des vêtements, et lui rendit ses hommages; ensuite, il envoya chercher l'enfant, prit une épée, et s'apprêta à faire le sacrifice. L'enfant se mit d'abord à rire; puis, il pleura; au même instant le roi le frappa de son épée, et sa tête se sépara de son corps.

«Ce que les sages ont dit est bien vrai: Dans ce monde, la femme est une mine de douleur, un sujet d'inquiétude; elle énerve le conrage, elle vous fascine, et vous fait perdre toute vertu. Qui peut dire qu'une pareille source de poison est une chose excellente? On a dit: Gardez vos richesses pour les temps de calamités; donnez vos richesses pour conserver votre femme, et sacrifiez vos richesses et

votre femme pour sauver votre vie.

« Prince, dit le vampire après avoir raconté cette a histoire, à l'heure de la mort. l'homme pleure; « expliquez-moi pourquoi cet enfant se mit à rire. « — Lorsqu'il se mit à rire, répondit le roi, il faisait « la réflexion suivante : La mère protége son enfant « dans son bas àge, et le père prend soin de lui quand « il est grand; un roi assiste ses sujets dans le bon « et le mauvais temps : tel est l'usage de ce monde. « Ma condition à moi est celle-ci : mon père et ma

" mère, poussés par l'avarice, m'ont livré au roi, et "ce prince, l'épée à la main, s'apprête à me tuer. "La divinité désire un sacrifice, et personne n'a " pitié de moi. "

#### XI.

«Roi, dit le vampire:

a Dans le Dakchina t est située la ville de Dharmapour<sup>2</sup>, dont le roi se nommait Mahâbala. Un jour, un autre souverain de ce pays vint attaquer ce prince avec une armée, et mit le siège devant sa ville. La guerre durait depuis quelque temps, lorsque l'armée de Mahâbala en vint aux mains avec l'ennemi, et fut en partie détruite. Le roi, désespéré, partit pendant la nuit, et se retira dans un bois avec sa semme et sa fille. Quand ils eurent parcouru plusieurs kos dans la forêt, le jour arriva, et ils aperçurent un village. Le roi sit asseoir la reine et la princesse au pied d'un arbre, et dirigea ses pas vers ce village, pour aller chercher de quoi manger. Tout à coup il sut entouré par des Bhilas3, qui lui dirent de jeter ses armes; il se mit à leur lancer des flèches, et ils en firent autaut de leur côté.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Presqu'ile occidentale de l'Inde, que l'on nomme aujourd'hui Dékhan.

Cette ville est la même que celle dont il est question plus haut, conte IV. On sait qu'à une époque reculée le Malwa s'étendait au sud de la Narmadá, et comprenait par conséquent une partie du Dékhan.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Race de montagnards qui habitent le long de la Narmadà (Nerbudda), et vivent de vol et de pillage.

« Le combat dura ainsi pendant trois lieures, et les Bhilas avaient déjà perdu beaucoup de monde, lorsqu'une flèche vint frapper le roi au front avec tant de violence qu'il tomba, et un Bhila lui trancha la tête. Quand la reine et la princesse le virent mort, elles retournèrent dans la forêt en pleurant et en se frappant la poitrine. Fatiguées après avoir fait euviron deux kos, elles s'assirent et se livrèrent à toutes sortes de réflexions. Cependant un roi nommé Tchaudrasena et son fils s'amusaient à chasser dans le bois. Le roi aperçut les marques des pieds des deux femmes, et dit à son sils : « D'où viennent ces traces de pieds «humains dans cette grande forêt? - Sirc, répon-« dit le prince, ces marques sont celles de pieds de « femmes; il n'y a pas un pied d'homme si petit. — "C'est vrai, répondit le roi, un pied si délicat n'est « pas celui d'un homme. — Elles viennent de passer ah l'instant, dit le prince. - Viens, répondit le roi, «cherchons dans cette forêt; si nous les trouvons, uje te donnerai celle qui a le plus grand pied, et je a prendrai l'autre. »

"Cette convention faite, le roi et son fils s'avancèrent dans la forêt, et aperçurent les deux femmes qui étaient assises. En voyant la reine et sa fille, les deux princes furent transportés de joie; ils les firent monter sur leurs chevaux, non sans avoir obtenu leur consentement, et les emmenèrent chez eux. Le prince garda la reine, et le roi la princesse.

"Roi Vikrama, dit le vampire lorsqu'il cut ra-

« conté cette histoire, quel est le degré de parenté « qui existera entre les enfants de ces deux princes? » Le roi ne sut répondre à cette question, et garda le silence. Le vampire fut satisfait, et lui dit : « Prince, "j'ai été très content de votre courage et de votre 4 résolution; mais écoutez ce que je vais vous dire. "Un homme ayant le corps comme du bois, et cou-« vert de poils semblables à des épines, est venu dans « votre ville; il se nomme Sântasila. C'est lui qui « vous a envoyé me chercher; il est dans un cime-« tière où il pratique des enchantements, et il veut « vous tuer. Je vous préviens en conséquence que, a quand il aura terminé ses dévotions, il vous dira : « Sire, prosternez-vous. Alors répondez-lui : Je suis «le roi des rois; tous les souverains viennent me « saluer; jusqu'à présent, je ne me suis prosterné « devant personne, et je ne sais de quelle manière am'y prendre. Vous êtes, un précepteur spirituel; « ayez la bonté de me montrer comment il faut faire, « et je vous obéirai. Lorsqu'il se prosternera, donneza lui un grand coup d'épée et tranchez-lui la tête; a dès lors vous régnerez sans interruption. Si vous « ne faites pas ce que je vous dis, il vous tuera, et « sa souveraineté sera immuable. »

"Après avoir donné cet avis au roi, le vampire sortit du cadavre, et s'en alla. Pendant qu'il faisait encore nuit, le roi prit le cadavre et le porta au yogui. A la vue de ce cadavre, le yogui fut satisfait, et combla Vikrama d'éloges. Ensuite il récita quelques formules magiques, ressuscita le mort, et cé-

lébra un sacrifice. Il s'assit la face tournée vers le midi, et offrit à sa divinité tout ce qu'il avait préparé. Quand il eut fait une osfrande de bétel, de sleurs, de parsums, de lampes et d'aliments consacrés, il dit au roi : « Prosternez-vous devant moi, il « en résultera pour vous beaucoup de gloire et d'éclat, « et la puissance et la richesse resteront toujours « dans votre maison. » A ces mots, le roi se rappela ce que le vampire lui avait dit; il joignit les mains, et répondit humblement : « Seigneur, je ne sais pas "me prosterner; mais vous êtes un précepteur spi-« rituel; si vous voulez avoir la bonté de me mon-« trer comment je dois saire, je vous obéirai. » Au moment où le vogui courbait la tête pour le saluer, le roi lui donna un grand coup d'épée; sa tête se sépara de son corps, et le vampire vint répandre une pluie de fleurs.

«On a dit: Ce n'est pas un crime de tuer celui qui veut attenter à vos jours.

"Alors Indra et tous les dieux, témoins du courage qu'avait montré le roi, et assis sur leurs chars, se mirent à pousser des cris de joie. Indra, content du roi Vira Vikramâdjîta, lui dit : "Demande une faveur." Celui-ci joignit les mains, et répondit : "Seigneur, que cette histoire, qui est la mienne, use répande dans le monde. — Tant que dureront la lune, le soleil, la terre et le firmament, reprit Indra, cette histoire sera célèbre, et tu régneras "sur le monde entier."

"En disant ces mots, Indra retourna à sa de-

meure. Le roi prit les deux cadavres, et les jeta dans un chaudron d'huile. Au même instant, les deux hommes se présentèrent devant lui, et lui dirent : « Qu'avez-vous à nous ordonner? — Venez lorsque « je vous appellerai, répondit-il. » Quand ils lui en eurent fait la promesse, il rentra dans son palais, et reprit les rênes du gouvernement. On a dit : Instruit ou ignorant, enfant ou jeune homme, celui qui est intelligent réussira toujours.

## EXTRAIT

## DU JOURNAL D'UN VOYAGE

DE PARIS A ERZEROUM.

Erzeroum, l'ancienne Carin ou Garin des Arméniens et la Théodosiopolis des Grees , est aujourd'hui le chef-lieu d'une vaste province de l'empire ottoman, et la résidence du gouverneur général, qui porte le titre de Erzroum čiáleti válici; il a ordinai-

Voyez Mosis Chorenensis Hist. Armeniaca, ed. de Londres, chap. LIX, p. 309; Saint-Martin, Mémoires sur l'Arménie, I. p. 42. 66. Géographie d'Aboul-Fédu par MM. Reinaud et de Slane; Jaubert, Voyage en Arménie et en Perse, p. 17.

remeut le rang et le grade de mouchir; et, il y a quelques années, lorsque cette province n'était pas encore soumise au système d'administration connu sous le nom de tanzimáti-khaīriiè, le gouverneur d'Erzeroum était en outre général en chef des armées turques du côté de la Perse, et il portait, en cette qualité, le titre de seraskièri açâkiri charqyiè.

La ville actuelle 1, assise au pied du Taurus, nouloin des sources de l'Euphrate et sur un plateau qu'on dit élevé à 1,800 mètres (ou 6,160 pieds anglais) au-dessus du niveau de la mer, se compose de deux parties bien distinctes : la citadelle ou ville liante, formée de deux vastes enceintes; et la ville basse, composée des habitations qui sont venues se grouper sous la protection des remparts de la forteresse, bien affaiblie d'ailleurs depuis la dernière guerre 2. La ville est entièrement ouverte; elle n'a point de nur d'enceinte, et elle est bordée, du côté de la plaine, par des cultures qu'on décore pompeusement du nom de jardins (boustán), mais où l'on ne voit guère que des légumes de première nécessité 3.

La population s'élève aujourd'hui à 30,000 habitants environ, dont la majeure partie, composée de Tures, de Persans et de Curdes, est de religion

Voyez Saint-Martin, loc. laud. 1, 68, 69; Fontanier, Voyages en Orient (Turquie d'Asie), 81 el suiv.

L'armée russe a pris possession d'Erzeroum, et elle y a planté ses étendards le 27 juin 1828. (Voyez La Russie dans l'Asie Mineure, par Fonlon, p. 475).

<sup>3</sup> Voyez la Description d'Erzeroum et la division de ce pachalyq, Fonton, loc. land. p. 186; Fontanier, p. 55 el suiv. de l'ouvrage cité.

musulmane; le reste est formé de chrétiens arméniens et grecs et de quelques familles juives et bohémiennes, auxquelles enfin on doit ajouter la colonie européenne, représentée seulement par les consuls et par quelques Francs employés au service du gouvernement local.

Les Turcs habitent la citadelle et la partie de la ville qui l'avoisine; c'est dans la forteresse que se trouvent le sarái (résidence du gouverneur) et quelques édifices dont il sera parlé plus bas; les chrétiens résident dans la partie hasse de la ville, du côté de la plaine; les maisons consulaires sont également dans ce quartier.

La nation arménienne se divise en deux hranches: les Arméniens non unis et les Arméniens catholiques.

Les premiers, qui sont les plus nombreux, et en général les plus riches, sont au nombre de six cents familles seulement, par suite de l'émigration considérable qui eut lieu après la guerre de 1828. Ils sont placés sous la juridiction spirituelle d'un archevêque qu'on désigne, dans le pays, sous le non de arcchnort, et dont l'église archiépiscopale est située dans le quartier arménien, sur la lisière du production production de la pays, sous le non de arcchnort, et dont l'église archiépiscopale est située dans le quartier arménien, sur la lisière du production de la pays, sous le non de arcchnort, et dont l'église archiépiscopale est située dans le quartier arménien, sur la lisière du production de la pays, sous le non de arcchnort, et dont l'église archiépiscopale est située dans le quartier arménien, sur la lisière du production de la pays, sous le non de arcchnort, et dont l'église archiépiscopale est située dans le quartier arménien, sur la lisière du production spirituelle d'un archevêt de arcchnort, et dont l'église archiépiscopale est située dans le quartier arménien, sur la lisière du production spirituelle d'un archevêt de arcchnort, et dont l'église archiépiscopale est située dans le quartier arménien sur la lisière du production spirituelle d'un archevêt de arcchnort, et dont l'église archiépiscopale est située dans le quartier arménien sur la lisière du production spirituelle d'un archevêt de arcchnort, et dont l'église archiépiscopale est située dans le pays, sous le non de arcchnort de arcchnort de la pays de

La nation arménienne catholique ne se compose que d'une soixantaine de familles environ, domiciliées dans la ville, et, en outre, d'une population flottante de

Caractère des Arméniens, Fonton, p. 171.

trois cents individus qui viennent faire le commerce à Erzeroum, ou y exercer leur profession. Avant l'émancipation, les catholiques étaient, dit-on, au nombre de quatre cents familles; et, pour la plupart, ils émigrèrent en Russie afin d'échapper aux vexations qu'ils avaient à subir de la part de leurs co-religionnaires non unis. Ils sont placés sous la direction d'un vartabed, qui a sous ses ordres deux ou trois der (simples prêtres). Les catholiques ont une église assez belle dans le quartier arménien-franc; elle a été bâtic récemment par un arménien d'Erzeronm, Abraham Allah-Verdi, qui vivait encore à Constantinople en 1843. A la même époque, Erzeroum était, pendant une partie de l'année, la résidence du qarabách, vicaire apostolique de l'Arménie, Don Salviani, qui est aujourd'hui le patriarche de la nation arménienne-catholique à Constantinople 1.

Les Grees ne sont guère en totalité, que huit ou dix familles <sup>2</sup>; ils ont une petite chapelle, dans une maison particulière, où ils célèbrent leur culte.

Aux limites du quartier arménien, on trouve une rue habitée par une dizaine de familles bohémiennes (pouché), qui depuis longtemps déjà ont fixé leur résidence en cet endroit. Les femmes bohémiennes

Voyez, sur la séparation de l'église d'Arménie en église unie el non unie, Fontanier, Voyages en Orient (2° voyage en Anatolie), p. 155.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voyez, sur la condition des Grees dans les pachalyqs d'Erzeroum et de Trébizonde, Fonton, loc. lund. p. 197.

sont les seules qui se montrent dans la ville à visage découvert.

Les chefs de religiou exercent une juridiction immédiate et sans appel sur leurs ouailles, du moins quant aux différends qui surviennent entre eux; mais, dès que les parties appartiennent à descroyances mixtes, la cause doit être portée par-devant les tribunaux turcs 1.

Erzeroum fait un commerce assez considérable avec les villes voisines; toutefois, la principale cause de son importance actuelle consiste dans le transit des marchandises d'Europe et de Turquie pour le Curdistan et la Perse, et vice versa. Trois puissances européennes ont établi des agents consulaires à Erzeroum: l'Augleterre et la Russie y sont représentées par un consul et un vice-consul, et la France par un agent vice-consul.<sup>2</sup>.

Les routes de Trébizonde à Erzeroum, quoique très-difficiles jusqu'à ces derniers temps, sont ordinairement sûres, sauf quelques exceptions rares où les Curdes, ne se contentant pas seulement d'effrayer les voyageurs, jugent à propos de dévaliser et voyageurs et promeneurs jusque sous les murs de la ville. Pourtant, les accidents causés par les neiges sont plus fréquents et plus redoutables que ceux-ci. Au reste, je dois reconnaître que les habitants d'Erzeroum sont polis en général, et que, bien

<sup>1</sup> Voyez, sur le commerce d'Erzeroum, Fontanier, loc. land. (Turquie d'Asie), p. 71.

Voyez, sur la constitution des communautés chrétiennes sous le rapport civil et religieux, Fontanier, loc. laud. p. 188 et suiv.

qu'éloignés du centre de l'empire, ils sont peut-être moins fanatiques que dans hien d'autres localités; il m'est arrivé maintes fois, dans mes promenades solitaires au dehors de la ville, de recevoir, des passants, le salut qu'on n'aurait donné ailleurs qu'à de fidèles musulmans.

Le langage d'Erzeroum se ressent, pour ainsi dire, de l'aspect aride et tourmenté de la nature; les sons durs et gutturaux remplacent ici les règles harmoniques du langage ottoman de la capitale; des formes grossières et presque barbares frappent souvent l'oreille; et le voisinage de l'Azerbaïdjan a entraîné aussi l'introduction de mots et de formes qui appartiennent plutôt aux dialectes turcs primitifs qu'au langage moderne. Ceci est vrai, surtout du langage du peuple; et la classe élevée elle-même ne sait pas toujours s'affranchir et se dépouiller de ce caractère particulier à la localité.

Voici différentes listes de mots qui donneront une idée de ce qui précède :

Bakhakh! (pour bayaryz, baqaloum) «voyons! nous «verrons».

Guidèrak (pour guidèloum, guidèryz) « allons! nous « allons ».

luklèduruk (pour iuklèdyryz) a nous chargerons (ces a bagages).

Vararuq (pour varyryz) « nous marcherons, nous a partons » (11 pers. plur. de l'indicatif).

La première personne de l'indicatif, au singulier, est très-souvent formée de la manière suivante:

Bilmenem « je ne sais pas ».

Sevmezum « je n'aime pas ».

Le saghyr noun se prononce g dans les mots suivants:

Anglådym et agnådym (pour anladym) « j'ai compris ».

Baga (pour bana) «à moi».

lagnich (pour ianlich) « faute, erreur ».

Saga (pour çana) « à toi ».

On tient aussi fort peu de compte de la concordance dans les verbes, et l'on entend dire:

Sen itcher? et sou itcher? « voulez-vous boire? »

On double la plupart des mots dans l'usage, en changeaut seulement la première lettre, comme dans nataq, mataq, etc.

On intervertit l'ordre des lettres dans un très-

grand nombre de cas, tels que:

luskek (pour iukcek) «élevé, haut».

· Kenrpu (pour kuprn) « pont ».

Kuférû (pour fouqurá) «pauvres, malheureux, mendiants».

Mevchèret (pour mechvèret) « assemblée délibé-« rante, conseil ».

Ronshat (pour roukhçat) « permission ».

Surfe (pour sofra) « table ».

Telsis (pour Tislis), nom de ville.

Quelquefois même, on change entièrement certaines lettres d'un mot, et on les remplace par d'autres lettres qui leur sont plus ou moins homogènes:

Bârmaq (pour pârmaq) « doigt ».

Bonnunkimi (pour boununguibi) vainsi, comme vela».

Djamouch (pour djamous) a bussle n.

Intiçáb (pour ihticáb) « octroi ».

Issidjè (pour ilidjè) « eau tiède », nom propre de lieu.

Mingueul (pour bingueul), montagne voisine d'Érzeroum.

Moutfakh (pour matbakh), la cuisine, l'endroit où l'on prépare les mets.

Perkel (pour perkiar) « compas ».

Ilidjè est le nom d'eaux thermales qui se trouvent à quatre lieues d'Erzeroum. D'après les observations faites, en juin 1844, par M. Wagner, géologue bavarois, ces eaux auraient 38° cent. sur les bords, et 39° au-dessus de la source même.

Voici une liste d'autres mots employés également

Adjėmi a recrues militaires ».

Boile, oile a ainsi, c'est comme cela ».

lakhchi " bien, bon, c'est bien ".

Ichikh a clair v.

Lázout « mais, blé de Turquie ».

Måntar « tumeur ».

Mazi a noix de galle ».

Mèrèk, magasin pour mettre les provisions.

Micilmán « musulman ».

Náná « mère ».

Pouchá a Bohémien ».

Qâtyrdji « muletier ».

Tebdil aghaci, chef de la police ou plutôt de la patrouille grise, qui, sous un déguisement, exerce la surveillance dans la ville. Tèzèk, fiente de vache, dont on fait des briques séchées ensuite au soleil, et qui servent de combustible aux gens de condition pauvre.

Tipi, ouragan dans lequel le vent se combine avec la neige ou la poussière, et emporte tont ce qu'il rencontre sur son passage; les homnies qui se trouvent au milieu de cette convulsion atmosphérique en sont aveuglés et quelquesois même étoussés.

Tomrouq « tronc d'arbre; » se dit aussi d'un supplice qui consiste à mettre les pieds du patient entre deux pièces de bois qui ne laissent qu'une ouverture nécessaire pour passer le pied, et qu'ou referme ensuite l'une sur l'autre au moyen d'un cadenas.

Tufckdji bûchi, elief de la gendarmerie à clieval (suvâri) en Macédoine.

La ville d'Erzeroum ne possède aujourd'hui que peu on point de monuments; toutefois, l'itch qul'ah a citadelle intérieure la renferme deux monuments dont j'ai relevé les inscriptions, qui, si je ne me trompe, sont eneore inédites.

A l'un des angles de la citadelle, qui présente à peu près la forme d'un earré parfait, il existe une tour circulaire sur laquelle le pavillon turc est arboré; elle est construite en pierre et en chaux recouvertes de briques disposées symétriquement, et

La citadelle était placée autrefois sous le commandement d'un officier envoyé de Constantinople, et qui était entièrement indépendant du gouverneur de la province; depuis l'extinction des janissaires, la citadelle est rentrée sous l'autorité du pacha, qui en délègue le commandement à un mir-didi « colonel ».

elle peut avoir cent à ceut cinquante pieds d'élévation; elle domine le rempart. Aux deux tiers de sa hauteur, on voit une inscription arabe en caractères coufiques qui, d'ailleurs, ont été fort endommagés par le temps. Les lettres, tracées en relief, sont formées par des briques rouges appliquées sur un fond blanc de chaux. J'ai copié cette inscription, dont voici la transcription et la traduction i; on y retrouve le nom d'Aboul-Qâcim, chef d'une dynastie de princes qui ont régné sur le territoire d'Erzeroum, en 496 (1102-1103<sup>2</sup>).

Pl. 1. /71/1

Transcription.

اتبال لمولانا ضيا الدين قطب الاسلام نصير الدولة ظهير الملة شمس الملوك والسلاطين.... المظغر بيك (١) ابي المظغر غازي بن ابي القسمر (١١٠)

#### Traduction:

Prospérité à notre Seigneur, l'éclat de la religion, le pôle de l'islâm, le protecteur de l'empire, l'appui de la nation, le soleil des rois et des princes...., el-Mouzaffer-Bek (ibn?) Abil-Mouzaffer-Ghâzi, ibn Abil-Qacim.

1 Voyez le fac-simile de l'inscription, pl. 1.

<sup>2</sup> Voyez sur cette dynastie les Fragments de géographes et d'historiens arabes et persans inédits, publiés par M. Defrémery dans le Journal asiatique, juin 1849, p. 491 et suivantes.

Je me suis efforcé de reproduire le plus fidèlement possible les traits presque effacés qui s'offraient à ma vue; j'ai cherché à les rétablir en partie, là où il ne restait que quelques traces à peine visibles, et je laisse à de plus habiles le soin de compléter ou de rectifier mes essais.

Non loin de là, on trouve encore, dans la citadelle, un antre monument désigné sous le nom de Tchift-Ménárè « les deux colonnes », dont la construction est remarquable. C'est un medrècè « collège » qui a été bâti dans l'année 35 i de l'hégire (962 de J.-C.), et auquel des fondations pieuses avaient assuré un revenu annuel.

La porte extérieure, construite dans un beau style, peut avoir trente à quarante pieds d'élévation; elle est surmontée de deux colonnes-minarets bâties en briques et qui sont richement décorées par des mosaïques en brique émaillée, bleu et noir, disposées dans un arrangement agréable à l'œil; elles ont, m'a-t-on dit, 70 archyn a coudées à d'élévation. Sur le piédestal de chacune d'elles on lit une inscription persane en caractères coufiques, dont voici la transcription et la traduction.

Voyez le fac-simile, pl. 2 et 3. Cette inscription a été copiée par un indigène, et le temps et les moyens m'ont manqué pour rectifier quelques erreurs qui se sont glissées, je crois, dans la transcription.

#### Pl. II.

#### Transcription.

بندگان خدا ایس مقام نظر است جواب مارا بشنوید که در زمان خلافت سلطان ملك خان (۱) خدد الله مولده بود واز خارزم عربحت شهر روم كردم در آن زمان كه رسیدم آن دیارزا توطّن كردم خوشتریس وتی از او بیادم آمد كه بنای یك چیزی كذارم كه ابید الاباد احسان وخیرات ما باشد یك محبد وچند جره بنا گه طالبان علم در انجا مسكن نمایند واین بنارا چنان كه طالبان علم در انجا مسكن نمایند واین بنارا چنان كذاشتم كه آكر خراب شود باین جبت صنعت و نما نمایند اجاره هفت د کاكرین وزمینها كه در اطران او باشد اجاره آنها وعشر محصول اوقان سلطان ملك خان (۱) هیشه ودر هر سال اینهارا كرفته خرج آید

#### Pl. 111.

#### Transcription.

وآن مدرسدرا مدرسی شیخ العالم الغاصل الکامل نخام الحین را مدرس کردم وسه عدد قرید باو تسلم کردم که در هر سال سه هزار پانصد الجه باو تسلم نمایند واو م در بره خاتونید دعا خوان باشد هر که در تعمیراین

بنا سعی نماید خداوند عالم اورا رجت عایند وهر که در خراب این سعی نماید خداوند عالم عر اورا خراب نمایند این بنا در تاریخ هجرت سیصد پنجاه یك

#### Traduction.

Serviteurs de Dieu! écoutez mes paroles, elles sont dignes de votre attention : Dans le temps de Soultan Melik khan (?), que Dien éternise son règne! je partis du Kharezm et me dirigeai vers le pays de Roum; quand je fus arrivé dans ce pays, je le choisis pour ma résidence définitive; et dans l'instant le plus fortuné, il me vint l'idée de fonder un établissement qui fût à jamais une œuvre pieuse et méritoire. et de saire construire cette mosquée avec quelques cellules. pour que les amis de la science et ceux qui la recherchent puissent y demeurer. - J'ai laissé à cet établissement, pour y faire les réparations nécessaires, en cas de dégradation, la rente d'affermage de sept boutiques et celle des terrains qui avoisinent le monument de tous ses côtés. - Ces revenus, prélèvement toujours fait du dixième pour les ouaqf (fondations pieuses) de Soultan Melik Khan, seront perçus et dépensés annuellement.

J'ai nommé professeur de ce collége le cheikh trés-savant, très-excellent, très-parfait, Fikhûm eddin « la gloire de la reli« gion »; je lui abandonne le revenu de trois villages, 'qui lui feront une rente annuelle de 3,500 aspres, à la charge

par lui de prier pour la khâtoun.

Que le souverain maître du monde couvre de sa miséricorde celui qui donnera ses soins à la conservation et à l'entretien de cet édifice; et qu'il frappe de sa malédiction celui qui tenterait de le détruire!

Construit dans l'année 351 de l'hégire.

Après avoir dépassé la porte d'entrée, on arrive

dans une cour à ciel ouvert, bordée, dans ses parties latérales, par des galeries à colonnes et à deux étages; chaque étage contient quatre *hudjre* a cellules, » dont les portes sont décorées d'une façon différente et dans le goût oriental.

Au bout de la cour, il y avait une voûte qui conduisait au turbè¹, lui-même précédé de deux chambres latérales plus grandes que les autres, mais placées toutesois sur la même ligne; l'encadrement des croisées est décoré d'inscriptions tirées du Coran. D'après le récit du gardien de l'édifice, il y avait autresois, aux deux côtés de la porte du turbè, denx sièges (koursi) en marbre; la voûte aujourd'hni est écroulée, et l'on dit que les Russes ont enlevé les deux sièges 2. Le turbè présente une coupole élevée entièrement revêtue de marbre blanc; on y voit encore quelques sculptures, mais il n'y a point d'inscriptions.

Aujourd'hui, ce mèdrècé est l'arsenal (djèbè-kháné) d'Erzeroum; les hudjrè ne sont plus occupées par les savants et leurs studieux disciples, suivant le vœn du fondateur; elles sont remplies de poudre, de fourniments et de munitions de guerre.

BELIN.

Le tarbé est ordinairement le tombeau du fondateur du monument.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Fouton (loc. laud. p. 190) parle aussi de rleux portiques sur lesquels on voyait les armes romaines, et qui ont été transportés à Saint-Pétersbourg en 1829.

## LETTRE A M. DEFRÉMERY.

## SUR LE PARADIGME D'UNE HUITIÈME FORME

USITÉE DANS L'ARABE PARLÉ.

Constantine, le 22 septembre 1851.

Monsieur.

Il ne faut pas se dissimuler que la langue arabe vulgaire ne soit devenue plus importante et plus utile en Algérie que la la langue littéraire, quoique l'une ne puisse pas être étudiée sans l'autre, et qu'elle se prêtent un mutuel secours. Quiconque se sent mû par la curiosité ou par la nécessité, s'arrange pour apprendre à la volée ce qu'on appelle

Mais l'habitude m'a fait remarquer que les habitants de Constantine ont une tendance à rechercher l'euphonie. Ce penchant, qui existe aussi chez d'autres populations de l'Algérie, a pour objet d'apocoper tel ou tel mot, comme nousse demis, que l'on prononce nous, en appuyant sur le sâd;—de faire sonner un élif devant les verbes la callers, dormirs, es soulevers, etc..., devant la préposition els des devant l'adjectif elles bénis, qui se prononcent emcha, erqod, erfed, emta'a, embârek, etc...;—de redoubler certaines lettres, comme dans le verbe estenna attendres, altération du verbe l'unil; ensin, d'affecter d'un fatha la consonne sinale des pronoms personnels elles vouss, en eux et du verbe estenma es baigners, qui sonnent entouma, houma, istehamma et même istehama.

C'est peut-être aussi pour la douceur de la vocalité et par une aversion innée des sons heurtés que les gens de l'Afrique septentrionale ont créé, en regard de la huitième forme dérivée, un paradigme assez semblable à celui de la huitième forme des verbes assimilés. À l'aide des lettres élif et double tu, préposées à une racine régulière, sourde, concave, hamzée ou défectueuse par la dernière, ils ont obtenu الرّباع النور على العلى المعلى ا

Si je vous ai présenté sous la forme dubitative l'origine de ce néologisme, c'est que j'avais à produire une observation d'une nature plus grave, et qui vient lui assigner un rôle spécial dans le dialecte africain. Les verbes coulés dans le moule de itterfed, itteheull, sont destinés à rendre l'idée de possibilité, de facilité et de proclivité, et se traduisent tantôt par des verbes réfléchis, tantôt par des adjectifs en able, ible, able. Ex. : العصم ittefehm » être intelligible, se comprendre »; itta'a. انعرى: • ittechrob • être potable, se laisser boire الشيب itta'a ref · être facile à découvrir, se découvrir facilement •: الاكر ittakeul . être mangeable, se manger, se laisser manger .; أتغسر : « itterfed » être portatif » النبنا ittebna » se bâtir التجويد ittersel « se laver, pouvoir être lavé »; الحكم littuhkem « être facile à prendre, se prendre : النباع itteba'a « se vendre, être d'un débit facile • ; ) itteqfol • se fermer tout seul • ; ) التحر itteheull . s'ouvrir aisement, s'ouvrir tout seul .; Wittemla se remplir »: النفر ittengob «se percer »: النفب ittegra «se lire, être lisible .: انكتير ittektob i s'écrire, s'orthographier o: itteru'ad . trembler, s'agiter ..

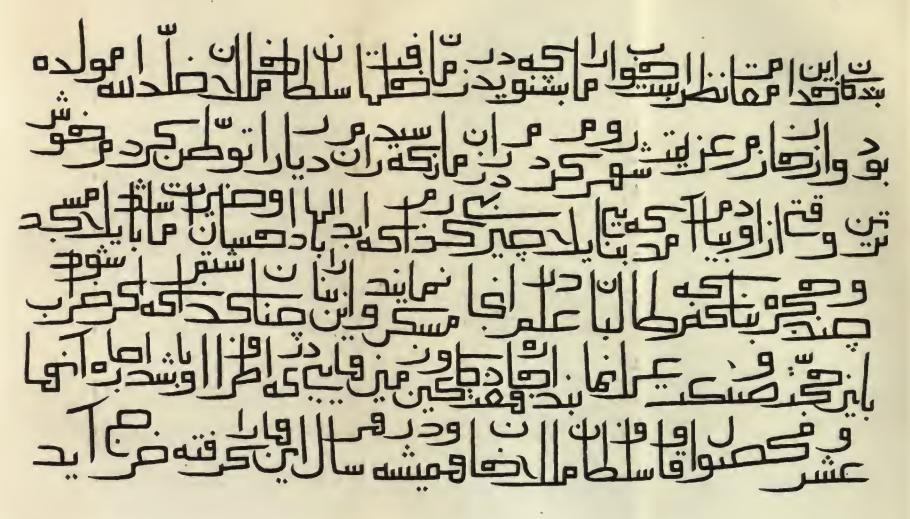
A côté de ces verbes, qui ne sont pas les plus nombreux, figurent ceux de la huitième forme, que j'appellerai par conséquent régalière.

Recevez, etc.

A. CHERBONNEAU.

LEULE LANDON EN A TOUR TOUR TOUR SERVICE STATE OF THE SERVICE STATE Julander Briting and State of the second sec 









# JOURNAL ASIATIQUE.

MAI-JUIN 1852.

## KUR'AL DE TIRUVALLUVAR,

PRAGMENTS TRADUITS DU TAMOUL.

#### LIVRE DEUXIÈME.

DE LA FORTUNE!.

#### 1. Grandeur souveraine.

Le propre d'un roi est de ne pas manquer de quatre (vertus): intrépidité, largesse, prudence, force d'âme.

Le monde exaltera un roi facile à aborder et sans rudesse en son langage.

Un roi gouverne-t-il en faisant largesse avec doux

Pour les extraits de la première partie, voir Journ. asiat. décembre 1848, p. 423 et suiv. Une santé chancelonte et d'impérieuses obligations m'ont empêché de donner plus tôt le complément; je le regrette d'autant plus qu'il s'est glissé, dans ce qui a été publié, il y a déjà plus de deux ans, quelques erreurs; je saisis aujourd'hui l'occasion de faire les corrections ci-après:

P. 424, ch. vt, alinéa 2 : . . . la vigilance gardienne de la dignité

des femmes est au-dessus.

P. 426, chap. xt, alinéa 4 : on doit se souvenir, dans les sept naissances des sept (métempsycoses), etc...

P. 427, chap. xv : Absence de désirs adultères, ch. xv1, alinéa 1 :

... comme la terre supporte ceux qui la creusent.

P. 431, chap. xxx1, alinéa 3...vous fit-on des maux pareils à l'enveloppement de masses de feu; chap. xxx11, alinéa 1 : rendre

XIX.

## 6. Expulsion des vices.

La grandeur de qui est exempt d'orgueil, de colère et de luxure a un caractère de supériorité.

L'avarice, le manque de liaute dignité, la gaieté sans modération sont blàmables chez le souverain.

Celui qui a pudeur de (ses) torts, lui arrive-t-il une faute semblable au grain de mil, il l'estime semblable au palmier.

## 7. Compagnie des sages.

Arriver à faire siens de plus grands que soi est de toutes puissances la première.

Un roi régnant sur de rudes amis, qui donc est capable d'en causer la perte?

Non sauvegardé, s'il n'a pas de rudes (amis), un roi se perdra sans que personne ait causé sa perte.

## 8. Éloignement des gens vils.

La nature de l'eau varie selon le terroir, et l'esprit des hommes contracte la nature de leur entourage.

A ceux dont la pensée est pure advient une bonne postérité; à ceux dont l'entourage est pur n'advient pas d'action qui ne soit bonne.

Pas de plus puissant appui qu'un bon entourage; rien qui soit plus nuisible qu'un mauvais entourage.

## 9. Manière de faire intelligente.

On se perd en faisant ce qu'il ne convient pas

de faire; on se perd en ne faisant pas ce qu'il eon-

N'entreprenez qu'avec réflexion; dire : « Nons réfléchirons après l'entreprise », est reprochable.

#### 10. Connaissance de la force.

Il faut peser, avant d'agir, l'importance de l'objet, sa propre force, la force de l'ennemi, la force des alliés (respectifs).

Un char, n'y mit-on que des plumes, rompt son essien, 'si l'on en met trop plein.

#### 11. Connaissance du temps.

Le corbeau est, le jour, vainqueur du hibou : pour être vainqueurs de leurs ennemis, les rois out besoin de l'oceasion.

Rêvât-on (la possession de) l'univers, on réussira, si l'on agit avec attention au temps et suivant le lieu.

L'abstention de qui est énergique a le mérite de faire place au bond du bélier luttant.

#### 12. Connaissance du lieu.

L'éléphant ne sourcille pas en face d'une armée; que son pied plonge dans la boue, le chakal le tue.

#### 13. Appréciation intelligente.

Les quatre influences de la justice, de la fortune, de la volupté, de la crainte pour la vie doivent être étudiées avec intelligence. La pierre de touelle pour la grandeur ou la bassesse, c'est l'œuvre de l'une et de l'autre.

14. 'Attribution intelligente.

15. Communion de la famille.

C'est au sein de la famille qu'existe, sans intérêt quelconque, le culte du passé.

Le corbeau ne fait pas mystère de son repas; il y-convie : à eeux qui ont pareille nature échoient subsistance et prospérité.

## 16. Absence de négligence.

La négligence, tue la réputation, comme l'indigence constante trie la raison.

Ce qui s'appelle difficile n'est pas impossible si, sans négligence des moyens, l'on agit avec circonspection.

Songez à ceux qui se perdirent dans l'insoncianee, quand vous vous laisserez enivrer dans les délices.

Une pensée est facile à réaliser, si l'on s'attache itérativement à penser à cette pensée.

## 17. Équité du sceptre.

Grace à la pluie le monde entier prospère; grace au sceptre du prince prospère un peuple.

Le sceptre du prince a été reconnu pour base de la loi des dieux et de la justice.

Dans le territoire du prince qui porte dignement son sceptre s'harmonisent pluie et moisson.

Ce n'est pas sa lance qui peut donner la victoire au prince, mais son sceptre, s'il n'est inique.

Le souverain protége le monde entier; le bien

le protége, s'il n'y fait atteinte.

Le prince qui ne s'enquiert pas d'une voix affable et ne fait pas le bien, se perdra lui-même par son infime conduite.

## 18. Iniquité du sceptre.

Plus que le coupable de meurtre est barbare le roi coupable de tyrannie, qui procède en faisant le mal.

« Donne! » dit le (brigand) appuyé sur sa lance : ainsi mendie le (roi) appuyé sur son sceptre.

Les larmes répandues par le malheureux opprimé ne sont-elles pas une lime qui ronge la fortune?

Tel que le défaut de pluie pour l'univers est le défaut de bonté d'un roi pour les êtres vivant (sous lui).

## 19. Éloignement de causer la terreur.

Poursuivez rudement et frappez mollement, si vous désirez l'ininterruption d'une longue prospérité.

## 20. Indulgence.

« Indulgence » est le nom d'une très haute vertn; ce monde existe par sa présence.

L'ensemble du monde vit de l'indulgence; l'existence de qui n'en a pas est un fardeau pour la terre.

A quoi bon la lyre, sans le don de résonner? A

quoi bon les yeux, sans (l'expression de) l'indulgence?

Pardonner avec indulgence, à ceux mêmes qui ont pour qualité de nuire, est une qualité capitale.

Il boira le poison qu'il a vu verser et demeurera, celui qui aspire à une clémence digne d'envie.

21. Espionnage.

#### 22. Force d'ame.

Celui qui, sans se plaindre, dit: « J'ai perdu mon bien! » possède en soi une force d'âme singulière.

La croissance des fleurs (aquatiques) est en proportion de l'eau, l'élévation des humains en proportion de leur âme.

Celui qui pense avec élévation tout ce qu'il pense a, même en y échouant, le mérite de l'énergie.

Dans leur ruine même les gens de cœur ne fléchissent pas : atteint d'une masse de flèches, l'éléphant sontient sa grandeur.

Bien que plus grand et armé de défenses aigues,

l'éléphant s'intimide, si le tigre l'attaque.

Le cœur est un objet précieux pour qui le possède; ceux qui en manquent sont des anomalies tenant de l'arbre et de l'homme.

#### 23. Absence d'indolence.

La lenteur, l'oubli, l'indolence, le sommeil sont tous les quatre des esquifs enviés par qui tend à sa perte.

Quoique la fortune leur soit échue, les maîtres

de la terre, s'ils sont indolents, en recueillent difficilement grand fruit.

L'indolence se trouve-t-elle dans une famille, elle

la livre à ses ennemis en servitude.

#### 24. Activité constante.

Dans vos actions, évitez la cessation de l'action : qui laisse une action imparfaite, le monde le laisse.

La générosité de qui n'a pas d'énergie est aussi

nulle que la force d'un lâche à manier l'épée.

Qui ne désire pas la volupté, qui désire l'action, est le solide appui de ses proches dont il efface la peine.

Dans l'indolence habite la noire Misère, dit-on; dans le labeur de qui est sans indolence habite la

Fortune.

Le manque de sens à nul n'est reprochable; à qui possède la connaissance, le manque d'activité constante est reprochable.

Le travail donne son salaire à la fatigue du corps, quand même la fatalité voudrait qu'il ne réussît pas.

Ils voient en arrière la destinée même, ceux qui travaillent sans trouble, sans affaissement.

## 25. Impassibilité dans le malheur.

Quand le malheur vient, souriez! Rien de tel que de marcher dessus.

La peine s'évanouit semblable à un torrent quand

on pense de la pensée des sages.

Celni qui est pareil an buffle (traversant) tous

sentiers défoncés, le malheur qui l'approche a du tourment.

En disant: « Je suis dénué », éprouvera-t-il le chagrin, celui qui, en disant: « Je possède », ne connaissait pas la cupidité.

"Le corps est en mîre à la peine", dit la supériorité qui n'estime pas la souffrance un mal.

Celui qui ne désire la volupté et dit la peine na-

turelle n'est' pas accessible aux douleurs.

Si (quelqu'un) estime les maux comme la volupté, c'est un mérite envié par ses ennemis (mêmes).

#### 26. Ministre.

Le moyen, le temps, l'exécution, l'accomplissement et la difficulté de l'action font la grandeur d'un ministre.

La vaillance, le soin du peuple, le savoir acquis, l'activité constante, avec les cinq (modes de l'action) font la grandeur d'un ministre.

Diviser, conserver l'affection, rallier les dissidents,

font la puissance d'un ministre.

Concevoir, avec discernement agir, parler sûrement, font la phissance d'un ministre.

Geux qui avec la subtilité d'esprit ont la science, quelles choses d'extrême subtilité demeurent audessus (d'eux)?

Il est mienx (pour, un roi) d'avoir à ses côtés des ennemis sans nombre qu'un ministre mal pensant.

## 27. Puissance de parole.

Parlez en connaissance des facultés (de chacun): la vertu, la fortune ne sont pas supérieures à la parole.

Parlez quand vous saurez qu'une autre parole ne vaincra pas votre parole.

A heaucoup parler se plaisent ceux qui ne savent.

pas parler peu sans imperfection.

Pareils à des fleurs sans parfum ornant un bouquet sont ceux qui, par l'expression, ne déploient leur savoir clairement.

## 28. Pureté d'action.

Subiraient-ils le malheur, ils ne font pas d'indignités, ceux dont la conscience est inébranlable.

Vit-on sa mère affamée, on ne doit pas faire une

action réprouvée des sages.

A l'enrichissement obtenu en brayant la honte,

les sages préfèrent la dernière pauvreté.

Tout (bien) gagné au milieu des pleurs (d'autrui) passe au milieu des pleurs; ceux de bonne source, même perdus, rapportent plus tard.

Jonir de la fortune faite par l'injustice serait re-

tenir l'eau versée dans un vase d'argile fraîche.

## 29. Fermeté d'action.

On appelle sermeté d'action la sermeté d'âme de quelqu'un; tout le reste dissere.

Parler à tous est facile; mais il est difficile d'agir comme on parle.

A la vue de l'apparence il ne faut pas dédaigner; il est des (gens) tels que la cheville d'essieu d'un grand char qui roule.

### 30. Manière de faire l'action.

Soyez lent en ce qu'on doit faire lentement; ne soyez pas lent dans l'action qu'on doit faire sans lenteur.

Une action et un ennemi sont deux choses dont, si l'on n'y pense, ce qui reste (à mener à fin) ruine comme un reste de feu.

L'objet, le moyen, le temps, l'action le lieu sont tous les cinq à observer sans illusion avant d'agir.

Il faut agir en considérant tout le fruit qu'on obtiendra au terme de l'accomplissement et des difficultés.

Au moyen d'une action on réalise une (autre) action, comme au moyen d'un éléphant à la tempe lumide on captive un (autre) éléphant.

Plus qu'à bien traiter ses amis il faut s'empresser à gagner ses ennemis.

## 31. Ambassadeur.

Dévouement, naissance dans une grande famille, caractère agréable au roi, sont les caractères de qui parle en ambassadeuf.

Intelligence, figure, savoir recherché, qui réunit ces trois (mérites) convient à l'œnvre (d'ambassadeur).

Par de concises paroles, par l'absence de sécheresse, par un agréable langage l'ambassadeur fait le bien.

La pureté, l'assurance, la résolution, et avec elles trois la sincérité, sont les caractères de qui parle selon (sa mission).

N'omettant rien, encourût-il la mort, l'ambassadeur fait le succès du souverain.

## 32. Conduite auprès des princes.

Sans en être loin, sans en être proche, il faut se conduire auprès des rois puissants comme qui se chausserait au feu.

Il faut se conduire chez les grands personnages en évitant de parler à l'oreille et de rire auprès.

Il ne faut ni épier, ni demander une chose secrète; quand on la dévoile, écoutez.

## 33. Connaissance de l'intention:

Si l'on ne comprend l'intention par l'indice, à quoi sert la vue parmi les organes?

Comme un miroir révèle ce qui l'approche, ce que le cœur éprouve, la face le révèle.

### 34. Connaissance de l'auditoire.

Geux qui entreprenuent de parler sans connaître un auditoire ne connaissent pas la règle du langage et ne peuvent rien.

Devant les (gens) éclairés soyez éclairés; devant les nullités prenez la couleur nulle du plâtre.

Parler en présence de savants, c'est verser l'irrigation dans un champ fertile.

C'est de l'ambroisie tombée dans la fange, que discourir devant une réunion différente de soi.

## 35. Inappréhension de l'auditoire.

Cenx qui dans les combats osent mourir sont communs; rares sont cenx qui, au milieu d'un auditoire, n'ont pas de crainte.

Pourquoi une épée, si l'on n'est vaillant? Pourquoi la science, si l'on craint un auditoire subtil?

Ils sont, dit-on, au-dessous des illettrés, ceux qui, bien que versés en connaissances, craignent un auditoire de docteurs.

Bien que réputés vivants, ressemblent aux non vivants ceux qui, par crainte de l'assistance, ne disent convenablement ce qu'ils savent.

## 36. Pays.

Quand toutes les calamités lui adviendraient, le pays qui les supporte, doit pouvoir fournir au souverain tous les impôts.

Le pays ne doit pas avoir maintes factions, d'ennemis intérieurs qui le dévastent, ni de malfaiteurs homicides qui menacent le roi.

La salubrité, la richesse, les moissons, le bouheur, la sécurité sont, dit-ou, les cinq ornements d'un pays.

Possédat-il cet ensemble, le pays n'en obtient aucun fruit sans union avec le roi.

#### 37. Citadelle.

Soit par blocus, soit par assaut, soit par trahison, une citadelle doit être difficile à prendre.

## 38. Manière d'acquérir la fortune.

Pour faire quelque chose de celui qui n'est rien, il n'est rien que la fortune.

· Ceux qui n'ont rien, tous les méprisent; les riches,

tous leur font honneur.

Fortune se nomme la lumière non décevante qui tranche les ténèbres (hostiles), en atteignant au lieu proposé.

L'accroissement de fortune qui n'est pas venu par la bonté et la consiance, il faut non l'accepter, mais

le repousser.

Telle que, du haut d'un mont, la vue d'un combat d'éléphants est l'action qu'on a faite, quand ou en tient un (profit).

Acquiers la fortune : elle tranche l'audace des en-

nemis; le glaive n'est pas plus acéré qu'elle.

A qui a travaillé pour s'assurer la fortune brillante sont faciles à la fois les deux autres biens (la justice et la volupté).

### 39. Grandeur militaire.

Malgré leur bruit, que peut un déluge de rats? Le serpent ennemi sisse; ils meurent.

Invaincue, indivisée et par tradition de race vail-

lante doit être l'armée.

Fût-elle pleine d'hommes résolus, une armée, si elle n'a des chefs, n'existe.

## 40. Enthousiasme militaire.

Devant moi ne demeurez, ennemis! Bien (d'autres), qui demeuraient devant moi, demeurent sous la pierre.

Plus doux est de porter la lance qui a manqué l'éléphant que le trait qui a frappé le lièvre des bois.

La valeur est, dit-on, l'extrême héroïsme; quand arrive un (revers à l'ennemi), la clémence est encore plus sublime.

S'il se trouve avoir jeté contre l'éléphant le dard qu'il tenait, (le brave) sourit en s'arrachant du corps le dard (venu à son aide).

Tous les jours où il n'a reçu d'insignes blessures, il les met en oubli, (le guerrier) comptant ses jours.

Si l'on meurt, et que dans des yenx augustes abondent les larmes, la mort vant qu'on l'achète en suppliant.

### 41. Amilié.

Quoi de plus difficile à obtenir que l'amitié? Quoi de protecteur comme elle contre les épreuves?

L'affection des sages a pour caractère de se remplir comme le croissant; l'amitié des sots a le caractère rétrograde de la lune.

La science profite à chaque étude; de même, à chaque communication, la liaison des gens vertueux.

On fait amitié, non pour rire (ensemble), mais

pour aller contre (un ami) dans ses transgressions et le réprimander.

L'amitié n'a pas besoin de rapprochement et de . fréquentation; c'est la (communauté de) pensée qui lui donne son mérite.

L'amitié qui sourit des lèvres n'est pas l'amitié; l'amitié qui sourit dans le cœur est l'amitié.

L'amitié éloigne les causes de détresse, met en (bonne) route et, dans la détresse, éprouve le chagrin (partagé).

Comme la main de qui perd son vêtement, à l'instant l'amitié prévient un malheur.

Quel est le trône de l'amitié? C'est la constance qui, sans biaiser, par les voies possibles soutient (un ami).

"Tel qu'il est pour moi, tel je suis (pour lui) » : si l'amitié distingue ainsi, elle est mesquine.

### 42. Étude de l'amilié.

Il est un avantage dans l'adversité même, c'est une aune qui tout au long mesure les familiers.

### 43. Vieille amitié.

L'intimité est un élément de l'amitié; se montrer complaisants pour elle est le devoir des sages.

La ruine viendrait-elle des actes de ceux dont la familiarité vient de la durée de leur affection, on ne se détache pas de cette affection.

Un ami fait-il une faute? (heureux est) le jour

pour qui a la force, par son intimité, de ne pas voir la faute d'un ami.

#### 44. Mauvaise amitié.

De l'amitié des malhonnêtes (gens), parussent-ils ivres de (tendresse), le déclin est plus doux que le progrès.

De l'inconstant qui dans la fortune recherche et dans la misère évite, gagner ou perdre l'amitié,

qu'importe?

· Un ami qui pèse la fortune équivaut à (la cour-

tisane) éprise du gain et au larron.

L'isolement est préférable aux amis tels qu'un cheval stupide se séparant, au milieu du combat, de celui qu'il porte.

Mieux valent dix millions d'inimitiés de sages que

la plus étroite amitié d'un sót:

Mieux valent dix fois dix millions d'ennemis qu'un ami dérisoire.

En rêve même, bien triste est la liaison de ceux

dont les actions sont unes, les paroles autres.

Ne laissez pas le moindrement approcher la liaison de ceux qui dans la maison flattent et dans le public dénigrent.

## 45. Feinte amitié.

L'amitié de qui est associé pour nuire, s'il y voit lieu propice, est pareille à une enclume.

De qui paraît ami sans être ami l'affection varie comme l'esprit des femmes. Ne vous siez pas à la souplesse de la parole chez un ennemi; la souplesse de l'arc vise au mal.

Le poignard se cache dans les mains jointes (humblement) d'un ennemi, comme dans les larmes qu'il répand.

A qui flatte et trahit il faut se rendre agréable et, en amitié, mortellement l'étreindre.

#### 46. Sottise.

Impudeur, irréflexion, insolence, insouciance de quoi que ce soit : conduite d'un sot.

Le sot ayant studieusement appris, enseignant les autres et ne se possédant, pas de plus sot que (lui).

Ses ennemis sont gorgés et ses amis ont faim, quand'au sot échoit l'opulence..

Tel qu'un fou ivre, le sot qui possède en main quelque chose.

Grandement douce l'intimité des sots! S'ils se séparent, rien ne (leur) donne regret.

Comme des pieds non lavés se posant sur un lit est le sot qui pénètre dans la compagnie des sages.

## 47. Petit esprit.

Qu'appelle-t-on nullité? La vanité qui dit : « J'ai des lumières. »

Le fait de s'attribuer ce qu'on ignore donne à douter même d'une infaillible capacité.

Pourquoi le petit esprit cache-t-il sa nudité, tandis qu'il ne cache les défauts qui sont en lui?

Qui n'agit même sur un ordre et par soi ne

comprend pas, est une maladie (incarnée) jusqu'à la

migration de son âme.

Qui montre à qui ne voit, (au dire du monde). ne voit pas; qui ne voit est celui qui voit, comme s'il voyait.

### , 48. Haine.

(Vous) fit-on du tort par esprit de désunion, il est grand de ne pas faire le mal (en retour), par esprit de haine.

On atteint à la volupté des voluptés quand la haine,

peine des peines, n'existe point.

« Dans la haine grandir est doux » : de qui parle ainsi la prospérité est près de décroître et périr.

De la haine proviennent tous les maux; du sourire (aimant) provient la satisfaction nominée bonne conscience.

### .49. Pouvoir de l'inimitié.

Qui n'éloigne la colère et est sans dignité, toujours, partout, à tous est facile (à vaincre).

Qui manque de mérite, s'il a maints défants, est pour ses adversaires sans entourage et un sujet de transports.

## 50. Intelligence du propre de l'inimitié.

Le défaut de vertu dit inimitié, on ne doit pas, par plaisanterie même, y prétendre.

Encourriez-vous l'inimitié (des hommes de guerre), qui labourent avec un arc pour charrue, gardez-vous d'encourir la hain de ceux qui labourent avec la

charrue de la parole.

Ne vous affligez pas devant qui ne connaît votre affliction; n'ayez pas de faiblesse en présence d'ennemis.

Tandis qu'il est tendre, brisez un arbre à épines; il brise la main de qui veut l'arracher, quand il devient ligneux.

Au souffle d'un ennemi ils ne sont plus, ceux qui

n'en ont pas détruit la puissance.

## 51. Inimitié cachée.

L'onde et l'ombre qui nuisent sont inauvaises; la nature des familiers est pareillement mauvaise, s'ils agissent pour nuire.

L'ennemi pareil au glaive, ne (le) craignez point;

craignez la liaison d'ennemis pareils à des amis.

Gardez-vous, par la crainte, de l'inimitié cachée; en cas de trouble, elle entaine profondément, comme le stylet (du potier) éntame l'argile.

Comme une boîte (aux parties) jointes, bien qu'unie n'est pas unie la maison où existe une ini-

mitié cachée.

Comme le fer attaqué par la lime, s'use la force de la maison où existe une inimitié eachée qui l'attaque.

Comme une parcelle de sésame, fût-elle petite,

l'inimitié cachée est la ruine même.

La vie, pour ceux qui ne s'entendent, c'est habiter, dans une hutte, en commun avec un serpent.

## 52. Crainte de manquer aux grands.

Si vous voulez périr, faites, insoumis, outragé à ceux qui, s'ils veulent tuer, le peuvent.

Une existence aux éléments glorieux, une fortune immense, que sont-elles, si les sages d'un haut mérite se fâchent (contre qui en jouit)?

Ceux qui, avec leur maison, semblent stables mourront sur terre, s'ils déprécient (ceux qui sont) les

égaux des montagnes.

## 53. Condescendance pour une femme.

Qui s'adonne à une épouse grand fruit n'obtient; (pour) qui s'adonne au travail, c'est bien chose indifférente.

Manquer de personnalité en se soumettant à une épouse donne toujours honte parmi'les sages.

La femme pudique est supérieure à l'homme qui fait dans sa conduite la volonté d'une femme.

Aux besoins de leurs amis ils ne mettent fin et pour le bien sont impuissants, cenx qui se conduisent au caprice d'une beauté.

#### 54. Femmes sans retenue.

La menteuse étreinte des femmes vénales est comme l'embrassement d'un cadavre inconnu dans un sombre caveau.

Ceux dont le mérite s'étale ne touchent pas au corps des (femmes) qui, orgueilleuses de beanté, étalent leurs vils attraits.

. L'étreinte des femmes à imposture est, dit-on, le tourment de qui n'a pas une prudence réfléchie.

Les bras délicats des beautés sans retenue sont de la fange où s'engloutissent les misérables sans grandeur.

Les femmes à deux pensées, le vin de palme et les dés, sont la compagnie de qui est exclus du bon-

heur.

# 55. Abstention de boire du vin de palme.

Aux yeux mêmes d'une mère l'ivresse est mal; que (sera-t-elle) donc aux yeux des sages?

C'est ignorer ce qu'on fait, qu'acheter à prix d'ar-

gent l'ignorance de (sa) personne.

Celui qui sommeille ne dissere d'un mort, ni qui

boit du vin de celui qui boit du poison.

De ses concitoyens, qui en (lui) pénètrent, il est toujours la risée, celui dont l'œil s'appesantit sous l'influence du vin.

Faire entendre raison à (l'homme) ivre, c'est chercher avec une lumière (quelqu'un) submergé dans l'eau.

Quand (le bûveur) n'a pas bu et voit (un homme) ivre, il ne songe donc pas qu'à lui-même arrive ce délire?

### 56. Jeu.

Gagneriez-vous, ne recherchez pas le jeu : le gain même est comme le fer d'hameçon que le poisson happe.

Ceux qui ont aimé avec enthousiasme les dés, les tripots et l'œuvre (du jen) sont devenus néant.

Ils ne remplissent leur ventre, ils souffrent le regret, ceux qui sont captivés par le jeu, c'est-à-dire par la misère.

Toilette, richesse, aliment, illustration, savoir, sont tous les cinq inaccessibles, lorsqu'on pense anx dés.

A chaque perte, on se passionne pour le jeu comme, à chaque peine éprouvée, on se passionne pour la vie.

## 57. Médecine.

En cas d'excès ou de privations, il est trois causes de maladie que les savants reconnaissent : la première est la flatuosité.

La médication est inutile au corps, si l'on mange en ayant égard à la digestion de l'aliment.

Chez qui mange en connaissant la réserve demeure le bien être, comme chez le trop grand mangeur la maladie.

Après avoir considéré la maladie, le principe de la maladie et le moyen de la dompter, (le médecin doit) agir en conséquence.

L'habile (médecin) doit agir avec attention à la force du mal, à celle du sujet et aux circonstances.

Sujet, médecin, remède et assistant sont les quatre parties que distingue la médècine.

### 58. Noblesse.

Ce n'est que dans celui qui est né de (bonne) mai-

son que se trouvent, naturellement, droiture et pudeur à la fois.

Sourire, largesse, doux langage, absence de dédain sont, dit-on, quatre parties de la vraie noblesse,

(En) recueillerait-il des millions amoncelés, celui qui est né noble ne fait pas de petitesses.

Même lorsque ses ressources sont restreintes, l'antique noblesse ne se détourne pas de l'honneur.

Chez qui est né noble paraissent les fautes, comme sur la lune ses taches, dans les hauteurs du ciel.

Si dans quelqu'un de (famille) distinguée se montre

l'insolence, on peut douter de sa race.

Les plantes révèlent le lit du terroir; ce qui révèle le descendant d'une race, c'est le langage de sa bouche.

Veut-on la distinction? il faut la pudeur; veut-on une race? qu'on recherche envers tous l'humilité.

## 59. Dignité.

Dans l'abondance, il faut être lumble; dans la gêne étroite, il faut de l'élévation.

Aux cheveux tombés de la tête ressemblent les

hommes, quand ils tombent de leur rang.

Les égaux mêmes des montagnes se rapetissent, s'ils font des petitesses pareilles (aux graines) d'abrus<sup>1</sup>.

Est-ce donc un remède, l'existence gardée par le

Liv. 1, chap. Axviii : • Il est (des gens) qui, à les voir extérieurement, ressemblent (aux graines rouges) d'abrus et intérieurement sont noirs, comme en ést l'extrémité.

eorps, lorsqu'une noble personne vient à perdre l'honneur?

Qu'un poil l'abandonne, le yak ne peut vivre; ses pareils abandonnent la vie, si leur dignité en dépend.

## 60. Grandeur.

La naissance est la même pour tous les êtres; le mérite n'est pas le même, par la différence des actes,

Ceux qui, bien que haut placés, ne sont supérieurs, sont inférieurs; ceux qui, bien que bas placés, ne sont inférieurs, sont supérieurs.

Se posséder en sa conduite comme les femmes constantes, voilà la grandeur.

Le mérite même se trouve-t-il chez qui n'est éminent, fait des choses qui penchent vers l'injustice?

La grandeur est toujours humble; la bassesse est parée de l'admiration d'elle-même.

La grandeur cache les défauts d'autrui; c'est la bassesse qui parle des fautes.

#### 61. Perfection.

Dévouement, pudeur, bienfaisance, indulgence et sincérité sont les cinq colonnes qui soutiennent la perfection.

A ne pas tuer se plaît l'austérité; à ne pas médire d'autrui se plaît la perfection.

Puissance des puissants, l'humilité est, pour les (sages) parfaits, l'arme qui renverse leurs adversaires.

La pierre de touche de la perfection, quelle estelle? Se sonmettre à moindre que soi. Si l'on ne fait le bien à qui a fait le mal, à quoi sert la perfection?

La misère, pour l'homme, n'est pas l'indignité, s'il a la force qu'on nomme perfection.

#### 62. Courtoisie.

La bonté et la très-noble naissance sont toutes deux les voies qu'on appelle courtoisie.

Par le corps ressembler aux hommes (supérieurs) n'est pas une ressemblance; leur ressembler par la courtoisie qui les distingue est la ressemblance exacte.

Le dédain, en plaisanterie même, est mal pour qui connaît l'importance de la courtoisie envers un ennemi même.

C'est par la conrtoisie que subsiste la société qui, sans elle, disparaîtrait dans la terre.

La grande opulence que possède (l'homme) non courtois est comme le bon lait qui tourne par la faute du vase.

## 63. Richesse sans profit.

Celui qui, regorgeant d'une grande fortune, la garde et ne mange, est mort; elle demeure à ne rien faire.

Que compte-t-il donc laisser (en ce monde), celui qui n'est béni de personne?

La richesse de qui ne fait rien pour les dénués est comme (une femme) douée de maints attraits,

vieillissant solitaire.

La richesse de qui n'est béni (de personne) res-.

semble à l'arbre vénéneux qui rapporte au milieu d'une ville.

Un peu de gêne des riches honorables est pareil à une excessive sécheresse de pluie.

#### 64. Pudeur.

Avoir pudeur des actions est la pudeur (des hommes); la pudeur des beautés est autre.

Le besoin d'aliment et le reste ne dissèrent pour la totalité des êtres; la pudeur est spéciale à l'homme.

Tout être a en vue son corps; la perfection a en vue la qualité de pudeur.

La pudeur n'est-elle pas l'ornement des sages? A son défaut un air altier n'est-il pas affligeant?

Qui a pudeur des torts d'autrui et de ses torts est, dit le monde, l'asile de la pudeur.

Les grands, sans garder la limite de la pudeur, ne sauraient convoiter le vaste univers.

L'homme pudique par pudeur renoncera à la vie, et pour la vie à la pudeur ne renoncera.

Qui n'a pas la pudeur intérieurement est animé comme le pantin de bois, qui, an moyen d'une ficelle, fait illusion de la vie:

## 65. Manière de servir sa famille.

Si, pour faire une action, quelqu'un dit : « Je ne perdrai courage, » rien n'est sublime comme cette grandeur.

Celui qui agit toujours en combinant constante activité et haute prudence, sa famille croîtra.

"Je dois servir ma famille n dira quelqu'un : un dieu même, la ceinture serrée, s'offre à lui (en aide).

La virilité, pour quelqu'un, c'est créer la puissance

de la maison où il naquit.

La tâche de celui qui, comme les vaillants dans les combats, lutte au milieu des siens mêmes, est

plus grave.

La famille qui n'a pas un véritable homme pour fidèle appui tombe, le malheur la tranchant au pied.

## / 66. Agriculture.

Bien que changeant, le monde s'assujettit à la charrue; aussi, l'agriculture est sublime, bien que pénible.

Les cultivateurs sont, pour les humains, la cheville d'essieu (d'un char), parce qu'ils soutiennent tous ceux qui vivent sans pratiquer l'(agriculture).

Ceux qui vivent nourris par l'agriculture vivent (indépendants); tous les autres, nourris par la servitude, vont à (leur) suite.

Une once de terre, qu'elle soit desséchée jusqu'auquart, est féconde sans exiger une poignée d'engrais.

La distribution de l'engrais est plus utile que la charrue et, après qu'on a sarclé, la garde (du champ) est plus utile que l'irrigation.

Si son maître ne la fréquente, la terre boude

comme la femme qui tient rigueur.

Quand elle voit des (hommes) demeurer abattus,

disant : « Nous n'avons rien, » la beauté qui a nom la Terre (en) rit.

#### 67. Pauvreté.

Quoi de plus dur que la misère? Plus que la misère la misère seule est dure.

A cette pécheresse qu'on dit la misère, et l'autre monde et ce monde font défaut.

La pauvreté, qui est le désir, détruit à la fois tradition et renommée antiques.

A qui même est né de (bonne) maison, la misère donne un abattement où d'indignes parôles se produisent.

Dans la peine de la pauvreté, les chagrins de maints besoins arrivent.

Les pauvres bien instruits de belles connaissances en parleraient-ils, l'objet de leur parole est vain.

Étranger à la vertu, le pauvre, par la mère même qui l'enfanta est regardé comme autrui.

Aujourd'hui encore viendra-t-il donc, le dénûment qui, hier même, semblait (m')avoir tué?

Au sein du feu même le sommeil peut venir; au sein du dénûment clore un tant soit peu l'œil est dissicile.

Que, privés de jouissances, les (indigents) ne rénonceut complétement (à vivre), c'est la mort pour le sel et pour l'eau de riz aigre (qu'ils dévorent).

#### 68. Mendicité.

S'il n'avait des mendiants, le vaste monde, asile

de la pitié, serait une allée et venue de pantins de bois.

Au mendiant il faut (s'il n'obtient rien) l'absence de colère : des peines du dénûment il est lui-même un plein témoignage.

## 69. Crainte de mendier.

Ne pas mendier même de ceux qui, pareils à des yeux, donnent sans mystère et avec joie, vaut des millions.

S'il a voulu qu'on passat la vie à mendier, périsse, errant, l'auteur du monde!

La bouillie qu'on a préparée fût-elle de l'eau claire, rien n'est si doux que de se nourrir du produit de son labeur.

Mendiat-on de l'eau pour une vache, rien n'est indigne à la bouche comme de mendier.

#### 70. Infamie.

Les infames ressemblent à des humains; je ne vois pas d'ailleurs quels sont leurs pareils.

Plus que les vrais sages les infâmes sont heureux;

ils n'ont pas de faiblesse au cœur.

Aux dieux ils sont semblables, les infaines; eux aussi, en effet, se conduisent faisant ce qu'ils veulent.

La peur est la condition de la bassesse; d'ailleurs, si le désir (lui) advient, il en advient peu de chose.

(Les miettes de riz dont, après manger, il a) la main lumide, l'infame ne (les) secouera pas, si ce

n'est devant ceux qui ont le poing fermé pour lui casser la mâchoire.

Qu'on lui parle, le sage est serviable; comme la eanne à sucre, qu'on la brise, serviable est la bassesse.

A quoi sont propres les infâmes? Ils sont propres, quand arrive quelque chose, à se vendre en hâte.

## LIVRE TROISIÈME.

DE L'AMOUR 1.

1. Beauté, cause de peine.

LUI1.

Est-ce le trépas? est-ce un coup d'ail? est-ce une biche, le regard de celle qui s'avance avec grâce? C'est tous les trois.

Si, infléchis, leurs cils arqués les récouvraient, ils ne feraient pas frémir de douleur, les yeux de cette immortelle.

L'impétueux éléphant a sur le front une draperie; la femme a sur son sein un voile.

La dernière partie des Kur'al pourra paraître un peu trop littéraire, si nous ne rappelons que les commentateurs lui attribuent à la fois un sens littéral et un sens allégorique, le premier relatif à l'amour, à la mesquine volupté d'ici-bas, le second relatif au salut et à l'infinie béatitude. Le voile du mysticisme couvrira, nous osons l'espérer, les hardiesses de certains passages.

L'indication des personnages de ce petit drame lyrique ne se trouve pas dans le texte, bien que nécessaire à son intelligence;

elle est faite par les commentateurs.

A son front éclatant, hélas! s'est brisée ma force que l'ennemi redoutait dans la bataille.

A celle qui a le beau regard tendre de la gazelle et la pudeur, pourquoi donner des parures? Elles sont choquantes.

Le miel épuré, ainsi que l'amour, fait les délices de ceux qui goûtent, non de ceux qui voient.

#### 2. Connaissance des indices.

Ses yeux ont deux regards: un regard est le mal, l'autre regard à ce mal le remède.

Le petit regard de ses yeux, à la dérobée, n'est pas une parfaite moitié de la volupté; il est davantage.

Elle a regardé; après avoir regardé, elle a haissé la tête: voilà l'irrigation faite dans (le champ de) sa sympathie.

Lorsque je (la) regarde, elle fixe le sol; quand je ne (la) regarde pas, elle (me) regarde et sourit un peu.

Elle ne regarde pas en face, mais comme si elle clignait un œil, et elle sourit.

Parlât-elle comme un étranger, le langage d'une personne sans haine est vite compris.

### LA COMPAGNE.

D'un œil indifférent se regarder comme des étrangers, se rencontre parmi les amants mêmes.

Si les yeux sont, par le regard, de concert avec les yeux, à quoi bon le langage des levres? A rien du tont.

## 3. Délices de la possession.

#### LUI.

Les cinq sensations perçues en voyant, écoutant, savourant, odorant, touchant, se trouvent à la fois près de (la femme) aux bracelets splendides.

Les remèdes des maladies sont des contraires; au mal (produit) par elle, elle-même est le remède.

Plus que le sommeil entre les bras délicats de sa bien-aimée, est-il douc charmant le paradis du (dieu) aux prunelles de lotus?

Ce seu, qui consume quand on est loin et rafraî-

chit quand on est proche, où l'a-t-elle pris?

embrassements de (celle dont les) cheveux (sont) pleins de fleurs.

Pour que toujours, en l'approchant, l'âme s'épanouisse au contact, le sein de la jeune fille a été fait

d'ambroisie.

L'étreinte de cette superbe femme, c'est savourer, chez soi, sa part de son bien.

Pour deux amans est douce l'étreinte qui ne laisse

passer au milieu la brise.

Refus, attendrissement, possession, sont les fruits

obtenus par les époux d'amour.

A chaque connaissance (nouvelle) se voit l'ignorance, comme, à chaque possession d'une maîtresse, son amour.

## 4. Éloge des charmes.

Fleur aniç'ç'a 1, salut! Tu es parfaite; plus délicate que toi (cependant) est ma bien-aimée.

Si je vois des fleurs, mon cœur, tu t'égares! pensant que les fléurs vues par tant de gen's sont pareilles à ses yeux.

Elle a la couleur d'un bourgeon (doré), des dents de perles, une odeur de baume, des yeux de lances, des bras de bambous.

A sa vue, les nénufars bleus s'inclinent et fixent le sol en disant: « De (celle qui a des) joyaux magnifiques nous ne valons pas les yeux.»

D'une fleur aniç'ç'a, sans en rompre la tige, elle s'est parée; le tambourin ne bat pas gaiement pour sa taille (fil que ce poids brise; il a des sons funèbres).

Ne distinguant la lune du visage de la jeune femme, les étoiles sont confondues dans l'espace.

Comme à la lune brillante, quand elle remplit

Cette transcription est présente à anitcha (Journ. asiat. décembre 1848, p. 425), qui représente plutôt le son que l'orthographe flu mot 21000 & (LO) unite). L'apostrophe ajoutée à une de nos lettres indique, dans le système adopté, un caractère de la langue tamile présentant quelque chose de spécial à cet idiome, soit d'une manière absolue, tant par sa nature que par son émission, soit d'une manière relative, par une modification, suivant les mots, de la prononciation qui lui appartient d'ordinaire. La transcription commune de . A samakrit, étant c, et la prononciation de cette lettre doublée devenant celle de M, cc, c'est le dernier cas qui se présente ici.

sa place vide, y a-t-il une tache au visage de cette femme?

Si tu pouvais jeter des rayons comme le visage de

la femme, tu serais adorée, lune! Salut!

Au visage de celle dont les yeux sont pareils aux fleurs, si tu prétends ressembler, lune! ne te montre pas à beaucoup de regards.

La fleur aniç'ç'a et le duvet de cygne sont, pour les pieds (délicats) de la femme, le fruit (épineux) du

tribule terrestre.

## 5. Exaltation de la passion.

Elle a la voix mélodieuse; une liqueur, semblable au mélange du miel et du lait, mouille ses dents blanches.

L'attachement qui est dans l'âme pour le corps

est en moi pour cette femme.

Image qui remplis ma noire prunelle, éloignetoi; mon amante au joli front n'a pas place (et fuit).

(Présente), elle est pour l'âme parcille à la vie; absente, elle est, pour elle, parcille à la mort.

Il m'en souviendrait, si je l'oubliais; j'ignore l'oubli des charmes de celle dont l'ail provoquant rayonne.

## ELLE,

Il ne s'en va pas du fond de mes yeux; si je les clos; il n'en souffre pas; c'est un atome, mon adoré.

Mon adoré étant dans mes yeux, je ne les peins pas, sachant que je le cacherais.

Mon adoré étant dans mon cœur, je crains de manger brûlant, sachant que je le brûlerais.

Si je fermais les yeux, je sais que je le cacherais; à tout cela la ville dira : « Un indifférent l'empêche de dormir».

Toujours il réside, joyeux, dans ma pensée : a Ailleurs réside l'indifférent, » dira la ville.

## 6. Renoncement à la honte.

#### LUI.

La rude vague de l'amonr emporte ces nacelles nommées la honte et la virilité.

### ELLE.

Mon amour, transgressant le mystère, est en public; sans se dire que les (femmes) sont hautes par leur dignité, combien elles sont à épargner.

Comme si tous ne le connaissaient, mon amour

circule dans les rues, éperdu.

A mes yeux les niais, qui les voient, de rire; en effet, ce que je sens, ils ne le sentent pas.

## 7. Révélation de la médisance.

#### LUI.

La médisance s'élève : ma grande âme est constante, ce que le monde ignore, par bouheur!

De celle dont les yenx sont pareils aux fleurs ignorant la vertu, la ville nous a gratifiés de médisauce.

N'est-elle pas agréable, la rumeur sue par la ville?

Elle a pour caractère de ressembler à l'atteinte (de son objet), sans qu'il soit atteint.

En raison de la rumeur grandit l'amour; sans elle on dit que, manquant de valeur, il dépérit.

A chaque enivrement, pour boire le vin de palme on se passionne; de même l'amour, à chaque ébruitement, devient plus doux.

#### E-LLE.

Je l'ai vu un seul jour; la médisance ressemble au dragon qui saisit la lune (couvrant l'univers de son ombre).

Quand la rumeur des gens sert d'engrais, la parole maternelle d'irrigation, ce mal (d'amour) croît.

Dire: « Par la médisance nous éteindrons l'amour, » c'est dire: « Par le qhi nous éteindrons le feu. »

M'est-il possible d'avoir honte de la médisance, après que celui qui m'a dit: « Ne crains pas, espère! » s'est éloigné à ma honte générale?

La ville élève une rumeur de ce que je désire; si, lui-même, mon adoré le désire, il (m')accordera (d'aller avec lui).

## 8. Impatience de l'absence.

S'il n'est pas question de départ, dis-le moi; ton prochain retour, dis-le à qui sera là.

Il y a douceur à contempler celui (qu'on aime); il y a tristesse à le posséder, appréhendant l'absence.

Difficile est la consolation, même chez ceux qui en étaient instruits, de l'absence une fois véritable.

Si celui qui a dit avec tendresse : « Ne crains pas! » s'éloigne, est-ce une faute pour qui eut foi à ce mot convaincant?

Si vous aimez, ne consentez pas à l'absence de qui vons approche; s'il s'éloigne, la réunion est dissicile.

S'il a le courage de parler d'absence, dire : « Il ac-

cordera », est un vain espoir.

Mon seigneur m'a délaissée; ne l'annoncent-ils pas les bracelets qui de mes poignets (amaigris) glissent sur mes doigts?

Dur est le séjour d'une ville inhabitée; plus dure

l'absence d'un doux ami.

Le touche-t-on, le feu brûle; mais, comme le

mal d'amour, de loin peut-il brûler?

Résignées à l'impossible, exemptes de chagrin, résignées à l'absence, maintes (femnies) peuvent continuer de vivre.

## 9. Plaintes de douleur accablante.

Cacherai-je, hélas! ce mal? Il augmente comme

Je n'ai pas le pouvoir de cacher ce mal; le conter

à l'auteur du mal me donnerait honte.

Amour et honte sont suspendus, (comme des fardeaux) à un bambou, (aux extrémités de) mon âme, dans mon corps défaillant.

D'amour il est un océan; pour le franchir, point

d'esquif sauveur.

Quel doit-il donc être dans la haine, celui qui peut faire arriver la peine au sein de l'affection? La volupté, c'est la mer; lorsque l'amour tue, la douleur est plus grande qu'elle.

Traversant l'onde amère de l'amour, je ne vois

point de rive; il est minuit; je suis seule.

La nuit à endormi toute âme vivante; tendre pour moi elle n'a point d'autre compagnon.

En ces heures plus cruelles que la cruauté du

cruel (absent), la nuit est longue à s'écouler.

Si, comme ma pensée, mes yeux parteut vers son séjour, ils ne franchissent pas le torrent des pleurs.

## 10. Perte des yeux empressés.

Més yeux, pourquoi pleurent-ils donc, eux qui m'apprirent le mal incessant que j'ai connu?

Les yeux qui regardèrent sans savoir raisonner, pourquoi épronvent-ils le chagrin sans savoir s'en affranchir?

Eux qui regardèrent soudain, ce sont eux qui pleurent? C'est chose digne de risée!

Impuissants (désormais) à en répandre, ils ont leur eau tarie, les yeux qui déterminèrent chez moi, impuissante à m'en sauver, un mal sans ressource.

Ils éprouvent un chagrin plus grand que le sommeil, les yeux qui me causèrent le mal d'amour plus grand que l'océan.

Oh! il m'est donx que les yeux, cause de ce mal.

eux-mêmes le sentent?

Affligés, affligés, peuvent achever l'eau qu'ils contiennent ces yeux qui, charmés, attendris, virent le désiré! Si celui qui aime et n'aime point était là, (mes)

yeux ne consentiraient à ne le pas voir.

Quand il ne vient pas, point de sommeil; s'il venait, point de sommeil; aussi ils ont bien à soussirir, mes yeux!

Il n'est pas difficile aux gens de saisir un secret en ceux qui, tels que moi, ont les yeux comme des

tambourins sonores.

### 11. Pâleur de souffrance.

J'ai permis au bien-aimé son abandou; mon état de pâleur, à qui donc m'en plaindre?

Pour l'honneur de proclamer que lui (me) l'a donnée, la pâleur monte et-rampe sur mon corps.

Il m'a pris beauté, pudeur; en retour, c'est don-

leur, pâleur qu'il m'a donné.

Je songe (à lui) pourtant; je redis sa constance; trompeuse est donc la pâleur.

Quand mon adoré part, alors sur mon corps la

påleur s'étend.

A la privation de lumière paraît l'obscurité; de même à la privation des étreintes d'un époux paraît la pâleur.

Je reposais dans ses bras; j'ai changé de place; depuis, ma pâleur semble saisissable à la main.

«Elle a pâlin; on ne dit rien de plus; «Il l'a délaissée, luin; personne qui le dise.

Pâlisse en vérité mon corps, pourvu que le charmeur soit bien fidèle!

Prendre pour nom la pâle, c'est bien, pourvu qu'on ne blâme le charmeur de son abandon.

## 12. Progrès de la douleur solitaire.

Celle qui obtient que son bien-aime l'aime goûte l'amour comme un fruit saus noyau.

Comme la pluie donnée au monde, est la ten-

dresse que l'amant prodigue à l'amante.

C'est à la bien-aimée du bien-aimé qu'appartient l'orgueil de dire : « Je suis heureuse ! »

Celle qui doit être aimée est inconsolable, si elle n'est aimée de celui qu'elle aime.

Celui qui possède mon amour, que me fait-il, si je ne possède son amour?

Il est dur d'aimer seul; comme un (fardeau porté aux extrémités d'un) bambou, il est doux (d'aimer) à deux.

Ne voit-il donc pas la souffrance et le chagrin, Kaina, quand dans un seul il vient demeurer?

Il n'est, dans le monde, pas d'insensible comme la (fenune) qui peut vivre sans entendre la douce parole de son bien-aimé.

Encore que le chéri abandonne, un seul mot sur lui est doux à l'oreille.

. Tu diras à l'indifférent le mal que tu as; va, mon cœur, comble la mer!

### 13. Pensée des isolés.

#### LUI.

Puisqu'à y songer seulement, il cause d'incessantes et grandes délices, l'amour est doux plus que le vin de palme. Combien l'amour est une douce chose! A penser à ce qu'on aime, il ne vient rien (d'amer).

#### ELLE.

. Il paraissait penser (à moi); n'y pense-t-il donc pas? Un éternuement paraissait me venir; il passe.

Suis-je dans son cœur, aussi moi? Oh! il est dans

mon cœur, lui!

Son œur, il me le ferme; n'a-t-il pas honte de se présenter sans cesse à mon œur?

Comment existé-je? J'existe en songeant au jour

où je me trouvais avec lui.

Si j'oubliais, que deviendrais-je donc? J'ignore l'oubli; rien qu'à songer mon esprit brûle.

Quelque long temps que j'y pense, il ne s'irrite;

ne suffit-elle pas, la saveur saite par l'adoré?

Ma douce âme s'éteint, quand je pense trop qu'il n'a pas la tendresse de me faire dire: «Je ne suis point changé.»

Celui qui est parti sans quitter (mon cœur), asin que je le voie de mes yeux (dans ta lumière), ne

meurs pas, lune! Salut!

### 14. Nature du rève.

Quelle fête ferai-je au rêve survenu, avec un message de mon adoré?

· Si mes yeux, pareils à des cyprins, s'endorment à ma prière, je dirai à l'époux ce qui me soutient.

Mon âme revit pour avoir vu en rêve celui qui en réalité (m')abandonne. En rêve uaît la volupté qui retrouve, pour (me) le rendre, celui qui en réalité (m')abandonne.

Ce qu'on a vu en réalité, quand on le revoit, même en rêve, est aussi doux.

S'il n'existait pas une réalité, l'adoré ne s'éloignerait pas en rêve.

Le cruel qui en réalité (m')abandonne, pourquoi m'affligerait-il par le rêve?

Si je sommeille, il est sur mon sein; si je m'éveille, il est aussitôt dans mon cœur.

De celui qui en réalité (les) abandonne, s'inquiètent les (femmes) non visitées en rêve par leur adoré.

Ils disent qu'en réalité il s'est éloigné de moi; ces gens ne le voient-ils donc pas en (mon) rêve?

## · 15. Plaintes à la vue du crépuscule.

Es-tu le couchant? Non; tu es le temps qui dévore la vie de l'épouse (isolée), toi, crépuscule! Salut!

Tu es triste, va, inquiet couchant! Comme mon anni, serait-elle insensible ta compagne?

Le coucliant décoloré où commence la fraîcheur, vient pour faire grandir ma douleur où commence le désespoir.

Où je suis sans mon adoré, le conchant arrive comme l'ennemi sur un champ de carnage.

Au matin quel bien ai-je donc fait? Qu'ai-je donc au conchant fait de mal?

J'ignorais que le couchant fit souffrir, quand l'époux ne m'avait quittée. Le matin, ce mal germe; tout le jour, il est en bouton; au couchant, il s'épanouit.

Du conchant comparable au feu étant le courrier, le chalumeau du herger me paraît une arme mortelle.

La ville (entière), troublée, sent de la tristesse quand le couchant s'avance, troublant les esprits.

En songeant au (bien-aimé) ambitieux de fortune, (durant) l'inquiet couchant, mon âme immortelle se meurt.

## 16. Perte des charmes corporels.

#### LA COMPAGNE.

En songeant à celui qui, à notre regret extrême, est allé au loin, (tes) yeux sont honteux des sleurs embaumées.

Ils semblent du bien-aimé dire l'abandon, (tes) yeux qui, pâlissant, versent des plenrs.

(Tes) bras n'ont plus d'embonpoint; leurs anneaux d'or s'échappent; leur ancienne beauté est flétrie; l'éponx n'est pas là!

### ELLE.

Si mes bras se dérobent à leurs anneaux, c'est que je soussre; l'appeler un cruel me fait mal.

#### LU1.

Je détachais mes bras d'une étreinte, quand a pâli le front de la fillette aux bracelets d'or.

La fraîche brise passait à peine au milieu de nos

étreintes, quand ont pâli de la fillette les grands beaux yeux.

Oh! ces yeux pâlis ont eu de la peine, voyant ce que faisait le front brillant!

### 17. Entretien avec le cœur.

#### ELLE.

En y pensant, mon cœur, oh! ne diras-tu un remède quelconque pour conjurer (ce) mal incurable?

Toi, souffrir parce que l'adoré manque, va! c'est sottise, mon cœur.

Si je suis (seule) et songe, pourquoi te briser, mon cœur? Avec regret songer (à moi) n'arrive à l'auteur du mal qui m'afflige.

Pars, en prenant mes yeux, mon cœur; ils me dévorent du désir de le voir.

Renoncerais-je à lui, mon cœur, disant : « Il n'aime pas, l'indifférent que je chéris? »

Quand l'adoré qui attendrit pour s'unir, tient rigueur, tu ne t'attendrirais à sa vue? D'une vainerage tu brûles, mon cœur!

Laisse l'amour, ou laisse la honte, mon bon cœnr; quant à moi, je ne puis supporter les deux.

"Sensible est celui qui (m')abandonne, " dis-tu dans l'angoisse, et après l'absent tu t'élances; tu es sot, mon cœur!

Tandis que l'adoré est en toi-même, tu le cherches; à qui cours-tu, mon cœur?

Celui qui loin de lui m'a délaissée, je l'ai dans mon cœur, dont bientôt je perdrai la beauté.

### 18. Perte de la dignité.

La hache de l'amour, a brisé la porte de ma dignité, où était poussé le verrou de la honte.

Ce qu'on appelle amour, hélas! n'a pas de pitié; à mon cœur, dans la nuit même, il ordonne la fa-

tigue.

Je devrais cacher mon amour; hélas! sans intention (de ma part), ainsi qu'un éternuement il éclate.

Je devrais dire : « J'ai ma dignité ; » hélas ! mon amour, transgressant le mystère, est en public.

La grande vertu de ne pas aller après un infidèle est chose inconnue à celui qui a le mal d'amour.

Comment compâtit le souci qui me gagne à l'envie de courir après l'infidèle?

Oh! la honte est chose que j'ignore, si le désiré

satisfait par amour mes désirs.

La voix mélodieuse du trompeur aux maintes perfidies n'est-elle pas l'arme qui a mis en pièces madignité de femme?

"Je tiendrai rigueur, » disais-je, et suyais; je me suis livrée, voyant mon cœur disposé à l'abandon.

A celles qui ont le cœur comme la graisse jétée dans le feu appartient-il de dire: «Je persisterai à refuser la possession?»

### 19. Empressement de l'un vers l'autre.

Privés d'éclat, ternes sont mes yeux; depnis qu'il est parli; à marquer les jours mes doigts se sont usés.

Ó femme! aujourd'hui je l'oublierais, que de mes bras, dont la beauté est loin, les bijoux glisseraient encore.

Avide d'exploits, sa pensée pour compagne, il est parti; avide de son retour, j'existe encore (pour le revoir).

En songeant au retour de l'absent avec son amour,

de plus en plus monte mon cœur.

Que je voie mon époux plein mes yeux! Quand je l'aurai vu, la pâleur s'en ira de mon corps frêle.

. Qu'il vienne, mon époux, un jour! Je m'en repaîtrai, guérie de tout le mal qui m'afflige.

Tiendrai-je rigueur? l'accolerai-je? m'abandonnerai-je à lui, l'ami pareil à mes yeux, s'il arrive?

#### LUI.

Que, dans l'action, le roi gagne la victoire! dans ma maison ce soir je serai l'hôte.

Un jour dure sept jours, pour (l'amante) dans les angoisses, contemplant le jour où viendra celui qui est allé au loin.

Que lui feraient mon retour, ma présence, mon contact, quand, la pensée brisée, elle serait morte?

### 20. Révélation des sentiments.

Bien que tu dissimules, ton œil qui, malgré toi, proteste, a quelque chose à dire.

La parfaite distinction de la femme est grande chez cette jeune fille dont la béauté remplit les yeux, dont les bras (sont) deux bambous. Comme un sil paraît sous le diamant, sous les charmes de cette semme paraît quelque chose.

Comme le parfuin dans le calice d'un bouton de fleur, il y a quelque chose dans le calice de son sourire.

Le projet clandestin qu'elle a conçu est un remède pour conjurer la peine extrême (de l'absence).

#### ELLE.

L'union, qu'on souffre tant à désirer, a le pressentiment, qu'on souffre avec peine, du manque de l'amour.

L'éloignement du seigneur du frais et beau rivage, mes bracelets (glissant des bras amaigris) l'ont connu plus tôt que moi.

La veille il partit, mon adoré, et moi j'ai eu des

semaines le teint pâle.

### LA COMPAGNE.

En regardant ses bracelets, ses bras délicats, ses pieds, voilà ce qu'elle imaginait : (aller avec lui!)

### LUI.

C'est de la dignité au-dessus des femmes, on peut le dire, une prière où le mal d'amour s'exprime par les yeux.

### 21. Empressement de la possession.

#### ELLE.

S'enivrer à la peusée, se délecter à la vue, n'existe

pas pour le vin de palme, mais existe pour l'amour.

Il ne faut pas de refus comme un grain de mil,

si l'amour est grand comme un palmier.

Quand on les peint, les yeux ne voient le collyre; ainsi de mon époux je ne vois les torts, lorsque je le vois.

Quand je le vois, je ne vois ses fautes; quand je ne le vois, je ne vois que ses fautes.

Comme ceux qui, sachant échapper, se lancent au sein des flots, pourquoi, le sachant illusoire, tenir rigueur?

### LA COMPAGNE.

Tes embrassements sont comme le vin de palme, bien que faisant le malheur indigne de ceux qu'ils enivrent, perfide!

#### LUI.

Plus qu'une fleur l'amour est délicat; peu en saisssent l'heure.

Obstinée seulement des yeux, elle s'est aliandonnée, ayant dans les étreintes plus d'empressement que moi-même.

### 22. Reproches au cœur.

#### ELLE.

Tout en voyant son cœur être à lui, pourquoi, mon cœur, toi! n'es-tu pas à moi?

Lors même que tu le vois indifférent; « il ne hait pas, » dis-tu, et tu cours à lui, mon cœur!

Pour les malheureux pas d'amis! Est-ce là, mon cœur, ta raison de me fuir et d'aller après lui, comme si tu l'aimais?

A l'avenir qui comptera sur tel que toi, mon cœur? Sans obstination tu cèdes!

Il craint, en son absence; il craint, en sa présence, une séparation; incessante peine a mon cœur!

Étant toute seule, si je pensais, mon cœur était

là pour me dévorer.

La honte même, je l'ai oubliée, avec mon cœur naîf, sans élévation, incapable d'oublier l'(ingrat).

Croyant que ce serait une indignité de le rebuter, mon cœur, qui chérit la vie, songe à sa constance.

#### LUI.

Qui sera tutélaire dans la douleur, si notre propre cœur n'est tutélaire?

Certes les étrangers ne peuvent être des nôtres, si notre propre cœur n'est pas des nôtres.

### 23. Rigueurs. .

### LA COMPAGNE.

Pas d'embrassements; tiens rigueur; voyons un pen le chagrin qu'il aura.

Les rigueurs sont comme l'assaisonnement de sel; leur prolongement, c'en est comme un peu trop.

### ELLE.

C'est faire du chagrin à des désolées, que laisser sans embrassements celles qui vons tenaient rigueur. Ne pas avoir attendri celles qui résistaient, pour des lianes languissantes, c'est le pied tranché.

#### LUI.

Aux seuls amants d'un grand mérite sont belles les grandes rigueurs d'une (amie) dont les yeux sont pareils aux fleurs.

Sans l'obstination ou sans les rigueurs, l'amour est comme un fruit mûr ou comme un fruit vert.

Durant la résistance, il est une pensée douloureuse : « La possession tardera-t-elle, ou non? »

Pourquoi donc souffrir, quand on n'a pas un adoré qui le sache et dise : « Elle souffre! »

L'onde et l'ombre sont douces pour tous; les rigueurs aussi sont douces, mais pour les seuls amants.

M'unir à celle qui me laisse dessécher par ses refus, voilà le désir de mon cœur.

### 24. Susceptibilités.

### ELLE.

Toutes celles qui semblent femmes l'ont en commun dévoré des yeux; je n'approche pas, libertin! ta personne.

J'étais boudeuse; alors il éternua, sachant que je

lui dirais : « Vis longtemps. »

### LUI.

D'un cercle de fleurs bien que je la couronne, elle enrage : « C'est pour (vous) représenter quelqu'un que vous m'avez couronnée, » dit-elle. « Nous (nous) adorons comme personne, » ai-je dit; alors elle a boudé, disant : « (Vous m'adorez) comme personne! comme personne! (mais pas seule!) »

"Durant cette existence, je ne me séparerai de toi,» ai-je dit; alors elle a eu de l'eau plein les

yeux.

«Je me suis souvenu de toi, » ai-je dit; «Vous m'aviez donc oubliée! » et elle ne m'a pas accolé,

dans sa rigueur grande.

J'ai éternué, elle m'a béni; se reprenant, elle a pleuré: « Qui pense (à vous) pour que vous ayez éternué? » a-t-elle dit.

Je me retenais d'éternuer, elle a pleuré, disant: « Me cacherez-vous que (vos bien-aimées) pensent (à vous)? »

J'ai beau l'attendrir, elle enrage : « Ètes-vous ainsi

pour d'autres?,» dit-elle.

Lorsque même me bornant à penser, je regarde, elle enrage: « A qui songeant, dit-elle, regardez-vous tout? »

### 25. Plaisir de la résistance.

### ELLE.

N'y eût-il point de faute de sa part, la résistance a

le pouvoir (de faire) qu'il soit plus tendre.

Par le petit désespoir qui se révèle à la résistance, la vraie tendresse, fût-elle languissante, acquiert de la force.

Est-il un monde céleste comme de se tenir ri-

gueur, pour des (amants) pareils à l'eau et la terre confondues?

Au milieu de ces rigueurs, (prélude) d'embrassements sans fin, paraît l'arme qui brise ma pensée

LUI.

Fût-on sans faute, dans le retrait des caresses de sa bien-aimée il y a comme un (je ne sais quoi).

Plus que le manger, la digestion du manger est donce; en amour, plus que la possession la résistance est donce.

Ceux qui sont défaits dans la résistance sont les vainqueurs; cela se voit bien dans l'abandon.

Obtiendrions-nous donc par la résistance la volupté qui, dans l'abandon, met nos fronts en sueur?

Qu'elle résiste donc, la charmante! Pour mes instances, qu'elle dure donc, la nuit!

La résistance est le bonhenr de l'amour; le bonheur de la résistance, c'est l'étreinte de l'abandon.

E. ABIEL.

En terminant cette étude préliminaire et fragmentaire sur le chef-d'œuvre de la littérature tamile, je ne puis m'empêcher de craindre que la préoccupation de reproduire littéralement un texte dont la pureté égale la concision ne m'ait rendu plus d'une fois étrange et obseur. Ma tentative aura été un nouvel exemple du danger de lutter corps à corps avec le génie, et je devais m'attendre à bien des trébuchements et des défaillances. J'en demande humblement pardon à ceux qui vondrent bien me lire et rechercher, sous ma traduction à demi française, la pensée du poète-philosophe, de cetautre Salomon. Peut-être d'ailleurs me saura-t-on quelque gré, à part tontes

les critiques auxquelles je me soumets d'avance, d'avoir eu la hardiesse de porter la main sur le troisième livre, le plus difficile et, à certains égards, le plus remarquable. Véritable poème, il soutient, ce me semble, la comparaison avec toutes les créations analogues, anciennes ou modernes, et les beautés dont il abonde m'ont engagé à le traduire presque intégralement.

Pondichéry, janvier 1851.

# LE SIÈCLE DES YOUÈN.

### TROISIÈME PARTIE.

NOTICES BIOGRAPHIQUES SUR LES AUTEURS.

CATALOGUE ALPHABÉTIQUE DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS, CHINOIS ET MONGOLS, QUI ONT FLEURI DANS LE SIÈCLE DES YOUÊN, DEPUIS L'AN 1260 JUSQU'À L'AN 1368 APRÈS J. C.

CHANG-TCHONG-HIEN 份仲賢, auteur dramatique.

On a de lui Le Combat de Yu-tchi-king-të et Le Roi des Dragons. Il a composé neuf pièces de théâtre. (Voyez pour les auteurs dramatiques Kouan-han-king.)

### Снатноимозои 沙圖穆蘇, médecin mongol.

C'est le premier auteur d'origine tartare qui ait écrit en chinois sur la médecine; mais il y avait déjà longtemps que les Mongols s'étaient familiarisés avec la langue, les mœurs et les institutions de la Chine, quand Chathoumosou publia son livre, car il vivait sous le règne de l'empereur Chun-ti.

On a de ce médecin un ouvrage intitulé: Traité des médicaments dont l'efficacité a été reconnue. Le Catalogue abrégé de la Bibliothèque Impériale en dit beaucoup de bien<sup>2</sup>, (Voyez pour les médecins l'article Tchn-tchin-heng.)

# CHĚ-KIUN-PAO 石君寶, poète dramatique.

Des dix pièces qu'il a composées, deux sont restées au théâtre. Le Mari qui fait la cour à sa femme est sa meilleure comédie.

# CHE-TSEU-TCHANG 石子章, auteur dramatique.

On a de lui une petite comédie intitulée : Le Mariage d'une religieuse.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> J'ai orthographié les noms mongols suivant le mode chinois.

<sup>2</sup> Voyez la notice, I<sup>2</sup> partic, In<sup>2</sup> classe, section 5.

### CHI-NAÏ-NGAN 施 耐 養, célèbre romancier.

C'est l'auteur du Choùi-hou-tchouen (Histoire des rives du fleuve), dont j'ai donné des fragments. Les mandarins, voués aux fonctions publiques, peu curieux de littérature, n'ont pas rendu assez de justice à ce grand écrivain, qui a été capable de concevoir et de composer avec tant d'art, tant d'intérêt, un ouvrage aussi étendu.

# FAN-TSEU-NGAN 范子安, auteur, dramatique.

Il a composé trois pièces de théâtre. Elles sont fort médiocres.

# FONG-PEOU-KING 馮復京, géographe.

On a de lui une Description géographique de l'arrondissement de Tchang-kone pendant les années Ta-té (1297 à 1408 après J. C.) avec des cartes 1. Son nom ne se trouve point dans la Biographie universelle de la Chine.

# HIA-WEN-YÈN 夏文彦, critique.

Son nom d'honneur était Sse-liang. De Ou-ling,

Voyez la notice de cet ouvrage, l'e partie, 11º classe, section 11.

son pays natal, il vint s'établir à Yun-kièn, cheflieu d'un arrondissement dans le département de Song-kiang-fou. Naturellement studieux, Wen-yèn aimait l'antiquité. Il avait surtout la passion des tableaux. Cet écrivain a publié un ouvrage intitulé: Précieux miroir de la peinture, ouvrage dans lequel on trouve des notices sur plus de quinze cents peintres célèbres.

### Hiong-pong-lai 能朋來, commentateur, érudit.

Son nom d'honneur était Yu-kho. Originaire de Yu-t'chang, chef-lieu principal d'un département du Kiang-si, il parvint au doctorat dans la période hiènchun, des Song (1265 à 1271 après J. C.). A quelque temps de là. Chi-tsou (le premier ancêtre impérial des Youên), qui s'était rendu maître du Kiang-nan, concut le dessein d'appeler à la cour les docteurs de la dynastie éteinte (la dynastie des Song), et, pour leur donner un témoignage de son estime et de son affection, il nomma Wang-long-tse eenseur public et secrétaire historiographe du palais. Ponglai était le condiseiple et l'ami de Loug-tse, mais, au concours, Long-tse s'était couronné de gloire, et Pong-lai, quoique inscrit sur la liste des docteurs, avait reconnu sa propre infériorité<sup>1</sup>. Comme il n'était pas de ceux qui aspiraient aux faveurs de la fortune,

<sup>1</sup> Biographie universelle, livre CXV, fol. 39.

<sup>2</sup> Biographie universelle de la Chine, livre IV, fol. 6.

il se décida sans peine à retourner dans son pays natal et s'y livra tout entier à des travaux d'érudition. Il commença par ouvrir une école particulière, publia pour ses élèves un abrégé du Siao-hio (la petite étude) de Tehu-hi et obtint des succès éclatants. Son Explication des cinq King renferme le texte de ses leçons; mais un travail qui lui prit bien du temps, ee fut son grand traité sur la musique, ear il recueillit tous les morceaux composés pour le luth, depuis l'antiquité jusqu'à la dynastie des Youen, et les examina soigneusement. Ses ouvrages et les services qu'il avait rendus lui attirèrent l'estime de Wang-keou d'abord, puis de Youên-ming-chen, ministre d'état, qui l'appela à la cour. Malheureusement, avant d'avoir reçu le décret officiel, Ponglai mourut. Il était âgé de soixante et dix-huit ans1.

Les principaux ouvrages de Pong-lai sont : 1° Une Explication des cinq King (sept livrés 2); 2° un Traité complet du lath (six livres3). Cet auteur ap-

partenait à l'école de Tehu-hi.

Hiv-некс 📑 👸, ministre de Khoubilai-khan, administrateur du collége impérial, précepteur, législateur et civilisateur des Mongols.

Son nom d'honneur était Teliong-ping. Il naquit

Biographie universelle, livre IV, fol. 7.

Voyez la notice de cet ouvrage, l' partie, 1' classe, section 7. Voyez la notice de cet ouvrage, l' partie, 1" classe, section 9.

à Ho-noui, département de Hoai-khing-sou, dans le Ho-nau, et mourut à l'âge de soixante et treize ans 1. On trouve une soule de renseignements sur la vie et les travaux de Hiu-heng dans l'Histoire des Mongols de Gaubil et particulièrement dans l'Histoire générale de la Chine du P. de Mailla 2.

Un missionnaire, qui s'était laissé enthousiasmer' de Confucius et des philosophes chinois, a fait de ce personnage un très-beau portrait. « Hiu-heng, dit le P. Amiot, avait réussi dans toutes les sciences, parce qu'il avait un esprit supérieur, et qu'il était d'unc application que rien n'était capable d'interrompre. Il fit des commentaires sur les King; il travailla sur les caractères, sur les rites, sur la musique, sur la chronologie et l'histoire. Il était géomètre et astronome, et fut l'un des savants qui réformèrent le calendrier chinois, sous le premier des empcreurs mongols. Il entendait très-bien tout ee qui concerne la direction des caux. Il était versé dans les antiquités de sa nation; il savait les lois et les coutumes et les expliquait avec tant de clarté, que Hou-pi-lié (Khoubilaï-klian) crut devoir lui confier le soin de faire le code qui devait être celui de sa dynastie. Il joignait à toutes ces connaissances celle de la langue des Mongols, dans laquelle il composa plusieurs excellents ouvrages, sans compter les traductions des meilleurs livres chinois. Ses mémoires de littérature, qu'il intitula : Lou-tchui-wen-khi, sont encore aujour-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Biographie universelle de la Chine, livre CVIII, sol. 102.
<sup>2</sup> Voyez le tome IX°, p. 316, 320, 334 et 409.

d'hui très-estimés 1... Ngan-tong, que la supériorité de ses talents et de son mérite avait élevé à la dignité de ministre d'état, disait, en parlant aux mandarins et aux savants qui étaient alors à la cour : « Nons ne sommes, par rapport à Hiu-heng, que ce que dix est à cent 2. »

# Hiv-kien # antiquaire, commentateur.

Il avait pour nom d'honneur Y-tchi. Ses aucêtres étaient originaires de la capitale (King-tchao), mais il naquit à Kin-hoa, petite ville du Tche-kiang, dans laquelles était retiréle célèbre historien Kin-li-thsiang. Il perdit son père, quelque temps après sa naissance. Dès qu'il fut en état de parler, sa mère Tao-chi lui récita le Hiao-king et le Lun-yu. Il apprenait facilement et n'oubliait rien de ce qu'il avait appris 3. Parvenu à l'adolescence, il étudia sous Kin-li-thsiang, qui avait ouvert une école particulière, sous Wang-pe, philosophe, dont l'orthodoxie n'est pas certaine, et acquit, fort jeune, la connaissance d'une foule de livres. Hiu-kièn ne se plaisait que dans la société des antiquaires et des érudits; il cultiva toute sa vie les sciences, la morale, et publia successivement:

Le Catalogue de la Bibliothèque impériale n'en parle pas.

Portrait inédit de Hiu-heng. — (Voyez la Chine ou Description historique, géographique et littéraire de ce vaste empire, d'après des documents chinois, par M. G. Pauthier, I<sup>m</sup> partie, page 355, à la note.)

Biographie universelle, livre CVIII, fol. 101.

1° un Recueil d'opinions pour servir à l'étude du Chuking (six livres)<sup>1</sup>; 2° des Extraits concernant les objets remarquables, dont il est parlé dans l'ouvrage de Tchu-hi, intitulé: Chi-tsi-tchoueu (Commentaires réunis sur le Chi-king)<sup>2</sup>; 3° un Recueil d'opinions pour servir à l'étude des quatre livres classiques (quatre livres); 4° une Interprétation générale des quatres livres classiques (vingt-six livres).

Hiu-kièn mourut la troisième année Tchi-youên, du règue de Chun-ti (l'an 1337). Il était âgé de

soixante-huit ans.

# Ho-KING 郝 經, historien célèbre, littérateur, commentateur.

Son nom d'honneur était Pe-tchang; il naquit à Ling-Ichouen, département de Tse-tcheou-fou, province de Chan-si<sup>3</sup>. On a de lui des commentaires sur le Y-king et le Tchun-thsieou, intitulés: Y-siaug Tchun-thsieou-wai-tchouen et un assez grand nombre de dissertations; mais son principal titre à la gloire est son Supplément à l'histoire des Han postérieurs, en quatre-vingt-dix livres 4.

Il est fait mention de Ho-king dans l'Histoire gé-

nérale de la Chine du P. de Mailla 5.

Voyez cet ouvrage, t. IX', p. 286 et 353.

<sup>1</sup> Voyez la notice de cel onvrage, l' partie, 11 classe, section 2.

Voyez la notice de cet ouvrage. l' partie, 1º classe, section 3.

Biographie universelle de la Chine, livre CXLI, fol. 19.

Voyez la notice de cet ouvrage, l'partie, 2 classe, section 5.

# Ho-v-sux 何異孫, commentateur et critique.

On a de lui un ouvrage intitulé: Dialogues sur les onze King<sup>1</sup>. Il avait associé à ses travaux et à sa fortune un disciple du célèbre philosophe Tchu-hi.

# HOA-LI-LANG TE PRI, courtisane, comédienne, auteur dramatique.

Elle composa quatre petites pièces, qui ne réussirent guère, à ce qu'il paraît. Elles ne sont pas restées au théâtre. (Voyez, pour les actrices, l'article Tchang-koŭe-pin.)

HOANG-TCHIN-TCHING 黃 鎮 成, antiquaire, commentateur, poéte, inspecteur général des études.

Son nom d'honneur était Youên-tchin. Il naquit à Chao-wou-fou, chef-lien d'un département dans le Fö-kien. Dès l'âge de vingt ans, il se montra aussi peu avide de gloire que de profit et cultiva la littérature. On a de lui une Explication générale du Livre des sorts, des Études philosophiques sur le Tchongyong<sup>2</sup>, un Examen général du Livre canonique des Annales<sup>3</sup> et dix volumes de poésie. La troisième

<sup>1</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, l' parlie, in classe, section 7.

Biographie universelle, livre LXXIX, fol. 81.

Voyez la notice de cel ouvrage, l'e partie, ile classe, section 2.

année Thien-li, du règne de Wen-tsong (l'an 1331). Tchin-tching fut nommé inspecteur général des études dans le Kiang-si, mais il mourut, âgé de soixante et quinze ans, sans avoir touché la moindre partie de son traitement. Il avait donné à son cabinet d'étude le nom de Thsieou-ching « voix d'automne » 1.

Tchin-tching fut un très-savant antiquaire, un commentateur habile et un poête médiocre.

### Hou-ring-wen 胡 坳文, moraliste, commentateur.

Son nom d'honneur était Tchong-hou. Il naquit à Ou-youên, chef-lieu du département de Hoeitcheou-fou, dans la province de Kiang-nan. Son père, nommé Hou-teou-youên, remplit quelques fonctions sous les derniers empereurs de la dynastie des Song. Il avait étudié à l'école du célèbre commentateur Tchu-hi. Quand éclata la guerre sòciale, dont Chi-naingan a peint les héros, Teou-youên, pour échapper à une incursion de brigands, escalada un mur, se réfugia dans les montagnes, tomba en démence et mourut au bout de quelques jours<sup>2</sup>.

Ping-wên, qui aimait l'antiquité, étudia les King et publia: 1° un Commentaire et une Paraphrase du fameux ouvrage de Tchu-hi sur le Y-king. Cet ouvrage de Tchu-hi, intitulé *Tcheou-y-pen-y* (Sens primitif du Y-king de Tcheou-kong), contient des

Biographie universelle, livre XVII, fol. 39.

<sup>1</sup> Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale, livre XVII, fol. 18.

explications qui paraissaient alors claires, naturelles et décisives; 2° un Manuel du Ta-hiō, livre classique; 3° le Texte des cinq King, avec un commentaire perpétuel; 4° un Dictionnaire tonique, d'après le Eul-ya 1.

Nommé examinateur public, pendant les années Yen-yeou; du règne de Jîn-tsong (1314 à 1321), il composa pour les élèves une Encyclopédie de la jeunesse<sup>2</sup> (trois volumes), ouvrage dans lequel il trace d'excellents préceptes. Le recueil de ses œuvres forme dix livres. Ping-wên se désignait lui-même par les mots Yun-fong-sien-seng « Le docteur de la montagne qui a son sommet dans la nue ». Yun-fong est le nom qu'il avait donné à son cabinet d'étude<sup>3</sup>.

### HOU-SAN-SENG 胡三省, critique, historien.

Son nom d'honneur était Chin-tchi. Il naquit à Thien-thai, chef-lieu d'un arrondissement dans la province de Tche-kiang. San-seng avait une grande étendue de connaissances (pō-hiō), une facilité heureuse, une diction vive, abondante et ornée des plus belles figures (neng-wên-t'chang). Il se livra par goût à l'étude de l'histoire et y fit de très-grands progrès. La quatrième année Pao-yeou, du règne de Li-tsong,

Biographie universelle, fivre XVII, fol. 39.

<sup>2</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, l' partie, 111 classe, section 1 1.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Biographie universelle, livre XVII, fol. 40; Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale, livre XVII, fol. 9.

des Song (l'an 1256 après J. C.), il parvint au doctorat et obtint un emploi; mais, après la chute de la dynastie nationale, il renonça pour toujours à la carrière de l'administration et mena une vie fort retirée <sup>1</sup>. Ce fut dans le calme de la retraite qu'il composa son grand ouvrage, intitulé: Explication da Tse-tchi-thong-kièn de Sse-ma-kouang, ouvrage dans lequel on trouve une critique approfondie <sup>2</sup>.

## Hov-Y-Kovei 胡一桂, critique, historien.

Son nom d'honneur était Tching-fang. Il naquit à Ou-youên, chef-lieu du département de Hoeitcheou-fou, dans la province de Kiang-nan. Son père, nommé Hou-fang-ping, se désignait, à la manière des lettrés, par les mots: Yū-tchaī-sien-seng (le docteur du cabinet de jade). Il associa son fils à ses travaux 3.

Quelques ouvrages de Hou-fang-ping et de Houy-koueī sont aujourd'hui très-estimés et très-recherchés, particulièrement une paraphrase du Y-king de Tchu-hi. Les étudiants ont fait un calembour sur le mot hou, et ce calembour est un éloge des auteurs <sup>à</sup>.

Après la mort de son père, Hou-y-koueï étudia

<sup>1</sup> Biographie universelle de la Chine, livre XVII, sol. 39.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voyea la notice de cet ouvrage, l' partie, 11° classe, section 2.

Biographic universelle de la Chine, livre XVII, fol. 39.
16 Ibid. livre XVII, fol. 39.

les monuments de l'antiquité, recueillit les traditions qui se rapportaient aux personnages mythologiques des Chinois et publia son grand ouvrage, intitulé: Principes généraux de l'Histoire ancienne et moderne, et qui n'a pas moins de dix-sept livres l. La Biographie universelle n'en parle pas, et le Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale n'en dit pas de bien.

### KAO-TĚ-KI 高德基. géographe.

On a de lui une Description géographique et historique de Ping-kiang (Sou-tcheou-fou)<sup>2</sup>. Je n'ai point trouvé son nom dans la Biographie universelle.

# KAO-WEN-SIEOU 高文秀, poête dramatique.

Cet auteur a composé trente-deux drames. Le Tourbillon noir est le seul qui soit resté au théâtre.

### KHANG-TSIN-TCIII 康進之, auteur dramatique.

On a de lui un drame intitulé: Le jugement de Song-kiang.

<sup>1</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, to partie, it classe, section 15.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voyez la notice de cel ouvrage, I" partie, 11º classe, section 11.

### KI-KIUN-TSIANG 紀君祥, poete dramatique.

C'est l'auteur du Jeune orphelin de la famille de Tchao.

### Kia-tchong-ming 賈 仲 名, poête dramatique.

Les trois pièces qu'il a composées sont : 1° La Déesse qui pense au monde, opéra tao-sse; 2° L'Histoire du peigne de jade, drame; 3° Les Amours de Siaocho-lan.

# KIAO-MENG-FOU 喬孟符, auteur dramatique.

Il a composé huit pièces de théâtre, dont les meilleures sont Le Gage d'amour et Les Secondes noces de Wei-kao.

# KIN-LI · THSIANG 金 履祥, historien, commentateur, érudit.

Son nom d'honneur était Ki-fou, son pays natal Lan-khi, chef-lieu d'un district dans le Tche-kiang <sup>1</sup>. On trouve, dans l'Histoire générale de la Chine, une petite notice sur la vie et les ouvrages de cet auteur: la voici:

<sup>1</sup> Biographie universelle, livre C. fol. 6.

«Kin-lu-siang (Kin-li-thsiang) fit ses études avec Wang-pe, son compatriote, sous Ho-ki, commentateur célèbre, qui leur enseigna la doctrine de Tchuhi. Les Song, se voyant près de leur chute, l'appelèrent à la cour pour se régler sur ses conseils; mais Kiu-li-thsiang, désespérant de rétablir les affaires, qui étaient entièrement ruinées, renonça aux emplois et se retira sur la montagne Kin-hoa, où il fixa sa demeure. Ce fut là que, adonné à la lecture de l'histoire ancienne du Wai-ki de Licou-ju et du Thongkien de Sse-ma-kouang, il compara ces deux ouvrages avec les King; il remarqua que le dernier de ces historiens avait négligé les temps antérieurs au T'chun-thsicoa et que l'autre, sans faire mention des King, n'avait composé son Wai-ki que sur de simples traditions. Pour remédier au défaut de ces deux historiens, il lut le Chu-king avec attention et, après en avoir extrait tous les faits, il composa un excellent ouvrage intitulé : 通 鑑 前 編 Thong-kien. tsien-pièn, c'est-à-dire, ouvrage qui doit précéder le Thong-kièn, qui fut en effet mis à la tête du Thongkien, à la place du Wai-ki de Lieou-ju, dont il a fait usage. Outre cet ouvrage, il commenta le Lunyu (Entretiens philosophiques de Confucius), les ouvrages de Meng-tseu, le Ta-hio et les autres King. Il composa nussi quelques traités sur les cérémonies et la musique 1 n.

Kin-li-thsiang mourut la septième année Ta-te,

Voyez l'Histoire générale de la Chine du P. de Mailla, t. 1X, p. 483 et 484.

du règne de Tching-tsong (l'an 1303). Cet écrivain se désignait par les mots Kin-chan-sièn-seng (le Docteur de la montagne d'or).

# Kio-ngan 是 岸, religieux bouddhiste.

On a de ce religieux un ouvrage intitulé: Abrégé de l'histoire du bouddhisme dans l'antiquité (quatre livres). Si le flambeau de la doctrine bouddhique n'a pas brillé d'un vif éclat sous la dynastie mongole, on peut dire que jamais gouvernement ne fut plus favorable aux sectateurs de cette religion.

Il est à peine nécessaire de faire observer que le nom de Kiö-ngan ne figure pas dans la Biographie universelle de la Chine; il faudrait recourir à l'histoire des Bouddhistes célèbres.

KONG-TA-YONG 宮大用, auteur dramatique.

On a de lui un drame intitulé : « Le sacrifice de Fan et de Tchang, »

KOU-TSEU-KING 谷子敬, poète dramatique.

C'est l'auteur des Métamorphoses, opéra-féerie.

<sup>1</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, I" partie, 111 classe, section 13:

KOUAN-HAN-KING 關漢 期, célèbre auteur dramatique.

« Originaire de Kiai-teheou-fou, chef-lieu d'un département dans le Chan-si, Kouan-han-king travailla pour le conservatoire de musique et composa soixante pièces de théâtre. Dans le monde, on vante souvent les couplets des Song et la musique des Youên 稱宋詞元曲; on ne réfléchit pas que les couplets dont on parle sont de l'époque des Thang et ont été composés par les poêtes de eette dynastie; il n'y a que les airs des couplets qui appartiennent aux Youên 惟曲自元始... On donna la préférence aux airs du nord (parce que les plus habiles chanteurs étaient originaires des provinces septentrionales). On réunit dans le conservatoire un certain nombre d'hommes de lettres 文人才士; on divisa les sujets des compositions dramatiques en douze classes 科; puis le directeur 主 司 choisit les sujets 定題目, régla, pour ainsi dire, l'économie de chaque pièce, quant aux morceaux lyriques, indiqua les timbres des airs 曲名 et ordonna aux écrivains de se mettre à l'œuvre. Ceux-ei composèrent avec la plus grande promptitude cinq cent quarante-neus pièces de théâtre 2. n Telle fut, d'après la Biographie universelle, l'origine des compositions dramatiques appelées Tså-khī; mais,

Biographie universelle de la Chine, livre Lt1, fol. 75 et 76.

que l'on se garde bien de prendre pour autant de faits les assertions du biographe chinois. Ce biographe était un lettré, et les plus injustes comme les plus violents détracteurs des arts de l'esprit sont assurément les lettrés de la Chine. Quant aux emprunts faits par les auteurs aux poêtes de la dynastie des Thang, il y a du vrai dans ce que dit le biographe. J'ai observé moi-même (II<sup>e</sup> partie, section 11) que, fort souvent, les écrivains dramatiques ne prenaient pas la peine d'écrire les morceaux qu'ils inséraient dans leurs pièces; qu'ils les composaient de vers pillés ça et là.

Sur les soixante pièces de Kouan-han-king, huit seulement ont été conservées dans le Youén-jin-pétchong (Répertoire dramatique des Youên). Ce sont: Le Miroir de jade, La Courtisane savante, La Courtisane sauvée, Le Songe de Pao-kong, Le Ravisseur, Le Muriage forcé, Le Ressentiment de Teou-ngo et Le Pavillon de plaisance.

Kouo-cuzou-king 郭 寺 教, astronome, président du tribunal des mathématiques.

Son nom d'honneur était Jou-sse; il naquit à Hingthai, chef-lieu d'un arrondissement dans le Pe-tchili. Cheou-king étudia les mathématiques, l'astronomie, l'hydrographie, fut employé à la direction des canaux, devint président du tribunal des mathématiques, composa un grand nombre d'ouvrages et mouvut, âgé de quatre-vingt-six ans, la troisième année Yen-yeou, du règne de Jin-tsong (l'an 1316

après J. C.)1.

Dans un ouvrage plein d'érudition et de recherches, clairement, élégamment écrit, où presque toutes les questions relatives à l'astronomie de la Chine se trouvent discutées avec une méthode parfaite, un de nos plus savants confrères, M. Sédillot, a réuni les principaux documents fournis par le missionnaire Gaubil sur les travaux de Koŭo-cheouking. Il a consacré au célèbre astronome chinois une notice historique et critique. Le sujet m'est étranger, mais, comme on attache beaucoup de prix à l'histoire des sciences mathématiques chez les Orientaux, je vais reproduire cette notice, qui forme une partie intéressante du vi° chapitre du tome II:

«Co-cheou-king (Koŭo-cheou-king) est le premier qui ait étudié la trigonométrie sphérique; on savait, en général, avant lui, la proportion de la circonférence au diamètre, comme de 3 à 1; on calculait les triangles rectilignes rectangles et les obliquangles, en les réduisant aux triangles reetangles; là se bornaient les connaissances des Chinois en mathématiques, et Koŭo-cheou-king devait puiser dans les traités arabes les nouvelles méthodes dont il fit l'application. Ayant trouvé les instruments de ses devanciers défectueux de quatre et cinq degrés, il en construisit d'autres sur le modèle de ceux que Nassir-eddin avait placés dans l'observatoire de Méragah; il se servit de gnomons de quarante pieds, dont l'idée

Biographie universelle de la Chine, livre CXL, fol. 4.

lui était suggérée peut-être par le sextant d'Alchogandi. On lui attribue également un instrument revêtu d'un tube et de deux fils, avec lequel il déterminait, aux minutes près, la distance des planètes et des étoiles; c'était l'armille que nous avons déjà décrite. Nous en dirons autant du gnomon à plaque percée d'un petit trou, qui rappelle celui d'Ebn-Jounis. A l'exemple de l'astronomie arabe, Koŭoclieou-king avertit « qu'il faut avoir égard au bord « inférieur et supérieur du soleil, et que la longueur « de l'ombre doit être prise jusqu'au centre de l'image « solaire ».

«Ce n'est pas tout; Koŭo-cheou-king, abandonnant la routine qui, pendant si longtemps, avait lié les Chinois à leurs périodes imaginaires, supprima l'époque feinte du Chanq-youén et y substitua une époque réelle, le solstice d'hiver de 1280, qu'il observa lui-même à Pékin, avec le plus grand soin, au 14 décembre, 1 h. 26' 24" après minuit. C'est à ce solstice que commence l'année Sin-sse, la dixliuitième du cycle sexagénaire, dont nons avons parlé dans nos Prolégomènes d'Oloug-Beg. Koŭo-cheon-king détermina d'autres solstices; il plaça à Pékiu le premier méridien; il envoya des mathématiciens en divers lieux, pour prendre la hauteur du pôle, qu'il jugeait éloigné d'environ 3 degrés de la polaire; il sit l'obliquité de 23° 33' 40" 17 à 18""; il supposa la précession d'un degré en soixante-sept ans et réduisit l'année solaire à 365 j. 2425. C'était encore un emprunt fait à l'Arabe Ebn-Jonnis, qui supposait l'année de 365 j. 2422 1/2; Koŭo-cheou-king savait que la sienne était un peu plus longue que celle qui lui était communiquée, mais elle lui donnait une intercalation commode de 97 jours en 400 ans; au reste, cette année de 365 jours 2425 ne paraît pas avoir été adoptée à la Chine, puisque, cent soixante ans plus tard, Oloug-beg se contente de reproduire les chilfres fournis par Nassir-eddin (365 j. 2436). n

Arabes et en traçant les règles d'une astronomie que les Chinois placent fort au-dessus de tout ce qu'ils avaient appris jusque-là, ne sut pas toujours éviter les erreurs si communes à ses devanciers; il calcula mal des éclipses de soleil et donna des latitudes inexactes; ses catalogues des étoiles et des longitudes terrestres n'ont pas été retrouvés; mais tout fait présumer qu'ils étaient une reproduction des tables arabes.

L'ouvrage de M. Sédillot roule en général sur des matières très-épineuses et qui excèdent ma portée; il me semble néammoins que les Chinois, supérieurs dans la philosophie morale, dans la politique, l'histoire, la critique historique, la géographie descriptive, n'ont fait que des progrès médiocres dans les sciences mathématiques. C'est, du reste, l'opinion de M. Sédillot. « Nous nous mon-

<sup>1</sup> Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux par M. L. P. E. Sédillot, t. 11, p. 642, 643, 644 et 645.

trons, dit eet estimable auteur, bien plus soueieux de la gloire scientifique du Céleste Empire que les Chinois eux-mêmes. » Je suis encore de cet avis. A la Chine, il s'en faut de beaucoup que les mathématiciens et les astronomes chinois tiennent le premier rang parmi les astronomes et les mathématieiens. On accorde la prééminence, l'honneur et l'estime aux Pères de la Compagnie de Jésus, e'està-dire aux missionnaires qui ont écrit en chinois des traités d'astronomie, d'arithmétique et de géométrie sous la dynastie des Ming. Cela est si vrai, qu'aueun ouvrage de Koŭo-eheou-king (et il en a publié beaucoup) n'a été compris, en 1775, dans la collection ehinoise des meilleurs traités sur l'arithmétique et l'astronomie. La Bibliothèque impériale de Peking est assurément une bibliothèque d'élite, et pourtant, à cela près du Tcheou-pei, monument de la vénérable antiquité, de quelques traités de la science des nombres, d'après le Y-kinq, les ouvrages des astronomes et des mathématiciens chinois ne se trouvent pas dans cette bibliothèque, tandis qu'elle renserme les principaux traités d'astronomie et de géométrie publiés par les Jésuites 1.

Li-cuzou-king 李 🏥 , poéte dramatique.

On a de cet auteur un drame historique intitulé : Ou-youën jouant de la slûte.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voyez le Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale de Peking . livre XI, fol. 2, 3, 4; 9 et 10.

### LI-HAO-KOU 李好古, auteur dramatique.

Il a composé un drame mythologique intitulé: La Nymphe amoureuse.

Li-mao-wen 李 黄文, géographe, érudit, membre de l'académie des Han-lin, lecteur du palais, grand historiographe de l'empire, précepteur du prince mongol 'Aiyeouchelitala.

Son nom d'honneur était Wei-kin; il naquit à Tong-ming, chef-lieu d'un arrondissement dans le Pe-tchi-li, et parvint au doctorat la première année Tchi-tchi, du règne de Yng-tsong (l'an 1321). Nommé d'abord gouverneur du tribanal de Siun-tcheou, il montra une grande connaissance des lois, quitta, par ordre du gouvernement, sa province natale et fut attaché au Comité des Han-lin, comme examinateur des ouvrages publiés (Pien-sieou-kouan) 1. Pendant les années Taï-ting (1324 à 1328), Hao-wen abdiqua ses fonctions d'examinateur des livres, sollicita une place de conseiller vacante à la Cour des sacrifices (Thai-t'chang) et l'obtint sans difficultés 2. La Biographie universelle parle d'une réforme qu'il opéra. On sait que le grand temple ou le temple des Ancêtres de la famille impériale renferme des

2 Ibid. livre CVI, fol. 4.

<sup>1</sup> Biographie universelle, livre CVI, fol. 4.

tablettes, qu'on appelle tchù 🛨 et sur lesquelles on inscrit les noms posthumes des princes défunts. A l'époque de Chun-ti, les tablettes des empereurs étaient des tablettes d'or 黃金主. Il en résultait trop souvent que des voleurs s'introduisaient dans le temple et dérobaient les tablettes. Cependant, les lois punissaient avec la plus grande rigueur ces crimes abominables, qui, aux yeux des Chinois, tenaient de la trahison, et que tout le monde regardait comme autant de sacriléges. Le nouveau conseiller à la Cour des sacrifices mit fin à tous les scandales; il démontra, le Li-ki à la main, que, d'après les rites, ce n'était pas avec de l'or, mais avec du bois qu'il sallait faire les tablettes 宜刻 木為之。. On se rendit à la force de ses arguments et à l'autorité du Mémorial des rites. On enleva du temple les précieuses tablettes, les vases d'or et les ustensiles de jade qui servaient aux sacrifices, et on les transporta dans un autre palais 1.

Hao-wen suite promu anx plus hautes dignités. Membre de l'académie des Han-lin, lecteur impérial, il obtint la charge de grand historiographe et devint précepteur du prince héritier. On trouve à ce sujet, dans l'ouvrage du P. de Mailla, des documents qui me paraissent pleins d'intérêt et que je vais mettre sous les yeux du lecteur:

a L'an 1349, à la dixième lune, l'empereur (Chunti) chargea Li-hao-wen d'enseigner la littérature chi-

Biographie universelle, livre CVI, fol. 4.

noise au prince 'Aiyeouchelitala 愛猷識理。 達臘 son fils; Thokhetho 托克托 fut nommé surintendant de son éducation. Les leçons se faisaient dans la salle Touan-pen-thang 端 本堂, au fond de laquelle on avait élévé un trône pour l'empereur, en cas qu'il lui prît envie d'assister aux leçons; le jeune prince et ses maîtres étaient rangés sur les côtés. Li-hao-wen composa plusienrs traités pour l'instruction de son élève, entre autres l'ouvrage intitulé : Touan-pen-thang-kin-sse-yao 端本堂經 史要 ou « Extraits des King et de l'histoire, cona cernant les principes du gouvernement. » Un autre, intitulé: Ta-pao-lo 大寶鉄, donnait la connaissance des temps, depuis la fondation de l'empire chinois, jusqu'aux dynasties des Kin et des Song; il parcourait les différentes révolutions qui avaient élevé successivement ces dynasties, les causes de leur grandeur et de leur décadence. Dans un troisième ouvrage, il avait recueilli les actions les plus mémorables des princes et des souverains; il signalait leurs fautes pour précautionner de bonne heure son élève contre les écueils où il ponvait échouer. Ce dernier ouvrage était intitulé : Ta-pao-koŭe-kien 大 寶 國 Malgré tous ses soins, le jeune prince sit peu de progrès. Un jour qu'il donnait audience à des Coréens et à des Lamas, il voulut que ces derniers lui expliquassent le bouddhisme ou la doctrine de Foe. Ils s'en acquittèrent avec clarté, proportionnant

leurs discours à la vivacité du jeune prince, qui les interrompait fréquemment. Lorsqu'ils eureut fini, 'Aiyeouchelitala avoua qu'il n'avait encore rien compris à la doctrine enseignée dans les livres chinois, quoique son précepteur Li-hao-wen se donnât de la peine depuis longtemps pour la lui faire entendre, au lieu que, dans une conversation, les bonzes l'avaient mis à portée de comprendre parfaitement la doctrine bouddhique. Ce discours du jeune prince ne laissa pas de lui une grande opinion aux lettrés; ils le jugèrent incapable d'apprendre l'art de gouverner, puisqu'il ne donnait pas à la lecture des livres chinois, qui l'enseignaient, l'attention nécessaire pour les entendre !.»

On a de Li-hao-wen un ouvrage intitulé: Histoire de Tchang-ngan, avec des cartes (trois livres)<sup>2</sup>.

Li-fing-tao 李行道, poète dramatique. C'est l'auteur de L'Histoire du cercle de craie.

Li-T'CIII-POU 李直夫, poête dramatique.

On a de lui un drame intitulé: L'Enseigne à tête de tigre. Il a composé onze pièces de théâtre qui n'ont pas réussi.

<sup>. 1</sup> Voyez l'Histoire générale de la Chine du P. de Mailla, t. IX, p. 588 et 589.

Voyez la notice de cet ouvrage, I" partie, 11º classe, section 11.

# 

On a de lui un drame intitulé: Le condamné qui retourne dans sa prison.

### Li-TSE 梨前, voyageur, historien.

C'était un homme du Ngan-nan (un Tonquinois). On a de lui un Abrégé de l'histoire du Tong-king, en dix-neuf livres 1.

### LI-WEN-TCHONG 李文仲, lexicographe.

C'est l'auteur du Tseu-kièn (Miroir des caractères)<sup>2</sup>. Je n'ai point trouvé son nom dans la Biographie universelle.

## LI-WEN-WEI 李·文蔚, poele dramatique.

On a de lui un drame intitulé: Yen-thsing vendant du poisson.

### Liang-y 🔆 🄝 , antiquaire, érudit, critique.

Il avait pour nom d'honneur Yeou-tchi et naquit

<sup>1</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, I" partie, 11º classe, section 11.

Voyez la notice de cet ouvrage, I" partie, i" classe, section 10.

à Kiang-yn, chef-lieu d'un arrondissement dans le Kiang-nan<sup>1</sup>. Il cultiva les lettres à la manière des commentateurs, et travailla sur les King. On a de lui un ouvrage intitulé: Interprétation générale du Commentaire de Tchu-hi sur le Livre des vers<sup>2</sup>.

## Liang-yu 梁寅, commentateur.

On a de lui une paraphrase du Livre des vers en quinze volumes 3. Il était de l'école de Tehu-hi.

#### Lieou-khi 劉 加, romancier.

Le nom de cet auteur, qui vivait au commencement de la dynastie des Youên et n'a exercé aucune charge, ne se trouve point dans la Biographie universelle. Lieou-khi a composé une Histoire populaire des Kin, histoire pleine d'intérêt, s'il m'est permis d'en juger par la Notice du Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale . C'est un ouvrage, dans le genre du San-koŭe-tchi, où l'on rencontre des légendes souvent fabuleuses et des faits quelquefois controuvés. Mais l'école historique des Chinois est

Biographie universelle, livre XCI, fol. 75.

Voyez la notice de cet ouvrage, I" partie, I" classe, section 3.
 Voyez la notice de cet ouvrage, I" partie, I" classe, section 3.

Voyez cette notice, I" partie, 111º classe, section 12.

sévère, et, comme l'histoire fictive ne saurait marcher de pair avec la véritable histoire, l'ouvrage de Lieou-khi a été exclu de la deuxième classe et relégué avec les Siao-choŭe (romans) dans la troisième.

La forme romanesque est le caractère général de ces compositions, qui ne dissèrent des romans que par le style.

## 

Il avait pour nom d'honneur Kong-kin et naquit à Ngan-tching, dans le département de Yun-yangfon 1. C'était un écrivain médiocre. On a de lui une Explication générale du Commentaire de Tchu-hi sur le Chi-king et un Traité complet de l'art musical 2.

#### Lo-kouan-tenong 羅 貫 中, célèbre romancier.

C'est fauteur du San-koŭe-tchi (Histoire des trois royaumes), roman luistorique, dont j'ai parlé dans la deuxième partie.

# Lo-YEOU 陸友, antiquaire, érudit.

On a de cet auteur une monographie complète, intitulée : Histoire de l'encre<sup>3</sup>.

Biographie universelle, livre XCVIII, fol. 16.

Voyez la notice de cet ouvrage, I" partie, 1" classe, section 9.
Voyez la notice de cet ouvrage, l" partie, 111 classe, section 9.

#### Lo-YEOU-Jix 陸友仁, géographe.

Je n'ai point trouvé le nom de cet auteur dans la Biographie universelle. On a de Yeou-jin un petit ouvrage intitulé: Histoire ancienne de la province de Ou-kian (aujourd'hui Sou-tcheou-sou)<sup>1</sup>.

## MA-TGHI-YOUR 馬 致 遠, célèbre auteur dramatique.

On trouve, dans la Biographie universelle, deux lignes sur cet auteur. En voici la traduction: a Il est au nombre des beaux génies de la dynastie des Youên. » Han-hiu-tseu² dit: a Tchi-youên a composétreize pièces de théâtre, dont la première est intitulée: Les Chagrins dans le palais des Han. Elles sont d'une grande beauté 3. » Sur ces treize pièces, sept ont été conservées; ce sont: 1° Les Chagrins dans le palais des Han, drame historique; 2° L'inscription de Tsièn-fo, comédie; 3° Le Pavillon de Yo-yang, drame tao-sse; 6° Le Songe de Liu-thong-pin, drame tao-sse; 6° Les Amours de Pe-lo-thièn, drame; 7° Jin, le fanatique, comédie.

<sup>1</sup> Voyez la notice de cet onvrage, l' parlie, 11° classe, section 11.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Han-hiu-tseu a écrit une histoire du théâtre chinois.

Biographie universelle, fol. 11h, p. 77.

MA-TOUAN-LIN 馬克 完成, encyclopédiste, auteur du Wen-hièn-thong-kao.

Son nom d'honneur était Kouei-yu. Il naquit à Lo-ping, chef-lieu d'un arrondissement, dans la province de Kiang-si, et mourut la quatrième année Tate (l'an 1300). M. Abel-Rémusat a consacré à cet auteur une notice biographique et littéraire dans ses Nouveaux mélanges asiatiques<sup>2</sup>. Ma-touan-lin est plus célèbre en Europe qu'à la Chine.

MAO-YNG-LONG 毛鷹龍, commentateur, critique, érudit.

La Biographie universelle consacre deux lignes à cet auteur, qui a commenté le Tcheou-li. « Son nom d'honneur était Kiaî-chi. Il naquit à Nan-tchaug, chef-lieu principal d'un département du Kiang-si. Pendant les années Ta-te (1297 à 1308), il exerça les fonctions de recteur ou de surintendant des études dans le département de Li-tcheou. Yng-long a composé un commentaire général sur le Tcheou-li. On y trouve en abondance les explications fournies par les anteurs; toutefois, Yng-long a de la critique et donne ses propres jugements.

<sup>1</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, l' partie, 11 classe, section 13.

Nouveaux mélanges asiatiques ou Recueil de morceaux de critique et de mémoires, par M. Abel-Rémusal, t. II. p. 166 à 173.

<sup>2</sup> Biographie universelle, livre LXVII, fol. 51.

Mong-HAN-KING 孟 漢 聊, auteur dramatique.

On a de lui un drame intitulé: Le Magot.

## NGAi-K10 哀桷, géographe.

Ou a de lui un grand ouvrage intitulé: Description de Sse-ming pendant les années Yen-yeou (1314 à 1321 après J. C.).

Le Catalogue abrégé dit que la forme en est grave

et sévère, le fond très-substantiel 1.

## NGAO-KI 敖繼, commentateur.

D'après le Catalogue abrégé, c'était un homme d'une érudition immense. Il a composé un grand ouvrage intitulé: Explication du Y-li<sup>2</sup>.

Nièn-тсили की मा , religieux bouddhiste, érudit.

La religion bouddhique a été féconde en érudits. On a de Nièn-tchang une Histoire générale des patriarches de la religion de Bouddha, en vingt-deux livres 3.

' Noyez la notice, I'e partie, 11' classe, section 11.

Voyez la notice de cet ouvrage, le partie, me classe, section A.
 Voyez la notice de cet ouvrage, le partie, me classe, section 13.

Ou-kirou-yèn 吾 即 荷, antiquaire, archéologue.

On a de lui un opuscule intitulé: Traité de la prononciation des caractères qui se trouvent sur les pierres gravées de la dynastie des Tcheon et de la dynastie des Thsin 1.

Ou-sse-tao 吳師道, critique, historien, poëte, sousgouverneur des princes du sang.

Son nom d'honneur était Tehing-fou, son pays natal Lan-khi, de l'arrondissement de Ou-tcheou, dans le Tche-kiang. Dès sa plus tendre jeunesse, Ou-sse-tao étudia les King avec succès et contribua puissamment à répandre la doctrine de Tchu-hi. Comme il était du même pays que Hiu-kièn, écrivain sévère, dont il partageait les principes, les deux philosophes s'associèrent pour leurs travaux d'érudition. Ainsi, quand Hiu-kièn eut achevé son grand ouvrage, intitulé : Extraits concernant les objets remarquables dont il est parlé dans le Commentaire de Tchu-hi sur le Chi-king, On-sse-tao se chargea d'en écrire la préface. A la Chine, une préface est toujours un morceau capital. Sse-tao parvint au doetorat, la première année Tchi-tchi, du règne de Yng-tsong (l'an 1321), fut nommé sous-gouverneur des princes du sang et composa plusieurs dissertations pour la défense de l'orthodoxie. Considéré

<sup>1</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, l' partie, 1º classe, section 10.

comme historien, son meilleur ouvrage est un Examen critique des commentaires sur l'histoire de la période Tchen koue!

Les œuvres de Ou-sse-tao ont été réunies et forment vingt livres. Il y a neuf livres de poésie et onze livres de prose.

# OU-TCHANG-LING 吳昌龄, auteur dramatique.

On a de lui deux pièces de théâtre: Tchang, l'anachorète, et le Songe de Tong-po; la première est un drame mythologique et la seconde une comédie bouddhique.

Ou-remise 吳道, philosophe, critique, érudit, surintendant du collège impérial, président de l'académie des Han-lin, lecteur du palais?.

Son nom d'honneur était Yeou-thsing, son pays natal Soui-jîn, petit bourg, situé à quelques milles de Lin-tchouen, dans le Kiang-si. Les astrologues de Lin-tchouen avaient annoncé qu'il naîtrait dans le bourg de Soui-jîn un homnie d'un génie extraordinaire. Un soir, avant la naissance de Ou-t'ching, le chef du district aperçut des vapeurs, d'un heureux augure, qui s'abaissaient sur sa maison. Dans

Voyez la notice de cet ouvrage, l' partie, 11 classe, section 5.
 Voyez les notices sur les ouvrages de Ou-l'ching, l' partie,
 11 classe, sections 2, λ, 5 et 6; 111 classe, section 1 λ.

A cette époque, l'institution des concours était abolie; il n'y avait plus d'examens réguliers <sup>2</sup>. Les examinateurs publics s'étaient donné la mort ou avaient été faits prisonniers par les Mongols et réduits en esclavage. La treizième année Tchi-yonên, du règne de Chi-tsou (1276), après le rétablissement des colléges, il fut appelé à la cour par Khoubilai-khan <sup>3</sup> et chargé de rassembler les manuscrits, les livres, les mémoires historiques, les cartes de géographie, les plans qui avaient échappé à la destruction. Nommé inspecteur des études, il commença

Biographie universelle de la Chine, livre XXIV, fol. 1.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ce ne fut que dans l'année 1313, sous le règne de l'empereur Jin-tsong, que l'on publia des règlements pour l'examen des lettrés. En 1315, on établit un concours des docteurs.

Biographie universelle de la Chine, livre XXIV, fol. 1.

par publier une édition revue et corrigée du Hiao-king on du Livre de la piété filiale, petit ouvrage dans lequel on trouve les principes fondamentaux du gouvernement chinois. Il mit au jour un Choix d'opinions sur le Y-king (Livre des sorts), le Chu-king (Livre des annales), le Chi-king (Livre des odes), le T'chun-thsicou (Chronique du royaume de Lou, écrite par Confacias), puis le texte restitué du Y-li (Manuel des rites et des cérémonies) avec un commentaire. Sous le rapport de l'érudition, cet ouvrage est le plus beau titre de Ou-t'ching à la gloire. Il recueillit avec soin toutes les citations éparses dans les auteurs et restitua fort heureusement les morceaux qui manquaient au Manuel des rites et des cérémonies.

Les travaux auxquels il se livrait avec zèle, furent interrompus par un ordre du grand historiographe Tching-kiu-fou. Khoubilai avait appelé à la cour les plus habiles gens de l'empire; il avait même prescrit des recherches très-exactes dans les familles des docteurs, mais les docteurs, toujours pleius de vénération pour les Song, résistaient aux ordres de Khoubilai et à l'appât des récompenses. Ou-t'ching fut employé comme négociateur et chargé d'une mission dans le Kiang-nan. Il s'en acquitta avec infiniment de prudence et d'adresse, revint à la capitale, où il fut comblé d'éloges. Comme sa mère était fort âgée, il obtint la permission de se retirer pour un temps dans son pays natal 2.

Biographie universelle de la Chine, livre XXIV, fol. 2.

Biod. livre XXIV, fol. 3.

La première année Youén-tching, du règne de Tching-tsong (1295), fut, d'après tous les historiens, une époque de restauration pour les études. Out'ching fut chargé d'inspecter les écolés des districts (Kiun-hio) dans le Kiaug-nan et dans d'autres provinces. « Il ne se bornait pas, dit la Biographie universelle, à interroger les élèves; il leur donnait des leçons et expliquait lui-même les passages les plus difficiles des King et des historiens.» Enfin, la première année Tchi-ta, du règne de Wou-tsong (1308), Ou-t'ching fut appelé à la surintendance (tching) du collège impérial (Koŭe-tseu-kièn), dont l'administration avait été confiée au célèbre Hiu-heng sous le règne de Khoubilai-khan. Il déploya, comme surintendant, toute l'activité de son esprit, toutes les ressources de son imagination. C'était un homme infatigable dans le travail. Il adopta la méthode du Prince des Lettrés (Tchu-hi), établit quatre classes et modifia le programme des études ou plutôt intervertit l'ordre des matières que comprenait l'instruction. On voit, par la Biographie universelle, que les objets de l'enseignement, dans le collége impérial, étaient : 1° L'enseignement des King, pour la première classe; 2º L'enseignement de la morale, pour la seconde; 3° L'enseignement de la rhétorique, pour la troisième; 4° L'enseignement de l'histoire et de la politique, pour la quatrième 1.

Quand Yng-tsong monta sur le trône (l'an 1321), Ou-t'ching fut nommé président de la grande aca-

Biographie universelle, livre XXIV. fol. 2.

démie impériale des Han-lin. On venait d'achever l'impression des livres sacrés de la religion de Bonddha, en caractères d'or, impression pour laquelle on avait employé trois mille neuf cents onces de ce métal <sup>1</sup>. C'était, il faut en convenir, une magnifique publication. Ou-t'ching fut chargé d'en faire la préface; il refusa et exposa les motifs de son refus dans un rapport qu'il adressa à l'empereur. Ce rapport, cité tout au long dans la Biographie universelle<sup>2</sup>, fait le plus grand honneur à l'orthodoxie de Ou-t'ching.

La première année Tai-ting, du règne de Taiting-ti (l'an 1324), le ministre Tchao-kien obtint l'établissement d'une académie dans le palais impérial, où plus tard le prince héritier, les fils des princes du sang et des grands du premier ordre recurent une instruction convenable à leur rang. Ou-t'ching fut nommé lecteur impérial (Kiang-kouan) 3 et chargé d'y faire des leçons avec Tchang-koueï, Teng-wenyouên et Wang-kié. Les professeurs expliquaient le Taï-hio-yen-y (Sens développé du Taï-hio) de Tchu-hi, le Tse-tchi-thong-kien (Miroir universel à l'usage de ceux qui qouvernent) de Sse-ma-kouang, d'autres ouvrages du même genre. Tous les jours, le prince héritier et les fils des plus grands seigneurs s'assemblaient dans le palais impérial pour assister à la lecture de ces ouvrages et entendre les explications des professeurs 4.

<sup>1</sup> Abel-Rémusat, Recherches sur les langues tartares, t. 1, p. 197.

Biographie universelle, liv. XXIV, fol. 2.

<sup>3</sup> Ibid. liv. XXIV, fol. 3.

Mailla, Histoire genérale de la Chine, t. IX, p. 536.

Ou-t'ching mournt à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Après sa mort, il fut décoré du titre de prince de Lin-tchouên et canonisé à la manière des Chinois. On lui conféra le titre posthume de Wên-tching (supérieur en science); on inscrivit son nom et on plaça sa tablette dans le temple de Confucius; mais, la neuvième année Kia-tsing (l'an 1350), époque à laquelle on réduisit le nombre des lettrés qui avaient une place dans le Wên-miao (temple de Confucius), on fit un cruel affront à la mémoire de Ou-t'ching; on ôta sa tablette, parce que, dit le décret impérial, il se déclara du parti des Mongols, après la restauration des Ming.

Voici le parallèle de Hiu-heng et de Ou-t'ching, tel qu'il se trouve dans le Catalogue abrégé de la

Bibliothèque impériale de Peking:

		Δ.					
皇	北	然	書。	達	典	短	而
元	有	衡	衡	意	雅.	長.	文
爱	許	好	之	而	頗	雖	章
命。	衡。	講	文	止.	能	篇	固
天	南	學。	明	澄	與	實	較
降	有	澄	白	則	文	不	勝
恒	吳	好	質	詞	土	及	焉
儒。	澄。	著	僕。	菙	争	衡	
	-	1		1			

Quand l'auguste dynastie des Youen monta sur le trône (reçut son mandat), le ciel sit maître deux lettrés accomplis. Dans le nord, ce sut Hiu-heng; dans le midi, Ou-t'ching; mais Heng n'aimait qu'à faire des leçons (à enseigner), tandis que T'ching aimait à publier des livres. Le style de Heng est clair et naturel, simple et sans ornement; il se borne à pénétrer le vrai sens (d'un passage). Le style de T'ching, au contraire, est sleuri, sa diction d'une rare élégance. Habile critique, il discute toutes les opinions. Quoique, pour la sidélité, la sincérité, il n'ait pas égalé Heng, il est incontestablement supérieur à cet écrivain dans le Wên-tchang (l'art de l'éloquence).

P·AN-MAO-SIAO कि कि . antiquaire, critique, docteur de l'académie impériale des Han-lin, lecteur du palais.

Il était originaire de Thsi-nan-fou, chef-lieu principal d'un département dans le Chan-tong, et se désignait lui-même par les mots: Tseng-yaī-sien-seng (le docteur des montagnes d'azur). Mao-siao a été, dans son siècle, le coryphée des érudits. Après avoir rempli quelques charges d'une assez grande distinction, il fut nommé docteur de la grande académie des Han-lin et lecteur impérial. On a de lui une Histoire des textes gravés sur pierre et sur métal. Il exerça les fonctions de commissaire extraordinaire dans la province de Kiang-si<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, I" partie, IV classe, section 4.
2 Biographie universelle, livre LI, fol. 3.

#### Pě-Jin-vou 白仁甫, auteur dramatique.

Il a composé quinze pièces de théâtre. La Chute des feuilles du Ou-thong est son meilleur drame.

#### P-1AO-KIN 剽 瑾, commentateur, érudit.

On a de lui une Explication générale du commentaire de Tchu-hi sur le Livre des vers 1.

## 

Il a composé un excellent ouvrage, intitulé: Clef du livre des vers<sup>2</sup>.

Cet ouvrage était tombé dans l'oubli; on l'a réimprimé pendant le règne de l'empereur Khièn-long.

#### Sie-YNG-PANG 謝 應 芳, moraliste, poête.

Son nom d'honneur était Yu-lan. Originaire de Wou-tsin, chef-lieu d'un arrondissement dans le Kiang-nan, il renonça de bonne heure à la carrière de l'administration. Sans imiter parfaitement ce philosophe qui demeurait dans un nid 異居子 au sommet d'un arbre, d'où il contemplait la cause

Voyer la notice, l' partie, i' classe, section 3.

<sup>1</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, In partie, 1" classe, section 3.

Première , l'an 1341, pendant le règne de l'empereur Chun-ti, Sié-yng-sang, suyant le monde, s'arrêta dans un champ, sur le bord d'un ruisseau, qu'il appela le Ruisseau de la cigogne blanche et s'y construisit une petite habitation, une chaumière, à laquelle il donna le nom de (Nid de la tortue). Il cultiva dans cette chaumière la vertu, la philosophie et la poésic. On a de cet auteur un ouvrage intitulé: Erreurs populaires dévoilées; c'est un traité de morale complet 2. Quant à ses œuvres poétiques, elles ont été réunies sons le titre de Kouei-t'chao-tsi (Recueil du nid de la tortue)3. Yng-sang avait quatre-vingt-dix-sept ans quand il mourut.

Sin-wen-pang 辛支房, historien, biographe, critique.

Ou a de lui une Histoire des beaux esprits de la dynastie des Thang. C'est, d'après la notice du Catalogue abrégé<sup>5</sup>, un Cours de littérature; dans lequel on trouve des articles assez étendus, consacrés à deux cent soixante et dix-huit écrivains de la dynastie des Thang.

La critique des romans et des pièces de théâtre

Biographie universelle, liv. CIV, fol. 55.

Voyez la notice de cet ouvrage, Ire partie, 111º classe, section 1.

Catalogue abrégé de la bibliothèque impériale, livre XVII, sol. 26.

Biographie universelle, livre CIV, fol. 55.

<sup>3</sup> Voyer cette notice, I's partie, 11° classe, section 7.

est un genre nouveau qui n'appartient pas aux Youên et n'a pris naissance qu'au commencement de la dynastie des Thsing.

#### Siv-mien 徐碩, archéologue, géographe.

On a de cet écrivain une Description qéographique de Kia-ho (Kia-hing-fou) pendant les années Tchi-yonén (a 335 à 1341 après J. C.). Siu-hièn était un archéologue d'un mérite supérieur. « La section qu'il a consacrée aux monuments et aux inscriptions, dit la notice du Catalogue abrégé 1, contient à elle seule plus de onze chapitres. Comme l'auteur était versé dans la lecture des caractères gravés sur la pierre et sur le métal, il a discuté la valeur relative de tous les témoignages écrits avec infiniment de sagacité, de clarté et de précision. » Les antiquaires et les archéologues des Youen furent les précurseurs des grands géographes de la dynastie des Ming et de la dynastie des Thsing. Rien n'approche, en Europe, des vastes collections, intitulées: 明一統志 (Géographie universelle de la Chine, publiée sous la dynastie des Ming) et 大清一統志 (Géographie universelle de la Chine publiée sous la dynastic des Thsing). Les Ming ont élevé à la géographie un monument magnifique, les Thsing un monument incomparable.

Voyez cette notice, I" partie, 11 classe, section 11.

Sou-THIEN-THISIO 京天 元 , biographe, moraliste; écrivain politique, poëte, gouverneur général du Tche-kiang, membre de la grande académie des Han-lin, président du burcau des censeurs.

Son nom d'honneur était Pé-sieou; il naquit à Tchin-ting, dans le Pe-tchi-li. Sou-tchi-tao, son père, homme de mérité, remplit quelques fonctions dans l'état 1.

Thien-thsio fut élevé au collége impérial des Mongols, fondé par Khoubilai-khan, collége qui subsistait encore sous le règne de Yng-tsong (1321 à 1324). Thien-thsio y fit de grands progrès, soutint avec éclat les examens, les thèses, et fut nommé, quand il quitta le collége impérial, gouverneur de Sou-tcheou-fou, où il exerça les fonctions de juge (Pouan-kouan). Il composa, dans cette ville, un assez grand nombre d'ouvrages, qui sont aujourd'hui perdus. La Biographie universelle en cite quelques-uns 2.

La première année Tai-ting, du règne de Tai-tingti (1524), Thien-thsiö fut nommé membre de l'académie des Han-lin, puis gouverneur général de la province de Tche-kiaug. Il publia, dans cette province, un opuscule, intitulé: Méthode infaillible pour gouverner les hommes, et sept volumes de poésie. Enfin, la première année Youên-tong, du règne de

2 Ibid. fol. 11.

<sup>1</sup> Biographie universelle de la Chine, livre XX, fol. 10.

Chun-ti (l'an 1333), il fut mis à la tête du bureau des censeurs 1.

Le principal ouvrage de Thien-thsiö est son Histoire abrégée des mandarins illustres de la dynastie des Youén, ouvrage qui n'a pas moins de quinze livres, et dans lequel on trouve quarante-sept notices parfaitement écrites<sup>2</sup>. Tse-khi (Le Ruisseau docile) est le nom qu'il avait donné à son cabinet d'étude<sup>3</sup>.

SUN-TCHONG-TCHANG 孫仲章, auteur dramatique.

On a de lui un drame intitulé: Le bonnet de Lieouping-youén.

Tai-cnen-rou 戴 善夫, auteur dramatique.

Il ne reste de cet écrivain qu'une comédie intitulée : L'Académicien amoureux.

Tai-Plao-vouen 戴表元, poéte célèbre, professeur de belles-lettres au collège de Ou-tcheou.

Son nom d'honneur était Sse-thsou; il naquit à Fong-hoa, chef-lieu d'un arrondissement, dans le

Biographie universelle, liv. XX, fol. 10.

Ibid. liv. XVII, fol. 19.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Catalogue abrégé de la bibliothèque impériale, liv. VI, sol. 6. — Voyez la notice, I'' partie, 11° classe, section 7.

département de Ning-po-fou. Piao-youên, dès l'âge de sept ans, annonça d'heureuses dispositions et composa plus tard un grand nombre de poésies, dont le succès lui procura la faveur du gouvernement. Il fut nommé professeur de belles-lettres au collége de Sin-tcheou, dans le Kiang-si. La huitième année Tatě, du règne de Tehing-tsong (l'an 1304), sans obtenir de l'avaneement, il passa du collège de Sintcheou au eollége de Ou-tcheou, dans le Tehe-kiang, où il professa la rhétorique jusqu'à l'âge de soixante ans; mais, atteint d'une maladie chronique, et se voyant hors d'état de remplir les devoirs de sa place, il s'en démit spontanément 1. Le Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale (section Pie-tsi) et la Biographie universelle de la Chine parlent très-avantageusement de Piao-youên et disent que, pour l'étendue de ses connaissances, pour la pureté, l'exactitude et l'élégance de son style, il est généralement estimé. Les œuvres poétiques de Piao-youên ont été réunies dans une collection qui a pour titre : Yen-youên-tsi (Recueil de la source lumineuse 2).

Tang-keou 湯 垢, archéologue, antiquaire, critique.

On a de lui un ouvrage intitulé : Histoire de la peinture.

Biographie universelle, liv. CIII, fol. 4.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Catalogue abrégé de la bibliothèque impériale, liv. XVII. sol. 3; Biographie universelle de la Chine, liv. CIII, sol. 4.

## T'CHANG-CHEOU-KING 張壽 廟, auteur dramatique. .

On a de lui une comédie intitulée : La fleur de poirier rouge. Il n'a fait que cette comédie; elle est restée au théâtre.

#### 

Son vrai nom était Tchang-khö-pin; Tchang-koñepin est son nom d'auteur 1, c'est-à-dire, le nom qu'on lui donna, quand elle fut admise dans la société des auteurs dramatiques 2. Il est à présumer qu'elle avait des relations avec Kouan-han-king et que ce fut cet académicien qui lui apprit à composer des vers.

1 Voyez plus haut la notice sur Kouan-han-king.

<sup>1</sup> Youên-jin-pë-tchong, Considérations générales (lun), sol. 23. (Édition de la bibliothèque de l'Arsenal.)

				今	旦.
塲	狙。	雌	性	俗	
之	狙	者	好	訛	
妓	領	也。	淫。	爲	

Quant aux courtisanes qui montaient sur le théâtre, on les appelait tan aguenons. La guenon H est la femelle du singe (youén); elle est d'un tempérament très-laseif. Aujourd'hui, on écrit vulgairement, et par corruption, H tan'.

D'autres passages prouvent que les actrices de la dynastie des Youên n'étaient pas très-estimées et ne valaient guère mieux que les courtisanes. Une ordonnance de Khoubilaï, datée de la quatrième année Teliong-tong (1263), confond les unes avec les autres et n'établit aucune dissérence entre les professions qu'elles exerçaient.

On a de Tchang-koue-pin trois drames, intitulés: La Tanique confrontée, Sié-jin-koue et Les Aventures de Lo-li-lang. Comme la police obligeait toutes les courtisanes à porter des ceintures vertes, on appelait, dans le style familier, les pièces de théâtre écrites par des courtisanes ( ) a compositions des veintures vertes ». J'en ai déjà fait la remarque, il y a moins de sensibilité, moins de naturel et moins

Youen-jin-pe-tchong, Considérations générales, fol. 23 v.

de grâce dans les compositions de cette feinnie que dans les drames de Ma-tehi-youên, de Pe-jîn-fou, de Wou-han-tehin et d'une foule d'autres. On s'apercoit trop facilement qu'elle s'était adonnée, comme les courtisanes de son temps, à l'étude de la philosophie. Néanmoins, Tehang-kouc-pin, Tchao-ming-king, Hong-tseu-li-cul et Hoa-li-lang doivent être mises au nombre des femmes beaux esprits de la dynastie des Youên.

# Тенлис-ы 强 理, astrologue, commentateur du Y-king.

Son nom d'honneur était Tchong-chun. Originaire de Thsing-kiang, chef-lieu d'un arrondissement, dans le Kiang-si, il fut nommé sous-gouverneur d'une école fondée par Khoubilai dans le Fö-kien, où il enseigna l'astrologie1. Tchang·li avait de la théorie; mais, dans la pratique, il était certainement inférieur aux astroniques (astrologues) du grand klian, astroniques dont parle Marco Polo, qui opéraient tant de merveilles et savaient d'ars diabolique e des encantemans plus que toz autres homes 2. Il écrivit un ouvrage, intitulé: Explication des planches représentant les sigures da Y-king 3. La vingt-quatrième année Tchi-tching, du règne de Chun-ti (l'an 1365), un écrivain, nommé Kong-sse-tai, publia l'ouvrage de Tchang-li et y ajouta

Biographie universelle, liv. LXXXVIII, fol. 85.

Voyes le Recueil de voyages et de mémoires publié par la Société de géographie, t. I, p. 78. (Voyages de Marco Polo.)

Voyez la notice de cet ouvrage, l' partie, m' classe, section 7.

une très-belle préface. C'est même à cette préface que Tchang-li doit sa réputation 1.

Son nom d'honneur était Tchong-kiu. Il naquit à Pou-ning, chef-lieu d'un arrondissement, dans la province de Kouang-tong. Son père, qui exerçait les fonctions de receveur des finances dans l'arrondissement de Ngan-jin, fut nommé plus tard gouverneur de la banque 2 de Hang-tcheou-fou, capitale du Tche-kiang 3.

Dans sa jeunesse, Tchu aimait beaucoup à jouer au ballon; il ne se plaisait que dans les concerts, fort peu au travail. Tchang, voyant qu'il devenait paresseux, en ressentait le plus violent chagrin, lorsqu'un jour Tchu s'approcha de son père et lui dit: « Mon père (Ta-jîn), cessez de vous affliger; je prends maintenant la résolution de changer de parti. » Et, sur-le-champ, le jeune homme congédia ses camarades, ferma sa porte et se mit à étudier.

Il y avait alors dans la ville de Ngan-jin-fou un poëte estimable qui avait le goût de l'antiquité. Tehu suivit les leçons du poëte et marcha sur ses traces.

Biographic universelle, livre LXXXVIII, fol. 85.

Tchao-kou-sec.

Biographie universelle, fiv. LXXXVIII, fol. 86.

b Ibid.

Pénétré de la lecture des anciens, il eomposa luimême des vers pleins d'élégance et un grand nombre d'odes qui peuvent être mises en parallèle avec les ouvrages de Kiang-kouei et de Ou-wen-yng. Il vivait comme un hermite, et pourtant, la première année Tchi-tching (l'an 1341), quand l'empereur Chun-ti réorganisa le grand collége impérial fondé par Khoubilai, Tchu y fut agrégé eomme répétiteur. En 1346. on lui confia la révision et la publication de la grande histoire des Song, des Liao et des Kiu, qui venait d'être aehevée par les historiographes de l'empire1. C'était pour Tchu une grande tâche, mais une tâche infiniment honorable, puisqu'on le plaçait, comme écrivain, au-dessus de Ngheou-yang-sieou, dont Prémare a fait l'éloge, au-dessus du ministre mongol Thokhetho, de Liu-sse-tching, de Tehang-ki-yèn et de tous les historiographes. Tchang-tehu mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans2.

Get écrivain est le plus grand poëte lyrique de la dynastie mongole. Le recueil de ses chansons a pour titre: Les chants de la cigale<sup>3</sup>. J'obscrverai que les Chinois sont peut-être le peuple le plus chansonnier de l'univers. Le fameux poëte Tou-fou a composé des romances, Li-thaï-pe des chansons bachiques, car, à la Chine, Baechus, dont on n'ignore que le nom, inspire, échaussie même les poêtes plus que partout ailleurs; Tchang-tehu a écrit des chansons patrio-

Biographie universelle, liv. LXXXVIII, fol. 86.

Ibid.

Voyer la notice do cet ouvrage, In partie, 11º classe, section 5.

tiques, et comme cet auteur, dit le Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale, fut témoin des malheurs de la dynastie des Youen, il en résulte que ses chansons offrent presque toujours des images tristes. Il y a quelquefois de la sensibilité dans la chanson chinoise; il y a rarement de l'esprit, mais ce n'est là qu'un de ses moindres défants. Le plus grand de tous est que celui qui chante n'attache et ne peut attacher aucun sens aux mots de la chanson, quand il n'en connaît pas les caractères 1. Il ressemble à nos musiciens qui chantent un air, en prononçant les notes. Cela tient an niètre qu'on emploie et surtout à la distinction profonde de la langue écrite et de la langue parlée, distinction que j'ai signalée dans mon Mémoire sur les principes généraux du chinois vulgaire. On trouve, à propos des chansons, dans la préface du Yŭ-kiao-li une observation très-curieuse. de M. Abel-Rémusat; la voici : « Un jeune Chinois, à qui j'avais demandé un échantillon du chant de son pays, ne put jamais me dire si la pièce qu'il avait chantée était une romance d'amour, une chauson de table, ou un air patriotique<sup>2</sup>. n L'embarras du jenne Chinois ne pronvait qu'une chose, c'est qu'il avait oublié les caractères de la chanson; il la savait par cœur, puisqu'il la chantait, et, cependant, il n'y attachait aucune idée.

<sup>&#</sup>x27;Il y a aussi des chansons populaires; il y en a même dans lous les dialectes. Cea chansons-là sont à la portée de tout le monde.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Yu-kiao-li ou Les deux cousines, roman chinois, Iraduit par M. Abel-Rémusat, 1. 1, préface, p. 62.

## Тсиамс-точем 🎉 😥, géographe, historien.

Comme tous les auteurs chinois, il a fait entrer l'histoire dans la géographie. On a de Tchaug-youèn un ouvrage, intitulé: Description nouvelle de la colline d'or (Nan-king) pendant les années Tchi-tching (1341 à 1368 après J. C.)<sup>1</sup>.

## TCHAO-FANG 趋 访, commentateur.

Son nom d'honneur était Tseu-tchang, son pays natal Hieou-ning, chef-lieu d'un arrondissement, dans la province de Kiang-nan<sup>2</sup>. Tchao-fang ent cet inestimable avantage d'étudier les King à l'école de Hoang-tse et la rhétorique à l'école de Yū-tsi<sup>3</sup>. Né avec de grandes dispositions, instruit par les maîtres les plus habiles de la dynastie des Youên, Fang ne pouvait manquer de franchir tous les obstacles qui s'opposent à l'intelligence des anciens livres. Il recueillit, dans la ville de Kieou-kiang-fou, les savantes leçons par lesquelles Hoang-tse expliquait la chronique de Tso-khieou-ming (le Tso-tchouen) et les publia sous le titre de : « Tchan-thsicou-ssc-chouen (Opinions du maître sur le Tchan-thsicou<sup>4</sup>); il y ajouta

Voyez la notice de cel ouvrage, l' partie, n' classe, section 11.

Biographie universelle, liv. CXIII, fol. 28.

<sup>3.</sup> Catalogue abrégé de la hibliothèque impériale, liv. XVII, fol. 30.

Voyez la nolice de cet ouvrage, I" partie, 1" classe, section 5.

plus tard un commentaire en dix livres. Cet auteur se désignait lui-même par les mots Tong-chan-sien-seng «Le docteur de la montagne de l'Orient».

Тенло-мінс-кінс 趙 明 鏡, courtisane, actrice, pôčte dramatique.

Elle a écrit trois comédies qui ne sont pas restées au théâtre.

Тснеоυ-ре-ки 周伯琦, lexicographe, archiviste de l'arrondissement de Nan-haï.

Il avait pour nom d'honneur Pe-ouen et naquit à P'o-yang, dans le Kiang-si. Yng-ki, son père, homme de mérite, fut gouverneur du prince héritier sous le règne de Jîn-tsong, et membre de l'académie impériale des Han-lin<sup>1</sup>.

Dans sa jeunesse, Pe-ki accompagna son père, visita la capitale et entra au collège impérial (Koŭetseu-kien), où il montra une intelligence singulièrement vive. A peine sorti du collège, il fut nommé archiviste (Tcha-po) de l'arrondissement de Nan-haï, dans le département de Kouang-tcheou-fou. Sous le règne de Chun-ti, il sollicita et obtint l'autorisation de retourner à P'o-yang<sup>2</sup>, son pays natal, pour se

Biographie universelle de la Chine, liv. XCV, fol. 18.

livrer tout entier à la paléographie. On a de cet auteur un dictionnaire intitulé: Choue-wen-tseu-youên (Origine des caractères du Choue-wen 1.)

# TCHEOU-TA-KOUAN 周達觀. voyageur.

On a de lui une Description du pays de Tchin-la (royaume de Camboge<sup>2</sup>).

Т'єніх-нло 陳 澔, célèbre commentateur du Li-ki, critique, érudit.

Son nom d'honneur était Yun-tchu. Il naquit à Tou-t'chang, département de Nan-khang-fou, dans le Kiang-si. Son père, homme de mérite, écrivit une Explication générale du Commentaire de Tchu-hi sur le Chu-king et finit par se livrer exclusivement à l'étude des rituels. Nommé gouverneur de Hoang-tcheou, puis de Yun-tcheou, il présida lui-même à l'éducation de son fils et lui laissa pour héritage ses travaux sur le Li-ki<sup>3</sup>. T'chin-hao accrut honorablement son patrimoine; il étudia les origines des coutumes, des cérémonies, puisa dans les sources antiques, et parvint à expliquer ce qu'il y avait de plus subtil et de plus ambigu. Avant lui, le texte du

<sup>1</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, le partie, 11 classe, section 10.

Voyez la notice, I'e partie, 11e classe, section 11.
Biographie universelle, liv. XXXVII, fol. 16.

Mémorial des rites était plein d'obscurités. Elles s'évanouirent, quand Tchin-hao publia son grand ouvrage, intitulé: Explication générale du Li-ki (dix livres). Cet ouvrage est devenu classique. Aujourd'hui même, on s'en sert pour examiner les aspirants à la licence.

Quoi qu'en dise le biographe de T'chin-hao, on rencontre encore, dans le Mémorial des rites, un assez grand nombre de passages, sur l'interprétation desquels les commentaires se taisent ou se contredisent 2. G'est l'opinion de M. Stanislas Julien. C'était aussi le sentiment du P. Gaubil, qui écrivait de Péking, le 10 août 1752, à Deshauterayes: «Il y a bien de la critique à employer et bien des précautions à prendre, pour faire une traduction du Li-ki... On trouve, dans ce livre, des morceaux de la première beauté et de la plus hante antiquité; mais des auteurs postérieurs y ont ajouté des choses absurdes 3. n

T'CHIN-LI , philosophe, érudit, commentateur, historien, membre du tribunal des rites.

Son nom d'honneur était Cheou-ong. Il naquit à Hieou-ning, département de Hoei-tcheou-fou, dans le Kiang-nan. A l'âge de trois ans, Ou-chi, sa grand'mère, lui apprit à réciter le Hiao-king (le

Voyez la notice, I" partie, 1" classe, section 4.

<sup>1</sup> Stanislas Julien, Simple exposé, p. 213.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Lettres inédites de Gambil, Journal asiatique, cahier d'octobre 1832, p. 326.

Livre de la piété filiale) et le Lan-yu (les Entretiens philosophiques). A cinq ans, il entra dans une école (Siao-hio), où il se sit des King et des historiens une étude et un amusement. A sept ans, il aborda les écrivains de la troisième classe, les moralistes et les légistes, les agronomes et les astronomes. Il était à peine âgé de quinze ans, quand un magistrat du rang le plus distingué le prit sous sa protection. Malheureusement, après la chute de la dynastie des Song, les lois sur les examens de capacité tombèrent en désuétude. Toutefois, Tchin-lí, qui avait des sentiments nobles, désintéressés, loin de se laisser abattre, redoubla d'ardeur et cultiva la philosophie. A la connaissance des auteurs anciens, il réunit celle des modernes. On répète souvent que, de toutes les écoles philosophiques, aucune ne peut soutenir la comparaison avec l'école de Tehu-hi, si l'on regarde la morale; mais, ee qui n'est pas moins vrai, c'est que, peu de temps àprès la mort de ce grand homme, ses principaux disciples se relâchèrent considérablement. Pour fortifier les études et rétablir en même temps la discipline, T'chin-li, dont le zèle était prudent, éclaire, publia successivement une Explication des quatre livres classiques, une Paraphrase et des Extraits du Commentaire de Tsai-chin, un Choix d'opinions sur le Li-ki, d'autres ouvrages encore 1. « Sa paraphrase de Tsai-chin, dit la notice du Catalogue abrégé 2, est un ouvrage complet. »

Biographie universelle de la Chine; liv. XXXVII, fol. 13.

<sup>1&#</sup>x27; Voyez celle notice, I" partie, 1" classe, section 2.

La première année Yen-yeou, du règne de Jîntsong (l'an 1314), quand cet empereur ordonna dans tout l'empire l'examen des lettrés et promulgua des règlements nouveaux, T'chin-li, qui était membre du tribunal des rites, se démit de ses fonctions, abandonna son traitement et retourna dans son pays natal, ponr y fonder une école particulière. Il obtint des succès réels et conserva toujours une réputation méritée. La Biographie universelle cite, à ce sujet, une anecdote curieuse.

Le philosophe Ou-t'ching, de Lin-tchouên, dont nous avons déjà parlé, avait l'excellente habitude de rendre au talent de ses collègues la justice la plus exacte. Il parlait avec éloge de Tchin-li dans ses leçons publiques, et répétait souvent que ce philosophe avait rendu des services à l'école de Tchuhi. Un jour, il fut, en quelque sorte, pris au mot par ses élèves, qui jugèrent à propos de déserter son cours, et, après s'être retirés dans la ville de Hoei-tcheou-fou, suivirent les leçons de Tchin-li. Ou-t'ching ne s'en plaignit pas.

Mais c'est principalement en qualité d'historien que nous devons considérer T'chin-li. Son véritable titre à la gloire est son Abrégé de l'histoire critique des différentes dynasties, ouvrage dans lequel il assigne les causes de la grandeur ou de la décadence de la nation, sous les règnes antérieurs. Les écrivains chinois ont particulièrement excellé dans la critique historique (Sse-ping). Ils expliquent d'ordinaire les

<sup>1</sup> Rographie universelle, liv. XXXVII, fol. 13.

événements par les mœurs, rassemblent, comparent les faits, puis remontent aux principes invariables et fondamentaux des King pour juger les hommes et l'histoire elle-même. Malgré cela, on aurait, tort de regarder l'Abrégé de l'histoire critique comme un monument de génie, car, suivant la notice du Catalogue abrégé l, dans les explications qu'il donne, Tchin-li est plus superficiel que profond.

Ce philosophe se désignait lui-même par les mots : Tong-feou-lao-jin « Le vieillard du tertre de l'Orient. »

T'CHIN-SSE-KAI 陳節凱, antiquaire, critique, commentateur.

Il avait pour nom d'honneur Tao-yong. Originaire de Nan-khang-fou, dans le Kiang-si, il s'était retiré sur le mont Liu-chan, où il composa son Explication générale da Chu-king. Il mourut la deuxième année Tchi-tchi, du règne de Yng-tsong (l'an 1322)<sup>2</sup>. Voilà tout ce que la Biographie universelle nous apprend de cet auteur, auquel elle consacre deux pages. Elles sont remplies par un extrait de la préface de l'Explication générale.

Tchin-sse-kai est le premier qui ait fait connaître toutes les opinions de Tchu-hi sur l'astronomie et la géographie du Chu-king, sur les armes, les instruments de musique, les mœurs, les coutumes et

<sup>1</sup> Voyez cette notice, l'e partie, 11º classe, section 15.

Biographie universelle, liv. XXXVII, fol. 15.

les lois, dont il est parlé dans le livre canonique des annales, car le Prince des lettrés n'avait pas tout écrit. Tsaï-tchin, son disciple, publia un nouveau commentaire et omit encore une foule de choses. T'chin-sse-kaï, élève de Tsaï-chin, a voulu continuer l'ouvrage de son maître; mais, d'après la notice, il paraît qu'il n'avait pas l'érudition nécessaire pour travailler dans le même genre; toutefois, comme il est recommandable par sa manière d'écrire, les lettrés lui ont une très-grande obligation. Son ouvrage est intitulé: Explication générale du commentaire de Tsaï-chin sar le Chu-king 1.

## T'CHIN-Y-TSENG 陳釋曾, rhéteur, poête.

Son nom d'honneur était Pe-fou, son pays natal T'chu-tcheou-fou, chef-lieu d'un département, dans le Tche-kiang<sup>2</sup>. Élève et ami de Taï-piao-youên, il s'acquit une assez grande popularité par ses vers, qui ne manquaient pas d'élégance ni de charme. Il était bègue <sup>3</sup> et pauvre. Obligé de travailler pour les étudiants, il écrivit des paraphrases. Le meilleur ouvrage de Y-tseng est son Traité des compositions en prose <sup>4</sup>. Après le rétablissement des collèges, sous le règne de l'empereur Jîn-tsoug, comme ce petit ouvrage, dit le Catalogue de la Bibliothèque impériale,

<sup>1</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, l'e partie, 1'e classe, section 2.

Biographie universelle, liv. XXXVII, fol. 17.

<sup>2</sup> Ibid.

Voyez la notice de cet ouvrage, l' partie, 15° classe, section 4.

sembla fait pour servir de règle et de modèle aux étudiants, on l'adopta.

## Т'спіх-voue-тло 陳 悅 道, commentateur.

'Cet écrivain a travaillé pour les étudiants. On a de lui un ouvrage intitulé : Art de fixer le sens du Chu-king 1.

#### Тсимс-сио Ж / , antiquaire, paléographe.

Son nom d'honneur était Tseu-king. Originaire de P'ou-thièn, chef-lieu d'un arrondissement, dans le Fō-kièn, il étudia la paléographie. Rien n'est plus connu que son livre<sup>2</sup>, intitulé: Histoire de l'écriture<sup>3</sup>.

#### Тсимс-те-нові 鄭 德 輝, auteur dramatique.

Cet écrivain célèbre a composé dix-huit pièces de théâtre. Les meilleures sont : Le Mal d'amour, L'Élévation de Wang-tsan et La Soubrette accomplie.

#### Тения-тикс-то 鄭廷王, auteur dramatique.

Il ne nous reste que trois pièces de cet auteur;

Voyez la notice de cel ouvrage, l' partie, 1" classe, section 2.

Biographie universelle, liv. CV, fol. 96.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voyez la notice de cel ouvrage, l' partie, un classe, section 8.

ce sont : Tchao-kong, prince de Thsou; La Fleur de l'arrière-pavillon et L'Histoire du caractère Jin.

TGHING-TOUAN-HIO 程功能學, commentateur hétérodoxe, antiquaire, critique, professeur agrégé au collège impérial des Mongols.

Son nom d'honneur était Chi-cho. Originaire d'un district du Tche-kiang, il parvint au doctorat, la première année Tchi-tchi, du règne de Yng-tsong (1321), et fut nommé assesseur (tehing) du tribunal de Siènkiu, charge assez lucrative qu'il refusa d'occuper, et qu'il échangea contre une place de professeur adjoint au collége impérial (Koŭe-tseu-kièn) . Touan-hio, infidèle aux traditions antiques, commentateur hétérodoxe, publia un grand ouvrage, intitulé: Examen critique des passages douteux qui se trouvent dans les trois commentaires historiques du Tchun-thsieou (vingt livres)2. Le Tchun-thsicou est attribué à Confucius; mais on peut dire, avec l'abbé Grosier, que Confucius n'a rien écrit, car le Tehun-thsicou n'est qu'un extraît fort abrégé des annales du royaume de Lou, depuis l'an 732 avant J. C., jusqu'à l'an 480, extrait dans lequel les événements sont à peine indiqués 5.

Biographie universelle, liv. XCXII, fol. 93.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voyes la notice de cet ouvrage, l' partie, 1º classe, section 5. <sup>3</sup> Histoire générale de la Chine par le P. de Mailla, 1. IX, p. 495. <sup>3</sup> Ja note.

TCHING-TOUAN-LI 程 端 谴, rhéteur, professeur au col lége de Khiu-tcheou-fou.

Il avait pour nom d'honneur King-chō. A quinze ans, Touan-li était comme son frère un enfant célèbre. Il savait par cœur et pouvait réciter d'un bout à l'autre les six livres canoniques; il indiquait avec une intelligence remarquable le sens général de chaque passage <sup>1</sup>. Nommé professeur au collége de Khiu-tcheou-fou, il publia pour ses élèves un excellent ouvrage intitulé: Cours de lecture avec des exercices pour chaque jour de l'année <sup>2</sup>. Le grand collége impérial, dit la Biographie universelle, mit son livre au nombre des ouvrages d'éducation; il fut adopté, d'après ses ordres, pour les écoles d'arrondissement et de district <sup>3</sup>.

#### TCHING-TU I . commentateur.

Son nom d'honneur était Tseu-mei; il naquit dans le district de Hi-hien, département de Hoei-tcheou-fou, province de Kiang-nan. On a de cet auteur un ouvrage en quarante-cinq livres, intitulé: Recherches sur les passages douteux et les lacunes qui se trouvent

Biographia universelle, livre XCII. fol. 93.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, l'\* partie, m' classe, section 1. <sup>3</sup> Biographie universelle, liv. XCII, fol. 93. En lisant la notice, on reconnaîtra sur-le-champ que les auteurs du Catalogue abrégé ont abondamment puisé dans la Biographie universelle.

dans le texte et dans les commentaires du Tchun-thsieou 1. Tching-yū avait un caractère ferme et des mœurs trèsaustères. La quatorzième année Tchi-tching, du règne de Chun-ti (l'an 1354), il refusa une place de chancelier vacante à l'académie des Han-lin; l'au 1356. il montra un grand courage, lorsque son pays natal fut envalui par les troupes des Ming 2.

TCHU-KONG-TSIÈN 朱 公 選, commentaleur, membre de l'académie impériale des Han-lin, ministre d'état.

Il avait pour nom d'honneur Kë-ching. Originaire de P'o-yang, département de Jao-tcheou-fou, dans le Kiang-si, fils d'un lettré, qui n'était pas lui-même sans mérite, Kong-tsièn, comme tous les commentateurs, avait ouvert une école particulière. C'était un excellent, mais fort ennuyeux écrivain. La Biographie universelle s'étend plus sur l'austérité de ses mœurs que sur les qualités de son style. Je ferai observer, en passant, que les commentateurs des King furent presque tous des sages ou, au moins, des hommes d'un caractère sérienx, très-noble et trèsferme. Au commencement du règne de Khoubilaî, ils se donnèrent la mort, plutôt que de manquer de fidélité aux Song. La première année Tchi-tching, du règne de Chun-ti (l'an 1348), Kong-tsièn fut

Biographic universelle de la Chine, liv. CV, fol. 96.

Voyex la notice de cet ouvrage, l' partie, 1" classe, section 5.

nommé membre de l'académie des Han-lin et ministre d'état 1.

On a de cet auteur une Paraphrase du Commentaire de Tchu-hi sur le Chi-king (vingt livres)2 et une Interprétation générale des quatre livres classiques (six livres).

# Тени-тених-нем 朱寰享, philosophe, médecin.

Son-nom d'honneur était Yen-sieou. Originaire de Y-ou, département de Hin-hoa-fou, province de Tche-kiang, Tchin-heng avait étudié à l'école de Hiukièn3. Il s'adonna de bonne heure aux sciences, mais spécialement à la médecine, composa divers traités qui sont encore en usage dans les écoles4 et se fit un nom par sa théorie du Yn et du Yang 5.

Tchu-tchin-heng fut assurément le plus grand médecin de son époque; mais l'art de gnérir a-t-il fait des progrès sous les Youên? la question paraît difficile à résoudre. Elle l'est sans doute; elle le sera, tant qu'on n'aura pas traduit les ouvrages que j'ai cités dans la première partie, ou des ouvrages analogues; néanmoins, l'histoire des Mongols de la Chine nous présente deux faits intéressants et d'une authentieité parfaite :

Biographie universelle, liv. XXII, fol. 10.

Voyez plus haut l'article Hiu-kien.

C'était une théorie nouvelle.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, l' partie, 1" classe, section 3.

Biographie universelle de la Chine, liv. XXII, fol. 10.

Le premier, c'est la faveur signalée et vraiment extraordinaire que la médecine a reçue des empereurs mongols. Le savant le plus universel du siècle des Youên, Ma-touan-lin, rapporte que, des 1261 (la deuxième année Tchong-tong), Khoubilaï confia à un assistant du grand comité médieal de la cour la mission de pareourir les provinces et d'y établir des écoles de médecine 1; que, l'an 1285, il institua des coneours réguliers pour le titre de Médecin de la cour on de Membre du grand comité médical; que, l'an 1312 (la première année Hoang-tsing), Jîn-tsong interdit sévèrement aux individus qui n'avaient pas concouru ou publié un ouvrage sur la médecine la saeulté d'ouvrir des cours pour l'enseignement de cette science; ensin, que les empereurs mongols attaeliaient une importance extrême à ces concours médicaux, d'où sortirent une foule de médeeins distingués 2.

Le second fait, devant lequel tombe le principal argument des écrivains, qui, pour expliquer le peu de progrès que les Chinois ont faits dans les sciences, accusent de ce peu de progrès l'isolement dans lequel ils vivent, le second fait, dis je, est l'introduction de la médecine arabe à la Chine, sous le règne des premiers empereurs mongols. Khoubilaï avait à sa cour deux comités de médecins, composés, l'un

On avait déjà créé des écoles spéciales pour la médecine sous les Youén; elles ne donnèrent aucun résultat.

<sup>2</sup> Ed. Biot, Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine, seconde partie, p. 617 à 619.

de Persans ou d'Arabes, l'autre de Chinois et de Mon-

gols 1.

Or, en s'appuyant sur ces deux faits et en raisonnant par induction, y aurait-il de la témérité, je le demande, à avancer que la médecine des Chinois a fait quelques pas sous la dynastie des Youen, que Wang-hao-kou, membre du comité médical chinois (ie pourrais citer les autres), a nécessairement puisé dans ses relations avec les médecins du comité arabe. sur la théorie comme sur la pratique, une foule d'idées justes et de notions vraies; ensin, que les ouvrages des Youên, quoique moins étendus, moins volumineux, renferment plus d'observations exactes et plus de vues profondes que les gros traités médicaux de la dynastie des Song? Quand on parcourt le Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale, l'hésitation cesse. On y remarque en esset que Wang-hao-kou, dans son Manuel de thérapeutique, montre le rapport des signes diagnostiques légués par les canons (king) avec l'indication thérapeutique fournie par le Penthsao (herbier médical), invoque l'expérience, les observations et ne s'attache pas servilement au texte des anciens livres. C'était, il faut en convenir, un progrès; on en trouverait d'autres, si l'on examinait avec soin les notices du grand Catalogue, notices qui sont plus étendues et fournissent plus d'indications. Le célèbre historien persan Raschid-eddin, qui de simple médecin devint successivement premier ministre sous trois sultans, Raschid-eddin, contemporain de Khou-

Gaubil, Histoire des Mongols, p. 192.

bilai, avait une estime particulière pour la médecine des Chinois. On lit, dans l'Histoire des Mongols de la Perse, qu'il avait fait traduire de la langue du Khatai (Chine), d'abord en persan, puis en arabe, deux grands ouvrages de médecine. Le premièr de ces ouvrages contenait les principes de la médecine théorique et pratique des peuples du Khatai<sup>1</sup>; c'était, à n'en pas douter, une version des donze King ou Canons médicaux. Le second traitait des remèdes simples en usage dans le Khatai<sup>2</sup>; c'était une version du Pen-thsao.

Il est vrai et je reconnais volontiers que les auteurs de la dynastie des Youên ne témoignent pas du mépris, mais du respect, quelquefois de l'estime pour la théorie médicale des anciens. Toutefois, qu'on veuille bien y songer, le système physiologique, fondé sur les King, ou le système harmonique des cinq planètes, des cinq viscères, des cinq éléments, des cinq couleurs et des cinq saveurs, tont absurde qu'il est, ne disparaîtra des livres chinois qu'avec les institutions de la Chine. L'empereur lui-même, s'il touchait au système physiologique, y succomberait; il succomberait sous le poids des mémoires et des représentations que les tribunaux de Peking ne manqueraient pas de lui adresser. Ces tribunaux, armés d'un ponvoir immense et incontesté, main-

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Histoire des Mongols de la Perse, écrite en persan par Raschideddin, publiée, traduite en français et accompagnée d'un mémoire sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par M. Quatremère. (Voyez le compte rendu de ce grand ouvrage dans le Journal asiatique, cahier de décembre 1838, p. 576.)

<sup>2</sup> Journal asiatique, cahier de décembre 1838, p. 576.

tienneut dans les ouvrages des médecins une orthodoxie ridicule. Mais on aurait tort de croire qu'ils frappent de stérilité tous les travaux et arrêtent tous les perfectionnements. Autre est la théorie, autre est la pratique; et, dans les sciences d'observation, comme dit spirituellement M. Abel-Rémusat, on appuie quelquesois une pratique raisonnable de raisonnements absurdes 1.

Voici la liste des principaux ouvrages de Tchu-

tchin-heng:

r° Phénomènes de l'économie animale ou Connaissance des premiers principes (un livre). Comme les anciens comprenaient, sons ces termes : 格物 (philosophie) et 数 知 (premiers principes), la médecine et toutes les sciences, l'auteur crut pouvoir intituler son livre : 格致 Connaissance des premiers principes 2. C'est un petit ouvrage, dans lequel il explique les phénomènes de l'économie animale par la théorie du Yn et du Yang; mais Tchin-heng ne s'arrête pas à la simple spéculation, il passe à la pratique et donne d'excellents conseils.

2° Pharmacopée universelle (un livre). Comme la pharmacopée chinoise est très-riche, l'auteur expose de quelle manière on peut éviter les erreurs dans

la composition des remèdes.

3° Examen critique des passages donteux qui se trouvent dans le Traité des phlegmasies. Tchang-ki, l'auteur de ce traité, vivait sous la dynastie des Han.

<sup>1</sup> Catalogue ahrégé, liv. X, fol. 1h.

<sup>1</sup> Abel-Rémusat, Mélanges asiatiques, t. 1, p. 246.

- 4º Petit traité des maladies externes.
- 5° Commentaire sur le Pen-thsao. D'après ce qu'en dit le Catalogue abrégé, cet ouvrage ne manque pas d'une certaine analogie avec le Dictionnaire des drogues de Lémery.

#### Тсил-тспо 朱倬, commentateur, antiquaire, critique.

Son nom d'honneur était Meng-tchang. Il naquit à Sin-tching, dans le Kiang-si, et parvint au doctorat la deuxième année Tchi-tching, du règne de Chun-ti (l'an 1342)<sup>1</sup>.

Cétait un homme fort savant et, comme dit le Catalogue abrégé, un fidèle sujet<sup>2</sup>. On le compare, pour la vertu, à Tchao-chin, qui fut ministre d'état sous la dynastie des Song. Personne n'a plus approfondi les King et particulièrement le Livre des vers. On a de lui un excellent ouvrage, intitulé: Questions sur les passages doutenx du Chi-king (septlivres)<sup>3</sup>.

#### TCHU-TSOU-Y 朱 祖 義, commentateur.

C'est encore un auteur qui a travaillé pour les étudiants. On a de lui une Explication, phrase par phrase, du Livre canonique des annales a.

1 Catalogue abrégé, liv. II, fol. 17.

<sup>1</sup> Biographie universelle de la Chine, liv. XXII, fol. 9.

Voyez la notice de cet ouvrage, l'e partie, 1º classe, section 3.
 Voyez la notice de cet ouvrage, l'e partie, 1º classe, section 2.

Тнокийтно 共元 共, ministre mongol au service de l'empereur Chun-ti, général d'armée, historiographe de l'empire, précepteur du prince héritier.

On trouve la biographie de ce ministre dans l'Histoire générale de la Chine du P. Mailla <sup>1</sup>.

Thokhetho a travaille à l'histoire des Song, qui n'a pas moins de quatre cent quatre-vingt-seize livres, à l'histoire des Liao et à l'histoire des Kin<sup>2</sup>.

# Tusi-tě-tchi 齊德之, médecin.

Il a publié un Examen critique des principaux traités sur les maladies externes<sup>3</sup>.

Tusin-kien-rou 秦 篇 夫, auteur dramatique.

On a de cet auteur L'Enfant prodique et Le Dévouement de Tchao-li.

# Tong-ting 董鼎, commentateur.

Son nom d'honneur était Ki-heng. Il naquit à P'o-yang, dans le Kiang-si. On a de cet écrivain une Paraphrase du Hiao-king (Livre de la piété filiale) et un

<sup>1</sup> Voyez le t. IX, p. 572 à 615.

<sup>1</sup> Voyez les notices de ces ouvrages, l'epartie, 11 classe, section 1.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voyez lá notice de cet ouvrage, l™ partie, 111º classe, section 5.

Choix de commentaires sur le Livre des annales, avec les notes de Tchu-hi (six livres)1.

### TSENG-MING-CHEN 曾明書, économiste.

On a de lui un ouvrage, intitulé: Notions générales sur l'agriculture et la fabrication des étoffes<sup>2</sup>.

# Tseng-touan-king 管 端 順.

On a de lui une consédie intitulée : Histoire de la pantousse la saissée en gage.

WANG-CHI-FOU E plus grands poêtes de la Chine, romancier, auteur dramatique.

La Biographie universelle de la Chine n'a point consacré d'article à cet écrivain célèbre, qui a trouvé et trouvera toujours des admirateurs et des enthousiastes. C'est l'auteur du Si-siang-ki (Histoire du pavillon occidental), dont j'ai parlé dans la seconde partie.

<sup>1</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, l' partie, 1º classe, section 2.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voyez la notice de cel ouvrage, l' partie, 111 classe, section 4.

#### WANG-ило-кои 王 好 古 . médecin.

Les principaux ouvrages qu'il a composés sont : 1° un Traité de nosologie, d'après un nouveau système; 2° un Traité des cas difficiles; 3° un Manuel de thérapeutique 1.

#### WANG-HI 王喜, géographe.

On a de cet auteur un ouvrage intitulé: Principes généraux pour diriger le cours du sleuve Jaune<sup>2</sup>.

WANG-KË-KHOUAN 在克實, commentateur, antiquaire, inspecteur des études.

Il avait pour nom d'honneur Té-fon. La troisième année Taï-ting, du règne de Taï-ting-ti (l'an 1326), il fut nommé inspecteur des études dans le Kiangsi et le Tche-kiang<sup>3</sup>. Ké-khouan publia divers ouvrages sur les King, dont le plus important est intitulé: King-li-pou-y (Restitution du Y-li, d'après le texte des livres canoniques)<sup>4</sup>. Cet auteur se désignait lui-même par les mots: Hoan-kon-sièn-seng (Le docteur de la vallée des bijoux)<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Voyez les notices de ces ouvrages, l' partie, 1º classe, section 5.

<sup>1</sup> Voyer la notice du fleuve Jaune, l' partie, 11 classe, section 11.

Biographie universelle, liv. XG. fol. 37.

Voyez la notice de cet ouvrage, 1" partie, 1" classe, section 4.

Biographie universelle, liv. XC, fol. 37.

WANG-KEOU <u>H</u>, rhéteur, ministre d'état, docteur de l'académie impériale des Han-lin.

Son nom d'honneur était Kheng-thang; il naquit à Tong-p'ing, chef-lieu d'un département, dans le Chan-tong. Son père, nommé Kong-youên, vécut durant les troubles qui marquèrent la fin de la dynastie des Kin. Un jour, les trois frères de celui-ci prirent le parti d'abandonner la maison paternelle pour se réfugier dans le midi. Kong-youên seul jura de garder jusqu'à la mort les tombeaux de ses ancêtres. Il dirigea ses pas vers les sépultures et s'agenouilla sur l'herbe, au milieu des arbustes. On ent beau l'appeler, il ne voulut pas sortir; ses trois frères s'éloignèrent alors, navrés de douleur et en versant des larmes. Quand ils revinrent dans la maison paternelle, ils ne purent jamais savoir comment Kongyouên avait fini ses jours 1.

A l'âge de vingt ans, Keou enseigna la rhétorique, et, depuis, il ne cessa de se livrer à l'étude avec un zèle qui tenait de la passion. La onziènie année Tchi-youên, du règne de Chi-tsou (l'an 1275), il fut nommé ministre d'état (tching-siang)<sup>2</sup>. Chargé par le général Pe-yen (homme expérimenté, qui avait servi, en Perse et en Syrie, dans l'armée de Houlagou) de rassembler les cartes géographiques, les registres, les mémoires des historiographes, les vases

1 Ibid.

Biographie universelle, liv. LXXXIV, fol. 57.

des sacrifices, les armes des empereurs, il montra dans cette opération un courage admirable et une grande présence d'esprit. Keou contribua plus que tout autre et, pour ainsi dire, malgré lui, à l'établissement de l'empire de Khoubilaï. Il se distingua par ses travaux sous le règne de Tching-tsong et obtint le grade le plus élevé des lettrés, quand Woutsong monta sur le trône; il fut nommé docteur de la grande académie impériale des Han-lin, mais il mourut quelques jours après sa nomination!. On ne connaît aujourd'hui de cet auteur qu'un ouvrage, intitulé: Miroir de l'éloquence?. C'est ce qu'il paraît avoir écrit de plus agréable.

### WANG-LI 王履, médecin.

On a de lui un petit ouvrage intitulé: Dissertation nouvelle sur les aphorismes contenus dans les traités de médecine<sup>3</sup>.

# WANG-SSE-TIEN I III. archéologue, statisticien.

Je n'ai point trouvé son nom dans la Biographie universelle de la Chine. Les principaux ouvrages de cet auteur sont : 1° un Vocabulaire des palais impériaux, dans lequel se rencontrent des notices sur les

<sup>1</sup> Biographie universelle, fiv. LXXXIV. fol. 57.

Voyez la notice de cet ouvrage, l' partie, iv classe, section 4.

Voyez la notice, l' partie, m' classe, section 5.

anciens palais, sur les belvédères, les pagodes, les lacs artificiels, les parcs et les jardins; 2° une Statistique des archives 1.

### Wang-ta-vouln 在大淵, géographe.

Il a publié une Histoire des peuples étrangers.

# WANG-TORING 王桢, agronome.

Le Catalogue abrégé regarde son Traité de l'agriculture, en vingt-deux livres, comme « le traité le plus complet qui existe, où l'on trouve, sur les machines hydrauliques et sur les instruments d'irrigation, des notions très-exactes et très-utiles<sup>2</sup>». L'agronomie de la Chine attire aujourd'hui l'attention des philologues. Un jeune littérateur, qui écrit avec beaucoup d'élégance et de grâce, M. le baron Léon d'Hervey-Saint-Denys, a déjà signalé son nom dans ce genre d'étude par un ouvrage plein d'intérêt. Il a publié des Recherches sur l'agriculture et l'horticulture des Chinois 3. La discussion vraiment scientifique des faits qui se rapportent aux climats de la Chine, comparés

Voyez la notice de cet ouvrage, l'e partie, 11' classe, section 12.

Voyez la notice de cet ouvrage, l'e partie, 111' classe, section 4.

Recherches sur l'agriculture et l'horticulture des Chihois et sur les végétaux, les animaux et les procédés agricoles que l'on pourrait introduire avec uvantage dans l'Europe occidentale et le nord de l'Afrique, par le baron Léon d'Hervey-Saint-Denys, un volume in-8°. Paris, 1850.

avec ceux de l'Europe occidentale et du nord de l'Afrique; la deuxième partie, où l'auteur, passant en revue tous les végétaux cultivés par les Chinois, montre l'utilité que quelques-uns de ces végétaux pourraient nous offrir, et l'analyse de la grande encyclopédie Chcou-chi-thong-kao, ont obtenu les suffrages d'un illustre académicien 1.

Wang-tenong-wen 王仲文, auteur dramatique.

On a de lui un drame intitulé : L'Innocence reconnne.

WANG-TCHONG-YUN 王充耘, commentateur, archéologue, érudit.

Il avait pour nom d'honneur Keng-yé. Originaire du Kiang-si, il parvint au doctorat, la première aunée Youên-tong, du règne de Chun-ti (l'an 1333), et fut nommé sous-préfet de l'arrondissement de Yang-sin<sup>2</sup>. Après un certain temps, il quitta son emploi pour retourner auprès de sa mère, qu'il combla d'attentions. Témoin de la chute de sa dynastie mongole, quoiqu'il vécût dans une époque d'orages et de calamités, il maîtrisa ses émotions, jusqu'au point d'écrire un Traité des antiques. Son meilleur ouvrage est intitulé: Examen minutieux pour servir à la lecture du Cha-king. Les auteurs du Catalogue abrégé

<sup>2</sup> Biographie universelle, liv. LXXXIV, fol. 68.

<sup>1</sup> M. Biot. Voyez le Journal des savants, cahier de novembre 1850.

n'en disent ni bien ni mal<sup>1</sup>. Ils reconnaissent pourtant que Tchong-yun a développé ses propres opinions et qu'il n'était ni plagiaire, ni compilateur.

WANG-THIEN-YU 王天與, commentateur, critique, directeur du collège de Lin-kiang.

Son nom d'honneur était Li-ta; on l'appelait aussi Mei-p'ou. Il naquit à Ki-ngan, chef-lieu d'un arrondissement dans le Kiang-si. Homme d'une profonde érudition, il publia un Choix de commentaires sur le Livre canonique des annales<sup>2</sup>, ouvrage qui n'a pas moins de quarante-six livres. La troisième année Ta-tě, du règne de Tching-tsong (l'an 1300), Thieu-yu fut nommé directeur d'un collège, qui se trouvait alors dans la juridiction de Lin-kiang<sup>3</sup>.

WANG-TSEÙ-Y 王子 —, poête dramatique.

On a de cet auteur La Grotte des pêchers, opérafécrie.

Wang-Youên-kie 王元杰, commentateur.

Il avait pour nom d'honneur Tseu-yng, naquit à Ou-kiang, dans le département de Sou-tcheou-fou,

Voyez la notice, l' partie, 1" classe, section 2.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Voyez la notice de cet ouvrage, l' partie, 1" classe, section 2.

<sup>1</sup> Biographie universelle, liv. LXXXIV, fol. 67 et 68.

et publia un ouvrage, intitulé: Conférences sur le sens du T'chun-thsieou. Cet ouvrage n'est qu'une compilation.

### Wzi-Y-LIN 危亦林, médecin.

On a de lui un ouvrage intitulé: Remèdes légués par l'expérience traditionnelle et dont l'efficacité a été reconnue. Le nom de ce grand médecin ne se trouve pas dans la Biographie universelle.

## , WOU-BAN-TCHIN 武漢臣, auteur dramatique.

Il ne nous reste que trois pièces de Han-tchin: Le Vieillard qui obtient un fils, Les Amours de Yű-hou et Le Petit pavillon d'or.

# YANG-HIÈN-TCHI 楊 顯之, auteur dramatique.

Il a composé deux drames: Le Naufrage de T'changthièn-khiö et Le Pavillon.

YANG-HIOUEN THE , lexicographe, recteur de Thisi-tcheon, professeur de belles-lettres et de paléographie au collége impérial des Mongols.

Son nom d'honneur était Wou-tseu; il naquit à

<sup>1</sup> Voyez la notice, l'a partie, 1" classe, section 5.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Voyez la notice, l' partie, 111º classe, section 5.

Yen-tchouen, dans le Chan-tong. C'est lui, dit la Biographie universelle, qui, en lisant le Lun-ya dans sa jeunesse, s'arrêta an paragraphe 宰予畫寢 (Tsai-yn se reposait sur un lit pendant le jour) et, vivement touché des paroles de Confucius à ce sujet. prit une si noble résolution. Il n'imita point Tsaï-yu, ne ressentit jamais la plus légère incommodité et s'acquitta sidèlement de son vœu 1. Ses talents et ses vertus lui acquirent l'estime de l'inspecteur général du Chan-tong, et, la première année Tchoug-tong, du règne de Chi-tsou (l'an 1260), Yang-hiouen fut promu aux fonctions de recteur de Thsi-tcheon2. Il composa quelques ouvrages et se retira dans son pays natal pour s'y livrer tout entier à l'étude des écritures anciennes. Nommé professeur de belleslettres et de paléographie au collége impérial, la troisième année Ta-tě (l'an 1299), il monrut quelques jours après sa nomination<sup>3</sup>. On a de lui un dictionnaire intitulé: Lou-chu-thong (Classification générale des caractères, d'après leur origine) à.

YANG-KING-nièn 楊 景 賢, auteur dramatique.

On a de lui la Courtisane Licou, drame tao-sse.

Biographie universelle, livre LXXVI, fol. 45.

Ibid.

<sup>3</sup> Ibid. fol. 46.

Voyez la notice de cet ouvrage, l'e partie, 1" classe, section 10.

### YANG-WÊN-KOUET 楊文奎, poéte dramatique.

Il a fait une comédie, intitulée: La Réunion du fils et de la fille.

YÉLIC-THSOU-TSAI 即律楚标, ministre tartare au service des premiers princes de la famille de Gengis-khan, instituteur des Mongols, astronome, poéte, littérateur, moraliste.

«Les circonstances dans lesquelles vécut Yéliuthsou-thsai, dit M. Abel-Rémusat, qui a consacró à ce ministre une notice biographique très-étendue 1. les belles qualités dont la nature et l'éducation l'avaient pourvu, ont fait de lui l'un des plus grands hommes de l'Asie orientale. Tartare d'origine et devenu Chinois par la culture de son esprit, il fut l'intermédiaire naturel entre la race des opprimés et celle des oppresseurs... Il organisa la partie orientale de cet empire gigantesque qui menaçait alors d'envahir le monde entier, et prépara de loin la révolution qui, en renvoyant les Mongols dans leurs déserts, devait affranchir la Chine d'une domination étrangère, et lui rendre un gouvernement fondé sur la base des mœurs naturelles et des traditions nationales 2, n

Voyez Nouveaux mélanges asiatiques, par M. Abel-Rémusat, 1. 11, p. 64 à 88.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Ibid. p. 86 et 87.

Dans la Biographie universelle de la Chine, la vie de Yéliu-thsou-thsaī occupe dix pages. Le fait historique le plus intéressant qu'on y trouve, c'est l'opinion que ce ministre soutint dans le conseil de Gengiskhan, l'an 1227, opinion dont on a parlé tant de de fois, et qui sauva la vie à plusieurs millions d'hommes. Voici le texte du passage, où la conversation de Thsou-thsaī avec Gengis est racontée, d'après les historiens de la Chine:

太	帛	不	陛	誠	酒	+	萬
加田	之	若	下	均	醋	萬	石.
征	儲。	空	將	定	山	兩。	足
西	羣	其	南	中	澤	帛	以
域。	言	人	伐	原	之	八	供
倉	漠	爲	軍	地	利。	萬	給。
庫。	入	牧	需	稅	蒇	匹。	何
無	無	地。	宜	商	可	粟	謂
斗	補	楚	有	稅	得	四	無
粟	于	村	所	鹽	銀	+	補
尺	國.	日	資。	鐵	五	餘	哉。

Bographie universelle, liv. CL, fol. 45.

Après que le grand aieul (Gengis-klian) eut fait la conquête des provinces occidentales, dans les greniers, dans les magasins, on ne trouvait pas un boisseau de grain, une pièce d'étoffe. Tous les officiers représentèrent que les Chinois n'étaient d'aucune utilité pour le service de l'état; qu'il fallait exterminer la population des provinces conquises et saire de ces provinces un vaste pâturage (on l'on conduirait les troupeaux). Thsou-thsai (prenant la parole) s'exprima en ces termes : « Sire, quand vos armées, en combattant, s'avanceront vers le midi, vous aurez besoin d'une infinité de choses. Si l'on voulait asseoir, pour toute la Chine, sur une base équitable, honnête, les contributions funcières et les taxes commerciales, l'impôt du sel, du fer, du vin, du vinaigre, (je crois que de cette manière) en tenant compte du produit des montagnes et des lacs, on pourrait retirer par au cinq cent mille ouces d'argent, quatre-vingt mille pièces d'étoffes, plus de quatre cent mille quintanx de grain, en un mot, tout ce qui serait nécessaire à l'entretien des troupes. Comment peut-on dire (qu'une telle population) n'est d'aucune utilité? » Ce plan fut adopté 1. »

Yéliu-thsou-thsai composa en chinois un assez grand nombre d'ouvrages, dont il ne reste que la moindre partie. Ce sont des odes peu estimées et des fragments sur la politique et la littérature <sup>2</sup>.

# YN-CHI-rou 陰 時夫, lexicographe.

Ou a de cet auteur un Dictionnaire universel des rimes, en vingt livres 3.

<sup>1</sup> Ce morceau a été traduit par M. Abél-Rémusat. (Voyez Nou-reaux mélanges asiatiques, 1. 11, p. 70 et 71.)

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale, liv. XVII, fol. 2. <sup>1</sup> Voyez la notice de cet ouveage, l'e partie, m' classe, section et .

### Yo-pž-тсноих 岳伯川, auteur dramatique.

C'est l'auteur de La Transmigration de Yŏ-cheou, drame tao-sse.

# Yu-kao 俞 皇, commentateur.

On a de lui une Explication générale des Commentaires du Tchun-thsieou 1.

### Yu-kin 于 欽, géographe.

Originaire de Y-tou, département de Thsing-tcheoù-fou (Chan-tong), il fut nommé vice-président du Ping-poa (tribunal de la guerre). Yu-kin avait une grande intelligence, une grande expérience, la mémoire remplie d'une foule de choses. Chargé d'une inspection dans le Chan-tong, il étudia les antiquités de cette province, les mœurs de ses habitants, les coutumes établies 2; il s'attacha surtout à la topographie et publia un excellent ouvrage, intitulé: Description topographique des trois Thsi 3. Le principal mérite de Yu-kin est dans la perfection du style 4.

Voyez la notice de cet ouvrage, l' partie, 1th classe, section 5.

Biographie universelle, liv. XVIII, fol. 34.

Voyez la notice de cet ouvrage, l'epartie, 11º classe, section 11. Catalogue abrègé de la Bibliothéque impériale, liv. VII, fol. 6.

# YU-TSAI & t, antiquoire, critique.

C'était un écrivain hétérodoxe. On a de lui un Recueil des anciens morceaux lyriques composés pour la danse 1. Comme on ne pouvait refuser à cet ouvrage le mérite d'un style élégant et correct, on l'a conservé dans la bibliothèque impériale.

#### LÉGISLATION MUSULMANE

SUNNITE.

RITE HANEFI.

#### CODE CIVIL.

(Suite.)

#### 5 7. Application de l'aman aux personnes et aux choses.

Après avoir exposé, dans les paragraphes précédents, = le but de l'aman, = les qualités exigées de celui qui l'accorde, = la loi qui rend tous les musulmans solidaires de son accomplissement, = la sanction pénale prononcée contre les contrevenants, = les différents modes de concession, = quelques-unes des circonstances qui en déterminent

Voyez la notice, I" partie, i" classe, section 9.

la concession ou le refus, = le \$ 7 doit être consacré à en faire l'application aux personnes et aux choses.

#### PREMIÈRE DIVISION.

#### DES PERSONNES.

Les personnes sauvegardées par l'aman forment trois catégories : musulmans et raïa, harbi, et esclaves.

PREMIÈRE CATÉGORIE. - MUSULMANS ET RAÍA.

339. L'aman, la sûreté individuelle, est dû à toute personne dans son pays natal. — Toutes doivent y être âmin.

Ce principe, qui a pu seul réunir les hommes en corps de nations, la loi de l'islamisme le reconnaît; elle sauvegarde donc tons les sujets de la puissance musulmane, tant musulmans que non musulmans. — Les uns et les autres sont âmin dans le dara-l-islam; mais peut-être doit on regretter que la part de sûreté personnelle n'ait pas été faite égale entre les deux classes de sujets 46.

340. Le principe religieux qui, dans l'islamisme, ne fait, de tous ceux qui portent le nom de musulmans, qu'une seule communauté, une seule église, dont font même partie les schismatiques, tels que les q'awaridj et autres, reconnaît à tous musulmans, même sujets des infidèles dont ils habiteraient le pays, le droit d'être sauvegardés par l'aman, comme s'ils étaient sujets de l'imamu-l-muslimin.

<sup>16</sup> Les réformes actuelles tendent à établic cette égalité.

341. Les enfants mineurs, de l'un et l'autre sexe, d'un harbi devenu musulman ou raïa, devant suivre la condition et la religion de leur père, sont également âmin, sans que l'aman doive leur être accordé individuellement, pour jouir, dans le daru-l-islam, de la sûreté à laquelle ils ont droit.

342. La femme harbiè qu'aurait épousée un musulman ou un raïa, a droit d'entrer et de demeurer en toute sûreté, dans le dara-l-islam, soit qu'elle y vienne d'elle-même, soit qu'elle y soit amenée par son mari, pourvu qu'elle y habite la maison maritale, ainsi que le lui ordonne la loi.

343. Mais cette femme, entrée dans le dara-lislam, ne peut plus en sortir; elle est désormais sujette de la puissance musulmane, en qualité d'épouse, soit d'un musulman, soit d'un raīa, quand même son mari lui permettrait de retourner dans le dara-l-harb, ou qu'il l'aurait répudiée. = Elle n'est pas contrainte à suivre la religion de son mari, même musulman.

344. Il en serait de même, et par le même motif. de la femme harbié qui, pendant qu'elle serait dans le daru-l-islam en qualité de musté mêné, épou serait un sujet musulman ou raia:

Elle cesserait d'être mustè'mènè; l'aman qui la sauvegarderait n'existerait plus pour elle; celui qui la sauvegarderait alors serait de toute autre nature : le premier était légalement temporaire; tant qu'il durait, elle était libre de quitter le pays musulman; le terme expiré, elle devait lé quitter; et si, après

le délai qui, par grâce, lui aurait été donné pour partir, elle cût encore été dans le daru-l-islam, elle serait devenue le fèi' des musulmans; = le second aman, au contraire, durera toujours : cette femme est irrévocablement condamnée à ne plus rentrer dans sa patrie; elle est désormais raïa. = T. ek.

T. ek. 1° « Lorsqu'un musulman, ayant épousé dans ele daru-l-harb une gitabie, l'amène dans le darn-l-islam, « cette semme est libre; mais cette liberté n'est pas regardée comme l'esset d'un aman qu'elle tienne de son mari s'à raison de son mariage, puisque, dans le darn-l-harb « (où était ce mari), l'aman qu'accorderaient le marchand, « (mustè men des harbi), le prisonnier, le harbi converti à · l'islamisme (en un mot, tout musulman sous la pression « des infidèles, voir art. 336), serait nul; mais la liberté « de cette femme tient à ce qu'elle est venue dans notre » pays à titre de muste mine 17, devant demeurer avec son mari (ainsi que l'y oblige la loi).

2° Mais si elle veut retourner dans le darn-l-harb, comme elle se trouve sous la puissance maritale d'un « musulman, on ne le lui permet pas; car la harbie qui, venue dans le daru-l-islam sous la sauvegarde d'un aman · qui lui aurait été spécialement accordé (ou sous celle de ala paix), s'y marierait avec un musulman, serait elle-· même certainement raia.

<sup>17</sup> Nous croyons qu'ici, an lieu de muste men, prononcé par è après la lettre m, et qui signifierait celui à qui a été accordé (personnellement) un AMAN par un musulman, se trouve l'application du mot mustèmia, prononcé par un i après l'm, participe de istiman, signifiant être admis, compris dans l'aman (d'un autre), signification dont nous avons déjà parlé, note 26, et que l'on trouve insérée dans le Kamous, au mot èmn, istiman, par Mounib Efendi, traducteur de ce dictionnaire, et si connu par de nombrenses traductions trèsestimées de l'arabe et du persan en turc,

3° «Il en serait de même de celle qui, mariée dans le darn-l-harb à un musulman, viendrait dans notre pays; «elle devrait y rester, parce que la femme suit son mari dans son domicile; et comme son mari appartient à notre «pays, sa femme y appartient aussi. » — Sièri qèbir, p. 187, chapitre intitulé: Des personnes qui sont sauvegardées, âmin, sans l'avoir été par l'aman d'un musulman.

4° « Si un raïa, étant allé dans le daru-l-harb, se marie avec une semme harbie, et qu'ensuite (voulant revenir a dans le dara-l-islam) il ait réclamé pour elle l'aman de la a part des musulmans, et l'ait amenée avec lui dans le pays a musulman, cette semme est libre, parce que, d'une part « (comme épouse), elle est venue en qualité de muste minè « (littéralement, de la venue des musré minar); et que « d'autre part, elle était à la sois sauvegardée par l'uman que lui ont accordé les musulmans, à la demande de son mari. Mais elle est raïa comme son mari, dont elle a suit la condition; et (comme lui) elle fait partie des haa bitants de notre pays; elle est ainsi assimilée à une muste'-« mênê (femme à qui aurait été accordé l'aman), qui se serait mariée à un ruia dans le daru-l-islam : on ne lui « permettrait plus de retourner dans son pays, quoique « son mari le lui eût permis, ou que même il l'eût ré-· pudiée.

a Si, dans l'exposé de cette question, nous avons dit que le raïa, mari de cette harbie, avait réclamé pour elle l'aman des musulmans, ce n'était pas que cet aman (personnel) dût être pour elle une condition (indispensable) de sûreté; car, venue de son plein gré avec (le raîa) son mari, elle eût été (même sans cet aman) sauvegardée. comme l'a été, dans la première question que nous avons posée ci-dessus, n° 1, la femme harbie mariée à un musulman. En esset, son mari (raîa) était un habitant de notre pays (comme l'était le musulman), et sa semme est venue avec lui en qualité de musté miné (de la venue des musté minat, comme l'a sait la semme du musulman). Esièri gèbir, p. 188, même chapitre.

345. 5° si ce même raia avait dans le daru-l-harb des filles ou sœurs nubiles qu'il voulût emmener avec lui dans le daru-l-islam, et qu'il cût demandé pour elles et obtenu l'aman, elles seroient aussi dminat, sous le double rapport de musté mènat et de musté minat; et à raison de leur nubilité, comme elles ne seraient pas obligées (ainsi que le sont les filles mineures et les femmes mariées) de résider avec leur père ou frère, elles pourraient retourner dans leur pays quand elles le voudraient. (Telle est la doctrine de Mèhemèt, auteur du Sièri gèbir.)

346. V. Mais dans la doctrine d'Ébou Hanife, si ce raïa les avait introduites dans le daru-l-islam avec lui, sans avoir demandé pour elles l'aman, elles seraient le fet des musulmans, parce que, d'une part, il n'avait pas demandé expressément pour elles l'aman, et que, d'ailleurs, elles ne sont pas obligées à suivre leur père ou frère dans sa maison; elles n'ont donc pu venir (en toute sûreté) dans le daru-l-islam, comme devant faire partie des mustè minut, c'est-à-dire comme comprises de droit dans l'aman de leur père ou frère. = Ibidem.

#### DEUXIÈME CATÉGORIE. - HARRI.

347. Les harbi peuvent, en ce qui concerne l'aman, être divisés en trois classes:

· 1" classe, harbi sauvegardés par un aman exclusivement individuel;

2º classe, harbi sauvegardés par un aman individuel, mais dans lequel peuvent être comprises à la fois d'autres personnes;

3' classe, harbi sauvegardés par un aman général.

1" classe. Aman exclusivement individuel.

348. Le hurbi à qui a été accordé un aman ex-

dans sa personne, son honneur, ses biens et sa religion.

349. On ne peut guère admettre d'exception à cette règle que pour les cas où, se trouvant dans une ville assiégée, ses effets et autres objets lui appartenant ne seraient compris dans l'aman que pour les choses indispensables, tels que vêtements, armes, argent, etc.

350. En principe, l'aman ne doit pas s'étendre à d'autre qu'à celui pour qui il a été demandé.

2º classe. Aman accordé à un seul , mais dans lequet d'autres doivent , peuvent généralement ou ne peuvent pas , par exception, être compris.

A. 351. Doivent être compris, par concession admise par l'usage, dans l'aman accordé à un seul, la fenime, les enfants mineurs, les gens nécessaires au service du mustèmèn, tels que esclaves ou gens salariés libres, tous vivant chez lui et à sa charge, quoiqu'il n'eût demandé l'aman que pour lui, sans avoir fait mention d'aucun autre; et cela, dans le seul cas où le mustèmèn serait libre de ses mouvements, non assiégé dans une place par les musulmans.

B. 352. Peuvent être comprises dans la même faveur ses filles majeures non mariées, sa mère, celles de ses grand'mères, sœurs, tantes, tant paternelles que maternelles, que les circonstances mettraient dans la même position.

353. Devraient être compris dans le même aman, quoique étrangers à la personne du mustè'mèn, les enfants mineurs, tels qu'orphelins, enfants enlevés par lui aux harbi, qui n'auraient pas d'autre asile que le sien.

354. En comprenant les personnes dans l'aman, on ne peut leur refuser les essets et autres choses qui leur appartiendraient et dont l'emploi est un besoin.

355. Enfin, si ce harbi était un marchand, on ne pourrait guère le séparer de ses marchandises, des gens et animaux nécessaires à leur transport, et, en général, de tout ce qu'exige l'exercice de son commerce. = T. e l.

T. el. 1º Un harbi demande l'aman aux musulmans, « qui le lui accordent. Il se présente ensuite avec une femme, quelques enfants mineurs, dont il n'avait pas fait mention, et dit : Cette l'emme est ma femme, ces enfants sont les miens. En pareil cas, la règle est que ces femme et enfants soient le set des musulmans; car sa demande se bornait à sa personne; et les lois qui régissent l'aman sont qu'il ne s'étende pas à d'autre qu'à celui pour qui « il a été demandé. Or aucun signe, aucune indication n'avait pu faire croire qu'ils dussent y être compris. Mais comme une pareille rigueur aurait quelque chose · de dur et de révoltant, il a été trouvé bon que, par « condescendance, ils partageassent avec lui les avantages « de l'aman; car, en demandant l'aman, ce harbi a pu avoir « un but quelconque, tel que de fuir son pays, pour rai-« son connue de lui, ou de venir s'établir, pour un temps · quelconque, dans le daru-l-islam, et y faire le commerce. Dans de pareilles intentions, on ne peut se séparer de « sa femme, de ses enfants; et cette considération suffit « pour déterminer à comprendre la famille d'un homme « dans l'aman qu'on lui accorde.

2". Si, présentant quelque filles nubiles, il dit : Ce sont mes filles, et que ces filles confirment sa déclara-« tion; quoique, en ne considérant que la règle, elles dussent appartenir aux musulmans, elles sont, par faeveur, comprises dans l'aman : c'est une faveur, car leur a nubilité a rompu le lien qui leur fait suivre la condition du père; elle produit, à cet égard, le même résultat que la puberté des garçons. Si, en effet, leur père se convertit à l'islamisme, cette circonstance ne fait pas qu'on les dise musulmanes; mais taut qu'elles n'out « point passé dans les maisons de leurs maris, elles sont « partie de la famille de leur père, et sont à sa charge, · L'usage, d'ailleurs, veut que ce ne soit pas elles qui demandent personnellement l'aman pour elles-mêmes : « c'est d'ordinaire ou leur père ou leur mari; en cela elles « différent des garçons pubères, qui, à cet age, appelés à combattre, ne sont pas partie de l'aman, à moins qu'ils « ne l'aient demandé eux-mêmes.....

3° Les mères grand'mères, sœurs et tantes paternelles et maternelles, sont, comme le mustè mèn, admises à l'aman, si elles viennent avec lui, différant en cela des pères, grands-pères, etc., parce qu'aucun mukatilè, autre que l'esclave et le salarié du mustè mèn, vu que ces esclave et salarié sont nécessaires à son service, ne pent venir à sa suite en vertu du même aman.

4° « Si un harbi mustè mèn vient avec un certain nombre « d'hommes qu'il déclare être ses esclaves, et que ces « hommes confirment cette assertion: ou que, étant encore « enfants, ils ne puissent donner des renseignements par « eux-mêmes; ou qu'enfin ce mustè mèn, venu avec des « animaux portant ses marchandises et des hommes pour « les conduire, dise : Ces hommes sont mes garçons (es- « claves ou salariés pour conduire mes bêtes de somme),

• et que ces hommes, interpellés, répondent assirmativement, ce harbi muste men est cru, après prestation de « serment, parce que les apparences déposent en faveur « de ses déclarations. En effet, cet homme, soit qu'il veuille « fuir son pays, soit qu'il se propose de faire le commerce, doit nécessairement, s'il ne veut pas mourir de faim, prendre avec lui son bien, afin de ne pas arriver les " mains vides. Ce qui lui appartient doit donc être com-« pris dans son aman, qu'il n'a demandé que pour être · quelque temps tranquille dans notre pays. Seulement · l'imam, pour écarter tout soupçon de mensonge de sa a part, le soumet au serment. Si ceux qu'il appelle ses garcons, ou l'un d'eux, lui donnent un démenti, celui ou ceux qui l'auraient sait appartiendraient, ainsi que leurs effets, aux musulmans; parce que, s'ils sont compris dans l'aman, c'est parce qu'ils ont été présentés comme esclaves (ou salariés); mais comme, de leur aveu, ils ne le sont pas, ils ne sont plus que de simples · harbi (mubah), venus chez nous sans aman.

«Si ce harbi muste men disait, au contraire, que ces animaux et leurs conducteurs ne sont pas à lui, et que les marchandises seules lui appartiennent; que ces bêtes de somme et leurs conducteurs, il les a lonés pour porter ses marchandises; la règle serait que le tout appartint aux musulmans, parce que, ainsi que nous l'avons dit, aueun signe, aueun indice n'a pu faire présumer que l'aman fût demandé (également) pour eux; mais le même principe de bienveillance les fait comprendre dans l'aman.

5° « Quant à ses fils majeurs, quoique le harbi mustè mèn eles présente comme ses enfants, tous deviennent le fei des musulmans, parce que, s'ils ont commencé par être eles branches d'une même souche, ils font aujourd'hui souche à part et par eux-mêmes. Ils n'ont plus à suivre la condition de leur père, soit comme musulmans, soit comme raïa; de même ils ne la suivent plus comme

mustèmen. Pour être mustèmen, ils auraient du le demander eux-mêmes; comme ils ont négligé de le faire, ils deviennent esclaves.

356. 6° · Si, en présentant des enfants mineurs, le même « harbi dit : Ces enfants, je les ai enlevés en pays harbi et « amenés ici, ou bien s'il dit : Ce sont des orphelins que « j'ai reçus dans ma famille et anienés avec moi, il n'est » pas permis de lui en enlever un seul, parce que, étant « encore trop jeunes pour s'expliquer d'eux-mêmes, son « droit de possession sur eux est chose établie, et il est « indispensable de le croire sur parole. Que ce soit à titre « d'esclaves on d'orphelins reçus dans sa maison et à sa « charge, ils ne pouvaient venir seuls chez nous; ils sont « assimilés à ses (propres) enfants. » = Sièri qèbir, p. 137.

357. Il serait toutefois indispensable de s'assurer que les déclarations du mastè mèn, relatives aux personnes objets des articles précédents sont conformes à la vérité; et si l'imam n'a pas d'autre moyen de vérification que d'interroger les personnes présentées, et que celles-ci confirment, en temps utile, ces déclarations, elles sont libres.

358. Si elles les démentent, elles deviennent esclaves.

359. Si, après les avoir confirmées, article 357, elles se rétractent, elles sont de même esclaves.

360. Si, après les avoir démenties, article 378, elles les confirment, leur rétractation est de nul effet, parce que, par leur première déposition, elles sont devenues un bien acquis aux musulmans, acquisition sur laquelle il n'y a plus à revenir.

361. Quand des enfants mineurs auraient con-

firmé, par leur réponse, la déclaration du mastémèn, qui les a reconnus pour ses enfants, leur rétractation serait également de nul effet, parce qu'il est de principe que les dépositions des mineurs une fois admises dans ce qui peut leur être utile, leur rétractation ne peut être prise en considération dans ce qui peut leur nuire. = T. em.

T. em. 1° Parmi les personnes qui, saisant partie de la suite du harbi mustè mèn, auraient été comprises dans l'aman, parce que les musulmans auraient cru à la vérité de ses déclarations, si l'une d'elles consirme la déclaration qui la concerne, avant que les musulmans aient acquis des droits sur elle (c'est-à-dire en temps utile), elle est ellemème mustè mèn.

Si elle la dément, nous avons déjà dit quel est le sort

qui l'attend (elle est esclave).

Si, après l'avoir, au contraire, démentie, elle eu reconnaît la vérité, elle devient également esclave; car, d'une part, son démenti antérieur avait établi déjà des droits sur elle; et, d'autre part, sa rétractation actuelle, qui la met en contradiction avec elle-même, tend en outre à anéantir ces droits acquis aux musulmans (ce qui

« ne peut être).

2° « Si, ayant d'abord reconnu la vérité de la déclaration, elle se rétracte, elle devient de même la propriété des musulmans, parce que sa rétractation est la reconnaissance du droit que l'on a de la réduire en esclavage; et cette reconnaissance est admise, hors deux cas: celui où le rétractant serait l'esclave du mustè mèn, et celui où il serait l'un de ses enfants mineurs, pouvant cependant expliquer lui-même sa position.

« La rétractation de l'esclave ne peut être admise, parce « que sa première réponse avait déjà reconnu les droits de son maître sur lui, droits qu'ensuite il voudrait annuler,

« ce qui ne peut être pris en considération.

3°. « Quant aux enfants mineurs, on ne peut avoir aus un égard à une déposition qui les constituerait esclaves, quand déjà une confirmation antérieure de leur part aus rait établi leur descendance du mustèmen, et par conséquent leur droit à la liberté et à être compris dans l'aman accordé à leur père (puisqu'ils doivent suivre sa condition). — Ces enfants seraient dans la position d'un enfant dont la filiation serait connue, et ne laisserait aucun doute sur ce qu'il est né libre, et qui, pouvant expliquer ce qu'il est, déclarerait qu'il est esclave : on ne pourrait accorder aucune créance à sa déposition.

4° «Si, au contraire, des filles, sœurs, tantes (majeures), après avoir confirmé la déclaration du mustè mèn,
la démentaient, pareil aveu contre elles-mêmes serait
admis, et elles seraient acquises aux musulmans. — Si
l'on nous demande comment il se fait que, après avoir,
sur la réponse assirmative saite par ces silles (majeures),
regardé comme constante leur descendance du mustè mèn
(qui les a présentées comme ses silles), on ait égard à leur
rétractation et à l'aveu qu'elles sont esclaves? — Nous
répondons: Oui, il en est ainsi; la consirmation par elles
de l'assertion du mustè mèn, ne sait pas (pour les musulinans) une nécessité de rejeter leur aveu postérieur (sur
leur condition d'esclaves).

5° La règle, en parcilles questions, est le principe qui veut que l'on admette l'aveu de personnes adultes

dans les choses qui sont à leur désavantage.

Et c'est en vertu d'un principe tout opposé que, après avoir du admettre la condition libre des enfants mineurs, mais assez avancés pour pouvoir faire connaître leur position, on ne peut revenir sur cette décision. — Ce principe est que le dire de ces enfants, admis pour ce qui est à leur avantage, ne peut l'être pour rien de ce qui peut leur nuire... = Sièri qèbir, p. 137.

C. Harbi non compris, par exception (349), dans l'aman d'un autre.

362. Si, an lien de la liberté que nons supposons an harbi dans l'article 358, 2º classe, il est dans une place assiégée par des musulmans, qu'il demande et obtienne d'enx pour lui l'aman; qu'ensuite il se présente avec sa famille, composée de sa femme, de ses enfants mineurs, de ses esclaves et d'essets leur appartenant, lui seul ne devient pas le butin des musulmans, parce qu'en assiégeant la place oil se trouvait ce harbi, les musulmans se sont acquis, par ce seul fait, le même droit sur les assiégés que le chasseur acquiert sur le gibier qu'il tient dans ses filets; il est vrai qu'il n'en a pas encore la propriété, mais il en a, en quelque sorte, la possession, et il espère en avoir plus tard la propriété : les assiégés, environnés de toutes parts, sont censés pris, comme le gibier fait ithq'ase (c'est-à-dire, tellement blessé, qu'il ne peut échapper) est pris par le chasseur, quoiqu'il ne s'en soit pas encore rendu maître, art, 115, 132, 133, etc. = T. en.

T. en. 1° «Si, pendant que les musulmans attaquent « un fort, un des gens de l'intérieur demande l'aman pour « aller trouver les assiégeants, et l'obtient; qu'il sorte eusuite « avec sa femme, ses enfants mineurs, ses esclaves et ses « effets; tout, excepté lui, devient le fei des musulmans. «Il demandait, dans le cas présent, l'aman pour lui, parce « qu'il craignait pour lui; et il n'a pas besoin d'amener « avec lui d'autre que lui.

2° La question précédente (337 et T oi) diffère de l'actuelle sous deux rapports : l'un est que le premier

· muste men était (quand il a demandé l'aman) tranquille · chezlui, exempt de toute crainte; et s'il demandait l'aman, c'était uniquement pour séjourner chez nous; et peut-être pour y faire le commerce; dans cette vue, il ne pouvait s'y trouver convenablement qu'accompagné des personnes et des choses dont il a été fait mention. = Le second point en quoi diffèrent encore ces deux questions, est que tout « ce qui se trouve dans le fort, êtres parlants ou muets « (personnes ou choses), les musulmans y ont des droits acquis; car ce qui est assiégé est, aux yeux de la loi. cense pris. Seulement, tout droit d'en disposer reste en-· core en suspens. Pour les sauvegarder, il faudrait regarder « comme nuls des droits acquis, ce qui ne peut avoir lieu que sur preuves, et non sur de simples présomptions (articles 322, 323, 324). = Comme, au contraire, il n'y avait encore, en faveur des musulmans, aucune indication de droit sur les personnes et les choses qui accompagnaient le premier muste men (voir 2 classe), il · était nécessaire (régulièrement) il'en prévenir l'acquisi-. tion avant qu'elle cut lieu; et, pour atteindre ce but, eles présoniptions qui naissent des circonstances sufa fisent.

3° « Quant à l'assiégé muste'men, il est d'usage de lui « laisser, par faveur, l'arme qu'il porte, le cheval qu'il « monte, et l'argent nécessaire pour fournir à sa nourri-

ture. On s'abstient donc de les lui prendre.

4° « Voulant ensuite exposer clairement la différence qui existe entre l'assiègé et le non assiègé, l'auteur (l'i-mam Muhammèd) dit: L'assiègé qui, après avoir demandé l'aman, aborde les musulmans avant qu'il lui ait été accordé, est fei. — Si, au contraire, le harbi (non assiègé) qui a demandé l'aman pour venir dans notre pays, s'est approché des nusulmans avant d'avoir reçu all'eux une réponse négative ou affirmative, il n'en est pas moius âmin.

5°. Si les musulmans, en accordant l'aman à l'une

des personnes du fort, n'ont fait nulle mention qu'il dût e rester dans le fort, ou qu'il dût en sortir pour servir de guide, d'espion, etc. (il est censé devoir y rester), l'aman alors comprend sa personne, celles de sa femme, de ses enfants mineurs et la sûrelé de ses biens, parce que cet aman lui a été accordé dans la pensée qu'il y resterait; or ce séjour ne peut avoir lieu qu'avec ces personnes et biens, et doit durer tant qu'elles partageront avec lui son aman. Esièri qèbir, pages 137 et 138.

363. Nous avons vu, article 334, qu'en général le harbi qui, libre de sa personne, demande l'aman, l'obtient, quand même il n'aurait été-fait aucune réponse à sa demande.

Le harbi assiégé, au contraire, n'est point âmin, tant qu'il ne lui a été fait aucune réponse. Il est donc le feï des musulmans, s'il les aborde avant toute réponse. = Voir T. el, 4°.

364. Si l'aman avait été accordé à un harbi assiégé, sans aucune condition qui l'obligeât à quitter le fort où il demeurait, il devrait y rester avec toute sa famille: sa femme, ses enfants mineurs et autres faisant partie de sa maison, ainsi que ses biens et effets, seraient âmin, tant que le chef de cette famille le serait lui-même ainsi que le serait le harbi objet de l'article 348, = Ibidem, 5°.

### - 3' classe. Harbi compris dans un aman général.

La paix, ainsi que nous l'avons dit dans l'avantpropos de la présente deuxième subdivision, se confondant, en définitive, dans ses effets avec l'aman, tellement que souvent la paix est désignée, dans les auteurs arabes, sous le nom d'aman, nous aurons d'autant moins à établir de distinction entre l'un et l'autre, que leurs essets seront ici les mêmes.

Nous appelons aman général celui qui, soit comme la paix, embrasse la totalité d'une nation harbi, soit comme aman, accordé par l'émir d'un corps de troupes musulmanes, à des provinces, à des villes ou places fortes, embrasse tous les habitants de cette province, de ces villes, ou les garnisons et habitants

de ces places fortes.

365. Tant que dure cet aman, toute nation, partie de nation ou garnison à qui il a été accordé, jouit, même dans chaeune des personnes qui les forment, de tous les priviléges qui en doivent être les conséquences, dont la première est, ainsi que nous l'avons dit article 348, la sûreté des personnes, dans leur vie, leur honneur, leur liberté et leur re-

ligion.

366. Chacun des membres de cette nation, population ou garnison, en jouit, et dans son pays, et dans le daru-l-islam, lorsqu'il y entre et tant qu'il y séjourne, sans avoir besoin d'aueun aman accordé à lui individuellement. = Il y est mustè mèn, comme les musulmans sont, réciproquement, en vertu du même aman, mustè mén dans le pays de la nation muradi, liée par des engagements avec les musulmans, et comme le sont les harbi les uns envers les autres. = T. ep.

T. ep. 1° « Quand les musulmans ont fait la paix avec

« des peuples infidèles, il est désendu, par cela seul qu'il « existe un traité, de leur prendre aucun de leurs biens. « à moins qu'ils ne le donnent spontanément; car les trais tés leur tiennent lieu d'islamisme pour le respect dù à « leurs biens et à leurs personnes. Dans ce cas, il est aussi « désendu de toucher aux biens des insidèles qu'aux biens « des musulmans qui ne les donneraient pas de leur propre « mouvement. « = Sièri qèbir, p. 64, 1" partie.

2° « On appelle mustè mèn celui qui entre dans un pays autre que le sien, avec assurance de sûreté. Cette délinition comprend, soit le musulman entré dans le pays hurbi, soit le harbi entré dans le pays musulman.

3° «Le musulman muste men des harbi ne peut attenter ni à leurs biens ni à leurs personnes : il est entré dans leur pays avec un sauf conduit, et porter atteinte à leurs biens serait une perfidie; s'il le fait, que l'initiative vienne de sa part, et qu'il en emporte le fruit dans le daru-l-islam, il en a, il est vrai, la propriété, mais c'est une propriété mal acquise. En définitive, le bien ainsi acquis doit, par expiation, être distribué en aumônes.

4° « Mais si le roi des harbi, ou tout autre, à la connais-« sance du roi, a mal agi envers un musulman mustè mèn, « en le dépouillant de son bien ou le mettant en prison, « ce musulman a droit d'attenter à leurs biens, et même « à leur vie, parce qu'ils ont, à cet égard, manqué à leurs « engagements.

«Ce mustèmen a donc, à les attaquer, le même droit que le prisonnier et le marandeur; car le prisonnier, quand même les harbi l'auraient rendu à la liberté de leur propre mouvement, aurait droit de s'emparer de leurs biens et de les tuer même, parce qu'il n'est pas leur mustèmen. = Medjmæ, p. 315.

367. Tout harbi qui, sans faire partie de la nation liée par des traités avec les musulmans, passerait d'abord chez cette nation en vertu, soit d'un sauf conduit, soit de la paix qui unirait la nation de cet infidèle avec la nation harbi en paix avec les musulmans, et qui entrerait ensuite, de chez elle, dans le daru-l-islam, aurait droit à la même sûreté pour sa personne et pour ses biens. — T e q.

T. eq. 1° « Si le sujet d'un pays harbi, sans traité avec « nons, passe, avec un sauf-conduit, de son pays dans un « pays en paix avec nous, et qu'ensuite il passe de ce « deuxième pays dans le dara-l-islam, sans sauf-conduit « des musulmans, ces derniers n'ont aucun droit contre « lui, parce qu'en venant d'un pays en paix avec nons, il « s'est joint aux sujets de ce pays; et comme les habitants « du pays en paix avec nous jouiraient de toute sûreté « chez nous sans avoir besoin d'aucun sauf-conduit (autre « que le traité), l'étranger qui s'est joint à eux n'en a pas « non plus besoin.

2° ell en serait de même si les deux peuples harbi étant en paix entre eux, ce même sujet passait du pays en paix avec nous dans le daru-l-islam, parce que la paix qui existe entre les deux peuples harbi leur tient lieu mutuellement de sauf-conduit. = Sièri qèbir, page 162,

2º partie 4.

368. Si, au contraire, ce même harbi entrait

"C'est d'après le même principe que les harbi, joints aux q'atraridj pour combattre les éhli 'adl sous le drapeau de leurs alliés, sont sauvegardés, ainsi qu'on le verra, et suivent la condition des q'ascaridj, lors même qu'ils sont saits prisonniers dans le combat par les èhli 'adl.

Ce même principe se trouve encore dans la sûreté accordée de tout temps, par les capitulations françaises, aux étrangers sans traités avec la Sublime Porte, qui viennent dans les États ottomans avec des passe-ports français ou sous pavillon français. — Les An-

dans le daru-l-islam, venant directement de sou pays ou de tout autre pays, sans traité avec les musulmans, il serait mubah pour les musulmans, et exposé, en cette qualité, à voir ses biens confisqués, et sa personne réduite en esclavage au profit des musulmans. = T. er.

T. er. « Mais si ce harbi, comptant sur la paix qui existe « entre sa nation et celle avec qui nons avons des traités, « entre de son pays dans le daru-l-islam, sans passer par « le pays en paix avec nous, il devient le butin des musul- « mans, parce qu'il n'y a pas de traité entre nons et sa « nation. En effet, si les musulmans s'emparaient de cel « homme dans son pays, il leur appartiendrait, et ils pour- « raient le réduire en esclavage, comme tous ses compa- « triotes, cela est certain : lors donc que nous le trouvons « dans notre pays, la paix qui unit les deux peuples harbi « (savoir : le sien en guerre, et l'autre en paix, avec les » musulmans) ne peut lui profiter auprès de nous. » = Sièri qèbir, p. 168, 2° partie.

glais ont été ainsi protégés, pour leurs personnes et marchandises, par le pavillon français, jusqu'aux temps de la reine Élisabeth, époque des premières capitulations anglaises; et ainsi, successivement, une grande partie des nations, qui n'avaient pas alors encore de traités avec les musulmans, ont obtenu les mêmes priviléges; en sorte qu'en réalité le commerce peut se faire, pour tous les peuples, avec la Turquie, sous tout pavillou, on du moins sous celui des principales puissances.

C'est enfin d'après ces inèmes bases que, dans ces derniers temps, lors de l'émigration d'un grand nombre de Hongrois, Polonais et autres, soulevés contre les princes dont ils étaient les sujets, ils ont pu réclamer la protection de la France et de l'Angleterre, en se montrant, si nous ne nous trompons, porteurs de passe-ports énianés de ces puissances dans le cours des négociations, ou ont été reçus à bord de bâtiments étrangers, qui les ont trausportés de la Turquie en divers pays, où ils devaient se trouver en sûreté.

369. Pour avoir droit à ce que sa personne et ses biens fussent respectés dans un pays ennemi du sien, le harbi étranger ne devrait y venir que muni d'un sauf-conduit délivré par l'autorité compétente, y entrer, par conséquent, à titre de mustè mèn.

370. Mais, de son côté, il doit le même respect aux biens et aux personnes de ce pays, parce que la sûreté qui lui est accordée emporte, de sa part, l'engagement tacite de réciprocité envers les habitants. = Voir T. ep, 3°.

371. La protection que les traités assurent, dans le dara-l-islam, à l'habitant d'un pays en paix avec les musulmans, ou même celle que l'aman assure, dans le dara-l-islam, au mustèmèn, aman dont tous les musulmans sont solidaires, est due partout, de la part de l'imam et de ses délégués, même dans le pays qu'aurait envahi l'armée musulmane. = T. es.

T. es. «L'habitant d'un peuple en paix avec nous est « passé chez un peuple harbi avec qui sa nation est en « paix. Nous qui sommes en paix avec ee peuple, nous « l'avons vaincu, et nous avons trouvé chez lui cet habi- « tant du pays en paix avec nous. Il nous dit : J'appartiens « à un pays avec qui vous êtes en paix; je suis venu chez « ce peuple, parce que nous sommes en paix avec lui. — « Cette assertion ne peut être admise sans preuves : en « effet, les musulmans l'ont trouvé dans un pays où tout « est mubah, personnes et biens; comment admettre la « prétention qu'il a d'être lui senl respecté, s'il ne prouve « la vérité de ce qu'il avance? Cette preuve doit se faire « par témoins musulmans; et alors sentement la réclama- « tion de cet homme peut être prise en considération; « elle est même admise par la loi. Lorsque ce harbi reven-

dique des droits que les traités lui assurent, il doit être assimilé au raia qui dirait : « Je suis raia; et je suis venu ici pour mon commerce. » On ne pourrait ni tuer, ni faire esclave ce raia. Il en doit être de même du harbi, et l'on doit lui accorder tous les droits que donne un sauf-conduit » (que remplaceraient ici, soit la déposition des deux témoins musulmans dont il vient d'être fait mention, si toutefois il a été possible d'en trouver, ce qui paraîtra sans doute difficile, soit les probabilités que présenteraient les circonstances en faveur du réclamant, moyen légal, et que nons ont déjà indiqué plusienrs textes). = Sièri qèbir, p. 168 et 169.

- 372. Mais cette règle exige quelques explications:
- 1° Il ne faudra pas que la personne et les biens de ce harbi soient devenus, avant l'invasion par l'armée musulmane, la propriété légale des habitants du pays envahi. = T. et.
  - T. et. «Les habitants d'un pays en paix avec nous, «soit qu'ils aient été pris par un peuple harbi avec qui «nous n'avous pas de traité, et amenés en esclavage dans «le pays de ce peuple, soit qu'ils se soient unis à un peuple «en guerre avec nous pour combattre leurs compatriotes, «deviennent la propriété des musulmans, lorsqu'ils se «trouvent dans un pays dont l'armée musulmane s'est «rendue maîtresse.» = Sièri qèbir, p. 169.
- 373. Il ne faudra pas davantage qu'il y soit venu pour faire cause commune avec l'ennemi contre, soit ses compatriotes, soit les musulmans, et même contre tout autre peuple, parce que, en principe,

on doit l'assimiler à ceux à qui il s'est joint et sous les drapeaux desquels il se trouve. = T. eu.

T. o a. « Pour ne parler ici que de ceux qui se seraient o joints aux ennemis de leur pays pour combattre leurs « concitoyens, on doit les considérer comme faisant partie « des harbi auxquels ils se sont joints, et par conséquent « comme ayant perdu les droits assurés aux peuples en « paix avec les musulmans.

« Il en est autrement pour ceux qui seraient entrés dans « le pays ennemi avec des sauf-conduits; on ne peut, dans « ce cas, les regarder comme appartenant au pays où ils « ne sont que masté mèn. » = Sièri qèbir, p. 169.

374. Enfin la femme qui, appartenant à un pays en paix avec les musulmans, aurait été trouvée par eux dans le pays de son mari, ou dans tout autre pays ennemi des musulmans lors de l'invasion, suivrait, ainsi que ses enfants, le sort de son mari, si lui-même faisait partie d'une nation sans traité avec les musulmans, parce que, leur condition commune étant devenue celle de son mari, leurs personnes sont mubah 49. — T. ev.

1º L'exception faite ici au préjudice de la femme née dans un pays en paix avec les musulmans, mais mariée avec un harbi dont le pays n'a pas de traité avec eux, est fondée sur le principe adopté à peuprès chez tous les peuples, celui que, la femme et ses enfants suivant la condition du mari: ni elle, ni eux n'appartiennent au pays qui l'a vue naître; mais au pays du mari.

Et cependant, si cette semme ctait sujette des musulmans, et qu'elle eût été trouvée dans le pays qu'ils avaient envahi, nul doute que si, par exemple, le vainqueur avait laissé les habitants libres dans leur pays, supposition que nous verrons être l'une des conditions que la loi admet en saveur du vaincu, il ne serait pas permis

T. ev. Une femme appartenant à un pays en paix avec nous se marie avec un harbi d'un autre pays où elle passe; elle y a des enfants; les musulmans s'emparent de ce pays: cette femme et ses enfants font partie du butin des musulmans, parce qu'elle suit la condition de son mari, et que son mari appartient à un pays ennemi.

375. Quoique les musulmans ne reconnaissent sur la terre que deux pays, le daru-l-islam et le daru-l-harb, 233; et deux peuples, les musulmans et les infidèles, comme le résultat définitif des guerres est de modifier l'indépendance des peuples, en soumettant l'un à l'autre, et sonvent de faire disparaître des peuples entiers en confondant sous une seule dénomination le peuple vaineu avec le peuple vainqueur (dénomination qui même pourra être, tant pour les deux peuples que pour les deux pays fondus en un seul, tantôt celle du peuple vainqueur, et tantôt, quoique rarement, celle du peuple vaincu); il nous importe de préciser quelles sont, à cet égard, les règles suivies par la loi musulmane:

Les habitants du daru-z-zimmèt, art. 237 3° et 238 3°, ainsi que le daru-z-zimmèt hui-même, suivent généralement la condition du peuple et du pays

à cette semme de rester avec son mari, consormément au principe énoncé; car cette loi n'admet pas que le raia, quel que soit son sexe, puisse cesser d'appartenir au dara-l-islam; et comme elle ne reconnaît pas le mariage d'une raia avec un harbi, elle ne reconnaît pas davantage les ensants nés de ce mariage; et probablement les ensants et la mère seraient réintégrés dans le dara-l-islam, et par conséquent séparés du mari de l'une et du père des autres.

dont ils sont tributaires, s'ils sont soumis aux lois et aux princes de ce pays. Voir T. ed.

376. Mais le contraire peut aussi avoir lieu par exception, et le peuple vainqueur a pu se donner les lois et le prince du vaincu.

Dans ce cas, les relations de paix on de guerre des musulmans avec les deux peuples sont ce qu'elles étaient avec le peuple vaincu : pacifiques s'ils étaient en paix, hostiles s'ils étaient en guerre. = lbid. 3°.

#### TROISIÈME CATÉGORIE. - ESCLAVES.

377. L'esclave, de l'un et de l'autre sexe, considéré sous le rapport du service qu'il doit à son maître, est compris dans l'aman du chef de la maisson, quand les autres membres qui la composent doivent on peuvent y être compris, art. 351 et 356; et T. el 3°, 4°.

Quand ils ne peuvent y être compris et qu'ils deviennent le  $f \in \mathcal{E}$  des musulmans, l'esclave change de maître : d'esclave d'un harbi, il devient esclave de la communauté musulmane; mais sa condition est toujours la même. = T. e.n. 1°.

#### DEUXIÈME DIVISION.

#### DES BIENS ET DES CHOSES.

378. Généralement, les biens et effets du harbi sont sauvegardés avec sa personne, ainsi que nons l'avons dit, 348, voir T. en, 5°, etc. Les effets et choses indispensables aux personnes comprises par

faveur dans l'aman d'un harbi, sont sauvegardés, 349, 354, 355, T. en, 3°.

379. Ils deviennent le fei des musulmans quand, n'ayant point d'aman personnel, les personnes assiégées se présentent aux musulmans, art. 362, et T. en, 2°; ou quand ils se présentent venant directement d'un pays sans traité avec les musulmans, art. 368.

380. Ces biens seraient de même le fêi des musulmans, ainsi que les personnes des harbi qui se présenteraient sous la garantie d'un aman accordé, soit par celui qui n'aurait pas capacité de l'accorder, soit par celui dont l'aman n'engagerait que lui, sans rendre solidaires les autres musulmans, parce qu'il l'aurait donné sous la pression des harbi.

#### S 8. Fin de l'Amon.

381. Une conséquence inévitable du droit dont jouit chaque musulman libre et arrivé à la puberté, d'accorder l'aman au harbi, art. 298, 299, 301, 302, et d'en rendre solidaires tous les musulmans, sans exception, art. 307 et 308, a dû être le droit opposé, de le rompre, quand l'aman accordé pourrait compromettre les intérêts, soit religieux, soit politiques de l'islamisme et de la communauté.

Ce droit appartient exclusivement à l'imam et à ses délégués, en vertu du pouvoir discrétionnaire, qui lui fait en général un devoir de veiller assidument à ces intérêts, et plus spécialement ici, quand

il reconnait que réellement l'aman accordé, les compromet. Voir art. 243 et 244.

382. Nous avons vu, articles 311 et 312, que l'imam ne peut cependant donner une action rétroactive aux essets déjà consommés de l'aman; qu'il ne peut même en arrêter les essets subséquents, tant que le mustè mên n'est pas rendu aux mêne a, asiles où il doit trouver sa sûreté. = Voir T. dz.

Qu'il y aurait mauvaise foi, de la part des musulmans, à s'opposer à ce que le mustè men qui ne serait entre dans le daru-l-islam que sur la foi d'engagements sacrés, ne pût ensuite en sortir; = qu'on doit, au contraire, lui en faciliter les moyeus, et, au besoin, le faire parvenir à ses menera. = Voir T. du, ch. ix, v. 6 du Cour'an, et T. en.

- 383. Mais si les harbi jouissent de l'aman dans des mènè'a dont ils ne seraient pas sortis, ils y pourraient être attaqués aussitôt après la dénonciation, puisqu'ils ne seraient mustè'mèn, ni dans le daru-l-islam, ni dans le camp musulman établi en pays harbi, mais regardé, par fiction légale, comme s'ils étaient dans le daru-l-islam; il n'y aurait pas lieu à les renvoyer dans un mène'a qu'ils n'auraient pas quitté. = T. en, 1°.
- 384. La durée de l'aman peut, à l'instant de la concession, avoir été déterminée ou être restée indéterminée.

Déterminée, l'aman peut être rompu avant l'expiration du terme, par le fait, soit des musulmans, soit des infidèles; mais, en principe, il ne devrait finir qu'avec le terme fixé.

385. La durée étant restée indéterminée, l'aman ne peut finir que par dénonciation de l'une des parties, ou par attaque imprévue des infidèles; car les musulmans ne pourraient attaquer ainsi les harbi sans manquer à la loi.

386. Le Cour'an, pour obvier, dans l'un et l'autre cas, à ce que les vrais eroyants soient victimes de leur bonne foi dans l'accomplissement des engagements pris avec les infidèles, ordonne à l'inam de dénoncer l'aman aux harbi, lorsqu'il soupçonnerait chez les ennemis des intentions perfides. — Voir la note 39, l'article 286 et T. dn, 3°.

T. ew. 1° « La rupture de l'aman se compose de deux « parties : faire connaître aux infidèles que l'aman n'existe » plus (ou plutôt n'existera plus tel terme expiré), et les « rétablir dans leur position antérieure à l'aman; en sorte que, s'ils n'étaient pas sortis du fort dans lequel ils étaient a l'instant de la concession de l'aman, il serait permis « de les combattre immédiatement après la dénonciation, » puisqu'ils s'y tronvent établis comme ils l'étaient aupa-• ravant; mais s'ils en sont sortis et sont entrés dans le « camp musulnian, on doit leur continuer l'aman (après « dénonciation ) jusqu'à ce qu'ils soient rentrés dans ce ofort, car c'est l'aman qui les en a fait sortir; et si l'effet de la rupture pouvait être de les priver de leur sûreté avant qu'ils n'eussent trouvé un asile, il y aurait, de la · part des musulmans, mauvaise soi évidente. - = Sièri gebir, p. 108.

2° • L'imam, après avoir accordé l'aman à un peuple, • peut, quand il le juge utile pour les musulmans, le

rompre. La concession de l'aman ne peut être fondée que sur l'intérêt de la communauté, en ce qu'il fournit aux musulmans un moyen de réparer leurs forces; mais comme le temps nécessaire pour cette réparation ne peut avoir qu'une durée bornée, quand le terme en est arrivé, il est évident qu'alors ce même intérêt veut que l'aman cesse, afin qu'ils emploient à combattre les infidèles les forces qu'ils ont recouvrées. Esièri gèbir, p. 108.

Quoiqu'à l'iman seul appartienne de dénoncer la fin d'un aman, toute dénonciation émanée de lui ne suffit cependant pas pour annuler inévitablement l'aman accordé, par un ou plusieurs musulmans, à un seul ou à un nombre indéfini de harbi:

387. 1° Soit que le nèbz, la dénonciation qui aurait annulé l'aman, fût resté sans effet et comme non avenu, parce que le musulman qui l'aurait accordé d'abord, l'aurait renouvelé avant que le nèbz eût pu recevoir son exécution, c'est-à-dire avant que le mustè mèn eût pu rentrer dans un asile sûr; car le nèbz est censé ne pas exister, et ne peut, par son application, rendre à l'ibahat le mustè mèn, tant que ce harbi n'est pas en lieu de sûreté, mè mèn.

388. Et comme ce musulman, fort du droit imprescriptible et inépuisable qu'il tient de Dieu, pourrait neutraliser l'effet de toute dénonciation, par le renouvellement successif de l'aman, l'unique moyen légal qu'aurait l'imam de mettre fin, sans user de violence, à cette espèce de démenti qui lui serait donné, de la part d'un de ses sujets, par un renouvellement indéfini d'aman, l'unique moyen légal,

disons-nous, serait de prévenir ces harbi qu'ils doivent regarder comme dénoncé par lui tout renouvellement d'aman provenant de ce musulman. = T. eo. Voir art. 309, 310, 311.

T. ex. 1° «Si un musulman a accordé l'aman à une troupe de karbi, et qu'ensuite l'imam leur en ayant dénoncé la fin, ce musulman le renouvelle, tous ces harbi sont âmin, parce que le pouvoir qu'il avait de valider le premier aman, il l'a encore pour assurer la validité du second;

2° Mais si l'émir, s'adressant à cette troupe de harbi, les prévient que, si ce même musulman renouvelle une autre fois son aman, ils ne doivent nullement le prendre en considération, parce que, toutes les fois qu'il le renouvellera, ils doivent le regarder comme dénoncé par lui. Nul doute qu'un pareil avertissement ne doive produire son effet; car les suites des dénonciations de l'aman sont en général les combats et le g'aminèt; elles sont ce que le divorce conditionnel est au divorce (définitif. Si la condition dépend de la femme, elle ne peut accuser qu'elle-même de ce que le divorce est irrévocable). D'ail-leurs, les dénonciations d'aman ont uniquement pour but de prévenir tout soupçon de mauvaise foi et de perfidie. Or l'avertissement donné produit cet effet. =

389. 2°. Soit que, dans l'énoncé de la dénonciation, l'imam dépasse ses pouvoirs en prévenant le harbi, objet de l'aman accordé, de ne pas se croire autorisé par l'aman de tel musulman à entrer dans le daru-l-islam; car il y trouverait l'esclavage on la mort.

Un semblable nèbz serait nécessairement nul,

puisqu'il serait contraire au texte même du Cour an, ch. 1x, v. 6, déjà plusieurs fois cité. En esset, on y reconnaît moins une dénonciation d'aman, que des menaces contraires à l'esprit qui a créé l'aman dans des vues de sûreté et d'hospitalité, et non d'esclavage ou de mort. = T. ey; voir en outre T. dz,  $6^\circ$ .

T. ey, 1°. «Si l'imam, prévenant un harbi, lui dit: N'entre pas dans notre pays avec l'aman de tel musulman; car si ta y entres avec son aman, tu seras le butin des mu-« sulmans; qu'ensuite cet harbiy entre avec cet aman, il n'est • nullement réduit en esclavage, parce que vouloir empêcher un musulman d'accorder l'aman est chose vaine; et a pareil empêchement ne peut anéantir le droit qui rend «l'aman valide, mais il tend à anéantir le vœu de la loi. = Les paroles de l'imam ne peuvent devenir un nèbz de l'aman. Quand l'aman est accordé, en dénoncer la sin est « de nulle valeur, tant que le muste men étant dans notre a pays (n'est pas arrivé ou) n'a pas été conduit à un en-« droit où il doive être en sûreté; à plus forte raison en est-il de même avant que l'aman ait été accordé. Dans ces questions, l'imam n'est que l'égal des autres musul-« mans. » = Sièri gèbir, p. 240.

2° « Si l'imam adresse à un certain nombre de harbi ces « paroles : Celui d'entre vous (assiégés) qui sortira avec l'a- « man de tel, ou sera réduit en escluvage, ou pourra être tué, « et qu'ensuite un des assiégés sorte sous la sauvegarde de « l'aman de ce tel, il est certainement compris parmi les « muste mèn, parce que, tant qu'il est dans nos mènè a, « toute rupture d'aman est évidemment de nul effet » =

Sièri qèbir, p. 250.

390. 3° Soit que, au lieu de remplir rigoureusement les engagements qui caractérisent l'aman, l'imam les éludât, en substituant à la sûreté du mustè'mèn, pendant son séjour dans le daru-l-islam, et à la liberté de retourner de même en toute sûreté dans ses mènè'a, la condition qu'il serait retenu dans le daru-l-islam, s'il y entrait sous la sauvegarde de tel musulman, et serait désormais raïa, sujet tributaire de la puissance musulmane.

Quoiqu'on puisse voir dans une pareille condition une déviation peut-être condamnable, la loi, ou du moins la jurisprudence, paraît être que si ce mustè men entrait sur le sol musulman, il devrait être à jamais privé de retourner dans son pays, parce qu'en venant, il a prouvé qu'il acceptait cette nouvelle condition. Quoi qu'il en soit, l'aman du harbi n'existe plus, l'aman dont jouit le raïa le remplace = T. ez.

T. ez. «Si l'imam avait dit aux èhli harb: Celui d'entre «vous qui entrera dans notre pays avec l'aman de tel seru notre tributaire, et qu'un harbi, quoiqu'ayant connaisesance de ces paroles, fût entré sous cet aman, il ne lui serait plus permis de retourner dans son pays, et il deviendrait ruiu; car, puisqu'ilétait instruit de l'avertissement publié, son entrée prouverait qu'il a accepté cette condition; il serait dans la position du musté mèn qui, après avoir été prévenu par l'imam, a continué de rester dans notre pays après le délai qui lui avait été donné pour en sortir. » = Sièri gèbir, p. 249.

## TABLEAU

## DU KALI YUG OU DE L'AGE. DE FER,

PAR WISCHNU-DAS.

TRADUIT DE L'HINDOUI PAR M. GARCIN DE TASSY.

OBSERVATION. Ce tableau, dont on trouvera le texte dans la Chrestomathie hindoustanie (hindi et hindouf), est tiré d'un poemme inédit intitulé Swarg Rohan हर्वात निरुपा • l'échelle du ciel », poëme dont seu mon élève Charles d'Ochoa avait rapporté de l'Inde un manuscrit qu'il m'avait obligeamment communiqué, et qui appartient anjourd'hui à la Bibliothèque nationale. Il est du à Wischnu-Das Kavi विष्णुदान कवि. c'està-dire le poête Wischnu-Das, dont William Price a publié dans ses Hindee and Hindoostanee selections plusieurs chants devenus populaires. Son but est religieux: il prêche la réforme des waischnavas qui annonce la foi en Wischnu incarné et là nullité des œnvres de pénitence extérieure, par opposition à l'ancien culte des saivas, où elles sont en grand honneur. Mais l'enseignement religieux est accompagné dans ce poéme, comme dans beaucoup d'autres poésies waischnavas, de maximes socialistes et de la glorification de la classe ouvrière ou des súdras, au détriment des hautes classes et de la classe moyenne, c'est-à-dire des brahmanes, qui équivalent à notre ancien clergé et à la noblesse de robe; aux kschatriyas, qui représentent la noblesse d'épée, et aux vaicyas, qui sont notre bourgeoisie. On croit entendre quelquesois un révolutionuaire de nos jours qui, tout en proclamant l'égalité de tout geure, attribue uéanmoins toutes les vertus au peuple et tous les vices aux grands.

Le Kali yag किल क्ष्म, ou, d'après l'orthographe hindouie, Kali jag क्षम, et simplement Kali, que je traduis par «l'âge de fer », signifie proprement l'âge noir. Il est le quatrième des quatre âges du monde : il comprend une période de quatre cent trente-deux mille ans, que les Hindous supposent avoir commencé le vendredi 18 février 3102 avant l'ère chrétienne. Les autres âges sont le Saty सत्य » l'âge de la vertu », nommé aussi Krit क्षम «l'âge de la création », qui est le premier et qui équivaut à » l'âge d'or » des Grecs et des Latins. Il comprend un million sept cent vingt-huit mille ans. Le second, nommé Tret क्षम » l'âge de la conservation », qui équivaut à «l'âge d'argent » et qui comprend un million deux cent quatre-vingt-seize mille ans. Enfin, le Dudpar हम्पर » l'âge du doute on de l'incertitude », qui équivaut à « l'âge d'airain », et qui comprend huitcent soixante-quatre mille ans.

La traduction que je donne ici est littérale, si ce u'est qu'il y a, outre quelques coupures, de rares déplacements de phrases jugés indispensables. C'est dans la bouche de Krischna qu'est placée la description du Kali, et elle est adressée au roi pandau Judischtir ou Yudischtira, que l'auteur nomme souvent Dharm putr, expression qui peut signifier simplement » fils de Dharma », c'est-à-dire » d'Yama », et qui peut aussi être considérée comme un titre métaphorique d'honneur signifiant « fils de la justice », c'est-à-dire » juste ». On donne aussi à Judischtir, dans ce poëme, le titre honorifique de Bal bârâ¹, qui signifie, à la lettre, « grand de force », c'est-à-dire » vaillant »: Ce dernier titre rappelle celui de Bal hârâ², synonyme de Balwân² » possesseur de force », c'est-à-dire » brave », donné, entre autres, au roi de Malwa.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> बल बाड़ा

Dans le Kali la terre est bouleversée : les hommes renoncent à la verlu, mais le chagrin les atteint. Les trois premiers âges ont passé; ear tout ce qui se manifeste s'anéantit et c'est ainsi que nous mourrons tous.

Dans le Kali il n'y a plus de religion; hommes et femmes ne tiennent aucun compte des dieux. Le fils n'obtempère pas au désir de son père, il ne fait que ce qui lui plaît. Les enfants meurent avant leurs parents. Il n'en naît même que fort peu et l'on n'en voit pas arriver à l'âge des cheveux blancs.

Dans le Kali, on n'ose pas témoigner de ce qu'on a vu, tandis qu'on n'hésite pas à affirmer le mensonge. La nature elle-même est chaugée. Le corps de l'homme est réduit de moitié. La végétation est presque nulle; aussi beauconp de gens meurent-ils de faim et l'on ne peut nourrir les vaelies qu'avec les feuilles destinées aux pourceaux.

Dans le Kali les saerifiees et les bonnes œuvres sont rares; il n'y a pas d'ami; que dis-je, le père vend sa fille vierge et ee erime est fort commun. Les brahmanes demandent honteusement de porte en porte, eux que devraient nourrir les offrandes faites aux dieux; aussi font-ils le service divin pour des gens de condition basse. Aueun d'eux n'a le sentiment de son devoir : ils se livrent tous au eommerce et ils négligent les pratiques du culte particulières à la famille. Ils se eouchent sans faire leur prière du soir, ils n'ont ancun respect pour les Védas. Ils font violence au faible et ils traitent de cri-

minel celui qui ne donne pas. Ils se moquent de celui qui leur reproche leur conduite; car ils ignorent les obligations qui leur sont imposées. Les Védas et les Purànas leur sont en effet étrangers, et ils ne s'appliquent qu'à se procurer de l'argent. Il y a parmi eux beaucoup d'ignorants et de fourbes, mais on y trouverait difficilement un homme de mérite.

Sur eent personnes, une seule invoque Râma 1; aussi les crimes sont-ils nombreux et personne ne reconnaît la dignité des brahmanes. Toutefois, celui dont la dévotion à Râma occupe l'esprit est à l'abri des malheurs de Kali; mais les insensés ne connaissent pas ces choses; ils ignorent même l'existence de la ville d'Yama 2.

Les gens du Kali négligent le service de Hari<sup>3</sup>; ils ont la ruse dans le cœur et, sans crainte de la divinité, ils s'emparent du bien d'autrui.

Les brahmanes sont censés aller aux lieux de pèlerinage pour leur salut; mais ce n'est en effet que pour s'y divertir 4.

On sait que Râma est une incarnation de Wischnu.

\* C'est-à-dire l'enfer. Yama, le dieu de l'enfer नास्त्र, représente à la fois Pluton et Minos; car il juge les hommes avant de les envoyer en enfer.

<sup>3</sup> Un des noms de Wischnu.

े Le mot que je traduis par pèlerinage est tirth तीर्च, mot par lequel on entend spécialement le pèlerinage à des eaux sacrées et au confluent des rivières. On nomme le roi des tirths तीर्घ राजा, c'est-à-dire le plus excellent des pèlerinages, la ville d'Allahâbâd ou Prâg (en sanscrit Prayá प्रयात), parce qu'il y a le confluent de trois rivières, à savoir : le Gange, la Jamuna et une autre source d'eau, que les Hindous croient être la Saraswati. C'est ainsi qu'on nomme aussi

Quant aux ksehatriyas, ils ne s'appliquent pas non plus à l'aumône, ni à la justice. S'ils vont aux lieux de pèlerinage, e'est pour y faire le commerce. Ils négligent la connaissance des Védas et des Purânas; mais ils écoutent volontiers la voix des bayadères. Ils ne remplissent les devoirs que leur impose leur caste que lorsqu'ils reçoivent des présents qui les y déterminent; et tandis qu'on leur fait ces dons corrupteurs, on ne donne rien au pauvre volontaire. Dans le Kali, les savants tiennent au roi des disconrs futiles. Au lieu d'entendre la lecture des Védas, on écoute celle des romans érotiques. Les brahmanes étudient peu, et cependant ils manifestent beaucoup d'orgueil dans les assemblées.

De leur côté, les kschatriyas commettent toutes sortes de vexations; ils sont fiers et n'ont d'égarde pour personne. Ils prennent aux brahmanes leurs vachés pour les vendre, et non-seulement ils persèentent les brahmanes, mais les bardes mêmes chargés de chanter leurs exploits, et on s'expose à la mort, soit qu'on s'oppose à leur tyrannie, soit qu'on veuille s'y soustraire.

Dans ce malheureux âge, les hrahmanes ne reconnaissent pas d'impureté légale. Ils entrent sans serupule dans la maison des gens de basse caste. Ils ne songent qu'à acquérir des richesses, quoiqu'ils n'y réussissent pas.

cette ville Tribéni त्रियामा. c'est-à-dire e les trois tresses ». (Voy. mon Histoire de la Littérature hindoustanie, t. II, p. 358.)

<sup>1</sup> A la lettre «à celui qui est sans désir» निस्प्रेही, c'est-à-dire « au faquir ou pauvre volontaire, ou peut-être au pauvre honteux.»

Tout le monde se plaint que les marchands falsifient leur marchandise sans qu'on puisse connaître leurs pratiques secrètes à cet effet. Ils sont gracieusement fripons et font avec aisance les choses les plus répréhensibles. Dans le Kali, on se moque de ses parents, on est même cruel envers eux.

Au lieu de remplir les obligations qui leur sont imposées et de se livrer aux pratiques ordonnées, les brahmanes passent leur vie au vain culte du sâlgrâm let du tulci 2. Or, tandis qu'ils négligent les règles de la pénitence et de l'ablution, les sûdras connaissent mieux qu'eux leur devoir et ils font l'au-mône selon leur pouvoir.

Mais écoutez encore tout ce qu'on se permet dans le Kali. On ne tient pas compte d'une bonne renommée; on fait ainsi sans retenue les plus grandes injustices. Les méchants injurient publiquement les bons au milieu de la ville. Les gens de qualité sont en petit nombre et ils adorent les pieds des sûdras. Ils sont obligés d'aller demander de maison en maison, tandis que les gens des conditions les plus basses sont heurenx.

Dans le Kali, les brahmanes sont sans instruction et sont obligés d'obéir aux sûdras. Ils font des choses blâmables; aussi n'a-t-on pour eux aucune considé-

On notume salgram नाज्यान les pierres sur lesquelles se trouvent les traces d'une ou de plusieurs ammonites, que les Hindous croient représenter Wischnu.

Le tulci comme est un petit arbrisseau, nommé en botanique ocimum sanctum, lequel est en grande vénération chez les Hindous, parce qu'ils le considèrent comme la métamorphose d'une nymphe que Krischna aima.

ration, et, bien loin de les accueillir, les repousset-on dédaigneusement. Il n'y a plus que les gens de la plus basse classe qui sacrifient aux dieux. Les prêtres de Nârâyan i se taisent (quand ils devraient parler) et ils font leur société des bayadères. Les kschatriyas sont sans intelligence; les rois ne s'entretiennent que de choses futiles. Quiconque tue un brahmane peut racheter son crime par la plus légère offrande.

Dans le Kali, tout le monde ment; l'avidité règne partout. On ne respecte plus l'aîné de la famille; on n'observe pas les fètes; on déserte les pèlerinages. On renonce aux bains sacrés, on délaisse l'aumône. Le père n'hésite pas à vendre son fils pour satisfaire sa cupidité. Dans le Kali, tout le monde est débauché et avide de richesse; on ne conserve de respect pour aucune chose, pas même pour l'arbre sacré des Banyans.

Les rois se livrent à tous leurs désirs et ils ne songent pas à la gloire. Ils ne rendent pas la justice et ils ne protégent leurs sujets qu'autant qu'ils en reçoivent des présents. Sans compassion pour les malheureux qui poussent des soupirs, ils s'attachent à inspirer la crainte. Plus de sagesse ni d'équité, mépris absolu des Védas et des Purânas. On se laisse aller à ses passions avec une telle violence que le fils, par exemple, tue sa mère à cause d'une courtisane. Les vaches participent à la dégénération gé-

<sup>1</sup> Un des noms de Wischnu.

<sup>1</sup> पीपल ficus religiosa.

nérale; elles ne donnent que peu de lait et elles finissent par abandonner leur veau.

Dans le Kali, l'ignorance des devoirs est portée à son comble. Ainsi, les pères meurent et laissent leur fortune à leurs enfants, et ceux-ci prennent le bien de leurs parents et le dissipent follement avec des femmes. Mais que dis-je, le beau-père enlève sa bru et en fait sa maîtresse; on vit avec la femme de son frère ainé; on ne respecte plus ni père, ni mère, et les élèves jouissent de la femme de leur gurû l. Telles sont les indignités qui ont lieu dans le Kali.

Dans ce malheureux âge, les brahmanes laissent les six actes sacramentels et ne remplissent pas davantage le reste de leurs devoirs. Ils mangent sans se laver et ils ne tournent pas leur pensée vers le culte de Hari. La pratique des devoirs de famille leur est étrangère et ils se livrent à la débauche avec des bayadères. Tandis qu'ils négligent le service de Krischna, ils appliquent leur esprit aux mantras et aux sortiléges; car on ne leur donne que pour céder à leurs sollicitations, comme on ne

<sup>2</sup> Ou e directeur spirituel. »

On les nomme sanskar civent. Ce sont des rites essentiels de purification pour les trois premières enstes. Ils commencent à la conception et finissent au mariage. Notre auteur en compte six. Dans les Lois de Manou (liv. II., 26, p. 31 de la traduction de Loiseleur Deslongchamps), on n'en cite que quatre; mais M. Wilson, dans son Dictionnaire, donne la liste détaillée de dix sanskaras.

<sup>ै</sup> संज्ञ. Ce mot signifie proprement « des prières extraites des Védas, et employées comme charmes dans la fascination. »

donne aux atits que lorsqu'ils sont évidemment malheureux. Les brahmanes, en effet, ne reçoivent pas dans le Kali les offrandes auxquelles ils ont droit; on n'honore que ceux d'entre eux qui sont poêtes.

Dans le Kali, ou ne fait des sacrifices que de loin en loin; on se contente de prononcer le nom de Krischna. Il est tellement reçu de mentir, qu'on admet le mensonge à l'égal de la vérité. Il y a cependant beaucoup de sâdhs 2 vrais adorateurs de Wischnu, mais personne n'en fait cas; car, tandis qu'on a de la considération pour l'imposteur, on n'a que du mépris pour les gens vertueux, qui d'ailleurs, dans le Kali, sont des sûdras.

Dans cet âge de décadence, on s'attache à celui qui possède des richesses. Tout le monde est désireux d'en amasser, et celui qui ne veut pas donner s'expose à périr. On ne traite avec bienveillance que celui qu'on aime beaucoup.

On reconnaît les rois du Kali yug à ce qu'ils parcourent astucieusement leur royaume. Ils prennent pour s'enrichir tous les moyens, qu'ils soient hounêtes ou injustes; ils ne s'occupent jour et mit qu'à satisfaire leur cupidité. Ils devraient savoir que l'aniour de Hari n'impose aucune peine à l'esprit. Quand on le possède, on ne désire plus les biens du monde.

<sup>े</sup> اتين أ, du sanscrit प्रतिचि « laquir errant.»

<sup>ै</sup> साध «pur (puritain)».

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Il y a dans l'original un jeu de mots intraduisible. Le texte porte: हरि ले चीर अकार्य बीती. Or cet hémistiche signifie à la lettre

Mais dans le Kali tout le monde est avide; on agit constamment avec ruse. Les enfants trompent leurs pères; ils déploient à cet esset la plus grande adresse. On prend volontiers, mais on n'aime pas à donner;

on pèche sans crainte contre les dieux.

Dans le Kali; les serviteurs retiennent les sommes qu'ils touchent pour leurs maîtres livrés aux affaires. Les rois dépouillent de leurs biens ceux qui ne veulent pas participer à leurs actes criminels; les brahmanes eutassent l'argent des amendes qu'on leur paye, sans en saire prositer personne. Telle est la conduite qu'on tient en cet âge. On quitte le service de Hari, on laisse la droite et bonne voie pour s'égarer dans des sentiers tortueux et pervers. On n'observe que bien rarement le onzième jour de la lune 1; bien rarement aussi on songe aux pèlerinages. La dégravation des mœurs aecompagne l'irréligion; les femmes se font avorter; les venves se font bâtir des maisons pour y hahiter seules et elles vivent dans la déhauche. Dans le Kali, les amis morts seuls sont ceux dont on n'a pas à se plaindre, car les amis vivants se querellent quand ils sont ensemble.

Dans le Kali, on fait le pûjâ 2 des dieux avec du

Le onze des deux quinzaines de chaque mois lunaire est spécialement consacré à Wischnu. Le jeune, entre autres, est fort mé-

ritoire en ce jour, pour l'expiation des fautes.

ayant pris Hari (l'action de prendre), le vol devient inutile. En esset, le mot gif est à la sois un nom de Wischnu et la racine d'un verbe qui signisse prendre, et qui sert tantot de nom d'action, tantot de participe de suspension.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> पूत , nom de l'espèce de sacrifice exécuté par les Hindous.

riz seulement, tandis qu'on offre aux bayadères des fleurs d'un parfum exquis. Le mentre est fréquent dans le Kali et on commet sans crainte tous les péchés qui conduisent en enfer. On ne donne que lorsque l'intérêt particulier détermine à le faire : ainsi, on ne fait pas attention au pauvre honteux de sa misère et qui n'ose la faire connaître; mais voit-on une jeune femme sans protecteur, on s'empresse gracieusement auprès d'elle.

Dans le Kali, on n'a aucune satisfaction à attendre de la part des brahmanes; ce n'est pas par leur entremise qu'on peut obtenir le salut. On n'offre, dans le Kali, aucune espèce de sacrifice 1; on ne fait pas d'aumône. Ce ne sont plus les dieux qui descendent sur la terre, mais les musiciens 2 du ciel d'Indra. Les hommes corrompus de cet âge agréent ces incarnations; mais ils méconnaissent les gens vertueux et les sâdhs. Quant aux pénitents, ils se retirent du monde afin de se sauver; et ils effacent leurs fautes au onzième jour de la lune.

<sup>1</sup> A la lettre : eni hom होन, ni jagn तापा, en sanscrit यस.

¹ Les gandharbs រាំចន៍ ·

## NOUVELLES ET MÉLANGES.

## SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

#### PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 12 MARS 1852.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique, du 13 février, dans laquelle il annonce à la Société le renouvellement de la souscription à quatre-vingts exemplaires du Journal, pour son ministère.

On donne lecture d'une lettre de M. Bonafous, qui deniande qu'il soit rendu compte de son ouvrage sur l'art d'élever les vers à soie au Japon. Le Conseil prie M. le baron d'Hervé de faire un rapport sur cet ouvrage.

M Mohl, au nom de la Commission des fonds, présente les comptes de l'année 1851 et le budget de 1852. Renvoyé à la Commission des fonds.

M. l'abbé Bargès lit un fragment de son voyage en Algérie.

#### OUVRAGES PRÉSENTÉS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'éditeur. Vendidadi capita quinque priora, emendavit Ch. Lassen. Bonn, 1852, in-8°.

Par l'auteur. L'Inde antique, extrait d'un ouvrage inédit sur les grandes nationalités des temps anciens, par A. Du CHATELLIER.

Par l'auteur. Leçons de lecture arabe, par M. Chenbonneau. Paris, 1852, in-8°.

Par la Société. Zeitschrist der deutschen morgenländischen Gesellschast. Vol. VI, caliier 1. Leipzig, 1852, in-8°.

Par l'auteur. Traduction chaldaique, latine et française de l'inscription hiéroglyphique du grand cercle du zodiaque de Denderah, traduit et authographié par H. PARRAT DE POR-RENTRUY. In-fol. décembre 1851 (lithographié).

Par le même. Inscriptionis Rosettanæ interpretatio semitica et latina; interpretatus est PARRAT DE PORREXTRUY (lithogr.).

Par l'auteur. lo-san-si-rok. L'art d'élever les vers à soie au Japon, par M. Bonarous, ouvrage traduit du texte japonais, par M. HOPPMANN. Paris, 1848, in-4°.

#### PROCÈS-VERBAL DE LA SEANCE DU 14 MAI 1852.

On donne lecture du procès-verbal de la dernière séance; la lecture en est adoptée.

Sont présentés et nommés membres de la Société :

MM. Du Chatellien, à Versailles.

MUNTZINGER (de Soleure).

Il est donné lecture d'une lettre de M. Cayol, qui demande l'échange du Journal asiatique de Constantinople avec le Journal de la Société. Renvoyé à la Commission des fonds.

On lit une lettre de M. Victor Lauglois, chargé d'un voyage archéologique dans la petite Arménie; il demande des instructions. MM. Dulaurier, Defrémery et Bianchi sont nominés commissaires.

M. Mohl donne lecture, au nont du bureau de la Société, du règlement pour l'exécution de la Collection d'ouvrages orientaux. Voici ce règlement:

ARTICLE PREMIER. Une commission permanente est chargée de tout ce qui se rapporte à l'exécution de la Collection d'ouvrages orientaux, dont la publication a été décidée dans la séance du Conseil du 9 mai 1851.

2. Cette commission sera composée des membres du bureau de la Société, auxquels le Conseil adjoindra un membre

de la Commission des fonds.

3. La Commission sera au Conseil des rapports et des propositions sur tout ce qui concerne cette Collection, en se conformant aux principes adoptés le 9 mai 1851.

4. Le Conseil discutera et décidera toutes les questions que la Commission lui soumettra.

5. Les éditeurs soumettront à la Commission les préfaces des ouvrages qu'ils sont chargés de publier dans la Collec-

tion.

6. Le secrétaire de la Société est chargé de veiller à l'uniformité de l'exécution typographique et à l'observation des règles générales adoptées pour les publications de la Société, et aucune feuille ne pourra être tirée sans son visa.

Ce règlement est discuté par le Conseil et adopté.

M. Mohl propose ensuite, au nom de la Commission, l'adoption des ouvrages suivants :

Les Voyages d'Ibn Batouta, par MM. Defrémery et Sanguinetti.

Les Prairies d'or de Masoudi, par M. Derenbourg. Le Sirat al Resoul, par M. Kasimirski de Biberstein.

Le Conseil décide que ces ouvrages seront imprimés et

feront partie de la Collection d'ouvrages orientaux.

M. Mohl expose que le bureau avait eu l'intention de proposer au Conseil l'impression des Constitutions masulmanes, par Mawerdi, et qu'un membre du Conseil avait déjà fait de grands progrès dans la préparation de cet ouvrage; mais qu'on avait appris que M. Enger, à Bonn, s'occupait de la publication du texte et de la traduction de Mawerdi, et qu'en conséquence la Société devait renoncer à cette impression, pour ne pas faire concurrence à un auteur qui ne connaissait pas le projet formé à Paris. Le Conseil espère que les orientalistes useront envers la Société de la mênie délicatesse, et épargneront à la littérature la perte de travail et de frais qui résulte de plusieurs éditions d'un mênie auteur entreprises en même temps.

M. Defrémery donne lecture d'une lettre de M. Cherbonneau sur Ahmed Baba de Tombuctou, auteur du Tekmilet

ed Dibadj.

#### OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. Literaturgeschichte der Araber, von ihrem Beginne bis zu Ende des zwölften Jahrhunderts der Hidschret von Hammen-Pungstall. Vol. I et II. Vienne, 1851, in-4°.

Par le traducteur. Précis de Jurisprudence musulmane, par Khalil ibn Ishak, par M. Pennon. Vol. IV et V. Paris, 1851 et 1852.

Par l'auteur. Numismatique de la Géorgie au moyen âge,

par M. Victor LANGLOIS. Paris, 1852, in-4°.

Par l'éditeur. Journal asiatique de Constantinople, dirigé et publié par M. Henri CAYOL. Vol. I. Janvier 1852. Constantinople, in-8°.

Par l'éditeur. Annuaire des établissements français de l'Inde, pour l'année 1852, par M. E. Sicé. Troisième année. Pon-

dichéry, 1852, in-8°.

Par l'Académie. Sitzungs-Berichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschasten. Vol. VII. 3, 4, 5. Vienne, 1852, in-8°.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Une des particularités du turc ottoman et du dialecte hindoustani des musulmans de l'Inde, c'est qu'on y introduit un grand nombre de mots persans et arabes. Ces mots se sont même glissés dans le langage le plus ordinaire; mais ils n'y jouent qu'un rôle secondaire. Il n'en est pas ainsi dans le style élevé, où ces mots occupent souvent la plus grande place. Il y a même des auteurs qui, pour produire de l'effet et déployer leur érudition, ont affecté de n'employer que des mots arabes et persans et n'ont conservé du turc et de l'hindoustani que les verbes qui terminent les phrases et quelques particules indispensables au sens. Il ue serait pas difficile de citer de nombreux exemples de cet emploi abusif des langues savantes de l'Orient musulman. On n'a qu'à ouvrir l'historien turc Saad uddin et le poéte dakhni Wali pour en trouver un grand nombre.

D'un autre côté, quelques auteurs ont voulu employer la méthode contraire en n'admettant dans leurs écrits, les uns, que des mots turcs, les autres, que des mots hindoustanis. Mais je dois dire que, bien que ce dernier style soit de beaucoup préférable au premier, il est cependant inusité et par suite aussi peu intelligible pour les natifs que le style prétentieux dont il a été parlé. Il est certain toutesois que, si un grand nombre d'écrivains l'adoptaient, ils pourraient imprimer à la littérature actuelle des Ottomans et des Indiens un caractère de nationalité qu'elle n'a pas, et qui pourrait avoir sur ces deux littératures une salutaire influence. On doit donc encourager les essais en ce genre, et c'est pour cela que M. L. Clint, principal du collège la Martinière, à Lakhnau, a commencé la publication, dans le dernier numéro du Journal asiatique de Calcutta (nº 1, 1852), sons les auspices de l'infatiguable savant M. A. Sprenger, du texte et de la traduction d'un conte d'Inscha Allah Khan, écrivain hindoustani célèbre. Le fond n'offre rien de bien saillant, car on n'y trouve guère que les lieux communs ordinaires des romans érotiques orientaux; mais c'est la forme qui est remarquable. Ce conte est, en esset, un modèle du style véritablement indien ou plutôt ourdou, sans aucun mélange de mots arabes ni persans. G. T.

La Société asiatique vient de faire une perte irréparable dans la personne de son secrétaire, M. Burnouf, décédé à Paris, le 28 mai. Des travaux continués sans relâche avaient peu à peu miné sa santé, et il est mort sans pouvoir achever ces ouvrages sur la Perse et l'Inde anciennes, par lesquels il avait ouvert à l'histoire des voies entièrement nouvelles, et qui resteront des monuments magnifiques d'une des vies littéraires les plus belles et les plus remplies, et des titres de gloire pour la France.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XIX.

## MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

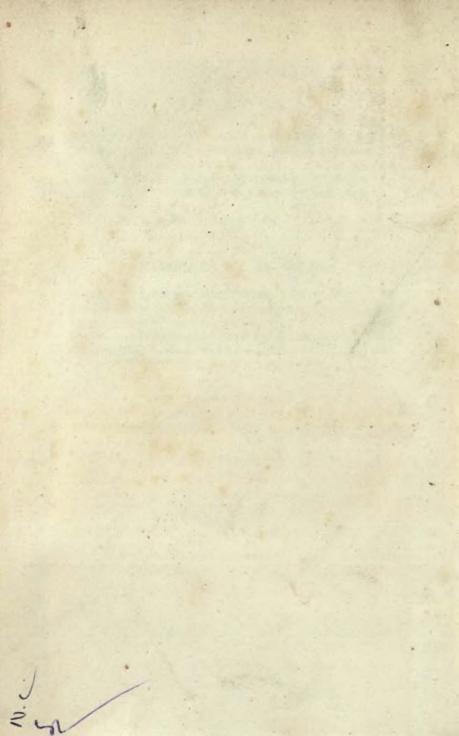
	ages.
Études sur les chants historiques et les traditions populaires	
de l'ancienne Arménie d'après une dissertation de M. J. B.	
Émin. (Delacrier.)	5
Histoire des klians mongols du Turkistan et de la Transoxiane,	
extraite du Habib essiier de Khondémir, traduite du persan	
et accompagnée de notes. (Derrémert.)	58
2º article	216
l'etoua relatif à la condition des zimmis, et particulièrement	
des chrétiens en pays musulmans, depuis l'établissement de	
l'islamisme, jusqu'au milieu du vin' siècle de l'hégire; tra-	
duit de l'arabe. (Belin.) 2° et dernier article	97
Mémoire sur les Inscriptions des Achéménides, conçues dans	
l'idiome des anciens Perses. (Opper.) 7° et dernier article.	140
Lettre à M. Reinaud, sur quelques manuscrits syriaques du	
Musée britannique, coutenant des traductions d'auteurs	
grees profanes et des traités philosophiques. (E. RENAN.)	293
Extraits du Bétál-Patchisi. (Éd. LANGEREAU.) 3° et dernier ar-	
ticle	333
Extrait d'un voyage de Paris à Erzeroum. (BELIN.)	365
Lettre à M. Defrémery, sur le paradigme d'une huitième forme	
usitée dans l'arabe parlé. (A. CHERBONNEAU.)	379
Kur'al de Tiruvalluvar, fragments traduits du tamoul. (E.	
	381
Le siècle des Youen, troisième partie, Notices biographiques	401
sur les nuteurs. (Bazin.)	435
Législation musulmane suunite, rite haneli. (Du Caurroy.)	F 10
7' article	519
Tableau du Kali yag ou de l'age de fer, par Wischnu-Das, tra-	551
duit de l'hindoui par M. Gancin de Tassy	551

## · BIBLIOGRAPHIE.

Itinéraire (La) d'un Arabe d'Espagne, Mohammed-ibn-Dio-	
bair. (C. Dy.)	288
Vie de Mahomet, d'après les sources originales, gar le docteur	
Sprenger. — Nouvelle édition du Gulistan de saadi, par le même savant. (G. T.)	980
traces de la Buccomancie chez les Persans.	
STALL.)	Ibid.
NOUVELLES ET MÉLANGES.	
Procès-verbal de la séance du 12 décembre 1851	96
Procès-verbal de la séance du 9 janvier 1852	900
	291
	569
Procès-verbal de la séance du 14 mai 1859	562







"A book that is shut is but a block"

A book mus.

NRCHAEOLOGICAL

RECHAEOLOGICAL

GOVT. OF INDIA

Department of Archaeology

NEW DELHI.

Please help us to keep the book clean and moving.